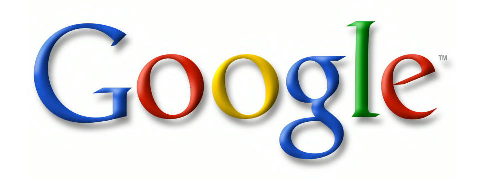
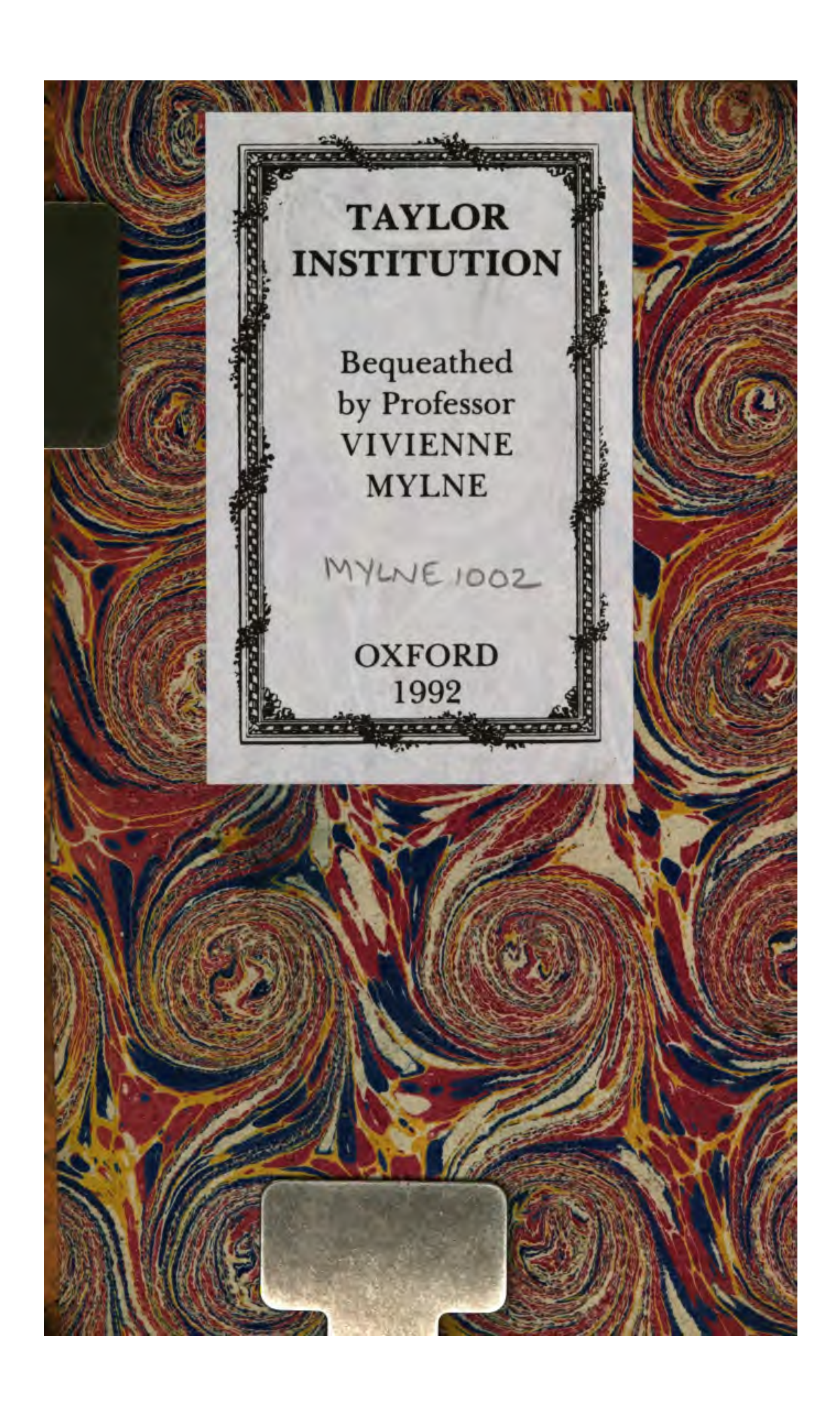





TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 1002
OXFORD
1992



ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

CONTES,
AVENTURES
ET
FAITS SINGULIERS, &c.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



CONTES, ANECDOTES, HISTOIRES, &c.

AVENTURE INTÉRESSANTE DES MINES DE SUÈDE.

Tout le monde a entendu parler de ces Mines de Suéde si vantées, dans lesquelles on assure qu'il se trouve des habitations aussi régulières que sur la surface de la terre, composées d'un grand nombre de familles, qui ont leurs chefs, leurs juges, leurs maisons, leurs marchés, leurs boutiques, leurs ministres & leurs églises; enfin auxquelles il ne manque rien de ce qui forme les sociétés les plus paisibles & les mieux

policées. A la vérité ceux qui les composent sont pour la plupart des brigands, qu'un travail forcé rend utiles au monde, après avoir mérité d'en être bannis pour leurs crimes; mais comme on ne rejette jamais ceux qui demandent volontairement d'être occupés aux Mines, il s'y trouve aussi quantité d'honnêtes gens que la pauvreté & la misère ont réduits à cette nécessité; & la sévérité de la justice, qui force tout le monde au devoir, empêche que les scélérats n'y causent du trouble à ceux qui ne leur ressemblent pas.

Un voyageur anglois étant en Suéde, occupé à la recherche de tout ce qui appartient aux fossiles, voulut connoître par ses propres yeux ces demeures souterreines. Il prit un guide qui savoit la langue angloise, & s'étant muni de la permission du roi, il descendit dans la Mine la plus célèbre, à l'aide d'une machine. Il trouva, comme il s'y attendoit, des assemblées nombreuses de l'un & de l'autre sexe, mais dans un état moins florissant qu'il ne se l'étoit figuré sur les relations communes. L'image de la plus affreuse misère s'y offroit de toutes parts. Les habits, les trous auxquels il entendoit donner le nom de maisons, les alimens, tout y ressentoit l'horreur d'une si affreuse prison. Aussi la tristesse & la pâleur étoient-elles peintes sur tous les visages, & les chefs même ne paroissoient pas se



Elle lui parla quelques tems avec toutes les marques d'une vive douleur.

Godefroy. Sculp.

Marillier. Dir.

trouver mieux de leur condition. L'anglois fut frappé particulièrement de la vue d'une loge assez commode, qu'on lui fit remarquer, comme une des principales de la Mine. C'étoit celle d'un ministre lûthérien, qui n'avoit rien épargné pour la rendre aussi agréable que cette situation le permettoit. Il y reçut honnêtement le voyageur, & parlant facilement la langue latine, il acheva de lui expliquer ce qu'il n'avoit pu découvrir par ses propres observations, & par les lumières du guide.

Pendant qu'ils étoient à s'entretenir, une femme entra dans la loge, les yeux en larmes, & s'étant jetée aux pieds du ministre, elle lui parla quelque tems avec toutes les marques d'une vive douleur. L'anglois ne comprit rien à son langage; mais il lui trouva tant de beauté & de jeunesse, qu'étant surpris de voir une personne si aimable dans ce lieu d'horreur, il attendit à peine qu'elle eût fini son discours pour en marquer de l'étonnement au ministre. On lui apprit son histoire, qu'il a ainsi rapportée.

Cette jeune femme étoit née à Upsal, d'une famille riche & noble. Ses parens l'avoient destinée en mariage à un homme de son rang; mais l'amour, qui ne respecte pas toujours l'ordre, lui avoit mis d'autres sentimens dans le cœur pour un aventurier, qui s'étoit établi dans la

même ville, & qui avoit employé toutes sortes d'artifices pour la séduire. C'étoit un homme extrêmement avide du bien d'autrui, sans être avare. Il avoit acquis des richesses considérables, auxquels la fraude & le vol avoient eu la meilleure part; mais il en étoit prodigue, & l'on admiroit seulement qu'avec des dépenses excessives où son goût pour le plaisir l'engageoit continuellement, il pût trouver des ressources pour réparer ses profusions. Personne n'avoit encore eu le moindre soupçon des voies secrètes qui le soutenoient dans l'opulence, lorsqu'ayant disposé sa maîtresse à quitter la maison de son père pour le suivre, il fut obligé par ménagement pour une famille puissante de disparoître avec elle aux yeux du public. Ce fut cette précaution qui le trahit.

Le village où il s'étoit retiré devint le rendez-vous d'un grand nombre de voleurs, dont il étoit le chef, & qui lui apportoient fidellement ce qu'ils avoient dérobé par force ou par adresse. Le partage qui se faisoit du butin étoit suivi d'un grand souper, auquel la nouvelle épouse ne fut d'abord admise qu'avec réserve; mais comme il étoit impossible que la visite régulière de tant d'étrangers, & les discours qui leur échappoient dans la chaleur du vin, ne lui fissent pas naître quelque défiance, son mari ne crut point le-

ſecret aſſuré, s'il ne lui en faiſoit volontairement l'ouverture. Elle en frémit. Peut-être regrétta-t-elle le malheur où elle s'étoit précipitée. Mais ſa folle paſſion, qui étoit toujours au même degré, lui ferma bientôt les yeux ſur la honte de ſon état, & ſur ce qu'elle en devoit craindre à l'avenir. Inſenſiblement elle prit part elle-même au déſordre, en ſe chargeant du partage & du recélement des vols.

Il y a moins de communication en Suéde qu'en France entre les lieux habités, parce que l'uſage des poſtes n'y eſt pas ſi bien établi, & cette raiſon avoit fait eſpérer aux voleurs, que dans un village détourné, quoiqu'à une diſtance médiocre d'Upſal, ils pourroient demeurer à couvert juſqu'à ce que leur chef eût fait approuver ſon mariage aux parens de ſa femme. Cependant le Ciel avoit permis que, ſans le ſavoir, ils euſſent choiſi la retraite la plus dangereuſe pour leur ſureté. Elle touchoit à une terre qui appartenoit au père de la jeune dame, & le haſard lui fit ſurvenir quelques affaires qui l'y conduiſirent. Il apprit de ſes payſans qu'on voyoit depuis quelques ſemaines une aſſemblée nombreuſe dans le voiſinage. Les circonſtances lui firent naître de la curioſité. Il s'y tranſporta le ſoir, & l'envie d'approfondir le myſtère, ne faiſant qu'augmenter pa la vue de pluſieurs perſonnes de fort mau-

vaise mine qui arrivoient à la file, il s'introduisit assez heureusement dans la confusion pour rencontrer sa fille, & la reconnoître. La surprise & la colère ne lui laissèrent point assez de modération pour se taire jusqu'à l'éclaircissement. Il arrêta sa fille avec beaucoup de bruit. Il lui reprocha amèrement sa fuite, & il voulut savoir d'elle avec qui elle se trouvoit, & par quel motif elle avoit quitté sa maison. Le mari qui ne tarda point à le remettre, se crut perdu s'il ne prenoit une résolution vigoureuse. Il le fit arrêter par ses satellites, remettant à délibérer avec eux de quelle manière leur intérêt les obligeoit de le traiter. Comme ils ne doutèrent point que le fond de leur intrigue ne fût découvert, le plus grand nombre de ces scélérats fut d'avis de se défaire de lui, & cette opinion eût prévalu, sans les instances & les larmes de la jeune dame qui vint à bout d'attendrir le cœur de son mari. Elle n'en conçut pas moins le péril auquel elle alloit se trouver exposée, elle & toute la bande, & ne voyant point d'autre voie pour se sauver, elle consentit à la nouvelle proposition que fit un des associés, de retenir ce père importun dans une espèce de prison, jusqu'à ce qu'on eût pris d'autres mesures. Ce parti leur parut d'autant plus certain, que l'ayant obligé de confesser qu'il étoit venu seul, & personne ne s'étant présenté après

lui, ils se flattèrent que le tems ne leur manqueroit pas pour mettre ordre à leurs résolutions. Mais ils ignoroient que ses domestiques étoient dans la terre voisine. Ceux-ci inquiets du retardement de leur maître, & n'augurant pas bien de l'assemblée nocturne où ils savoient que sa curiosité l'avoit conduit, attroupèrent les paysans de sa dépendance, & se rendirent avec des armes à la maison du voleur. Leur arrivée y répandit l'épouvante, & cette vue confirmant leur défiance, ils les arrêtèrent tous, en demandant leur maître avec menaces. Leurs voix qu'il entendit, lui donna la hardiesse d'élever la sienne. Ils la reconnurent, & ne ménageant plus rien, lorsqu'ils eurent appris de lui de quelle manière il avoit été traité, ils firent main-basse sur une partie des voleurs. Ses ordres obtinrent à peine que le reste fût épargné. Comme il ne pouvoit douter qu'il n'eût à faire à une troupe de brigands, il n'eut point d'inquiétude sur le sang que ses gens avoient répandu pour le venger. De vingt-cinq voleurs dont la troupe étoit composée, il n'en restoit que dix-sept vivans, avec leur chef & sa fille. Il les fit conduire sur le champ aux prisons d'Upsal, qui n'étoit éloigné que d'environ deux lieues. Cependant ne pouvant se dépouiller tout d'un coup des sentimens paternels, il prit sa fille avec lui, pour ne pas l'exposer à la honte

d'un châtiment public. Mais elle entra mal dans ses vues; car prévoyant bien que son mari ne sortiroit de la prison que pour aller au supplice, l'amour plus fort que l'honneur lui fit compter la vie pour rien, s'il falloit la conserver sans lui. Elle se déroba de la captivité où elle étoit retenue chez son père, & s'étant rendue à la prison publique, elle demanda d'y être reçue avec les malheureux dont elle se reconnoissoit complice.

Une générosité si bizarre causa de l'étonnement à toute la Suéde. L'admiration augmenta encore, lorsqu'ayant été interrogée par les juges qui avoient déjà tiré des voleurs la confession de leurs crimes, elle répondit avec une fermeté & une présence d'esprit qui leur causa de l'embarras. Elle entreprit de justifier son mari par quantité de raisons, dont la principale mérite d'être rapportée. Sous le règne de Charles XII, un déserteur danois, qui étoit passé au service de Suéde, rendit un service signalé à l'armée suédoise. Le roi qui ne laissoit jamais de belles actions sans récompense, se fit amener ce brave soldat, & lui demanda, après l'avoir comblé d'éloges, par quelle marque de reconnoissance il souhaitoit d'être récompensé. Vous pouvez faire ma fortune, répondit-il effrontément, & satisfaire mes inclinations sans qu'il vous en coûte rien. Etant pressé de s'expliquer, il confessa que la raison

qui lui avoit fait quitter ſa patrie, avoit été la crainte du ſupplice qu'il avoit mérité par pluſieurs vols; que dès l'enfance il avoit été porté à dérober tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux, ſans que ce penchant pût être arrêté par aucune conſidération; que le conſervant encore dans toute ſa force, il n'avoit point d'autre grâce à demander que la permiſſion de voler impunément dans toute l'étendue de la Suéde, avec cette reſtriction néanmoins qu'il promettoit de le faire ſans violence, & qu'il ſeroit ſoumis à la juſtice ordinaire, s'il manquoit à ſa promeſſe. La jeune ſuédoiſe aſſurant que le roi s'étoit fait un plaiſir de le ſatisfaire, & qu'il lui avoit fait même expédier des lettres qui le mettoient à couvert du châtiment, en concluoit que le vol ſans effuſion de ſang, tel que ſon mari l'avoit toujours exercé, ne devoit pas paſſer en Suéde pour un crime capital, ou du moins que dans un cas où une perſonne de ſon rang ſe trouvoit mêlée, il méritoit l'indulgence dont le roi Charles avoit donné l'exemple. Pour elle, à qui l'on auroit pu reprocher de la baſſeſſe, elle ſe croyoit juſtifiée, diſoit-elle, par les engagemens & les devoirs du mariage. Elle avoit aimé ſon mari ſans connoître la malheureuſe profeſſion où il s'étoit engagé; il n'avoit pas dépendu d'elle, après cette connoiſſance, de lui ôter ſon cœur, qu'il méritoit d'ailleurs par des qualités

plus aimables. Et tout ce qu'elle avoit dû faire étoit de l'exhorter à prendre une conduite plus digne d'elle & de lui, ce qu'elle n'avoit jamais négligé.

Ces raisons étoient trop foibles pour faire impression sur le sénat d'Upsal. Les voleurs furent condamnés aux Mines avec leur chef. La considération du père porta seulement les juges à excepter la jeune dame, sous prétexte qu'elle s'étoit trouvée, par sa condition de femme, dans l'engagement d'un crime auquel sa volonté n'avoit point eu de part. La sentence fut conçue dans ces termes. Mais il n'y eut point de représentations ni d'efforts capables de lui faire abandonner son mari. Elle n'usa de la liberté qu'il lui rendit, que pour se faire transporter à l'entrée des Mines, où il étoit déjà descendu avec ses complices; & par une résolution plus surprenante que tout ce qu'on a rapporté, voyant qu'on faisoit difficulté de la recevoir dans la machine qui sert à descendre, elle attendit qu'il y fût descendu quelqu'un, & elle saisit ce moment pour se laisser glisser le long de la corde, en se déchirant les mains, & au risque de se casser mille fois la tête dans un trou aussi profond qu'inégal & ténébreux. Il dépendoit de son père de prendre d'autres mesures pour s'y opposer; & quoique les loix contre le rapt soient moins sévères en Suède que dans

plusieurs états du Nord, il auroit pu du moins faire annuller un mariage qui blessoit toutes sortes de règles. Mais l'honneur de sa fille étant perdu sans remède, il ne fut pas fâché de la voir ensévelie dans un lieu qui n'est guère différent du tombeau.

Quoique son mari y fût occupé aux travaux pénibles qui font son châtiment, elle y étoit traitée avec plus de douceur & de considération par les chefs de la Mine, & par le ministre. Sa conduite méritoit autant cette distinction que sa naissance. Elle sentoit son malheur sans en être abattue, & elle tiroit des circonstances de sa condition tout ce qui pouvoit contribuer à sa consolation & au soulagement de celui qui avoit ruiné son honneur & sa fortune. La visite qu'elle rendoit au ministre, & les larmes que le voyageur anglois lui vit répandre, venoient d'une nouvelle disgrâce de son mari, qui ayant pris querelle avec quelque mineur, & l'ayant fort maltraité, étoit en danger d'être puni rigoureusement. Mais les instances que le voyageur joignit aux siennes, lui firent obtenir la grâce qu'elle demandoit.

On ne se permettra ici qu'une réflexion. Il y a lieu de croire qu'une femme de ce caractère auroit été le modèle de son sexe, si la fortune eût voulu qu'elle se fût attachée à un honnête homme. C'est ainsi que nos attachemens décident

presque toujours du fond de notre conduite; sur-tout ceux des femmes, parce qu'elles trouvent rarement assez de forces en elles-mêmes pour marcher sans guide dans le chemin du vice ou de la vertu.



AVENTURE

D'UN DÉSESPÉRÉ.

IL y a quelques années que deux personnes qui passoient sur le pont-neuf entre onze heures & minuit, entendirent la voix d'une femme qui paroissoit être dans quelque danger pressant, mais à qui sa frayeur même, ou quelque passion violente, ôtoit la force de faire entendre ses cris bien loin. Les deux passans se hâtèrent d'avancer dans l'obscurité, & devinrent comme immobiles d'étonnement au spectacle qu'ils apperçurent. Une foible lumière que la lune répandoit au travers de quelque nuage, leur fit voir une femme qui continuoit de pousser des soupirs de frayeur plutôt que des cris, & qui y mêloit quelques paroles mal articulées, par lesquelles elle demandoit grâce du moins pour sa vie. Un homme de belle taille & mis fort proprement, la poussoit malgré elle le long du parapet, & l'ayant courbée tout d'un coup sur le mur, il paroissoit prêt à la jeter dans la Seine, lorsqu'ayant changé de mouvement, & la repoussant au contraire vers le milieu du pont : vas, lui dit-il, tu n'es pas digne de

mourir; & ſautant légèrement ſur le mur, il ſe précipita lui-même ſans ajouter un ſeul mot.

Quoique toutes ces circonſtances ſe fuſſent paſſées ſi vîte, que les deux paſſans n'avoient pas eu le tems de revenir de leur première ſurpriſe, la compaſſion naturelle les porta auſſitôt à courir vers les degrés qui ſe trouvent en divers endroits au long de la rivière; & prenant le parti d'aller juſqu'à ces bateaux de paſſage qui ſont vis-à-vis les Quatre-Nations, dans l'eſpérance de pouvoir s'en ſervir pour faciliter leur deſſein, ils y arrivèrent en effet ſi heureuſement, qu'ils virent preſque au même inſtant flotter le cadavre, & ſi près d'eux qu'ils ne purent s'y méprendre. Cependant n'ayant trouvé ni rames ni avirons ſur les bateaux, ils auroient allongé inutilement les bras, s'ils ne ſe fuſſent aviſés de deſcendre plus bas le long du rivage, juſqu'à ces eſpèces de boutiques flottantes où l'on blanchit le linge. Comme elles ſe communiquent l'une à l'autre, & que les dernières ſont preſque au milieu du courant, ils s'avancèrent aſſez pour n'avoir plus beſoin que d'ouvrir les bras, où ils reçurent le cadavre qui vint s'y rendre de lui-même.

Je lui donne un nom qu'il pouvoit porter, puiſqu'il n'étoit pas différent d'un corps ſans vie. Mais après avoir été ſuſpendu un moment par les pieds, la violence avec laquelle il rendit

quantité d'eau, fit connoître que toute sa force n'étoit pas épuisée. La connoissance lui revint presqu'aussitôt. Il demanda à ses libérateurs où il étoit & par quel coup du ciel il se trouvoit entre leurs bras. Ensuite se rappelant lui-même toutes les circonstances de son aventure, il les remercia vivement du service qu'ils lui avoient rendu. Que la raison est foible, leur dit-il d'un ton fort tranquille, & qu'elle nous sert mal dans le transport d'une passion violente! Mais, si c'est après avoir été témoins de ma folie que vous êtes venus si généreusement à mon secours, dites-moi, ajouta-t-il, ce qu'est devenue la malheureuse qui m'a troublé l'esprit, & qui méritoit bien mieux que moi l'horrible sort auquel je me suis exposé. Ils lui racontèrent tout ce qu'ils avoient vu, & de quelle manière ils s'étoient mis en état de le secourir, sans avoir eu le tems de faire la moindre attention à sa compagne. Hélas! reprit-il avec un soupir, elle est indigne du soin qui m'inquiète encore; mais n'importe: s'il ne s'est passé qu'un moment depuis ma chûte, vous la retrouverez peut-être sur le Pont-Neuf, & vous l'aiderez à retourner chez elle, où je renonce pour jamais à la voir.

L'un de ces deux libérateurs retourna au Pont-Neuf pour le satisfaire; mais ce fut inutilement qu'il chercha de tous côtés, & qu'il éleva plu-

ſieurs fois la voix pour ſe faire entendre. N'ayant pu découvrir perſonne, il attendit quelques paſſans qui venoient de la rue Dauphine, & leur ayant demandé s'ils n'avoient pas rencontré une dame à pied & ſans ſuite, il apprit d'eux qu'ils en avoient vu une vers le carrefour de la rue de Buſſy, ſous l'eſcorte du guet, qu'elle avoit prié, en leur préſence, de la conduire chez elle. Il étoit clair que c'étoit celle qu'il cherchoit.

Il regagna auſſitôt le quai avec autant d'empreſſement de pénétrer le fonds de cette aventure, que d'ardeur pour continuer ſes ſervices. Il trouva le malheureux inconnu dans le lieu où il l'avoit laiſſé, mais aſſez rétabli pour s'occuper avec beaucoup de liberté d'eſprit des ſoins qui convenoient à ſa ſituation. Après avoir appris que la dame étoit en ſureté, il pria ſes deux compagnons de lui déclarer naturellement qui ils étoient, pour lui faire connoître s'il devoit les croire auſſi capables de diſcrétion que de zèle, & s'il pouvoit leur accorder autant de confiance qu'il leur devoit de reconnoiſſance & d'affection. L'un confeſſa qu'il étoit notaire. L'autre avoit été intendant de feu M. le duc de..., & s'étant retiré depuis la mort de ſon maître, il vivoit honnêtement de ſon bien. Ces deux caractères promettant de la ſageſſe & de la probité, l'inconnu ne balança point à s'expliquer

avec

avec plus d'ouverture. Je suis heureux, leur dit-il, d'avoir obligation à de si honnêtes gens. Vous pouvez encore m'être utiles, & je compte que l'importance de ce que j'ai à vous confier vous sera une loi inviolable du secret. Il leur apprit là-dessus le nom de la dame qui avoit causé toute son infortune, & priant le notaire de se rendre sur le champ chez elle, il le chargea de lui apprendre qu'il s'étoit sauvé heureusement, & de lui représenter que pour son propre intérêt, elle devoit s'imposer un silence éternel sur tout ce qui s'étoit passé cette nuit. Dites la même chose à son père, ajouta-t-il, car je m'imagine que dans le premier trouble, elle lui aura découvert une partie de la vérité, & promettez-leur de ma part que s'ils sont capables de se taire, ils n'auront jamais rien à craindre de mon ressentiment. Il lui nomma ensuite un cabaret peu éloigné, où il alloit se rendre avec l'intendant, pour faire sécher ses habits, & pour se mettre en état de retourner chez lui sans faire soupçonner son aventure à sa propre famille.

Le notaire, après s'être acquitté fort habilement de sa commission, le rejoignit dans le lieu qu'il lui avoit nommé. Il lui raconta qu'ayant trouvé le père & la fille dans une profonde consternation, le discours qu'il leur avoit tenu avoit paru les consoler beaucoup; & que sans s'expli-

quer autrement, ils avoient promis la discrétion qu'on leur demandoit. L'infame ! la perfide ! s'écria l'inconnu, en se livrant un moment à ses distractions ; devois-je épargner sa vie, & quelle fureur m'a fait tourner mes vues contre la mienne ? Mais ne pensons plus à d'autre vengeance que le mépris. Je suis trop engagé avec vous, reprit-il, en regardant ses deux libérateurs, pour vous laisser ignorer ce qui m'a conduit au précipice dont vous m'avez tiré ; & si je veux me mettre en droit de vous demander le secret sur ce qui s'est passé à vos yeux, je dois vous marquer, par une confiance volontaire, que je vous crois capables de le garder. Ecoutez ma triste & honteuse histoire.

Je suis l'aîné d'une famille fort riche, & je serois marié depuis longtems d'une maniére convenable à ma naissance, si la force d'une passion que je n'ai pu vaincre ne m'avoit rendu insensible à tous les avantages de la fortune. Un monstre, dont je ne dois plus parler qu'avec horreur, mais assez charmant pour se faire adorer, m'a séduit il y a deux ans ; c'est la fille unique d'un médecin qui demeuroit alors dans mon voisinage. Je la voyois avec mes sœurs, chez lesquelles elle se croyoit fort honorée d'être reçue. Je conçus pour elle une tendresse inexprimable. A peine avoit-elle atteint sa douziéme année. Je ne pus lui cacher mes sentimens. Elle ne me désespéra

point par sa réponse ; mais soit qu'elle eût alors le cœur plus vertueux, soit qu'elle fût déjà assez rusée pour ménager ses avantages, elle cessa de voir mes sœurs, & elle parut se faire une étude de m'éviter. J'employai tant de soins pour la rejoindre, qu'ayant trouvé l'occasion de lui parler à la promenade, je lui fis des plaintes amères de son absence affectée. Elle m'écouta, & si j'étois enchanté de sa figure, je le fus encore plus de son caractère, lorsque m'ayant confessé qu'elle se sentoit de l'inclination pour moi, elle ajouta que c'étoit la crainte de s'y livrer trop aisément, & la connoissance en même-tems qu'elle avoit de l'inégalité de nos noms & de nos fortunes, qui lui avoit fait prendre le parti de nous épargner à tous deux des peines inutiles. Je lui aurois sacrifié tout dès ce moment, & je lui fis connoître sans détour que ce n'étoit point un cœur tel que le mien qui pouvoit être arrêté par des obstacles si foibles. Elle ne se rendit point à mes instances. Je passai quelques semaines à chercher de nouvelles occasions de la voir, & désespéré de lui trouver tant de constance à me refuser, je tentai plusieurs fois de m'introduire dans sa maison, malgré la résistance que je trouvai à sa porte, & que je ne pus attribuer qu'à ses ordres. Son père, averti que j'avois menacé ses domestiques d'employer la violence, en fit des

plaintes au mien : mais loin de nuire à mes vues, cette démarche y servit doublement, parce qu'elle me fit naître la pensée de m'adresser directement au médecin, & qu'elle a toujours éloigné les soupçons de mon père, à qui divers incidens venus à la suite, auroient pu faire ouvrir les yeux sur ma conduite.

Au lieu donc de penser à l'exécution de mes menaces, je demandai honnêtement à voir le médecin, qui ne put me refuser cette faveur. Je l'accusai tendrement de me causer un chagrin mortel, en prenant parti contre moi, sans avoir connu la nature de mes sentimens & de mes intentions. Ayant presque trente ans, j'étois d'un âge où l'on pouvoit faire quelque fond sur mon caractère & sur mes promesses : or, j'aimois sa fille avec les sentimens d'un honnête homme, & j'étois prêt à lui donner ma parole de l'épouser. La permission de la voir que je le conjurois de m'accorder, ne pouvoit être un bien pour moi qu'avec cette espérance. Enfin je le laissois le maître de prendre là-dessus les précautions les plus propres à guérir son inquiétude, & de régler lui-même les moyens qui pouvoient assurer la fortune de sa fille & mon bonheur.

Ce discours, auquel je donnai toute la force que l'honneur & l'amour sont capables d'inspirer, fit plus d'impression sur le médecin, que je

n'avois osé m'en promettre. Ses objections se réduisirent à la crainte d'offenser mon père, & de s'attirer le ressentiment d'un homme dont il connoissoit également l'humeur violente & le crédit. Mais je lui persuadai aisément que j'étois libre, à mon âge, d'épouser une fille qui m'avoit plu, & dont la vertu réparoit assez la fortune. Si j'avois quelque ménagement à garder pour mon père, il étoit aisé de remplir ce devoir, en lui cachant ma passion & les engagemens que je voulois prendre. Ils pouvoient être cachés de même au public, sans qu'ils perdissent rien de leur force & de leur sainteté par le mystère. Un langage si net & si sincère me fit obtenir le consentement du médecin. Il y mit seulement deux conditions; l'une, que pour lever tous ses doutes, je commencerois par épouser sa fille; l'autre, que je renoncerois pendant deux ans aux droits du mariage, parce que la disproportion de nos forces lui faisoit craindre quelque chose pour sa santé.

Mes sentimens étoient si purs, que sans me plaindre de son sort, qui lui faisoit mettre un si long obstacle à mes désirs, je me crus trop heureux de ce que j'obtenois. Je m'engageai sur le champ à l'exécution de ces deux articles, & j'en fis aussitôt le serment aux pieds de sa fille, qui parut aussi satisfaite que moi d'un évènement si peu espéré. Nous convînmes que pour faciliter

hasarder devant elle quelque badinage de cette nature, j'avois cru m'appercevoir qu'elle n'y comprenoit rien, & respectant sa modestie, je m'étois hâté de changer de langage. Cependant son père m'ayant répondu qu'il la croyoit telle qu'il l'avoit souhaité pour me l'abandonner entièrement, je ne fis plus mystère de l'espérance où j'étois de passer bientôt la nuit comme le jour avec elle. On proposa même de célébrer nos plaisirs par une fête, à laquelle je consentis qu'on invitât quelques-uns de ses plus proches parens, que je n'avois aucune répugnance à faire entrer dans notre secret. J'ordonnai les préparatifs d'un grand souper qui devoit se faire demain, & m'étant avisé de feindre chez mon père que je devois partir le matin pour aller passer huit jours dans la maison de campagne d'un ami, je me promettois de les employer avec bien plus de douceur au premier exercice de ma tendresse. Je vais cette après-midi, & si je puis le dire, avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire, chez mon innocente & modeste maîtresse. Je ne la trouve point au logis. Son père m'apprend qu'elle lui a demandé la permission d'aller au palais pour s'y donner quelques bijoux; qu'elle est sortie dans un *fiacre*, suivie de son laquais, & que devant souper ensuite chez une de ses tantes, elle ne pouvoit être de retour avant dix ou onze heures.

L'impatience de la voir, & l'envie de lui acheter moi-même tout ce qui pouvoit lui plaire, me conduit ſur le champ au palais. Je paſſe inutilement deux heures à la chercher. Je retourne chez ſon père, ſans autre chagrin que celui d'avoir manqué le plaiſir que je m'étois propoſé, & ne pouvant me retirer ſans avoir vu ce que j'aimois uniquement, je prends le parti de l'attendre.

Ce fut en méditant ſur la ſatisfaction qui m'étoit aſſurée le lendemain, que m'étant livré d'avance à tous mes tranſports, je penſai que rien ne m'obligeoit de remettre ſi loin ce que je pouvois obtenir dès le même jour. Le parti même que j'avois pris d'attendre, étoit un prétexte tout naturel. Je communiquai mes idées au médecin, qui parut y entrer volontiers. Dans cette réſolution, je me fis un nouveau plaiſir d'aller au-devant de ma vertueuſe maîtreſſe, & m'étant fait nommer le lieu où elle étoit, j'eus la patience de demeurer plus d'une demi-heure dans la rue, ſeul, parce que j'avois renvoyé chez moi mon laquais, pour colorer mon abſence par quelque excuſe; & ne voulant point paroître avant qu'elle eût quitté ſa tante, parce que je penſois toujours à ménager ſa modeſtie.

Elle ſortit enfin. Son laquais lui avoit amené

une chaiſe à porteurs, qui ſe mit en marche auſſitôt. J'étois à vingt pas de là pour l'attendre au paſſage; & j'avois déjà la bouche ouverte pour parler aux porteurs, lorſque je les vis d'eux-mêmes s'arrêter. C'étoit le laquais qui leur en donnoit l'ordre. Il étoit de l'autre côté de la chaiſe, & s'adreſſant à ſa maîtreſſe, j'entendis qu'il la prioit inſtamment de retourner ſur le quai des orfévres. Il l'aſſuroit qu'il n'étoit pas tard, & qu'elle pouvoit encore diſpoſer d'une heure. Après quelques difficultés & quelques marques de crainte, elle y conſentit. Les porteurs prirent le chemin que le laquais leur marqua.

Quoiqu'il ne me tombât rien dans l'eſprit qui eût l'air de crainte ou de ſoupçon, la curioſité ſuffiſoit ſeule pour me porter à la ſuivre. Quelle affaire pouvoit l'appeler à onze heures de nuit ſur le quai des orfévres? Je me rangeai ſoigneuſement contre une porte pour laiſſer paſſer la chaiſe, & marchant à quelque diſtance, j'arrivai ſur le quai auſſitôt que les porteurs. Ils s'arrêtèrent à la porte qu'on leur montra. Le laquais introduiſit ſa maîtreſſe dans la maiſon, & leur donna ordre de l'attendre. Je ne balançai point à m'avancer auſſitôt que je l'eus vue diſparoître, & paſſant ſans faire la moindre queſtion aux porteurs, qui me prirent apparemment pour un

habitant de la même maison, je m'engageai dans une allée obscure, qui me conduisit au pied d'un escalier.

Je montai avec quelque frayeur, quoique j'eusse pour guide le bruit de ceux qui me précédoient. Ils se firent ouvrir la porte du second étage, & la fermèrent aussitôt sur eux. J'y prêtai curieusement l'oreille pendant quelques minutes. La défiance commençant déjà à s'emparer de mon cœur, je fus plus alarmé du silence qui régnoit autour de moi, que je ne l'aurois été de toute autre explication sur mon sort. L'impatience me prit; mais voulant garder encore quelques mesures, je frappai fort doucement, & je parlai de même à une petite servante qui vint ouvrir. Lui ayant demandé si Mademoiselle...... étoit là pour long-tems, elle me répondit qu'elle l'ignoroit, mais que sa maîtresse n'étoit point accoutumée à souffrir si tard les demoiselles dans sa maison. Ce discours me fit trembler. Quelques mots d'explication, que j'eus la force de demander avec la même douceur, ayant achevé de m'apprendre dans quel funeste lieu j'étois, il ne s'en fallut guère que ma fureur n'éclatât d'abord par des cris, & par toutes les violences où cette affreuse aventure étoit capable de me porter. Cependant un reste d'espérance combattant encore mes mouvemens, je demandai pour unique

grâce à la servante, de me faire entrer sans bruit dans l'anti-chambre, où elle avoit eu ordre de demeurer. Un louis que je lui présentai, la dispofa tout d'un coup à me servir; & s'imaginant que j'avois dessein de me procurer quelque plaisir, elle me fit diverses objections, que je laissai sans réponse. L'ayant priée seulement de me dire où la demoiselle s'étoit retirée, elle ne se fit pas presser pour me montrer la porte d'un cabinet qui donnoit dans l'anti-chambre.

Vous expliquerai-je toute ma honte? Je m'approchai de cette porte, & l'imprudente ardeur avec laquelle on s'entretenoit dans le cabinet, m'épargna la peine de me gêner pour entendre. C'étoit moi qui faisois le sujet de cette modeste conversation. Le plus vil des hommes s'applaudissoit de m'avoir couvert d'opprobre, & se félicitoit d'avoir obtenu ce qu'il se plaignoit qu'on lui avoit refusé trop long-tems.

En un mot, je compris par les discours de ces honnêtes amans, qu'après s'être arrêtés pendant plus de dix-huit mois à certaines bornes que la crainte leur avoit imposées, ils avoient choisi ce jour là pour se dédommager d'une si longue contrainte, & qu'on ne me réservoit que les restes de ce qu'on venoit de prodiguer à l'amour.

Jugez de ma fureur. J'aurois poignardé ſur le champ deux infâmes....... Je les aurois noyés dans le ſang l'un de l'autre : mais une porte épaiſſe & bien fermée les garantiſſant contre mon premier tranſport, je pris le parti de deſcendre, & de remettre leur châtiment à la porte de la rue. L'heure, le lieu, tout m'aſſuroit d'une pleine vengeance. Je quittai la ſervante, ſous prétexte qu'il étoit trop tard pour m'arrêter plus long-tems. Ayant retrouvé les porteurs qui attendoient impatiemment à la porte, je me hâtai de les payer, & je les preſſai de ſe retirer. La nuit n'étoit pas ſi obſcure qu'elle pût me dérober mes victimes. Je me plaçai à quelques pas de l'allée, & chaque moment que je paſſai à les attendre, ne fit que redoubler ma rage.

Je les entendis. Leur approche me cauſa une joie cruelle. J'aurois ſouhaité de pouvoir les percer du même coup. Mais au lieu de les voir paroître enſemble, je ne vis que mon indigne rival, qui tournoit la tête de côté & d'autre, pour découvrir les porteurs. J'aurois pu fondre ſur lui, & lui arracher la vie par mille bleſſures. La crainte que ſa compagne n'eût le tems de m'échapper, étoit la ſeule raiſon qui m'arrêtât; lorſque m'ayant apperçu, il prit tout d'un coup

la fuite avec tant de vîtesse, que je désespérai de l'atteindre. Je m'en plaignis amèrement au ciel, en l'accusant d'injustice; & ne gardant plus de mesure, je me précipitai vers la porte, pour assurer du moins la principale partie de ma vengeance. Mon infame, qui me prit sans doute pour son amant, se trouva sur le seuil à ma rencontre. Je la saisis avec un transport inexprimable; & la menaçant de l'égorger si elle jetoit le moindre cri, je la traînai vers les degrés du parapet où je crus trouver plus de facilité à monter. J'avois pris sur le champ la résolution de la noyer. Son premier effroi & la violence de mon action, l'empêchèrent d'abord de me reconnoître, mais n'ayant pu long-tems s'y méprendre, elle s'évanouit dans mes bras. Loin d'en être attendri, je sentis redoubler ma fureur par la difficulté de la faire avancer dans cet état: les efforts que je fis pour la porter, lui rappelèrent bientôt la connoissance. Elle poussa quelques cris, qui ne pouvoient être bien éclatans dans la foiblesse & le trouble où elle étoit. Enfin je gagnai le parapet, & je la forçai de monter.

Peut-être ne se défioit-elle pas encore de mon dessein. Je n'avois pas encore prononcé un seul mot. Mais lorsqu'elle conçut, par le

mouvement que je fis pour la pouffer contre le mur, que je penfois à me défaire d'elle, fa réfiftance devint fi animée, qu'elle me fit craindre de n'être pas le plus fort. Elle me faifit le bras, & le ferrant jufqu'à m'ôter le pouvoir de m'en fervir, elle m'adreffa d'une voix à demi-étouffée par la crainte, tout ce qu'elle crut capable de me toucher. Je ne lui répondois pas, & plus obftiné que jamais à me délivrer de ma honte, je me fervois de l'autre bras pour la courber fur le mur, dans l'efpérance de la pouffer plus facilement avec le genou. Ce fut dans ce moment que je crus entendre quelqu'un qui s'avançoit fur le pont. Elle l'entendit comme moi, & l'efpérance d'être fecourue redoubla fes forces. Je conçus, en effet, que j'allois manquer ma vengeance; le défefpoir s'empara de mon cœur, & ne doutant pas qu'avec la rage de me voir enlever ma proie, je n'euffe auffitôt la confufion d'être reconnu, & dès le jour fuivant, celle d'entendre publier mon aventure dans tous les quartiers de Paris, je pris la funefte réfolution de me précipiter moi-même. Ce ne fut pas fans avoir balancé un moment fi je ne me fervirois pas de mon épée pour ôter la vie d'un feul coup à celle qui alloit peut-être triompher

de ma mort; mais je crus être encore mieux vengé, par le mépris. Je la repoussai, avec quelques expressions qui me furent arrachées par ce sentiment, & je me lançai sans précaution dans la rivière.

AVENTURE
DE MISS B...

MISS B... n'avoit que quinze ans, lorsque sa mère l'amena à Londres, dans l'espérance qu'une éducation un peu distinguée, jointe aux charmes qu'elle avoit reçus de la nature, suppléeroient pour son établissement au défaut des biens de la fortune. La retraite où elle avoit vécu pendant deux ans, qui furent employés à lui faire acquérir toutes les perfections de son sexe, avoit empêché qu'elle n'eût été connue dans le monde, jusqu'au troisième hiver, qu'elle commença à se montrer en public, & qu'elle devint tout à la fois l'idole des hommes, & l'objet de l'envie des femmes. La vivacité naturelle de son imagination, accompagnée d'une simplicité charmante, la rendoient aussi aimable à ceux qui jouissoient

jouissoient de son entretien, que l'éclat de son visage, & la beauté de sa taille, la faisoit trouver admirable à ceux qui ne faisoient que la voir.

Avec quel plaisir sa mère ne lui voyoit-elle pas surpasser ainsi ses plus tendres souhaits? Elle se flattoit déjà qu'il n'y auroit qu'à choisir pour elle, entre tous les partis de la ville. Un bien médiocre n'étoit pas une proposition qui pût être écoutée; & la plus grosse fortune, sans titre, n'auroit pas été digne non plus d'être acceptée.

Il n'y avoit plus d'assemblée publique où Lucinde ne parût. Parloit-on d'un bal? Elle y étoit invitée la première. D'un concert, d'un opéra? on étoit sûr de l'y trouver. Elle étoit aussi assidue à la promenade du parc qu'à l'Eglise. Dans quelque lieu qu'elle se montrât, elle s'attiroit les regards de toute l'assemblée. Entre les jeunes gens, c'étoit une règle de lui faire des politesses pour s'acquérir une réputation de galanterie, comme c'étoit une nécessité de s'attacher à elle, & de suivre des impressions dont on ne pouvoit se défendre.

L'un des plus empressés, fut le jeune lord M.... Comme il avoit peu de biens, il ne se flatta point que sa qualité fût une raison de s'attendre à des préférences; mais se trouvant néanmoins enflammé d'une violente passion, il résolut de se satisfaire à toutes sortes de prix. Une figure bril-

lante, de l'agrément dans l'esprit & dans les manières, une réputation déjà faite par cent aventures qui l'avoient mis en honneur parmi les femmes, enfin tout le mérite qui fait exceller dans la galanterie, lui attira bientôt des distinctions qui désespérèrent ses rivaux. Flatté de ce qui pouvoit les écarter, il ne déguisoit ses progrès qu'à sa mère, & il crut sa victoire certaine, lorsqu'il la vit aussi empressée que lui à favoriser ce déguisement. Je passe sur mille circonstances où l'adresse eut autant de part que l'amour. On étoit à Londres dans la fureur des assemblées de *waux-hall*, qui ont succédé à l'opéra italien, & qui venoient de la même source. Un grand jardin, orné d'un bois, & de tout ce qui étoit propre à favoriser les plaisirs, servoit de rendez-vous pendant la nuit à la cour & à la ville. Les danses & les festins y étoient multipliés à chaque pas, à la lumière d'une prodigieuse quantité de flambeaux, & au bruit de toutes sortes d'instrumens. C'étoit manquer de goût, & comme renoncer au monde, que de n'avoir pas été du moins une fois au *ridotto* de waux-hall. Miss B.... étoit plus faite qu'une autre pour y paroître avec éclat, & sa mère ne pensoit point à la priver de cette satisfaction. Cependant, comme il y avoit des bienséances à garder dans un lieu qui devenoit plus célèbre de jour en jour par bien des

aventures, on écarta de cette partie tous les gens d'un âge suspect. Elle se fit avec des barbons. Qui n'auroit pas cru que c'étoit se mettre au-dessus de toutes les craintes, & parer à tous les soupçons ?

En effet, on ne s'apperçut de rien qui fût capable de choquer des yeux délicats. Mais le jeune lord ne put ignorer qu'on devoit être au waux-hall. Il y avoit un bois, & dans ce bois des allées plus sombres que d'autres, des promenades couvertes, qui ne pouvoient être si bien éclairées. Il s'y rendit, pour le seul plaisir de voir de loin Miss B...., car il ne vouloit point s'approcher, malgré elle & sa mère. Cependant il trouva moyen de lui faire dire qu'il n'étoit qu'à deux pas d'elle, & qu'il ne pouvoit être si près sans lui parler un instant. Il se fit voir en même-tems au bout d'une allée, & cela avec tant de sagesse & de discrétion, qu'elle fut la seule de sa compagnie qui l'apperçût. Comment refuser de lui dire deux mots? Mais deux mots seulement, car on ne pouvoit s'en permettre davantage. Un prétexte naît tout d'un coup, & les allées sombres en fournissent pour mille besoins. Il est certain que Miss B.... ne fut absente qu'un moment. Cependant avant la fin de la saison, sa mère s'est trouvé forcée de retourner avec elle en province. On a compté neuf ou dix mois

depuis la nuit du ridotto jusqu'à leur retour à Londres. Dans quel lieu du monde la médisance n'est-elle pas accoutumée à tout empoisonner? On a chagriné Miss B.... par tant de mauvais discours & de bruits injurieux à sa réputation, que pour les faire finir, elle a pris le parti d'épouser un vieux marchand, qui s'est heureusement disposé à compter pour rien la médisance. Ceux qui savent la vérité de l'aventure, ont trouvé Miss B... fort heureuse qu'il y ait des gens de ce caractère-là dans le monde, & croyent qu'elle l'auroit été beaucoup plus encore de ne pas donner dans le goût du ridotto.

AVENTURE
D'UNE JEUNE FILLE DE LA CAMPAGNE.

A TROIS MILLES de Londres, le jeune lord Amphile, qui a déjà fait parler de lui du vivant de son père, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans il s'enfuit dans les pays étrangers avec une actrice de la comédie, possède une fort belle maison, autour de laquelle est la principale partie de son

bien. Entre plusieurs fermiers, il en a un fort honnête & fort industrieux, qui s'est procuré quelque bien par son travail, & qui ayant perdu sa femme, est demeuré avec une fille unique dans laquelle il mettoit toute sa consolation. Cette fille, qui se nommoit Louise, passoit pour une des plus aimables personnes du canton, & ne s'étoit pas moins fait estimer par sa sagesse que par sa beauté. Avec tant de mérite, elle ne pouvoit manquer d'admirateurs, & plusieurs de ses voisins lui avoient déjà fait des offres fort avantageuses, mais elle avoit refusé de les écouter sans le consentement de son père, & comme elle avoit à peine dix-sept ans, il la croyoit trop jeune encore pour s'engager dans l'état du mariage.

Elle vivoit ainsi tranquille, & dans une innocence égale à sa beauté, lorsque milord Amphile vint passer quelques semaines dans sa terre, où il n'avoit pas mis le pied depuis cinq ou six ans. Il y entendit bientôt parler des charmes de Louise; & s'étant fait raconter tout ce que j'ai dit de son caractère, il prit aussitôt la résolution de la voir; &, s'il la trouvoit telle qu'on prenoit plaisir à la dépeindre, d'en faire la victime de ses plaisirs. Il choisit un jour où il se fit assurer que le fermier n'étoit point dans sa maison; & feignant que le hasard l'y faisoit entrer pour lui rendre

une visite familière, il affecta de marquer quelque regret de n'y trouver que sa fille. Louise apprenant qui il étoit, le reçut avec une confusion innocente, mais avec plus de grâces & de politesse qu'il n'en avoit attendu d'une jeune personne de cette condition. Il fut satisfait de ses manières, & charmé de sa beauté. L'ayant entretenue quelque tems d'un air libre & enjoué, il la salua civilement, & la quitta sans affectation.

Depuis ce moment, Milord devint plus assidu auprès d'elle; mais il ne lui parla d'amour qu'en secret, & ne prenant pas même les choses de trop loin, il lui fit une peinture brillante des agrémens de Londres, où il lui proposa d'aller vivre avec lui. Louise fut également flattée de sa conquête, & de la perspective de tant de plaisirs; cependant le sentiment de l'honneur & celui du respect qu'elle portoit à son père, lui firent surmonter son penchant. Avec quelques précautions que Milord eût conduit ses desseins, ils ne purent échapper tout-à-fait à l'attention du fermier, qui en marqua même de la défiance à sa fille, & qui l'exhorta avec toute la force de l'affection paternelle, à rompre une intelligence qui ne pouvoit manquer tôt ou tard de lui être funeste. Louise lui confessa une partie de la vérité, & lui promit de suivre ses conseils. Mais les assiduités du Milord, son adresse, les agrémens de ses discours

& de sa personne, triomphèrent d'un cœur simple & innocent. Elle ne put se défendre de le voir, de l'écouter avec plaisir, & croyant qu'il étoit impossible que son cœur ne fût pas d'accord avec sa langue, elle lui laissa gagner tant d'ascendant sur toutes ses volontés, qu'il la fit absolument consentir à prendre la fuite avec lui. Le jour, l'heure, & le lieu où l'on devoit se joindre pour partir, furent choisis avec des précautions qu'on croyoit infaillibles; mais quelques soupçons qui survinrent au fermier, lui firent troubler le rendez-vous par d'autres mesures. Milord trompé dans son attente, retourna chez lui, sans avoir pu pénétrer d'où venoient des obstacles qu'il n'avoit pas prévus.

Le même jour il fut encore plus surpris de recevoir la visite du fermier, qui lui reprocha hardiment le dessein où il étoit de l'accabler de honte & de douleur, par la ruine d'une chère fille qui faisoit tous les délices de sa vie. Des plaintes si améres & si justes confondirent le coupable. Il se trahit par sa rougeur & par son embarras. Sa ressource fut de traiter l'accusation de chimère. Il soutint que rien n'étoit si éloigné de sa pensée, & que s'il avoit pris plaisir à badiner innocemment avec Louise, il ne s'étoit passé rien de plus entr'elle & lui. Le fermier souhaita qu'il ne fût pas allé effectivement plus loin; & le con-

jurant, les larmes aux yeux, d'être aſſez généreux pour ne pas outrager un pauvre vieillard dans la ſeule choſe qui fût ſenſible à ſon cœur, il ſe retira ſans être tout-à-fait raſſuré.

Quoiqu'une viſite ſi touchante eût fait d'abord quelqu'impreſſion ſur le cœur de Milord, il étoit trop galant homme pour laiſſer prendre le deſſus aux impreſſions de l'humanité & de la vertu, ſur les mouvemens de ſa paſſion, & ſur ſon goût pour le plaiſir. Dès le ſoir du même jour, il trouva le moyen d'engager Louiſe à un rendez-vous, qu'il lui donna dans ſa propre maiſon. Il lui repréſenta que leur amour commençant à éclater, il valoit bien mieux pour elle-même ſe livrer à ſa tendreſſe & ouvrir l'oreille à ſon intérêt, que d'être en bute aux mauvais diſcours de l'envie ſans en tirer aucun avantage; qu'à l'égard de ſon père, il ſeroit aiſé de le ſatisfaire en lui donnant ſa ferme à vie, & que le bon homme auroit d'ailleurs aſſez de joie en apprenant que ſa fille ſeroit aimée conſtamment, & traitée toute ſa vie comme une reine. Louiſe méditant ſur la force de toutes ces raiſons, ſon ſilence fut pris pour un ſecret conſentement. On ne perdit point un moment ſi favorable. On l'embraſſa, on lui promit une tendreſſe & une conſtance éternelle. Le plaiſir que ſa crédulité lui fit trouver à de ſi charmantes promeſſes, l'empêcha de s'appercevoir que la nuit s'avançoit. Il

étoit bien tard pour retourner chez elle. On la pressa de passer la nuit au château. Elle y consentit. Il est aisé de juger que sa ruine ne fut pas remise au lendemain.

Le triste fermier, après avoir passé toute la soirée dans une mortelle inquiétude, ne reconnut que trop tôt qu'il avoit perdu sa fille. On l'assura le jour suivant qu'on l'avoit vue chez Milord. Il ne perd pas un moment pour s'y rendre, & il insiste absolument à le voir. Son cœur abîmé de chagrin se soulagea d'abord par un torrent de pleurs; & passant aux invectives les plus amères, il lui reprocha l'outrage qu'il lui avoit fait, contre sa parole d'honneur la plus forte & la plus expresse. Milord se figura qu'il pouvoit terminer en un moment cette bagatelle, & protestant à son fermier qu'il ne lui demanderoit pas un sou de sa ferme pendant tout le reste de sa vie, il ajouta qu'une faveur de cette nature devoit sans doute le consoler du petit désagrément qu'il lui avoit causé. Mais le vertueux vieillard rejeta cette offre avec indignation: non, Milord, dit-il à son maître, je ne suis point capable de vendre l'honneur de ma fille, ni de recevoir le prix de sa honte & de son infamie. Vous m'avez fait une mortelle injure. Ma vengeance sera du moins le mépris, & je vous déclare que je dédaigne autant vos faveurs, que je redoute peu votre pouvoir. A l'égard de la

malheureuſe fille que vous avez trompée, je ne la verrai plus. Elle ſe repentira trop tard d'avoir manqué à l'obéiſſance qu'elle me doit. Et pour vous, Milord, je prie le ciel de vous traiter comme ſa juſtice & ſa ſageſſe lui feront juger qu'il le doit, ceux qui ſacrifient l'honneur & le repos des familles à leur libertinage, & qui ſe font un jeu de conduire par le chemin de l'amertume & des larmes un innocent vieillard au tombeau. Après ce diſcours, il lui tourna le dos en redoublant ſes pleurs.

Milord ne le vit pas plutôt ſorti, que ſe remettant aiſément de cette fâcheuſe ſcène, il donna ordre qu'on lui tînt prêt un caroſſe à ſix chevaux dans lequel il ſe rendit ſur le champ à Londres avec ſa maîtreſſe. Depuis ſix ſemaines qu'elle y eſt avec lui, il n'y a point de plaiſirs qu'il ne lui ait fait goûter; mais ſi l'on en juge par le ſort de pluſieurs autres filles qu'il a trompées ſucceſſivement, cette félicité ſera courte; ſon deſtin ſera bientôt d'être abandonnée au torrent des vices de la ville, & la prédiction de ſon père ne ſera que trop infailliblement vérifiée.

AVENTURES SINGULIERES

D'un Espagnol dans l'île de la Jamaïque.

IL y a dans la Jamaïque un canton montagneux où les anglois n'avoient jamais pénétré. On le croyoit désert parce que le terroir en paroît stérile, & que les accès en sont extrêmement difficiles. Son étendue est d'environ sept lieues de circonférence. Il est entouré de tous côtés par un marais, qui est toujours rempli d'eau, ce qui avoit peut-être autant contribué que tout le reste à fermer l'entrée des montagnes. Cependant du côté de la mer qui n'en est qu'à deux lieues, il se trouvoit quelques langues de terre sèche qu'il n'étoit pas aisé de distinguer du reste de la surface, parce qu'elles n'étoient pas moins couvertes d'herbes & de roseaux que les endroits les plus fangeux & les plus humides. La colonie angloise n'étant pas encore assez nombreuse pour occuper l'île entière, il n'étoit pas surprenant que cette portion inaccessible eût été négligée jusqu'alors. On s'étoit attaché, comme

il arrive toujours dans ces fortes d'établiffemens, aux lieux les plus commodes & les plus fertiles. C'eft la fureté & l'intérêt qui règlent ordinairement ce choix.

Une révolte des nègres caufoit un embarras extraordinaire aux anglois. Le mal devenant plus férieux de jour en jour, on s'étoit enfin déterminé à faire partir de Londres quelques compagnies de vieilles troupes qu'on crut fuffifantes pour refroidir l'ardeur des rebelles. Mais comme les habitans de Port-Royal auroient été expofés aux dernières infultes, s'ils avoient attendu l'arrivée de ce fecours pour commencer à fe défendre, ils firent prendre les armes à tout ce qui fe trouva parmi eux de perfonnes capables de les porter.

Les troupes angloifes de la Jamaïque s'étant avancées dans l'île pour donner la chaffe à un gros de fauvages qui menaçoient une de leurs plantations, & pour couvrir quelques travailleurs qui avoient ordre d'élever une redoute à l'extrémité des terres qui font en culture; l'ennemi, quoique fort fupérieur en nombre, prit la fuite à leur approche. Ce n'étoit point affez pour la tranquillité des anglois, parce que les barbares fe ralliant auffi facilement qu'ils fe diffipent, les mêmes alarmes pouvoient renaître auffitôt. On réfolut de profiter de leur première

épouvante, & de les ſuivre de ſi près qu'on pût en tuer un certain nombre, dans l'eſpérance qu'un peu de ſang répandu diminueroit la hardieſſe avec laquelle ils ſe préſentoient à tous momens. Ce deſſein n'eut point le ſuccès qu'on s'étoit promis. Les fuyards s'échappèrent avec plus de vîteſſe qu'on ne put les pourſuivre, & l'ignorance des chemins fit craindre aux anglois de s'engager trop avant.

La pourſuite n'avoit pas laiſſé de durer un jour preſqu'entier; de ſorte que la ſeule approche de la nuit étoit une forte raiſon de s'arrêter. Ils ſe trouvèrent ſur le bord du marais qui environne les montagnes dont j'ai parlé. L'endroit étoit commode, & la ſaiſon aſſez douce pour leur permettre d'y paſſer la nuit. Ils préférèrent ce parti à une marche longue & dangereuſe qu'il auroit fallu faire dans l'obſcurité. Après avoir reconnu les environs, il y en eut quelques-uns qui profitèrent du reſte du jour pour deſcendre dans le marais; & le haſard les ayant fait tomber ſur une langue de terre fort ſèche, ils gagnèrent inſenſiblement le pied des montagnes, d'où ils retournèrent au camp chargés de gibier.

La nuit étant devenue fort ſombre, ils étoient tous à repoſer tranquillement, lorſque les ſentinelles effrayées par un ſpectacle extraordinaire, répandirent l'alarme dans toute la troupe. La

face des montagnes s'étoit comme enflammée tout d'un coup. On voyoit une infinité de feux qui s'élevoient vers le ciel, & dont le nombre ne faisoit qu'augmenter à vue d'œil. Quoique la distance fût médiocre, il étoit impossible de distinguer la cause de cet embrâsement; & dans un lieu qu'on avoit toujours cru désert, personne ne pouvoit se figurer que ce fût un ouvrage humain. On étoit sûr d'ailleurs que les nègres qu'on venoit de poursuivre, avoient pris une route toute différente. Les chefs anglois, MM. Morton & Aiglise, se contentèrent néanmoins de faire passer à leurs gens le reste de la nuit sous les armes, & remirent à examiner le lendemain quelle sorte de périls ils avoient à craindre.

Pendant ce tems là les chasseurs qui avoient traversé le marais quelques heures auparavant, résolurent ensemble d'y retourner par le même chemin qu'ils connoissoient. Comme ce dessein étoit contraire à l'ordre des chefs, ils l'exécutèrent secrétement. C'étoit la curiosité seule qui les conduisoit. Ils retrouvèrent heureusement leur route, & s'étant avancés jusqu'aux montagnes, ils reconnurent bientôt que les flammes partoient du sommet de plusieurs grands arbres qui étoient dispersés sur le penchant de la côte. Le courage ne les abandonna point. Ils montèrent avec beaucoup de peine, pendant l'espace

d'une heure, malgré les difficultés d'un lieu des plus ſauvages. De quinze qu'ils étoient, il y en eut deux qui tombèrent malheureuſement, & qui perdirent la vie en roulant juſqu'au bas de la montagne. Mais les treize autres ne s'étant point rebutés de cette infortune, arrivèrent aux pieds de quelques-uns des premiers arbres, dont la lumière leur avoit ſervi de guide.

Ils ſe croyoient fort proche de l'éclairciſſement qu'ils deſiroient. Cependant ils n'apperçurent rien aux environs des arbres, qui pût leur faire paroître la moindre conjecture ; & pour comble de chagrin, les arbres de cette côte n'étant chevelus qu'au ſommet, ils n'avoient l'aide d'aucune branche pour y grimper; de ſorte qu'au pied même de l'arbre où ils ſe trouvoient, la flamme ſe découvroit moins à leurs yeux que dans l'éloignement, parce qu'elle ne pouvoit percer l'épaiſſeur du feuillage. L'impatience qu'ils reſſentirent d'avoir fait inutilement un voyage ſi pénible, les porta de concert à faire une décharge de leurs fuſils, en maudiſſant l'arbre & les flammes. Ils tirèrent au feuillage, & quelques-unes de leurs balles portèrent ſi heureuſement qu'elles firent tomber à leurs pieds une maſſe peſante qu'ils reconnurent auſſitôt pour le corps d'un nègre.

Les lecteurs doivent trouver juſqu'à préſent

que ce récit a tout-à-fait l'air d'un conte de Fées. Mais peut-être seront-ils contens de la manière dont cette relation ramène les choses à la vraisemblance.

Les treize aventuriers sentirent diminuer leur hardiesse à la vue de ce cadavre. Il étoit clair que cet homme n'avoit pu se trouver seul dans les montagnes, & que non-seulement tous les arbres où l'on appercevoit du feu, devoient porter comme celui-ci quelque nègre pour l'allumer, mais qu'il y avoit dans le voisinage quelque troupe nombreuse de ces barbares, qui n'avoient pas formé un si bizarre résolution sans dessein. La crainte d'être surpris & accablés par le nombre, fit penser les Anglois à la retraite. Ils emportèrent seulement le corps du nègre, pour faire foi de leur aventure à leurs compagnons. La peine qu'ils eurent à descendre pour regagner le pied de la montagne, les ayant retenus fort long-tems en chemin, il étoit tout-à-fait jour lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du marais. Mais au moment qu'ils commençoient à hâter leur marche, ils entendirent le bruit de plusieurs personnes qui descendoient la montagne après eux. Tandis qu'ils balançoient s'ils devoient faire tête, ou prendre la fuite, ils furent rassurés par la vue du petit nombre d'ennemis dont ils se croyoient poursuivis. Il ne consistoit qu'en trois personnes, dont

dont la figure & les armes n'annonçoient aucune hostilité; ils tendoient au contraire les bras en s'approchant, comme s'ils eussent eu quelque faveur à demander.

Nos anglois les reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils connurent d'abord à leur langage (1) que c'étoient trois espagnols; & aux marques de leur joie, qu'il avoient essuyé des malheurs dont ils se croyoient délivrés. L'un des trois avoit la barbe & les cheveux d'une blancheur admirable; & c'étoit moins l'effet de l'âge que de ses chagrins; car il avoit à peine soixante ans. Les deux autres étoient son fils & sa fille, qui paroissoient être encore dans la fleur de leur jeunesse. Le fils avoit la taille fort belle, mais le teint si brun, qu'il étoit peu différent d'un nègre. La jeune fille au contraire étoit beaucoup plus blanche que ne le sont communément les espagnoles; & quoiqu'elle fût vétue d'une manière fort bizarre, elle paroissoit extrêmement belle. Les anglois vouloient être informés sur le champ du détail de leur aventure; mais le vieillard leur fit entendre que s'ils aimoient la liberté, ils ne devoient pas perdre un moment pour se retirer. Il apprit avec joie

(1) Les anglois qui passent en Amérique apprennent ordinairement l'espagnol.

qu'ils étoient soutenus par un corps de troupes considérable, & il les pressa de le conduire à leur chef. Il ne se lassoit pas en chemin d'embrasser ses enfans, & de marquer par toutes sortes de témoignages sa reconnoissance à ses libérateurs.

Le colonel Morton qui commandoit la petite armée angloise, étoit prêt à lever son camp, lorsqu'on lui apprit que treize de ses gens revenoient des montagnes. La joie de les recevoir fit oublier leur crime. Ils firent un rapport qu'on auroit eu peine à croire, s'ils n'en eussent en même-tems offert les preuves. Tout le monde souhaitoit avec impatience d'entendre le vieillard espagnol, de qui dépendoit l'éclaircissement de tant de merveilles; mais l'attente commune fut trompée par la prière qu'il fit aux chefs de lui donner un moment d'audience à l'écart. Voici le discours qu'il leur tint:

Le triste état où je me trouve ne m'empêchera pas de vous confesser que je suis un homme de quelque distinction. Les deux personnes qui m'accompagnent sont mon fils & ma fille. Malgré la vive reconnoissance que je vous dois comme à mes libérateurs, j'ai balancé en chemin si je devois vous expliquer toutes les circonstances de mon aventure. Elles me font rougir depuis que je suis libre; mais la rigueur de mon sort ne m'a

pas permis de les éviter. Je trouve néanmoins un tempérament qui satisfera votre curiosité; c'est qu'en vous découvrant mes infortunes, je vous cacherai mon nom, pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien.

Il y a près de neuf ans qu'un naufrage me jeta sur la côte de cette île. J'étois parti du Mexique avec ma famille, & la meilleure partie de mon bien, pour regagner l'Espagne que j'avois quittée dès ma jeunesse. Un vent favorable nous avoit conduits jusqu'à la sortie du golfe, lorsque nous fûmes accueillis d'une si furieuse tempête, que tout l'art des matelots n'y put résister. Le pilote m'avertit que le vaisseau faisant eau de toutes parts, il n'y avoit plus de sureté que dans la chaloupe. J'abandonnai mes richesses, pour sauver mon épouse & six enfans que j'avois d'elle. Mes domestiques les portèrent heureusement hors du vaisseau, & j'en sortis après eux, sans regretter autre chose que mes matelots & mon pilote, qui furent sans doute engloutis dans les flots. Nous étions dix-huit dans la chaloupe, avec quelque espérance de gagner une côte inconnue que nous croyons appercevoir malgré l'obscurité; mais la mer ne souffrit pas long-tems ce fardeau. Un nouveau soulèvement des vagues nous précipita tout d'un coup au fond de l'abîme. Mon épouse y périt avec quatre de mes enfans

& huit de mes domeſtiques. Pour moi, que la colère du ciel réſervoit à de plus longues douleurs, j'aurois peine à vous dire par quel miracle je fus ſauvé des flots. En revenant à moi, je me trouvai ſur le ſable avec deux de mes enfans entre les bras. Vous les voyez tous deux ici. Mon fils avoit douze ans, & ma fille n'en avoit que neuf accomplis. Je les tenois ſi ſerrés contre mon ſein que mes bras obéirent avec peine lorſque je voulus les relâcher. Je cherchai inutilement des yeux leur malheureuſe mère & le reſte de ma triſte famille. Je ne me ſouvenois pas même de l'inſtant où la violence des flots m'avoit ſéparé de ce que j'avois de plus cher. Mais je m'imagine qu'étant aſſis proche des deux enfans que j'ai ſauvés, un mouvement de tendreſſe naturelle me les fit ſaiſir, au milieu du trouble, & dans l'extrêmité du péril.

Hélas ! ſi je bénis le ciel de mon ſalut, ce n'eſt point avec la joie qu'inſpirent ſes bienfaits. Quel fruit ai-je tiré du miracle qu'il a fait en ma faveur? La vie qu'il m'a laiſſée ne m'a ſervi qu'à ſentir mes pertes, & à les pleurer. Cependant la vue des deux enfans qui me reſtoient eut la force d'adoucir mon déſeſpoir. J'avois toujours eu quelque prédilection pour eux. Leurs larmes m'attendrirent, & me firent penſer à les ſecourir. En parcourant la côte, pour chercher quelque

poiſſon qui pût ſervir à leur nourriture, j'apperçus deux corps qui flottoient ſur l'eau. Je les reconnus pour deux de mes domeſtiques. Ils paroiſſoient morts, mais je ne laiſſai point de faire mes efforts pour les attirer au rivage, & j'eus la ſatisfaction de leur voir ouvrir preſqu'auſſitôt les yeux. Juſte ciel! il ne vous plut point d'accorder la même protection à mon épouſe & à mes chers enfans. Avec quelle ardeur néanmoins ſollicitai-je votre bonté, & combien de fois n'oſai-je point me flatter de cette eſpérance!

Après avoir paſſé plus de quinze jours ſur le rivage, ſans pouvoir obtenir ſur moi de m'en éloigner, je montai enfin ſur la côte, ſuivi de mes deux hommes & de mes deux enfans. Quoique j'ignoraſſe abſolument dans quel pays j'étois, il ne m'étoit pas encore venu la moindre crainte qu'il fût déſert. Cependant je fus ſurpris qu'après avoir marché l'eſpace de pluſieurs milles, je n'apperçuſſe aucune trace d'habitation. Nous arrivâmes au bord de ce marais, où j'eus d'abord quelque répugnance à m'engager; n'y appercevant qu'un fond très-humide, & le voyant bordé de l'autre côté par des montagnes. Mais cette dernière raiſon fut enſuite le motif qui m'y fit chercher un paſſage. Je me flattai que du ſommet de quelques monts nous pourrions découvrir dans les plaines voiſines des maiſons & des habi-

tans. Nous traversâmes le marais avec beaucoup de peine. Celle que nous eûmes à monter acheva d'épuiser nos forces. Il ne nous restoit pour nourriture qu'un petit nombre de poissons secs. La fatigue, la faim & la tristesse me firent regretter mille fois d'être échappé au courroux de la mer.

Nous n'apperçumes rien autour de nous qui fût propre à nous inspirer le moindre espoir, & nous passâmes le reste du jour dans une mortelle inquiétude. Mais ayant tourné les yeux le soir vers l'intérieur des montagnes, je découvris une fumée épaisse, qui ne pouvoit pas venir d'un lieu fort éloigné. Nous nous hâtâmes de suivre ce rayon d'espérance, & le bruit que nous entendîmes en avançant ne nous permit plus de douter que nous fussions proche d'un lieu habité. En effet, c'étoit des hommes qui l'habitoient, mais si grossiers & si sauvages, qu'il n'y avoit qu'une misère extrême qui nous pût faire regarder leur rencontre comme un bonheur. Ils furent effrayés de nous voir. Cependant notre soumission & notre petit nombre, les rassurèrent. L'obscurité m'avoit empêché d'appercevoir que leur cabane n'étoit pas seule, comme je me l'étois d'abord figuré; car si j'eusse pu d'abord m'imaginer qu'il y en eût un grand nombre à côté l'une de l'autre, peut-être aurois-je pressenti à quoi j'allois être exposé

en les abordant pendant la nuit, & la prudence m'auroit fait remettre à nous présenter le lendemain. Je fus trompé par la fumée que j'avois vue, & qui ne paroissoit s'élever que d'une seule cheminée. Enfin, soit malheur ou défaut de prudence, c'est à cette démarche inconsidérée, qu'il faut attribuer les fautes qui causent aujourd'hui ma honte, & qui ne peuvent même être excusées par la nécessité qui me les a fait commettre. Les sauvages n'étoient que dix ou douze dans cette première cabane. Mais tandis que je m'efforçois de leur faire connoître par mes signes le besoin que nous avions de leur secours, il en sortit quelques-uns qui avertirent leurs voisins de notre arrivée. Dans un instant, nous fûmes environnés d'une multitude de ces barbares ; & le bruit qui se faisoit dehors me fit juger qu'ils y étoient encore en plus grand nombre. Ils ne nous firent aucune violence ; mais leur admiration s'exprimoit d'une manière fort importune. Ma fille qui avoit alors toutes les grâces & tous les charmes de l'enfance, attiroit particulièrement leurs regards. Sa robe (1) étoit d'une étoffe d'or,

(1) Ce ne paroîtra point étrange à ceux qui savent avec quel air de magnificence les espagnols affectent de rentrer en Espagne, lorsqu'ils reviennent riches du Mexique ou du Pérou.

que l'eau de la mer n'avoit point ternie, & sa coëffure qui étoit enrichie de diamans relevoit encore son éclat naturel. Je la tenois par la main, & je la rassurois par mes discours, lorsqu'elle me fut enlevée par quelques femmes sauvages, sans que je pusse m'opposer à un dessein dont je n'avois pas eu la moindre défiance. Je sentis dans ce moment des transports, qui ne peuvent être bien conçus que par un père. Je me précipitai au milieu de la foule, sans rien ménager. J'abattis en passant sept ou huit sauvages. Je rejoignis ma fille, & je la pris entre mes bras. On ne s'opposa point à mes mouvemens. Je crus reconnoître au contraire, dans le murmure de tous les spectateurs, qu'ils condamnoient l'entreprise de leurs femmes; & peut-être n'avoient-elles point elles-mêmes d'autres vues, que de caresser un enfant qu'elles trouvoient aimable. Mais la tendresse paternelle ne se rassure pas si aisément. Mon imagination se représenta aussitôt tout ce que j'avois à craindre pour ma fille, & dans l'ardeur de ce sentiment, je formai un projet affreux, que j'exécutai sans délai, avec autant de bonheur que d'impiété. Je plaçai ma fille au milieu du cercle que formoient les sauvages, & je me jetai à genoux devant-elle. J'ordonnai à mon fils & à mes deux valets de suivre mon exemple. Je joignis les mains, je me prosternai le visage contre terre, je proférai un long

discours avec le ton d'une prière ; enfin je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit avoir l'apparence d'une véritable adoration, & faire passer ma fille pour une divinité. Les mouvemens naturels étant les mêmes dans tous les hommes, je ne doutai point que si les sauvages adoroient quelque chose, ils ne comprissent tout d'un coup que mes cérémonies étoient une adoration, & je me flattai de leur inspirer pour ma fille un respect conforme à cette idée.

Ils me regardèrent pendant quelque tems d'un œil qui marquoit leur surprise ; mais je découvris bientôt par leur silence & par leurs gestes respectueux, l'impression que mon artifice avoit fait sur eux. En effet, après un murmure d'un moment, par lequel ils se communiquoient apparemment leur pensée, je les vis tomber à genoux, & rendre à ma fille les mêmes honneurs que moi, comme s'ils eussent voulu réparer l'injure qu'elle venoit de recevoir.

Voilà le premier des crimes que la mauvaise fortune m'a fait commettre. Je suis porté à vous en faire l'aveu, par l'espérance que le ciel prendra cette humiliation volontaire pour une marque de mon repentir.

Il me fut aisé après cela d'entretenir les sauvages dans la même opinion ; & le second fruit que j'en tirai fut d'être après ma fille ce qu'ils

respectoient & ce qu'ils honoroient le plus. Cette disposition ne s'est point relâchée parmi eux depuis près de neuf ans. Je vous confesserai aussi que pour établir mieux mon entreprise, j'eus soin dès la première nuit de ne laisser prendre à ma fille aucune nourriture en public, & j'ai toujours continué de lui faire observer la même chose : des sauvages, faciles à tromper, se sont persuadés sans peine qu'elle vivoit sans alimens.

Lorsque j'eus reconnu dans la suite qu'ils avoient une vénération particulière pour le feu, je profitai de cet aveuglement pour fortifier le lien qui nous les attachoit, en allumant quelquefois un grand feu sur le sommet de la cabane qu'ils nous avoient accordée. Ils n'ont pas manqué de croire que c'étoit une marque d'intelligence entre leur ancienne divinité & la nouvelle. De-là encore le vêtement bizarre que vous voyez à ma fille, c'est d'eux-mêmes qu'elle tient cette parure. Ils prenoient soin d'y ajouter chaque jour quelque nouvel ornement ; & cette fraîcheur de teint qui doit vous surprendre après neuf ans de séjour dans un lieu tel que celui d'où nous sortons, elle la doit à l'attention qu'ils ont eue continuellement de la garantir des plus légères incommodités de l'air & des saisons.

Je ne m'arrêterai point à la description de leurs mœurs & de leurs usages, qui n'ont rien de plus

extraordinaire que ce que vous connoiſſez des autres ſauvages. Leur nation n'eſt point nombreuſe, ce qui m'a fait croire qu'elle eſt peu ancienne, & que c'eſt le haſard qui a conduit, comme moi, leurs fondateurs dans ces montagnes. Stupides comme ils ſont, il m'a été impoſſible de tirer d'eux le moindre éclairciſſement là-deſſus, même après avoir appris leur langue. Ils ne ſavoient pas mieux ſi leur pays eſt une île, ni quel eſt ſon nom & ſon étendue ; & je viens d'entendre pour la première fois de vos compagnons, que je ſuis dans la Jamaïque. Si vous me demandez ce qui nous a pu retenir ſi long-tems parmi ces barbares, c'eſt premièrement l'ignorance de ce que nous avions à eſpérer en les quittant, & la crainte de nous expoſer à des maux encore plus terribles. Mais d'un autre côté la délicateſſe de ma fille ne m'auroit pas permis d'entreprendre un voyage pénible pour chercher un terme incertain. J'étois réſolu d'attendre du moins qu'elle eût vingt ans. Ajouterai-je une autre raiſon, qui devroit peut-être nous faire ſouhaiter de ne revoir jamais l'Europe ? Je crains par des confeſſions ſi ſincères, de vous faire perdre les ſentimens favorables que notre malheur a pu vous inſpirer : mais j'agis par le motif que je vous ai déjà déclaré.

La beauté de ma fille n'ayant fait qu'aumenter

avec l'âge, je m'apperçus, lorſqu'elle eut paſſé ſa douzième année, qu'un grand nombre de jeunes ſauvages la regardoient avec d'autres yeux qu'ils n'avoient fait juſqu'alors. Je ne pouvois m'y tromper. Leurs ſoins, leurs aſſiduités, la jalouſie même que je voyois naître entr'eux, & pluſieurs querelles ſanglantes dont elle devint la cauſe, me firent craindre qu'une paſſion brutale n'éteignît tôt ou tard leur reſpect. Ce fut alors que je penſai ſérieuſement à quitter l'habitation. Mais pour combler mes malheurs, je tombai dans une maladie violente. Le danger de ma fille m'en parut plus preſſant; car à quoi n'auroit-elle pas dû s'attendre ſi la mort l'eût privée de mon ſecours? Je me crus obligé de la marier. Mais hélas! à qui? Pouvois-je donner une fille que j'aime plus que moi-même, à un miſérable ſauvage? Il falloit donc la donner à un de mes deux valets. Quoi? la fille d'un homme tel que moi devenir l'épouſe d'un vil domeſtique! Cette mortelle penſée faillit ſeule de me mettre au tombeau. Enfin, preſſé de mon mal, & troublé du danger de ma chère fille, après avoir invoqué le ciel avec un ruiſſeau de larmes, après l'avoir pris à témoin de la néceſſité fatale où j'étois réduit, je pris le parti de la donner à ſon frère; de ſorte que vous voyez ici dans la même perſonne l'épouſe & la ſœur de mon fils.

Ma santé ne fut pas plutôt rétablie que je me repentis amèrement de ma témérité. Devois-je perdre si aisément toute confiance au secours du ciel, & le croire moins intéressé que moi à prendre soin de l'innocence? J'avois commis un mal, non-seulement irréparable, mais qu'il n'étoit pas même en mon pouvoir de faire cesser; car mes enfans conçurent une si violente passion l'un pour l'autre, qu'il me fut impossible de leur faire renoncer à la qualité d'époux. J'admirois quelquefois cette tendresse ardente qu'il ne dépendoit plus de moi d'arrêter. J'examinois si la nature pouvoit être blessée d'une union qui doit avoir été nécessaire dans l'origine du genre humain, & sans laquelle on ne conçoit pas que les hommes aient pu se multiplier. Mais je n'étois pas long-tems à reconnoître que dans quelque sens qu'on explique le passé, ce qui est défendu aujourd'hui par les loix divines & humaines, ne sauroit être innocent. Si quelque chose pouvoit me tenir lieu d'excuse, & déguiser mon crime à mes propres yeux, c'étoit la nécessité de notre situation qui n'étoit guère différente de celle des premiers hommes; car un sentiment invincible de fierté ne me permettoit pas de regarder des sauvages & mes valets comme des hommes d'un même ordre que moi, & mon fils étoit le seul par conséquent qui pût être l'époux de sa sœur, lorsque la crainte

d'un plus grand mal me forçoit de lui en donner un. Cette pensée diminuoit un peu les alarmes de ma conscience ; mais elle refroidissoit le désir que je devois avoir de quitter les sauvages, parce que je ne pouvois trouver cette excuse que parmi eux. Cependant il n'y a point de considération qui ait pu me faire balancer cette nuit à saisir l'occasion de nous remettre en liberté. J'espère seulement que l'honneur & la religion vont être des motifs assez forts pour faire consentir mon fils & ma fille à renoncer l'un à l'autre ; & c'est pour commencer à les y exciter par la honte, que je vous découvre en leur présence toute la vérité de notre aventure.

Il me reste à vous apprendre la fin de notre esclavage, & la cause de ces feux dont vos compagnons m'ont assuré que vous avez eu quelque frayeur. Deux sauvages qui étoient hier à chasser sur le bord de la montagne, apperçurent plusieurs de vos gens au pied de la côte, & retournèrent à l'habitation fort effrayés de ce spectacle. Ils répandirent leur crainte dans toutes les cabanes, & leur rapport ne tarda point à venir jusqu'à moi. Je compris d'abord que les étrangers qu'ils avoient vus étoient des Européens; c'étoient des hommes vétus, me dit-on, comme je l'étois il y a neuf ans. Tout mon sang s'émut à cette douce nouvelle : je ne délibérai plus sur la

raison que j'avois cru capable de m'arrêter, chez les sauvages. Je serois parti sur le champ, si l'approche de la nuit ne m'eût fait craindre de nous égarer dans le marais; mais étant forcé d'attendre au lendemain, je ne voulus rien négliger de ce qui pouvoit assurer nos espérances; il me vint à l'esprit que vous pourriez vous éloigner avant le jour, je persuadai aux sauvages d'allumer pour leur sureté tous les feux que vous avez vus sur la côte. Outre la confiance qu'ils ont au feu comme à leur principale divinité, il me fut aisé de leur faire croire que c'étoit le seul moyen de vous ôter l'envie de les attaquer. Ils se hâtèrent de monter au sommet des arbres, je les assurai qu'ils ne pouvoient choisir de meilleure place pour vous inspirer de l'effroi. Mon espoir étoit au contraire de faire naître votre curiosité par ces flammes, & de vous engager du moins à différer votre départ jusqu'au jour pour en découvrir la cause. J'étois à quelque distance avec un gros de sauvages, lorsque j'ai entendu les coups de fusil que vos gens ont tirés sur la montagne. Ce qui a effrayé mortellement les sauvages, m'a paru le signe certain d'un heureux changement de fortune. Je les ai quittés avec mes enfans, en leur faisant entendre que j'allois m'exposer au péril pour l'amour d'eux; mais bien sûr de ne les revoir jamais, & de joindre bientôt mes libérateurs

que j'ai apperçus effectivement à l'entrée du marais.

Ce discours & le témoignage de reconnoissance dont il fut accompagné, excitèrent une généreuse compassion dans le cœur des anglois. Ils ne changèrent point le dessein qu'ils avoient de partir, n'ayant aucune raison qui pût les porter à troubler le repos des sauvages ; mais à la prière des espagnols, ils firent une décharge générale pour avertir les deux valets qui étoient restés dans les montagnes, de quel côté ils devoient chercher leur maître. On les vit arriver peu d'heures après. Les sauvages, selon leur rapport, avoient été consternés au bruit qu'ils avoient entendu. M. Morton reprit le chemin de la colonie angloise, où les espagnols reçurent toute sorte de civilités & de secours, jusqu'à ce qu'ils trouvèrent l'occasion de passer dans l'île de Saint-Domingue.

AVENTURE

D'UNE BELLE

MUSULMANE.

UN jeune gentilhomme de Bohême nommé *Verdinitz*, étoit depuis plusieurs années dans l'esclavage, & se consoloit par le bonheur de plaire à la fille de son maître, qui ne lui avoit pas fait acheter trop cher la conquête de son cœur. Le lieu de leur demeure se nommoit *Hradisch*, ville de Bulgarie. Verdinitz soutenu par l'amour, & par l'espérance qu'il avoit d'engager sa maîtresse à prendre quelque jour la fuite avec lui, n'épargnoit rien pour gagner la confiance de son *Patron*; & s'étant apperçu que sa passion dominante étoit l'avarice, il s'appliquoit particulièrement à lui faire prendre une bonne idée de son économie. Il y réussit si heureusement, que le turc après l'avoir mis à diverses sortes d'épreuves, lui crut autant de conduite que de fidélité; & le prenant un jour à part, il lui donna une marque de confiance qui paroîtra fort étrange dans un avare. J'ai, lui dit-il, une opinion de votre honnêteté que je n'ai de celle

d'aucun turc. D'ailleurs vous n'avez ici ni amis ni parens, à qui vous puissiez souhaiter plus de bien qu'à moi; ces deux considérations me portent à faire choix de vous pour une commission d'où dépend tout le repos de ma vie. Dites-moi naturellement si je me trompe dans l'idée que j'ai de votre probité & de votre zèle. Verdinitz répondit d'une manière capable de l'augmenter. Aussitôt le vieillard l'embrassa, en lui donnant les noms les plus tendres; ensuite il le prit par la main, & tournant plusieurs fois la tête pour s'assurer s'il n'étoit vu de personne, il le mena par plusieurs détours dans un cabinet qui étoit au fond de son appartement, & dont il ouvrit la porte avec une grosse clé. Le lieu étoit obscur, & la seule fenêtre qui servoit à l'éclairer étant gardée par une grille fort serrée, il ne paroissoit guère différent d'une prison. C'est ici, dit l'avare, que je tiens mon or & mon argent renfermés. J'en ai des sommes immenses, qui sont le fruit de mon travail & de mes épargnes, & continuant d'ouvrir plusieurs armoires, il fit voir à Verdinitz des richesses sans nombre. Vous confesserai-je, reprit-il, ce qui manque à mon bonheur? Je suis troublé par la crainte de le perdre: Il me faut quelqu'un sur qui je puisse me reposer du soin de mon trésor, quelqu'un qui veille sans cesse à le garder, qui m'avertisse au moindre

bruit, enfin quelqu'un dont la fidélité me délivre de l'inquiétude continuelle où je suis. Me promettez-vous cette marque d'affection? Soyez sûr qu'il ne vous manquera rien, & qu'après mon argent vous serez ce que j'aurai de plus cher au monde.

Verdinitz, qui ne prévoyoit point à quoi sa promesse alloit l'engager, ne balança point à se lier par les plus redoutables sermens. Le vieillard fort satisfait, renouvela ceux qu'il avoit déjà faits de le récompenser au-delà de ses désirs, & fermant avec soin toutes les armoires, il embrassa de nouveau son esclave, lui recommanda le secret & le zèle, & sortit du cabinet dont il tira la porte aussitôt sur lui.

Cette surprise, le plus bisarre effet peut-être que l'avarice ait jamais produit, auroit été funeste à Verdinitz si sa fermeté naturelle ne l'eût secouru; car dans le premier désespoir qu'il ressentit de s'être laissé tromper si cruellement, il fut tenté de s'en prendre à lui-même & de se casser la tête contre la porte qu'il ne pouvoit ouvrir. D'un autre côté son maître qui ne l'avoit peut-être pas pris au moment qu'il sortoit de table, & qui, dans la crainte qu'on ne découvrît sa route, attendit des heures favorables pour lui porter sa nourriture sans être apperçu, le laissa si long-tems à jeun, que le seul manque

d'alimens faillit à lui causer la mort. L'amour, l'horreur de la solitude, la crainte de quelque suite encore plus triste dont il pouvoit se défier, & dont il n'avoit aucun moyen de se défendre, tout se réunissoit pour l'accabler. A la vérité il reçut au bout de deux jours la visite de son maître, & quelques mets excellens qui lui furent présentés avec beaucoup de précautions, & comme au travers de la porte qui ne fut ouverte qu'à demi. On l'exhorta en même tems à la vigilance, à la discrétion, à la patience & à mille vertus qu'il pratiquoit déjà malgré lui. Il auroit pu prendre ce moment pour protester contre une violence à laquelle il n'avoit jamais prétendu consentir. Mais comprenant fort bien qu'il étoit déjà trop tard, & qu'il ne pouvoit même se plaindre sans alarmer son avare, & par conséquent sans s'exposer à quelque vengeance funeste; cette réflexion lui fit prendre le parti d'attendre sa délivrance de la bonté du ciel ou de quelque circonstance favorable que le tems pouvoit faire naître. En effet, après plus de quinze jours de ce martyre, il entendit pendant la nuit quelque bruit à la fenêtre, & levant les yeux vers ce secours inespéré, il apperçut la lumière d'une petite lanterne qu'on s'efforçoit de faire passer au travers de la grille, comme pour examiner s'il y avoit quelque chose de

renfermé dans le cabinet. Quoiqu'il ne lui fût pas facile de diſtinguer le ſon d'une voix qui tâchoit auſſi de ſe faire entendre, il conçut qu'on étoit là pour le ſervir, & s'étant approché, ſa joie fut égale à ſa ſurpriſe en reconnoiſſant ſa maîtreſſe qui étoit au ſommet d'une échelle, & qui cherchoit avidement à le voir.

Elle eut toute la liberté de lui parler, & lui celle de l'entendre ; mais la grille les tenoit ſéparés malgré eux. *Plomby*, c'eſt le nom qu'elle prend à la tête de ſes mémoires, rendit compte à ſon amant de toutes les alarmes que ſon abſence lui avoit cauſées. Elle s'étoit livrée d'abord à mille noirs ſoupçons, & plus ingénieuſe à ſe faire des ſujets d'inquiétude, qu'à trouver des raiſons de ſe raſſurer, elle avoit vécu pendant pluſieurs jours dans des agitations mortelles, juſqu'au moment que ſon père, dont elle obſervoit toutes les démarches, ayant pris le chemin du cabinet avec les précautions d'un homme qui craint d'être obſervé, & chargé d'ailleurs de quelques alimens dont il s'étoit ſecrètement pourvu, elle n'avoit pas douté que dans quelqu'intention que ce pût être, il ne tînt Verdinitz renfermé. Elle avoit eu beſoin enſuite du ſecours d'un autre eſclave, pour ſe procurer une échelle & les autres moyens qu'elle avoit employés. Il étoit avec elle, & quoiqu'elle fît peu de fond

fur fa fidélité, elle avoit mieux aimé s'expofer au rifque d'être trahie, que de manquer une occafion de s'éclaircir qu'elle ne pouvoit efpérer autrement.

Verdinitz raconta de fon côté à la tendre Plomby tout ce qu'il avoit fouffert dans fa folitude, & de quelle manière il y avoit été conduit. Dans la joie qu'ils reffentoient de fe voir, ils fe flattèrent que l'amour ne laifferoit pas leur bonheur imparfait, & qu'à quelque prix que ce fût, ils trouveroient quelque moyen de forcer la grille. Ce fut leur feule occupation pendant plufieurs nuits; mais lorfque l'ouvrage étoit déjà fort avancé & que l'amant attendoit l'heure où fa maîtreffe avoit compté de le finir, il fut extrêmement furpris de voir paroître fur l'échelle au lieu d'elle, l'efclave dont elle avoit employé les fecours. Il apprit de lui que fa maîtreffe avoit été mariée le même jour, fuivant l'ufage des Turcs, c'eft-à-dire, fans avoir été prévenue; & qu'elle venoit d'être livrée à fon mari qui étoit le gouverneur de Hradifch. En quittant néanmoins la maifon de fon père, elle faifoit dire à Verdinitz que ce n'étoit point fans un mortel déplaifir qu'elle fe voyoit forcée de céder à la violence; qu'elle l'aimeroit toujours; qu'elle difputeroit long-tems les droits du mariage au gouverneur, & qu'elle l'exhortoit à fe hâter,

avec le secours de l'esclave, de se sauver de sa prison, pour l'aider à se mettre elle-même en liberté, ce qui lui seroit peut-être plus facile que dans la maison de son père, ou ce qui étoit du moins beaucoup plus nécessaire & plus pressant.

Il en falloit bien moins pour porter Verdinitz à tout entreprendre. La grille ne résista pas long-tems à des efforts animés par l'amour & par la jalousie. Mais au moment qu'il se vit libre & prêt à sortir, il fut arrêté par un scrupule embarrassant. Il se voyoit au milieu d'un amas prodigieux d'or & d'argent, qui ne lui appartenoit point à la vérité, mais auquel sa maîtresse devoit avoir part un jour par le droit de sa naissance. Il étoit chargé par elle-même de travailler à sa liberté, & sans argent on ne réussit point dans ses entreprises. C'étoit pour elle en un mot qu'il alloit s'employer : ne lui étoit-il pas permis d'emporter une somme considérable pour la tirer d'embarras, & pour le dédommager de toutes les espérances auxquelles elle seroit obligée de renoncer en prenant la fuite avec lui ? Ces réflexions l'agitèrent long-tems. Il ne lui étoit pas plus difficile de forcer une serrure que la grille. Les instrumens étoient entre ses mains. Cependant sa générosité naturelle fut la seule loi qu'il suivit. A quelque sort que l'amour & la fortune pussent

le réserver, il résolut de mériter leurs faveurs par les voies de l'honneur & de la vertu. En s'attachant à cette résolution, il prit le parti de descendre promptement pour sortir de la maison avant la fin de la nuit, & il recommanda à l'esclave qu'il laissoit après lui, de remettre la grille & l'échelle en si bon ordre qu'on ne pût du moins s'appercevoir tout d'un coup de sa fuite.

Malheureusement celui-ci n'eut pas la même délicatesse. A peine se vit-il seul, que ne doutant pas, sur les soupçons qui ne manquent point de se répandre dans la maison d'un avare, que le lieu où il étoit ne contînt le trésor de son maître; il ne put résister à l'envie de s'enrichir par un vol dont il s'imagina qu'on ne pourroit jamais l'accuser. Il força plusieurs armoires. Un peu de diligence l'auroit peut-être mis à couvert; mais l'avidité de tout voir, & celle de rendre sa charge plus riche en choisissant ce qu'il croyoit remarquer de plus précieux, l'arrêtèrent si long-tems, qu'il fut surpris par le turc. Cet avare, à qui sa passion ne permettoit jamais de jouir d'un sommeil tranquille, s'éveilla au milieu de la nuit, & sans autre motif que le penchant continuel qu'il avoit à la défiance, il lui prit envie de se promener jusqu'à la porte de son cabinet. Prêtant l'oreille au moindre bruit, il entendit bientôt qu'il se faisoit du mouvement

dans ses espèces. Il ouvrit brusquement la porte, & sa présence glaça de frayeur le misérable esclave.

Il n'eut pas de peine à se saisir de lui. Dans le premier transport de sa rage, il auroit eu assez de force pour l'étrangler de ses propres mains, s'il n'eût voulu connoître ses complices. Il se croyoit volé jusqu'au dernier sou, & quoiqu'il n'apperçût point Verdinitz, il s'imagina d'abord qu'étant de concert sans doute avec celui qu'il tenoit, il avoit déjà pris la fuite avec la meilleure partie de sa proie. Cependant après bien des marques de fureur, & des interrogations sans ordre, il comprit par les réponses du criminel qu'il étoit moins malheureux qu'il n'avoit cru, & qu'il n'avoit pas fait la moindre perte. Cette assurance l'ayant rendu plus tranquile, il se fit raconter toutes les circonstances de l'aventure, & l'esclave qui n'avoit pas d'autre ressource que la sincérité pour sauver sa vie, lui confessa non-seulement le dessein qu'il avoit eu de le voler, mais encore la fuite de Verdinitz, ses liaisons avec Plomby, & l'ordre qu'il avoit reçu d'elle de l'enlever s'il pouvoit à son mari. Cette déclaration n'eut point l'effet que l'esclave en avoit espéré. Il fut empalé dès le lendemain.

Verdinitz apprit bientôt son triste sort, & les

recherches que ſon maître faiſoit pour le découvrir ; nouveau ſujet de frayeur, qui, dans une ame vulgaire, auroit éteint tout à la fois le courage & l'amour. Cependant pour ne pas donner une idée trop affreuſe de ſa ſituation, il ne faut pas remettre plus long temps à déclarer qu'il fut ſoutenu par deux circonſtances extrêmement favorables. L'une étoit le fond qu'il pouvoit faire ſur l'amitié d'un riche négociant de Hradiſch, fugitif de Bohême, qui l'avoit toujours traité moins en eſclave qu'en homme d'une conſidération diſtinguée dans leur patrie commune, & chez lequel il s'étoit réfugié après s'être échappé du cabinet de ſon maître. Sa vie étoit non-ſeulement à couvert dans une maiſon ſi sûre, mais il avoit encore l'avantage d'être informé de toutes les démarches de ſon maître, & de pouvoir ainſi régler les ſiennes. L'autre reſſource étoit de pouvoir ſe figurer avec raiſon que quelques aveux que ſon maître eût pu tirer de l'eſclave qu'il avoit fait punir, il n'y en avoit point qui pût tourner à ſa honte, ni le faire accuſer d'un autre crime que d'avoir pris la fuite. Et quand il auroit pu craindre que ſa tendreſſe pour Plomby, & les deſſeins qu'il avoit ſur elle ne fuſſent connus de ſon père, il s'imaginoit bien que ce ne ſont pas là de ces lumières qu'on ſe hâte de communiquer à un mari, & par conſéquent qu'il

n'avoit rien de plus dangereux à redouter de la part du gouverneur, ni plus de difficultés à vaincre dans l'entreprise qu'il méditoit.

Les femmes des Turcs, dans la Bulgarie, tirant quelqu'avantage du voisinage des chrétiens, sont beaucoup moins resserrées que dans le sein de la Turquie, & leurs demeures même ne sont pas si inaccessibles, qu'un voyageur curieux, qui s'attire un peu de considération, n'obtienne quelquefois la liberté d'y pénétrer. Il est vrai que ces faveurs s'accordent rarement, & jamais sans la présence du maître; mais il se trouve quantité de riches Turcs qui affectent de se relâcher de la sévérité musulmane, pour faire connoître à leurs voisins que la politesse & le goût de la société ne sont pas des vertus ignorées parmi eux. De-là vient communément que dans toutes les provinces frontières les esclaves chrétiens sont traités avec beaucoup moins de rigueur que dans des lieux plus éloignés. On en ajoute une autre raison, qui est la crainte que les chrétiens n'usent de représailles dans le même cas. Quoiqu'il en soit, le gouverneur de Hradisch, loin de passer pour un homme dur & farouche, s'étoit fait la réputation de recevoir les étrangers avec beaucoup d'humanité.

Ce fut sur cette connoissance que Verdinitz forma le plan qui devoit servir à la liberté de sa

maîtresse. Il le communiqua à son hôte, sans le secours duquel il ne pouvoit l'exécuter. Il faut remarquer que la longueur de son esclavage étoit moins l'effet de la nécessité que de l'amour; car ayant été fait prisonnier dans le cours de la guerre, & son premier maître l'ayant vendu à Hradisch, il n'étoit pas d'un pays si éloigné qu'il n'eût pu donner de ses nouvelles à sa famille, & faire venir aisément le prix de sa rançon, s'il n'eût trouvé dans les charmes & dans la tendresse de Plomby une raison assez forte pour l'arrêter. Il s'étoit ouvert sur sa naissance & ses richesses à l'ami chez lequel il s'étoit retiré, & cette confidence n'avoit pas peu servi à lui assurer son affection & ses services. Il continua donc de lui ouvrir son cœur & de lui demander l'assistance qui convenoit à son projet. C'étoit de lui faire secrètement un équipage de voyageur, digne d'une personne de sa naissance, & de le conduire à quelque distance, dans un lieu détourné, où il l'iroit prendre, & d'où il reviendroit dans la ville avec des marques de distinction & d'autres soins qui ne permettroient pas de le reconnoître pour un esclave. Il n'y avoit de difficulté qu'à trouver des domestiques Bohêmiens, qui pussent favoriser ce déguisement. Un obstacle si insurmontable suffisoit pour renverser toutes ces vues, lorsque le négociant qui

vouloit le fervir à toute forte de prix, & fe ménager fon amitié, l'unique moyen qui pût le faire rentrer dans fa patrie, lui offrit hardiment de fe déguifer lui-même en domeftique, de faire déguifer de même fa femme avec fon fils, & une de fes filles, qui étoient les feuls de fes enfans affez âgés pour cette entreprife, & de l'accompagner, au rifque de tout ce qui pourroit leur arriver. Il n'y mit que deux conditions; l'une, qu'il fe logeroit dans le quartier de la ville le plus éloigné de fa maifon; l'autre, que cette mafcarade ne dureroit pas plus de dix jours, parce qu'il comptoit de faire paffer pendant ce tems-là fon abfence pour une promenade qu'il feroit avec une partie de fa famille dans quelques villages voifins.

Verdinitz, moins prudent que brave & honnête, accepta cette propofition avec des tranfports de reconnoiffance, & pour donner plus de vraifemblance à la qualité de voyageur Bohêmien qu'il vouloit prendre en fe préfentant au gouverneur; il fit quelques lettres de recommandation, fous divers noms connus à Hradifch. Elles étoient adreffées à plufieurs perfonnes dont le négociant connoiffoit les affaires, & comme on ne leur demandoit que de fimples civilités pour un homme de diftinction qui voyageoit dans leur pays par curiofité & par eftime,

ils se flattèrent tous deux qu'un artifice si innocent ne pouvoit entraîner de suites fâcheuses. L'équipage ne devant consister qu'en habits propres & en chevaux de quelque apparence, le négociant & son fils disposèrent aisément tout ce qui devoit le composer.

Enfin, les mesures étant prises avec toute la sagesse qui pouvoit entrer dans un dessein si téméraire, Verdinitz arriva au milieu du jour à la porte de Hradisch, vétu suivant l'usage de Bohême, & suivi de ses quatre confidens qui passèrent d'abord aisément pour les gens de sa suite. Quoique la dernière paix fût conclue depuis quelques mois, il fut obligé d'attendre longtems les ordres du gouverneur, auquel on annonça son arrivée. Cependant la crainte que ce premier obstacle avoit pu lui causer, fut bientôt dissipée par les caresses & les civilités du gouverneur même, qui prit la peine de venir au-devant de lui. Comme il parloit facilement la langue turque, & qu'il ne donnoit point d'autre motif à son voyage que l'inclination particulière qu'il avoit pour la Turquie, il reçut dès le même jour, des marques de considération de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville. Son maître fut un des plus empressés à le voir : il soutint toutes ces visites, avec beaucoup de hardiesse & de bonheur, & le négociant ne joua pas moins

heureusement son rôle. Le gouverneur, gagné particulièrement par ses flatteries, lui promit de lui faire voir dès le lendemain tout ce qui pouvoit satisfaire la curiosité d'un étranger. Il lui montra effectivement les plus beaux endroits de la ville, & mille choses que Verdinitz avoit eu le tems de connoître aussi bien que lui. Il ne parloit point de ses femmes. L'impatience prit au bohêmien, & dès le même soir il résolut de se procurer le jour suivant la vue de Plomby, & peut-être de l'enlever.

Comme il n'avoit consenti à prendre la femme & la fille du négociant à titre de domestiques, que pour donner un peu d'éclat à son arrivée, & qu'il avoit été d'avis, avec leur père, de feindre dès le premier jour qu'elle se trouvoit mal de la fatigue du voyage, pour en prendre occasion de les faire demeurer tranquillement dans le Caravanserail où il s'étoit logé, il lui proposa de les renvoyer à sa maison, mais de permettre qu'il fît voir auparavant sa fille au gouverneur. Cette proposition étoit bizarre. Cependant l'autre, déjà trop engagé pour s'y opposer long-tems, se paya de l'explication que Verdinitz lui donna de son dessein. C'étoit d'apprendre au gouverneur, avec un air de confidence, qu'il avoit avec lui une maîtresse chérie, qu'il s'étoit proposé de mener dans tous ses voyages; mais que la

difficulté des voitures commençant à l'effrayer, il penſoit à la laiſſer à Hradiſch où il la reprendroit à ſon retour; & comme il n'étoit pas naturel qu'elle pût demeurer ſeule dans un Caravanſerail, il vouloit le prier de lui donner un aſile dans ſon ſérail, ne doutant pas que s'il étoit honnête homme il ne lui accordât volontiers cette faveur pour l'obliger, & que s'il ne l'étoit pas, il ne fût porté à la lui accorder de même, dans l'eſpérance de tirer quelque parti d'une jeune perſonne qu'on livroit volontairement entre ſes mains. Verdinitz eſpéroit encore qu'avec les précautions qu'il vouloit prendre, il ſeroit impoſſible au gouverneur de diſtinguer les traits d'une fille qu'il alloit lui faire voir en habit d'homme; & ſon projet étant de ſe revêtir auſſitôt lui-même d'un habit de femme, & de ſe faire porter au ſérail à ſa place, il ſe flatta de conduire ſi heureuſement ſon entrepriſe, avec d'autres artifices dont il ſe réſervoit l'exécution, que ni lui, ni le négociant, ni ſa famille n'auroient à craindre aucun danger.

En effet, ayant déclaré le lendemain qu'il devoit partir la nuit ſuivante, il propoſa au gouverneur, après s'être promené avec lui un partie du jour, de paſſer par ſon Caravanſerail; & lorſqu'il en fut à peu de diſtance, il lui expliqua tout ce qu'il avoit médité. Celui-ci, loin de ſe faire preſſer, accepta ſes propoſitions avec joie.

Il vit la jeune personne dans un lieu où l'obscurité avoit été ménagée, & quoiqu'elle n'eût point tout-à-fait changé d'habit, on avoit eu soin de lui faire prendre une posture & quelques autres marques qui faisoient reconnoître son sexe. Cette visite d'ailleurs ne dura qu'un moment. Verdinitz après l'avoir recommandée au gouverneur comme ce qu'il avoit de plus cher, ajouta qu'il lui feroit prendre l'habillement du pays, & que pour tromper les curieux il la feroit porter au sérail dans la nuit. Les adieux se firent à l'instant. Le négociant avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour cette nouvelle scène. Verdinitz, déguisé en femme, & le voile musulman sur la tête, se livra à deux porteurs, tandis que la fille dont il alloit faire le personnage, tâchoit de faire le sien, en se mettant à la tête de son équipage, & en sortant de la ville. Elle n'eut pas de peine à regagner sa maison, où elle reparut le lendemain fort tranquillement avec le reste de sa famille.

Ainsi le téméraire bohêmien se trouva seul à soutenir tout le poids de son entreprise. Il arriva à la porte du sérail, où le gouverneur n'avoit pas manqué de donner des ordres pour le recevoir. Quelques vieilles femmes qui étoient à l'attendre, le conduisirent dans un appartement où elles l'assurèrent qu'il seroit servi avec toutes sortes de

soins. Il affecta d'y donner quelques marques de tristesse & d'ennui. On lui promit que le gouverneur ne tarderoit point à venir le consoler lui-même. C'étoit sa principale crainte ; mais comme il avoit prévu cet embarras, il déclara naturellement qu'il étoit résolu de ne voir aucun homme, & que malgré toute la reconnoissance dont il se croyoit redevable au gouverneur, il ne recevroit pas sa visite jusqu'au retour de celui qui l'avoit mis en dépôt dans sa maison. Cette réponse qui fut portée sur le champ au gouverneur lui causa de l'étonnement & de l'admiration. Il parut bientôt que son dessein, en le recevant, avoit été de le faire servir à ses plaisirs : mais cette affectation de sagesse à laquelle il ne s'étoit point attendu, l'obligea de suspendre ses désirs, pour examiner du moins si elle étoit sincère. Cependant il fit donner ordre à toutes ses femmes de voir & de caresser l'étrangère comme une personne qui devoit être quelque tems leur compagne. La curiosité, l'obéissance, le désir de s'amuser, les y conduisit presque toutes. Plomby fut la seule qui ne jugea point à propos de paroître.

Cette aimable & fière Plomby avoit causé depuis son mariage de cruels chagrins au gouverneur. Il n'avoit point encore obtenu d'elle ce qu'une femme ne refuse point à son mari, & son désespoir étoit de n'en point deviner la cause.

Il étoit vieux, c'en étoit peut-être une; mais elle en avoit de plus fortes, qui étoient sa tendresse pour Verdinitz & le souvenir continuel qu'elle conservoit de la sienne. Dans certains momens elle avoit tellement irrité son mari par sa résistance, qu'il avoit été tenté plus d'une fois de la renvoyer chez son père, & qu'il l'en avoit menacée. Elle, qui ne désiroit rien avec tant d'ardeur, s'efforçoit de plus en plus de lui déplaire par tous les temoignages de haine & de mépris qu'elle pouvoit s'imaginer. Ce fut assez de l'ordre qu'elle reçut de traiter civilement l'étrangère, pour lui faire prendre la résolution de ne lui rendre aucuns soins, & ce seul motif l'empêcha de voir Verdinitz à son arrivée. Mais ensuite étant venue à penser que c'étoit peut-être quelque belle esclave, qui pourroit faire perdre heureusement à son mari ce qui lui restoit d'affection pour elle, il n'en fallut pas davantage pour lui faire souhaiter de la connoître. Elle entra seule dans la chambre de Verdinitz, avec de foibles dispositions à garder la foi conjugale. Ils se reconnurent au premier coup-d'œil, & dans les premiers transports elle eut pour son amant des complaisances qu'elle n'avoit point encore eues pour son mari.

Dès le même jour ils délibérèrent sur les moyens de hâter leur liberté; mais l'exécution de toutes les mesures que Verdinitz avoit prises avec

le négociant se trouva retardée par des obstacles, qui venoient de la disposition intérieure du sérail. Il avoit compté mal-à-propos que les femmes du gouverneur étoient libres de se promener au jardin pour y prendre le frais pendant la nuit, & que le négociant se trouvant de l'autre côté du mur, avec deux échelles & le secours de son fils, il lui seroit facile de profiter de l'obscurité pour dérober son entreprise. Il devoit reprendre aussitôt l'habit de son sexe, & le faire prendre aussi à la compagne de sa fuite, pour se rendre ensemble à la maison du négociant, où rien n'auroit pu les troubler jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé quelque moyen de se retirer en Bohême.

Malheureusement la partie du jardin où les femmes avoient la liberté de se promener, étoit séparée par un treillage fort épais, de celle qui touchoit au mur. Cette clôture ne pouvoit pas être forcée aisément, ni tout d'un coup. S'il n'avoit fallu que de la patience pour s'en procurer l'occasion & les moyens, un peu de retardement n'étoit pas une si forte raison de s'affliger; mais il restoit deux affreux sujets de crainte, contre lesquels il sembloit que le courage & l'adresse n'avoient aucune ressource. L'un étoit la difficulté de faire savoir au négociant par quel obstacle on se trouvoit arrêté, & de l'avertir du jour où l'on seroit parvenu à le surmonter. L'autre,

incomparablement plus terrible, étoit la barbe de Verdinitz, qui croissoit à vue d'œil, & qu'il étoit impossible de cacher.

La grandeur de ce dernier péril obligeant d'y donner les premiers soins, Verdinitz pensoit déjà à s'écorcher plutôt le visage qu'à se trahir par une difficulté si légère. Cependant comme c'est l'usage des femmes turques de se faire raser une partie de la tête, Plomby ne désespéra point de pouvoir dérober quelques rasoirs aux esclaves qui la servoient. Elle s'y employa aussitôt si ardemment, qu'elle y réussit avant la fin du jour. Son amant se trouva ainsi d'autant mieux à couvert, qu'affectant de porter les cheveux longs, pour marquer que dans l'absence de celui qu'il feignoit de regretter, la douleur le rendoit indifférent pour la propreté & la parure, les traces de sa barbe, qui n'étoit pas d'ailleurs plus épaisse qu'il ne convenoit à son âge, paroissoient moins après avoir été rasée, que s'il eût été obligé de se faire raser aussi la tête.

Les deux amans n'eurent point d'autre peine à essuyer pendant quelques jours, que celle d'être souvent troublés par les femmes du gouverneur, qui vouloient jouir comme Plomby de la compagnie de l'étrangère. Le soir ils ne manquoient pas de se rendre au jardin, & trouvant toujours quelque prétexte pour se retirer à l'écart, ils

cherchoient au long du treillage quelqu'endroit qui fût moins difficile à forcer, pour s'ouvrir tôt ou tard un paſſage. Verdinitz en découvrit un, qui étoit couvert fort heureuſement par le feuillage d'un arbriſſeau. Le bois lui en parut aſſez pourri pour ne pas réſiſter long-tems à l'effort de ſes mains. Chaque nuit il arrachoit quelque morceau, & bientôt il eut fait un trou aſſez large pour y paſſer en rampant contre terre.

Mais que leur ſervoit-il de pouvoir gagner le mur, s'ils n'étoient pas certains d'y trouver le négociant avec les ſeçours néceſſaires pour les délivrer ? La fortune veilloit auſſi pour eux de ce côté-là. Un jour qu'ils étoient enſemble & qu'ils ſe livroient à leurs inquiétudes, on leur annonça un marchand étranger, qui avoit été introduit au ſérail pour vendre divers bijoux au gouverneur & à ſes femmes, & qui leur fut préſenté, comme il l'avoit été à toutes les autres. Le ſoin que le négociant avoit pris pour ſe déguiſer, n'empêcha point Verdinitz de le reconnoître. Il ſe ménagea avec lui un moment d'entretien. C'étoit aſſez pour convenir de la nuit & de l'heure où les échelles & les autres ſecours devoient être au pied du mur. Le zèle du négociant ne ſurprendra perſonne, ſi l'on ſe ſouvient qu'avec le motif de l'amitié, il avoit celui de l'intérêt. Il promit d'être exact & fidèle. Rien ne paroiſſoit

plus capable de retarder l'eſpérance des deux amans.

Cependant elle fut ruinée par un malheur plus cruel que tous ceux qu'on a lus. L'après-midi qui précéda la nuit marquée pour l'évaſion, Verdinitz & Plomby s'entretenoient agréablement dans une ſi douce attente, & leur adreſſe leur avoit fait trouver divers moyens d'écarter les autres femmes, lorſqu'un eſclave, qui leur étoit attaché, ſans être tout-à-fait dans leur confidence, vint doucement les avertir que le gouverneur étoit dans l'anti-chambre à les écouter, & qu'il paroiſſoit prêter l'oreille avec la dernière attention. Ils ſe crurent perdus. Sans être ſûrs qu'il leur fût rien échappé d'aſſez clair pour faire connoître leur ſecret & leur deſſein, ils ne doutèrent pas que cette curioſité du gouverneur ne vînt d'une défiance qui devoit avoir quelque fondement, & qu'un mot n'eût ſuffi par conſéquent pour les trahir. Dans le premier trouble, ne prévoyant rien qui ne fût plus terrible que la mort, ils ne pensèrent qu'à ſe la donner, ou du moins qu'à s'en aſſurer le pouvoir, en s'armant tous deux d'un des raſoirs qui ſervoient à Verdinitz.

Heureuſement qu'il n'arriva rien qui pût confirmer leur défiance & leur crainte. La vérité étoit que le gouverneur à qui l'on avoit appris avec quelle ardeur elles ſe recherchoient, & le

goût qu'elles trouvoient à se voir & à s'entretenir sans témoins, auroit souhaité d'entendre ce qu'elles pouvoient se dire dans des conversations si longues & si secrètes. Il étoit venu prêter l'oreille à la porte, & malgré tous ses soins il n'avoit rien entendu Mais n'ayant pu jusqu'alors obtenir la liberté de voir l'étrangère, il résolut de passer ce jour-là sur les considérations qui l'avoient arrêté; il ouvrit la porte & se présenta civilement! Son air, qui n'avoit rien d'irrité, rendit la tranquillité aux deux amans. Cependant comme il restoit quelques m rques d'émotion sur leur visage, & qu'ils affectèrent pendant leur entretien, l'un de détourner presque continuellement la tête en feignant de pleurer l'absence de ce qu'il aimoit, l'autre de prendre les airs ordinaires de mécontentement & de fierté; le crédule gouverneur venant à découvrir les deux rasoirs, les soupçonna d'en vouloir à leur propre vie, & trembla pour leur intérêt plus qu'elles-mêmes Il se garda bien de leur déclarer ce soupçon; mais jugeant qu'un mal tel qu'il se l'imaginoit demandoit les remèdes les plus doux, il leur proposa sur le champ les plaisirs qu'il crut propres à dissiper leur mélancolie. Toutes ses femmes furent appelées. Il les laissa ensemble, en leur commandant de se livrer à la joie, & il donna ordre en particulier à ses plus fidèles

esclaves d'avoir l'œil sans cesse ouvert sur Plomby & sur l'étrangère.

Ces tendres amans remercièrent le ciel d'avoir fait prendre un si heureux cours à leurs alarmes, & n'attendant que la nuit pour s'en délivrer tout-à-fait, ils la regardèrent comme la fin de leurs maux. A peine le soleil eut-il disparu qu'ils prirent le chemin du jardin. Ils ne trouvèrent pas plus de difficulté qu'un autre jour à s'écarter des femmes qui les accompagnoient, & à s'approcher de leur trou. Préparé, comme il étoit, un moment leur suffisoit pour passer. Verdinitz força sa maîtresse de passer la première. Mais les esclaves, qui, suivant l'ordre de leur maître, étoient à quelques pas sans être apperçus, ne balancèrent point à s'approcher lorsqu'ils virent Plomby disparoître. Ils arrivèrent au moment que Verdinitz, couché à terre, s'allongeoit pour la suivre, & ils l'arrêtèrent facilement dans cette posture. Avec la clée d'une porte qui servoit de communication aux deux jardins, il ne leur fut pas moins aisé de se saisir aussitôt de Plomby.

Ce fut un bonheur pour elle & pour son amant qu'elle ne se fût point assez avancée vers le mur pour les faire soupçonner du dessein qu'ils avoient de prendre la fuite. Le gouverneur averti de ce qui venoit d'arriver, ne tourna point ses réflexions de ce côté-là, & s'arrêtant à ses premières craintes,

il ne douta point que ce ne fût un nouveau mouvement de désespoir, ou peut-être quelqu'égarement d'esprit qui les avoit portés à une démarche qui ne lui paroissoit pas sensée. Le danger lui parut pressant, & sans rien consulter davantage, ils donna ordre qu'ils fussent conduits dans leur appartement, & gardés à vue chacun de leur côté. Il recommanda particulièrement qu'on éloignât de leurs mains tout ce qui pourroit servir au funeste dessein qu'il leur supposoit.

Ce revers parut si insupportable à Verdinitz, qu'il eût fait sans doute un horrible usage de ses rasoirs, si l'on ne s'étoit hâté de s'en saisir. Il demeura sans consolation & sans espérance, plus tourmenté encore par la crainte de l'avenir que par la ruine d'un projet qu'il avoit cru infaillible; car il ne lui restoit pas la moindre voie pour réparer son malheur, & n'ayant plus le secours de Plomby pour cacher son sexe, il prévoyoit bien que tôt ou tard il ne pourroit éviter des éclaircissemens aussi dangereux pour elle que pour lui. Trois ou quatre esclaves qu'il voyoit dans sa chambre; & qui ne lui dissimulèrent pas l'ordre qu'ils avoient d'y être nuit & jour, lui rendoient la violence aussi impossible que la fuite. Enfin, se remettant de son sort à la fortune, il prit la résolution de feindre une maladie violente, qui lui serviroit de prétexte pour demeurer continuelle-

ment au lit, & pour prendre ſi peu de nourriture que venant inſenſiblement à s'affoiblir, il eût beſoin de moins d'efforts lorſqu'il ſeroit forcé de finir ſa vie. Il s'arrêta à cette penſée, & perſonne ne penſant à s'y oppoſer, il paſſa en effet cinq ou ſix ſemaines au lit, ſans ſouffrir qu'on s'approchât de lui pendant le jour, & conſentant à peine le ſoir à prendre quelques légers alimens dans l'obſcurité.

Il n'eut, pendant ce tems-là, aucune nouvelle de Plomby, qui n'étoit pas obſervée avec moins de ſoins. Mais le gouverneur, plus étonné que jamais d'une conduite ſi extraordinaire, réſolut à la fin de le voir & de l'obliger malgré toutes ſes réſiſtances à recevoir les ſecours de la médecine. Il entra dans ſa chambre ſans l'avoir fait avertir, & le ſurprenant dans ſon lit, il fut extrêmement ſurpris lui-même de lui trouver une barbe prodigieuſe, qui le rendoit moins ſemblable à une femme qu'à une bête féroce. Soit frayeur, ou d'autres cauſes qui n'ont jamais été bien approfondies, le pauvre gouverneur fut attaqué ſur le champ d'une apopléxie violente. Les eſclaves, plus attentifs alors à ſon accident qu'à ce qui le pouvoit cauſer, l'emportèrent mourant, & n'apperçurent pas même la barbe fatale que Verdinitz avoit toujours eu l'adreſſe de leur cacher.

Le gouverneur étant mort, sans avoir retrouvé assez de connoissance pour déclarer ses dernières volontés, Plomby, la seule de ses femmes qu'il eût épousée suivant la loi, se trouva d'autant plus libre, que les enfans de son mari étant dans des lieux éloignés de Hradisch, il ne se présenta personne qui pût lui contester l'autorité. Elle en fit usage aussitôt pour se rendre auprès de Verdinitz, à qui elle fit la barbe de ses propres mains, de sorte que lui ayant fait reprendre l'habit de femme, auquel il étoit accoutumé, aucun turc n'eut le moindre soupçon de son sexe & de son aventure. Ensuite de concert avec lui, elle fit avertir le négociant de le venir prendre au sérail, sous prétexte qu'étant de Bohême, il devoit quelques soins à une femme de sa nation.

Le seul frein qui arrêtoit Plomby étoit la crainte de son père, sous l'autorité duquel elle devoit retourner en quittant le sérail. Elle auroit pu tenter tout d'un coup de passer en Bohême avec son amant, mais un héritage aussi considérable que celui qui devoit lui revenir, méritoit bien d'être attendu, & Verdinitz même s'étoit rendu à une raison si forte. D'ailleurs il y avoit cent sortes de dangers à courir en prenant témérairement la route de Hongrie, qui étoit l'état chrétien le plus voisin ; & le négociant, homme d'âge & d'expérience, étoit un guide capable de

ſurmonter les difficultés. Il falloit donc lui accorder le tems de régler ſes affaires, & ſur-tout donner à Verdinitz celui d'écrire à Prague pour ménager avantageuſement le retour d'un homme auquel il avoit déjà tant d'obligations. On prit là-deſſus le parti d'attendre, & Plomby après avoir rempli ſes obligations au ſérail, retourna tranquillement chez ſon père.

Mais ce ne fut pas ſans avoir concerté avec ſon amant les moyens de ſe voir. Ils devinrent plus faciles qu'elle n'auroit oſé s'en flatter, par la diſpoſition qu'elle trouva dans ſon père à pardonner à Verdinitz, & à ſouhaiter de le revoir. Sa fuite l'avoit moins irrité, que le ſouvenir de ſa fidélité & de ſon attachement ne le portoit encore à l'aimer. Il ne ſe laſſoit point de marquer de l'admiration pour un eſclave qui s'étoit ſauvé de ſon cabinet ſans toucher à ſon tréſor, & ce fut dans un de ces mouvemens d'eſtime & de reconnoiſſance, que demandant à ſa fille s'il étoit vrai qu'elle eût jamais ſenti de l'inclination pour lui, il lui confeſſa que s'il l'eût cru né quelque choſe, & s'il lui eût reconnu du penchant pour la religion de Mahomet, il n'auroit pas fait difficulté de le choiſir pour ſon gendre. Elle parla de ſa naiſſance, ſur les lumières qu'elle en avoit reçues de lui-même & du négociant. Pour la religion, ſans ſe haſarder à rien promettre, elle s'engagea ſeulement

à faire elle-même toutes sortes d'efforts pour le rendre musulman, & elle donna pour nouveau motif à son père le mérite de convertir un homme qu'il trouvoit digne de son estime.

Ainsi Verdinitz fut rappelé dans la maison de son maître, & fut reçu comme son fils plutôt qu'à titre d'esclave. Cependant le vieillard, qui joignoit toujours beaucoup d'avarice à des sentimens de bonté extraordinaires, se sentant affoibli par l'âge & n'étant plus capable de veiller à son trésor, prit le parti de se faire transporter dans le cabinet où il l'avoit renfermé, & de s'en faire une demeure d'où rien n'avoit plus le pouvoir de le faire sortir. Verdinitz demeuroit le maître absolu dans tout le reste de la maison, & pour achever de se concilier l'affection du vieillard, il avoit soin de lui porter des sacs d'or & d'argent, qu'il recueilloit tous les ans de son revenu. C'étoit travailler pour lui-même. La mort vint délivrer enfin le vieillard de ses inquiétudes, & toute sa maison d'une trop longue contrainte. En expirant, il donna sa fille & tout son bien à Verdinitz sans autre condition que de se faire musulman.

Il étoit question d'éluder cette loi, qui étoit trop claire & trop publique pour être violée impunément. La considération que le premier mariage de Plomby lui attiroit encore dans la ville, & les libéralités de Verdinitz leur donnèrent

quelque tems l'espérance de gagner les chefs de la religion. Mais Verdinitz qui avoit eu le tems d'écrire à Prague & de faire la paix du négociant, prit le parti de le faire partir avec tous ses trésors, ou du moins avec ce qu'il ne vouloit point exposer à l'avidité des turcs. Ce dépôt se fit si secrétement, que les plus curieux y furent trompés. Le départ du marchand fut ménagé de même avec tant de précautions, qu'il ne passa que pour un voyage de peu de durée qu'il étoit obligé de faire avec sa famille. Il laissa sa maison meublée, & son fils pour la conduire dans son absence; tandis qu'il emportoit avec les trésors de Verdinitz tous ceux qu'il avoit amassés lui-même.

Enfin lorsqu'ils furent arrivés à Prague, & que Verdinitz n'eut plus à risquer que ce qu'il étoit disposé à perdre, il exécuta avec plus de bonheur que de prudence, un projet qu'il avoit médité. Il proposa au nouveau gouverneur de lui accorder la liberté de faire un voyage de quelques mois dans son pays, avec le fils du négociant qui étoit resté dans la maison de son père. On rejeta cette proposition, comme il s'y étoit attendu. Mais pour lever aussitôt toutes sortes d'obstacles, il leur offrit de laisser entre leurs mains pendant son absence & pour gage de son retour, sa maison, celle du marchand qui devoit

l'accompagner, & tout l'héritage du turc son patron. On accepta fort avidement cette offre, & ceux qui affectoient le plus de zèle se trouvèrent ainsi intéressés à ne pas trop presser son retour.

Il ne restoit qu'une difficulté. C'étoit l'évasion de Plomby, pour laquelle il paroissoit impossible de trouver des prétextes. On eut recours à l'adresse. Plomby fut déguisée en homme, & le jour du départ elle passa pour un esclave. Cette fuite romanesque auroit réussi, par le soin que Verdinitz avoit eu de se pourvoir d'une voiture fort légère, & de six chevaux extrêmement vîtes, qu'il croyoit capables de le mettre en sureté avant qu'on pût s'appercevoir de l'enlèvement de sa maîtresse. Mais un jeune turc, nommé *Delmet*, amoureux depuis long-tems de Plomby, charmé d'abord du départ de Verdinitz, & désespéré ensuite de découvrir qu'elle avoit consenti à le suivre, fit éclater si haut ses plaintes, que le cadi fut obligé, par bienséance & contre son intérêt, de mettre quelque cavaliers à la suite du ravisseur, avec ordre de le ramener mort ou vif. Delmet partit à leur tête. Il joignit les deux amans à deux journées de la frontière. Le bruit des chevaux ayant fait juger de loin à Verdinitz qu'il étoit poursuivi, la seule ressource, qui lui resta dans un danger si pressant fut de faire sortir

aussitôt

aussitôt Plomby de la voiture. Elle étoit encore ſous le déguiſement qu'elle avoit pris à ſon départ. Elle acheva de déguiſer ſes traits à l'aide d'un peu de boue, & s'étant placée derrière la voiture avec le ſeul eſclave que Verdinitz avoit à ſa ſuite, elle s'anima par l'excès même de ſa crainte à jouer ſon rôle avec intrépidité.

Delmet étant arrivé preſqu'au même moment, on ne ſe trouva point aſſez fort pour l'empêcher d'arrêter bruſquement la voiture, & de demander où étoit Plomby. Verdinitz & le marchand feignirent d'être ſurpris de cette queſtion, & répondirent qu'ils ne pouvoient ſavoir ce qu'étoit devenue une perſonne qu'ils avoient laiſſée à Hradiſch. Comme les circonſtances parurent confirmer cette réponſe, & que les deux eſclaves n'étoient que le nombre qui convenoit pour le ſervice de deux voyageurs, l'attention des cavaliers ne tourna point de ce côté-là; mais Delmet ne put ſe perſuader qu'il eût été trompé dans les ſoins qu'il avoit pris pour s'aſſurer de l'évaſion de ſa maîtreſſe. Comme il avoit remarqué que la voiture de Verdinitz s'étoit arrêtée derrière un buiſſon, pendant que Plomby prenoit du tems pour en ſortir, il ne douta pas qu'elle ne ſe fût retirée à l'écart, de concert avec ſes raviſſeurs, & qu'elle ne fût cachée au long de quelque haie ou de quelque maiſon voiſine, où ils étoient ſûrs de la

retrouver. Dans cette penſée il laiſſa une partie de ſes gens pour garder la voiture, tandis qu'avec le reſte il ſe mit à viſiter tous les lieux voiſins, qui lui parurent propres à ſervir de retraite. Il y employa une partie du jour. Enfin, las de chercher, & venant à croire qu'il s'étoit effectivement trompé, en croyant Plomby hors de Hradiſch, il prit une réſolution qui acheva de le rendre tout-à-fait dupe. Ce fut de conduire Verdinitz juſqu'à la frontière, dans la vue non-ſeulement de s'aſſurer du départ d'un rival ſi redoutable, mais d'empêcher auſſi que Plomby ne pût le rejoindre, ſuppoſé qu'elle eût quitté ſa voiture, comme il ſe l'étoit figuré, & qu'elle demeurât cachée dans quelque lieu qu'il n'avoit pu découvrir. Ainſi pendant deux jours de marche, les deux amans furent tranquilles ſous cette eſcorte. Si Plomby eut quelques incommodités à ſouffrir dans la ſituation qu'elle fut forcée de garder, le prix que l'amour lui réſervoit à Prague étoit capable de ſoutenir ſon courage. Et ce qu'il y eut de riſible dans une aventure d'ailleurs aſſez ſérieuſe, c'eſt que Delmet ayant enfin quitté la voiture, paſſa pluſieurs jours ſur la frontière, pour empêcher que l'envie ne prit à Verdinitz de retourner à Hradiſch, & pour s'aſſurer qu'il avoit continué ſa route.

Nos deux amans ne tardèrent pas à jouir d'une

vie toute heureuſe dans le ſein d'une famille riche & puiſſante qui vit arriver Verdinitz & ſa maîtreſſe avec des tranſports de joie. Le vieux marchand ne fut pas le moins empreſſé à les féliciter de leur bonheur, & leur reſtitua toutes leurs richeſſes qu'il avoit apportées heureuſement juſqu'à Prague. Mais lorſque tout paroiſſoit ainſi ſe réunir pour les récompenſer de leurs peines, ils eurent une alarme qui mérite d'être rapportée comme la fin de leur hiſtoire. Un jour qu'ils s'étoient retirés à la campagne, ſans autre compagnie que leurs domeſtiques, ils furent ſurpris de voir entrer dans leur maiſon vers le ſoir dix-huit ou vingt turcs qui mirent auſſitôt le ſabre à la main, & qui ſe diſpersèrent dans les appartemens. Verdinitz trop mal accompagné pour penſer à ſe défendre, ne chercha qu'à ſe cacher avec Plomby & ſes enfans; car ſa première idée tombant ſur l'ancien ſujet de ſa crainte, il ne douta pas que ce ne fût le cadi de Hradiſch ou Delmet qui avoit eu la hardieſſe de le pourſuivre juſqu'à Prague. Quoique cette imagination fût ſans vraiſemblance, elle le tourmenta mortellement pendant plus d'une heure que les turcs employèrent à l'exécution de leur deſſein. Ce fut de mettre en œuvre les préparatifs qu'ils avoient faits d'une ſuperbe fête. Ils s'étoient fait ſuivre non-ſeulement par quantité de chariots qui avoient apporté les décora-

tions néceſſaires, mais par une compagnie fort nombreuſe, qui étoit compoſée des principales dames de la ville. La diligence des ouvriers ayant répondu à leur ardeur, ils eurent bientôt fait changer de face à la maiſon; & lorſque tout fut mis dans l'ordre qu'ils s'étoient propoſé, ils ne pensèrent plus qu'à tirer le plaiſir qu'ils avoient eſpéré de la frayeur & de la ſurpriſe de Verdinitz. C'étoit la jeuneſſe la plus diſtinguée de Prague, qui avoit formé le projet de cette fête, ſur les récits qu'elle avoit entendu faire aux deux amans, & qui avoit imité avec beaucoup d'art ce qu'ils racontoient continuellement des uſages de Hradiſch. La comédie même, qui fut repréſentée par les meilleurs acteurs de Prague, n'étoit que l'hiſtoire de l'eſclavage de Verdinitz & de ſes entrepriſes au ſérail. Enfin, pour exprimer encore mieux l'heureuſe fin de ſes peines, toutes les machines & les habits, ſoit des muſulmans, ſoit d'eſclaves, qui avoient ſervi au divertiſſement, furent brûlés ſur un bûcher dreſſé exprès dans la cour.



AVENTURES D'UN JEUNE FLAMAND.

UN jeune homme, qui étoit engagé depuis près d'un an par des vœux solennels dans un couvent de Flandres, s'évada & fut arrêté le lendemain par quelques personnes chargées de le poursuivre. Il le fut, heureusement pour lui, devant plusieurs témoins à qui il apprit en deux mots son nom & son embarras. Il les assura qu'il étoit fils de M. G....., bailli de B....., qu'il étoit né par conséquent dans la religion protestante, & que ne l'ayant jamais abandonnée, on ne pouvoit le forcer de demeurer dans un état contraire à ses principes, & qu'il n'avoit embrassé que par des nécessités de fortune. Ses plaintes n'empêchèrent point ses gardes de lui faire reprendre le chemin de son couvent, ni ses supérieurs de le tenir renfermé dans une étroite prison. Il se trouva parmi les inconnus dont il avoit imploré le secours, quelqu'un d'assez charitable pour écrire au bailli de B....., qu'il avoit nommé son père; & celui-ci

qui l'étoit en effet, ſentant toute ſa tendreſſe ſe réveiller pour un fils unique dont il pleuroit l'abſence depuis plus de deux ans, ne perdit pas un moment pour le ſauver d'un péril que les préjugés de la religion lui faiſoient croire encore plus preſſant. Comme il étoit facile de prouver que ſon fils n'avoit jamais été catholique, & que le jeune homme n'avoit fait aucune abjuration en prenant l'habit religieux, la difficulté n'étoit pas de rompre des engagemens illuſoires & ſans force, mais ſeulement de le mettre à couvert du châtiment qu'il paroiſſoit mériter pour avoir profané ſi long-tems bien des choſes reſpectables. Cependant les puiſſantes ſollicitations du bailli, & les ménagemens qu'on devoit à l'un des principaux officiers d'une ville étrangère, parurent des raiſons aſſez fortes pour arrêter la juſtice. On lui rendit ſon fils, malgré les plaintes de quelques zélés qui condamnèrent cette indulgence.

Quoique cette aventure n'ait pas fait beaucoup d'éclat, elle a aſſez piqué la curioſité de pluſieurs perſonnes, pour leur faire déſirer d'en ſavoir toutes les circonſtances, & ſur-tout par quels motifs un proteſtant, de l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, a pu ſe jeter dans un aſile catholique. C'eſt ce détail qui rend la relation que l'on va lire fort intéreſſante.

Il y a dix-huit ou vingt ans qu'une dame

catholique de B.... arrêtée depuis la fin de la derniere guerre sur le soupçon d'avoir contribué à la dernière victoire de la France par quelques avis communiqués à propos, se sauva heureusement de sa prison, & gagna une petite ville de Brabant, où la fatigue & la misère l'obligèrent de recourir à la charité des honnêtes gens. Elle y eût trouvé assez de secours pour passer en France avec moins de peine, si elle n'y eût été retenue par une raison qui ne lui permettoit pas de s'éloigner. Sans parler de ses biens, dont la confiscation étoit déjà certaine, elle laissoit après elle une fille de sept à huit mois, qui étoit née pendant le tems même de sa prison, & quelques semaines après la mort de son mari. La tendresse maternelle, jointe à ces deux circonstances, lui rendoit cet enfant si cher, que dans l'impossibilité de la prendre avec elle en fuyant, elle avoit été sur le point de lui sacrifier sa liberté & peut-être sa vie; mais l'espérance que ses amis prendroient soin d'elle après sa fuite, & qu'en demeurant sur la frontière elle pourroit trouver des facilités pour se la faire apporter, avoit soutenu son courage. En effet, elle ne s'étoit pas trompée en espérant qu'elle ne demeureroit pas sans secours; mais ce fut le gouverneur de la ville qui eut cette attention lui-même, & qui confia son éducation à quelques personnes d'honneur, avec

la condition ordinaire en Hollande de l'inſtruire dans la religion catholique, parce qu'elle y avoit été baptiſée.

Cette nouvelle, dont la mère trouva moyen d'être informée, ne ſervit qu'à lui faire perdre tout-à-fait l'envie de ſe retirer en France. Elle réſolut d'attendre le tems où ſa fille auroit la liberté de diſpoſer d'elle-même, comptant toujours de trouver aſſez d'occaſions de lier commerce avec elle, & de favoriſer ſon évaſion lorſque l'âge lui permettroit d'y penſer. Elle ſupplia les perſonnes qui l'avoient toujours ſecourue, de lui ouvrir quelque voie pour s'entretenir de ſon travail. Tout le monde prenant intérêt à ſon infortune, on lui ménagea une ſituation honnête dans un de ces couvens de religieuſes où l'uſage eſt d'avoir quelques femmes pieuſes hors de la clôture, pour le ſervice extérieur de la maiſon. Elle a vécu plus de dix-huit ans dans cette retraite avec autant de piété que d'honneur.

Sa fille ne fut pas plutôt ſortie de l'enfance, qu'elle lui fit connoître le lieu de ſa demeure, & dans quelle vue elle s'y étoit arrêtée ſi long-tems. L'envie de la rejoindre ne manquoit point à la jeune captive; mais quoique le voyage ne fût point aſſez long pour l'effrayer, il falloit des commodités que perſonne ne s'offroit à lui procurer. Pendant que l'une & l'autre les cher-

choient, il survint un contre-tems qui augmenta beaucoup la difficulté. Le fils unique du bailli de B....., ce même jeune homme qui a ouvert ici la scène, vit cette jeune personne dans la maison où elle étoit élevée. Son destin fut de l'aimer après l'avoir vue, & ses soins furent si ardens qu'ils eurent le pouvoir de la toucher. Dès ce moment, elle commença à souhaiter son départ avec moins d'impatience, & même à chercher des prétextes pour le retarder. Son amant, dont la prudence ne surpassoit pas l'âge, se persuada peut-être qu'il obtiendroit la liberté de l'épouser, ou du moins il la flatta si bien de cette espérance, qu'elle crut sa fortune assurée par l'amour. Elle en écrivit quelque chose à sa mère; mais l'expérience du monde faisant concevoir à celle-ci le danger d'une fille si chère, elle lui défendit absolument d'entretenir plus long-tems cette pensée, quelque mérite & quelques richesses qu'elle pût trouver dans son amant; & faisant sur-tout valoir le motif de la religion, elle lui donna ordre de se hâter de la venir joindre, suivant quelques mesures qu'elle avoit prises pour faciliter son départ.

Le respect & l'obéissance l'emportèrent sur l'amour; mais on crut le sacrifice assez rigoureux pour se permettre un peu de dédommagement. On crut qu'en abandonnant un amant chéri, il étoit juste de lui en marquer du moins quelques

regrets, & de ne pas l'expofer aux fuites qu'on craignoit de fon défefpoir. En un mot, on lui découvrit l'ordre cruel qu'on avoit reçu, & la néceffité où l'on étoit de le quitter. Lui, fans balancer un moment fur fa réponfe, s'engagea auffitôt par les fermens les plus redoutables à la fuivre au bout du monde. On combattit quelque tems cette réfolution; mais l'amour qui l'avoit infpirée aidant bientôt à la faire approuver, les deux amans convinrent enfin de partir enfemble, & d'aller droit à N.... où étoit la mère, & où ils fe flattèrent qu'à force d'inftances & de foins ils obtiendroient tôt ou tard fon confentement pour le mariage.

Ils n'avoient que deux petites journées de chemin, & leurs mefures furent prifes avec tant de précautions, qu'étant arrivés le foir à la frontière ils fe crurent tout-à-fait hors du péril. Mais il en reftoit un qu'ils n'avoient pas prévu, & qu'ils n'évitèrent pas fi heureufement. Deux amans de cet âge, feuls libres, fûrs du cœur l'un de l'autre, ne pafsèrent point enfemble tant d'heures précieufes, ne fe virent, ne s'entretinrent pas continuellement, fans fentir leur vertu expofée à d'étranges épreuves. La modeftie défend une fille; mais un jeune homme capable d'avoir abandonné fi brufquement la maifon de fon père, devoit être extrêmement téméraire & entreprenant.

Auſſi ne laiſſa-t-il point échapper l'occaſion. Il repréſenta à ſa maîtreſſe qu'ayant à craindre mille obſtacles de la part de ſa mère, c'étoit la ſeule voie certaine de les prévenir, & tout ce que l'amour fait dire avec le même ſuccès dans les mêmes occaſions. On partit le lendemain, fort content de la confiance qu'on avoit eue l'un pour l'autre, & l'on arriva enfin à N.... après avoir réglé de concert la conduite que l'on y devoit tenir.

Celle de la demoiſelle fut ſimple. Elle fit à ſa mère une relation imaginaire des aventures de ſon voyage, & ſa figure lui ſervant de recommandation, elle obtint facilement de vivre dans le même couvent, juſqu'à ce qu'il plût au ciel de lui ouvrir d'autres voies de fortune. Le jeune homme, ſuivant les meſures qu'il avoit priſes avec elle, ſe logea dans la ville, ſous prétexte d'être venu pour faire ſes études de philoſophie, & trouva bientôt l'occaſion de ſe lier avec le directeur du couvent. C'étoit un C..., religieux d'une maiſon qui eſt à quelque diſtance de la ville, & qui occupoit ſelon l'uſage un appartement commode chez les religieuſes. L'air civil & ingénu du nouvel écolier, ſes avances d'eſtime, & la dépenſe honnête qu'il s'étoit mis en état de faire par quelques ſommes qu'il n'avoit pas manqué de voler à ſon père, diſposèrent ſi bien le

directeur à l'aimer, que rien ne pouvoit être plus favorable pour son dessein. Il ne tarda point avec une protection aussi sure à lier connoissance avec la mère de sa maîtresse. Rien n'étant suspect de la main qui le présentoit, il vécut librement dans la partie de la maison qui étoit hors de la clôture, avec la satisfaction d'y être sans cesse auprès de ce qu'il aimoit. Cette liberté devint la cause de tous ses malheurs; car tandis que sa passion n'étoit combattue par aucun obstacle, il oublia que mille raisons devoient le faire penser, du moins pour l'intérêt de sa maîtresse, à solliciter le consentement de sa mère pour leur mariage. La différence de sa religion qu'il s'efforçoit de déguiser, parce qu'il prévoyoit les difficultés qu'elle pouvoit faire naître, & l'espérance que l'âge & les infirmités de la vieille dame lui donnoient continuellement de se faire voir bientôt libre par sa mort, sont les seules raisons qu'il apporta depuis pour justifier son imprudence. Mais l'effet en devint irréparable. Six mois ne se passèrent point sans quelques marques d'une passion qu'il satisfaisoit sans ménagement. Toutes sortes de précautions furent employées pour les tenir secrètes, & l'on se flatta même qu'il seroit aisé d'en imposer jusqu'à la fin à une mère vieille & dévote, & à quelques autres femmes aussi crédules, qui étoient encore fort éloignées de former les moindres soupçons.

L'amant s'assura par ses libéralités une maison particulière, à peu de distance du couvent, où il s'imagina plus follement encore que sa maîtresse n'auroit besoin que de quelques heures pour se délivrer de son fardeau. Elle devoit, suivant son projet, regagner ensuite sa demeure, & feindre une maladie pour couvrir ce qui pourroit lui rester de pâleur & de foiblesse. Le jour fatal arriva. Tout fut conduit assez heureusement jusqu'au moment des grandes douleurs. Mais, soit par l'ignorance des femmes qui s'employoient à la secourir, soit par des causes naturelles, l'opération devint si difficile & si dangereuse, que ne voyant plus d'autre ressource que le secours de la mère, les deux amans reconnurent eux-mêmes qu'il étoit nécessaire de la faire avertir.

Elle vint, sans être encore assez éclaircie pour se défier de la vérité. Quel spectacle pour une femme accoutumée depuis près de vingt ans aux exercices d'une vie dévote, & qui n'y croyoit pas sa fille moins attachée qu'elle-même ! cependant aussitôt qu'elle eut considéré le danger, elle remit les reproches à des tems plus tranquilles, & elle apporta tous ses soins à la soulager. Le péril croissant, elle fit appeler le père directeur, qui ne fut pas moins surpris d'une scène si peu attendue. Sur l'aveu que le jeune homme fit, d'être l'auteur du désordre, il fut marié sur le champ

avec ſon amante, & la mort qui ſembloit n'attendre que ce moment, la délivra preſqu'auſſitôt de ſes douleurs & de ſa honte.

Le déſeſpoir du jeune amant répondit à l'ardeur d'une paſſion ſi conſtante. Ses regrets furent ſi vifs & ſi tendres, que la mère même y fut ſenſible ; & lui pardonnant des fautes dont il n'étoit que trop puni, elle crut lui devoir, comme à ſon gendre, une partie de la tendreſſe qu'elle avoit eue pour ſa fille. Quoiqu'elle eût beſoin elle-même d'être conſolée, elle tourna toute ſon attention ſur lui, ſans le quitter un moment. Ses ſoins & ceux du directeur calmèrent ainſi la première violence de ſes tranſports ; mais cette aſſiſtance auroit paru intéreſſée, ſi elle eût pu prévoir qu'elle alloit recevoir de lui les mêmes ſecours. Elle étoit menacée d'un coup dont elle ſe conſola moins facilement, & qui fit rouvrir le le tombeau pour elle, huit jours après qu'il fut fermé pour ſa fille.

Le ſecret ne put être gardé ſi fidellement parmi les confidens de cette aventure, que le ſoupçon du moins ne s'en répandît juſqu'aux religieuſes, & la délicateſſe de leur vertu s'alarmant de tout ce qui pouvoit la bleſſer, elles firent déclarer ſur le champ au jeune homme & à la malheureuſe mère, que la bienſéance ne permettoit plus qu'ils remiſſent le pied au couvent. Un ordre ſi rigou-

reux, qui ſembloit ſuppoſer que cette pauvre dame avoit eu part à la faute de ſa fille, acheva de vaincre le peu de conſtance que lui laiſſoient ſa douleur préſente & ſes infirmités habituelles. Elle tomba dans de longs évanouiſſemens qui tournèrent en épilepſie, avec des convulſions ſi terribles que les ſpectateurs en étoient effrayés. Ce fut à cette épreuve qu'on reconnut la droiture du jeune homme & l'excellence de ſon caractère. Il eut la force de ſuſpendre ſes propres peines; & n'épargnant pas plus ſa bourſe que ſes ſoins, il fit pour ſa belle-mère tout ce qu'elle pouvoit attendre du fils le plus vertueux & du meilleur naturel. Etant morte enfin dans un accès redoublé de ſon mal, il lui rendit honorablement les derniers devoirs, & il ne recommença à ſentir ſes propres maux, que lorſqu'il la vit pour jamais délivrée des ſiens.

Ses dépenſes ſans meſure, & les efforts qu'il avoit faits pour ſurmonter tant de peines, ruinèrent également ſa ſanté & ſa bourſe. Il ſe trouva dans une ſituation à laquelle il auroit ſuccombé à ſon tour, ſi le directeur, qui conſervoit toujours pour lui la même tendreſſe, ne lui eût rendu des ſervices qu'il n'étoit pas même en état de demander. Il le fit tranſporter à ſon couvent, qui étoit ſitué, comme je l'ai remarqué, à quelque diſtance de la ville. Sa recommandation diſpoſa les

religieux à le recevoir & à le traiter avec tant de charité & de douceur, qu'en rétablissant peu à peu ses forces ils lui inspirèrent du goût pour leur manière de vivre & pour leur demeure. La suite a fait voir que sa tristesse avoit plus de part à ce sentiment, que les idées de conversion qu'on lui supposoit. D'ailleurs on conçoit bien qu'avec les préjugés que la plupart des protestans ont contre les sociétés religieuses, il ne se peut guère qu'il ait jamais pensé sérieusement à prendre un état dont il ne connoissoit encore que les usages extérieurs. Aussi confessa-t-il lui-même qu'avec le poids d'un mortel chagrin qui ne lui faisoit trouver de goût que dans la solitude, & qui lui auroit rendu le commerce du monde insupportable, la curiosité de s'éclaircir sur ce qu'il avoit mille fois entendu dire au désavantage des couvens, le porta à demander l'habit de l'ordre, pour approfondir les principes & la conduite de ceux avec qui il alloit vivre. N'y ayant rien apperçu que de réglé & d'édifiant pendant l'année d'épreuve, il s'imagina encore qu'une certaine prudence les obligeoit de garder des mesures jusqu'au dernier engagement, & que la défiance cessant après les vœux il apprendroit alors tout ce qu'il souhaitoit de savoir. Il les prononça dans cette vue. Mais ne s'étant apperçu d'aucun changement, & les exercices réguliers commençant d'autant

d'autant plus à le gêner ; que le tems avoit emporté sa tristesse, & toutes les idées d'infortune qui lui avoient fait goûter la retraite, il se lassa bientôt du joug, & il chercha, pour le secouer entièrement, l'occasion qu'il trouva en effet.

AVENTURES D'UN GENTILHOMME ANGLOIS.

Relation curieuse de Sibérie.

ON sait en général que la Sibérie est l'exil ordinaire des criminels de Moscovie ; mais soit qu'on revienne difficilement de ce lieu de misère, lorsqu'on a mérité d'y être envoyé, soit que la joie d'en sortir fasse oublier ce qu'on y a souffert, peu de personnes nous avoient instruit de ce qui s'y passe. Quelques malheureux, à qui le changement de leur condition n'avoit pas fait perdre le souvenir de leur infortune passée, donnèrent, il y a quelque tems, par la bouche de leur chef, des éclaircissemens très-curieux sur cette contrée. Ce chef étoit un gentilhomme anglois, maître d'un comptoir à Pétersbourg. Ayant été convaincu

d'entretenir avec les ſuédois quelques intelligences préjudiciables aux ruſſes, il fut condamné à être conduit pour le reſte de ſes jours en Sibérie. Ses facteurs avoient eu part à ſon crime. Ils furent enveloppés dans ſon châtiment. Quoiqu'il raconte moins ce qu'il a vu, que ce qu'il a ſouffert, ſa relation n'en eſt pas moins agréable. Voici comme il s'exprime :

Notre voyage ne fut point aſſez pénible pour le mettre au rang de nos ſouffrances. Après quelques jours de marche dans une région glacée, où l'épaiſſeur de la neige ne nous permettoit pas de diſtinguer la couleur de la terre, nous arrivâmes au bord du grand lac que nos gardes nommèrent *Lengekir*, & nous y trouvâmes quelques traîneaux qui devoient ſervir à notre route. Ils étoient chargés de proviſions, & le premier ſoin de nos gardes fut de nous faire remarquer qu'on vouloit nous traiter avec humanité. En effet, ſi l'on excepte la rigueur du froid, dont le feu même que nous tenions continuellement allumé ne pouvoit nous défendre, nous eûmes peu à ſouffrir pendant plus de trois ſemaines que nous fûmes traînés fort légèrement ſur la neige ou ſur la glace.

Dans une ſi longue route il ne ſe préſenta rien à nos yeux qui pût varier la ſcène & diminuer notre ennui. Le lac n'ayant point aſſez de largeur pour nous dérober la vue des deux bords, nous

n'apperçûmes des deux côtés que des campagnes couvertes de neige, sans la moindre apparence d'habitation. Ce ne fut que le vingt-troisième jour que les cris de joie de nos gardes nous avertirent de quelque changement, & le spectacle que nous découvrîmes aussitôt leur épargna la peine de nous l'expliquer. Le lac s'étant rétreci insensiblement, nous apperçûmes au pied d'une colline, qui nous paroissoit borner depuis long-tems l'horizon, quelques tours d'une prodigieuse hauteur, mais dont la vue n'annonçoit rien que de funeste, puisque leur sommet étoit couvert de croix, & qu'on y voyoit pendre quelques misérables, qui avoient mérité apparemment cette punition par leurs crimes. Nos gardes nous expliquèrent le sens de ce spectacle. La ville dont nous approchions étant le séjour du plus grand nombre des exilés, on vouloit qu'ils fussent avertis par cette vue qu'ils avoient mérité le même supplice, & que la vie qu'on leur laissoit étoit une faveur dont ils n'étoient pas dignes. On nous déclara que cet avertissement nous regardoit aussi, en nous exhortant à profiter d'un si terrible exemple.

Nous ne fûmes pas long-tems à gagner le rivage, & nous achevâmes à pied environ deux lieues qui nous restoient à faire jusqu'à la ville. Les approches de ce lieu funeste répondoient à l'idée que nous en avions conçue sur la route.

La nature sembloit l'avoir oublié dans la distribution de ses bienfaits. On y voyoit le soleil, mais sans y ressentir sa chaleur, & sans recevoir presqu'aucun secours de sa lumière. Ses rayons tombant toujours obliquement, les habitans n'y devoient guère le jour qu'à la blancheur de la neige. En entrant dans la ville, nous prîmes moins les bâtimens pour des maisons que pour des retraites de bêtes farouches. Les rues étoient désertes, & aussi glacées que la campagne. Il s'élevoit seulement des toits une fumée épaisse, la seule marque qui pût nous faire espérer d'y trouver des hommes.

Nos gardes qui connoissoient déjà ce triste lieu, nous menèrent directement chez le gouverneur. Il nous reçut humainement ; mais voulant être informé de nos crimes & de notre sentence, pour régler sur cette connoissance la manière dont il devoit nous traiter, il nous fit mener dans une maison fort éloignée de la sienne, où nous attendîmes assez long-tems ses ordres. On nous les apporta. Ils nous condamnoient à être conduits dans les forêts voisines pour passer le reste de notre vie à la chasse des bêtes sauvages dont elles sont remplies.

J'avoue que ma constance qui s'étoit soutenue jusqu'alors avec assez de fermeté, m'abandonna tout d'un coup pour faire place au plus horrible

déſeſpoir. Je ne pus retenir mes larmes. Un ſort ſi affreux me parut plus redoutable que la mort. Je réſolus de mourir ſi je ne pouvois faire adoucir ma ſentence, & je conjurai mes gardes de m'accorder un moment de liberté pour me préſenter au gouverneur. Cette faveur ne me fut pas refuſée. Je parus devant l'arbitre de mon ſort. Il fut ſenſible à l'expoſition que je lui fis de mes infirmités; & ne voyant point qu'il y eût beaucoup de ſervices à tirer de moi dans les forêts, il conſentit à me laiſſer vivre à *Ciangut.* C'eſt le nom de la ville, ou plutôt de la miſérable bourgade où il fait lui-même ſa demeure. En vain lui demandai-je la même faveur pour mes compagnons. Ils partirent, & j'eus le mortel regret de nous voir ſéparer.

Mon ſupplice reçut ainſi quelque adouciſſement, mais je n'en fus pas moins regardé des habitans de Ciangut comme un criminel & un malheureux proſcrit. On me déclara bientôt, de la part du gouverneur, qu'il falloit me diſpoſer à expier mes crimes par d'autres châtimens. Ils étoient moins rigoureux; mais ils me parurent ſi humilians, que l'orgueil agiſſant encore plus vivement ſur moi que mes premières craintes, je ſentis renaître la penſée que j'avois eue de me donner la mort. Il étoit queſtion, ſuivant l'uſage des moſcovites, d'entrer dans la condition la plus

opposée à celle où j'étois né & où j'avois toujours vécu. Ma profession étoit le négoce. Je l'avois exercé 30 ans avec la distinction qui est particulière aux anglois, c'est-à-dire, au milieu de l'abondance & des plaisirs, libre, indépendant, servi d'un grand nombre de commis & de domestiques; enfin, dans la possession de tout ce qui peut rendre la vie douce & heureuse. On m'annonça que j'allois être employé dans le même état en qualité de crocheteur; obligé par conséquent aux emplois les plus vils pour gagner du pain, & soumis à l'autorité de quelques misérables qui avoient un empire absolu sur ceux qui étoient condamnés au même sort. Cependant, pour me consoler de cette affreuse disgrace, on me proposa l'exemple d'une infinité de gens qui valoient beaucoup mieux que moi. Cette considération eut la force de m'inspirer de la patience. En effet, je ne fus pas long-tems à Ciangut sans y connoître cent personnes de distinction, qui étoient beaucoup plus à plaindre, par la distance de leur condition présente à celle dont ils étoient déchus. J'y vis (1) des généraux d'armées réduits au

(1) Ceux qui ont quelque connoissance des usages de Russie, & qui ont lu les Mémoires du Czar Pierre-le-Grand, ne trouveront rien qui blesse ici la vraisemblance.

métier de soldat, des juges du premier tribunal de Russie forcés d'être toute leur vie exécuteurs de la justice, des seigneurs du plus haut rang devenus valets d'un bourgeois ou d'un fermier; enfin le renversement le plus insupportable de l'ordre établi par la nature, & par la providence du ciel. Il est vrai qu'on prétendoit faire rentrer tous ces changemens dans l'ordre, en qualité de punitions; mais je n'exagère point si j'assure que mon imagination en fut beaucoup plus blessée, qu'elle ne le seroit d'une race d'hommes qui auroient la tête où nous avons les pieds.

Cependant ma propre expérience diminua mon étonnement, & je me familiarisai plutôt que je n'aurois cru avec ma misère, & avec celle d'autrui. Je fis connoissance avec quelques-uns de ces illustres coupables, & je ne leur trouvai point toute la tristesse que leur condition devoit leur causer. Ils reçurent avec joie mes offres d'amitié. Ils me racontèrent l'histoire de leurs malheurs; & soit habitude ou force d'esprit, ils me témoignèrent presque tous une résignation extraordinaire à leur mauvaise fortune. Peut-être faut-il attribuer cette constance aux sentimens aveugles de respect & de soumission que tous les moscovites ont pour leurs souverains; c'est-à-dire, aux mêmes motifs qui portent les turcs à tendre le cou

ſans murmure au ſabre ou au cordon des muets du grand-ſeigneur. Ils paroiſſoient perſuadés, comme ceux-ci, qu'une ſentence de mort prononcée par le czar, eſt un paſſe-port aſſuré pour le ciel.

Mais ces idées de religion que j'avois d'abord admirées, faillirent peu après de cauſer ma perte. On ne m'avoit jamais chagriné à Pétersbourg ſur la religion anglicane dont je faiſois profeſſion, & je me flattois d'avoir la même liberté dans mon exil. En effet, je fus libre, tant qu'on ne ſe défia point que je penſaſſe autrement que les habitans du pays : mais il étoit impoſſible qu'on ne remarquât pas tôt ou tard que je ne paroiſſois jamais à l'égliſe ; & je ne ſongeai d'ailleurs à rien moins qu'à ſauver les apparences. Le bruit ſe répandit ſourdement que j'étois hérétique. Je m'apperçus bientôt que tout le monde m'évitoit avec des marques de crainte & d'horreur. Quelques exilés, dont je croyois m'être acquis l'amitié, fuyoient ma rencontre ; & pour comble de malheur, les maîtres de qui je dépendois commencèrent à me traiter avec plus de rigueur. J'ignorai long-tems à quoi je devois attribuer cette nouvelle diſgrace. Enfin, deux *papas*, après m'avoir pris un jour à l'écart, me demandèrent d'une manière preſſante s'il étoit vrai que je fuſſe hérétique. Je répondis ingénument que j'étois né

dans l'église anglicane, & que je voulois y mourir. On ne vous fera pas de violence, reprirent-ils avec assez de douceur; mais nous avons ordre du gouverneur de savoir vos opinions; & de vous déclarer que si vous faites difficulté d'embrasser notre foi, vous serez banni dans les forêts.

Je me plaignis beaucoup de cette menace. Je demandai si la sentence de la cour portoit que je dusse changer de religion. On convint qu'elle ne contenoit rien qui regardât cet article; mais le gouverneur qui avoit une autorité absolue sur les exilés, & qui étoit attaché à la religon grecque, ne vouloit pas souffrir qu'on en professât d'autre à Ciangut; de sorte que la principale raison que ces bons papas firent valoir pour me convertir, fut la volonté de leur maître. J'ouvris alors les yeux sur la conduite qu'on tenoit depuis quelque tems avec moi, & sur ce que j'avois à craindre du zèle aveugle d'une populace ignorante. Peut-être aurois-je été moins timide, si je n'eusse eu que la mort à redouter; mais outre l'étrange humiliation de mon état, je fis réflexion que mon sort étoit devenu plus triste que jamais par le refus que tous les habitans faisoient de communiquer avec moi. Que pouvois-je imaginer de plus affreux dans les forêts? J'avois au contraire l'espérance d'y rejoindre mes compagnons. Je m'étois

repenti mille fois de les avoir quittés. Ainsi, sans marquer la moindre résistance à la déclaration que je venois d'entendre, je demandai, comme une faveur, d'être banni de Ciangut pour aller vivre parmi les bêtes farouches.

Le gouverneur surpris de ma résolution, après les instances avec lesquelles il se souvenoit de m'avoir vu demander une grâce toute opposée, souhaita de me voir & de m'entendre. Je fus conduit chez lui. Mon aventure ayant fait quelque bruit dans la ville, son épouse & quelques autres femmes eurent la curiosité de me voir. La compagnie étoit nombreuse. Malgré la pauvreté de mes habits, & l'air de langueur qu'une si longue misère avoit dû répandre sur mon visage, je fus excité par la vue de plusieurs femmes aimables à rappeler quelques restes de politesse dans la manière de me présenter & dans mes discours. Le gouverneur, quoique fort humain en apparence, n'en fut pas moins inflexible; mais son épouse & les autres dames furent si touchées de la constance qui me faisoit préférer les forêts au changement de mes opinions, qu'elles unirent leurs prières pour le fléchir en ma faveur. Il les rejeta avec beaucoup d'opiniâtreté, & je remarquai, en me retirant, qu'elles étoient choquées de lui trouver si peu de complaisance.

Je fis mes adieux à ceux qui voulurent les en-

tendre, & l'ordre étant donné dès le lendemain pour mon départ, je me mis en chemin ſous la protection du ciel & ſous la conduite de deux gardes. Nous marchâmes l'eſpace d'environ deux lieues. Je croyois mon malheur ſi certain, que les ſouhaits même me paroiſſant inutiles, je n'en faiſois plus pour le changement de ma fortune. Cependant le ſecours du ciel n'avoit jamais été ſi proche de moi. Mes gardes s'arrêtèrent à l'entrée d'une forêt, & me déclarant que mon voyage étoit fini, ils m'annoncèrent un bonheur que je n'avois nulle raiſon d'eſpérer.

L'épouſe du gouverneur, piquée du refus opiniâtre de ſon mari, n'attendit pas le moment de mon départ pour ſatisfaire ſon reſſentiment. Elle fit entrer dans ſes idées quelques-unes de ſes amies, qui avoient marqué de la compaſſion pour mon ſort, & elles réſolurent enſemble de me rendre la liberté. Le tems preſſoit ſi fort, que ſans pouſſer trop loin leurs vues dans l'avenir, elle s'arrêtèrent d'abord aux moyens de rompre mon voyage. Le plus naturel étoit de gagner mes gardes. Elles y réuſſirent ſi bien que ces deux hommes prirent pour moi toute l'affection dont ils étoient capables, & me ſervirent autant par inclination que par intérêt.

Après m'avoir découvert le deſſein de la gouvernante, ils m'expliquèrent les premières

mesures qu'on leur avoit fait prendre pour ma sureté. La nuit précédente, ils étoient venus dans la même forêt, avec un traîneau couvert qu'ils y avoient laissé pour mon usage, c'est-à-dire, pour me servir de demeure jusqu'à ce que les dames eussent pris d'autres résolutions. Les provisions qu'ils avoient apportées pouvoient nous suffire pour quelques jours; car dans ces vastes déserts on voyage long-tems sans trouver de lieux habités, & l'on porte avec soi, d'une habitation à l'autre, tous les secours qui sont nécessaires sur la route. Ils me conduisirent vers le traîneau, qui étoit caché dans l'épaisseur des arbres. Nous y prîmes quelques rafraîchissemens, & pour combler ma joie, ils m'assurèrent que la gouvernante s'étoit engagée avec trois dames de ses amies à me venir voir l'après-midi, sous prétexte d'une partie de promenade.

Je reçus cette généreuse visite. Ma reconnoissance s'exprima d'une manière si vive & si tendre, qu'elle augmenta l'inclination qu'on avoit à me vouloir du bien. Il fallut satisfaire d'abord la curiosité qu'on marqua de connoître ma patrie & le fond de mes aventures. Je n'avois rien de honteux à me reprocher, & le récit de mon infottune n'étoit propre qu'à m'attirer de la compassion. Ce fut l'effet qu'il produisit. Je vis quatre dames aussi touchées de mon sort que si le sang ou

l'amitié les eût émues en ma faveur. Nous tînmes conseil sur les moyens de finir mon esclavage. Quelques secours qu'elles pussent me procurer, il n'y avoit aucune espérance pour un étranger qui n'avoit fait qu'une fois le voyage de Pétersbourg à Ciangut, de reconnoître la route & les vastes contrées qui séparent ces deux villes. Il y en avoit encore moins de gagner l'Europe par d'autres chemins qui m'étoient encore plus inconnus. Ces difficultés me regardoient seul : mais les dames n'étoient pas moins inquiètes pour elles-mêmes, & ne voyoient pas plus clair que moi dans leur propre entreprise. Il falloit donner une couleur vraisemblable au prompt retour de mes deux gardes, sans quoi notre secret ne pouvoit durer plus long-tems que leur absence. Il étoit peut-être assez facile de persuader au gouverneur que j'étois mort en chemin ; mais étant si proche de Ciangut, le hasard pouvoit faire découvrir ma retraite, & non-seulement je retombois dans tous les malheurs dont je me croyois délivré, mais j'exposois la gouvernante au ressentiment de son mari. D'un autre côté, je ne pouvois m'éloigner davantage, sans renoncer à toutes sortes de consolations & de secours ; & s'il falloit vivre dans une solitude affreuse, au milieu des forêts & des bêtes sauvages,

il m'importoit peu d'être libre, puiſque je n'avois rien de plus triſte à craindre dans l'eſclavage.

Je ne ſais à quoi ces fâcheuſes réflexions nous auroient conduits, ſi la force d'un embarras ſi preſſant ne m'eût fait rappeler tout ce qui pouvoit contribuer à mon ſalut. Je me ſouvins de mes compagnons d'exil. Ils étoient quatre; deux anglois, un ſuédois, & un moſcovite. Je propoſai à la gouvernante de leur envoyer les deux gardes, avec ordre de les ramener libres. Toutes mes difficultés étoient levées par ce projet; car le voyage des gardes mettoit leur fidélité à couvert auprès du gouverneur, & le retour de mes compagnons me faiſoit eſpérer de pouvoir me ſauver avec eux par les chemins les plus longs & les plus difficiles. Je ne doutois point d'ailleurs que, parmi les eſclaves qui tremblent au ſeul nom de leurs maîtres, l'ordre de la gouvernante ne fût auſſi reſpecté que celui du gouverneur même.

Les gardes partirent. Je demeurai avec les dames, qui me donnèrent de nouvelles marques de leur compaſſion & de leur eſtime. La miſère où j'étois encore ne m'empêcha point d'être ſenſible aux charmes de la plus jeune; mais je rejetai un ſentiment qui convenoit mal à l'état de ma fortune. Elles me promirent toutes enſemble de pourvoir ſoigneuſement à mes beſoins, & de renouveler ſouvent leur viſite. Les gardes

n'avoient demandé que huit jours pour leur voyage. Ce tems étoit ſi court que je me croyois véritablement à la fin de mes peines.

Ce fut donc ſans regret que je vis partir mes charitables libératrices, aſſez conſolé de l'eſpérance de les revoir. Comme la nuit approchoit, je me tournai vers mon traîneau, qui devoit ſervir à me défendre des injures de l'air. Il reſſembloit beaucoup pour la forme au corps de nos carroſſes, avec cette différence, qu'étant doublé de peau d'ours, & n'ayant qu'une ouverture fort étroite, un homme de ma force & de mon âge pouvoit y réſiſter au froid par ſa propre chaleur. Il étoit néanmoins ſi léger, que d'une ſeule main je le faiſois gliſſer facilement ſur la terre; car nous étions dans la plus belle ſaiſon, & le ſoleil avoit eu aſſez de force pour fondre la neige juſques dans les forêts. Cependant les nuits étoient ſi froides, que je n'attendis pas l'obſcurité pour commencer à prendre un peu de repos. J'entrai dans le traîneau, & j'en fermai la porte avec ſoin. Ma ſituation n'étoit pas ſi incommode, que le ſommeil ne s'emparât bientôt de mes yeux. Je dormis pendant quelques heures, avec autant de tranquillité que j'aurois fait dans le meilleur lit.

Tandis que je jouiſſois ſi heureuſement de l'oubli de mes infortunes, mon repos fut troublé tout d'un coup par l'agitation violente du traîneau,

Je me réveillai avec frayeur; mais ne pouvant m'imaginer d'autre cause de cet accident que les mouvemens qu'on se donne quelquefois dans le sommeil, je ne me défiai point du nouveau malheur qui me ménaçoit. Après quelques momens de tranquillité, je sentis que ma demeure recommençoit à trembler, & les secousses redoublèrent bientôt avec tant de force que le traîneau fut renversé. Je n'entendois point d'autre bruit que celui d'un grattement continuel qui se faisoit contre les ais de ma cage. Mon inquiétude ne peut être exprimée. La crainte m'obligeoit d'avoir la main continuellement appuyée contre ma portière, de peur qu'elle s'ouvrit d'elle-même ou qu'elle ne pût l'être endehors; & ce soin joint à la posture gênante où je me trouvois par le renversement de mon traîneau, me fit passer cinq ou six heures dans une contrainte plus affreuse que tous les supplices. Enfin les grattemens & l'agitation cessèrent; mais je n'en eus pas plus de hardiesse à sortir de ma prison, lors même que je m'apperçus du retour de la lumière. Comme j'avois des provisions suffisantes pour vivre quelque tems sans autre secours, & que je recevois de l'air par une lucarne qui servoit en même tems à me donner du jour, je résolus d'attendre dans cette situation la visite des dames, ou le retour des gardes.

La gouvernante se souvint heureusement de sa promesse,

promeſſe, elle me vint voir avant la fin du jour, avec les mêmes compagnes, & le bruit de leurs voitures que j'entendis de loin diſſipa toutes mes craintes. Je me hâtai de ſortir de mon traîneau, pour éviter les railleries auxquelles j'aurois dû m'attendre ſi j'avois eu quelques témoins de ma foibleſſe. Je balançai même ſi je devois parler de mon aventure, & ſur-tout de ma frayeur; mais quoiqu'échappé du danger, je ſongeai qu'il pouvoit ſe renouveler la nuit ſuivante, & qu'un peu de conſeil ne me ſeroit pas inutile; je racontai froidement dans quel embarras je m'étois trouvé. On écouta mon récit plus ſérieuſement que je ne m'y attendois, & l'on augmenta mon inquiétude en m'en apprenant la cauſe. C'étoient, me dit-on, les *benors*, ou d'autres animaux féroces, qui m'avoient tourmenté pendant la nuit. On me recommanda de ne jamais quitter mon traîneau après le coucher du ſoleil, & de tenir ma porte bien fermée. Ces benors ſont une eſpèce d'ours qui marchent toujours en grand nombre dans les forêts de Sibérie. Ils ſont furieux & cruels lorſque la faim les preſſe, & l'on voit des hivers, où ſans craindre les armes des habitans du pays, ils ſe précipitent juſques dans les bourgades pour y chercher leur proie. Cette ſoif de ſang diminue beaucoup en été, parce qu'ils trouvent une infinité d'animaux timides qui ſervent à leur nour-

riture. Mais ils ſont toujours aſſez dangereux pour ſe faire redouter, & les voyageurs n'ont point d'ennemis plus à craindre dans les forêts. Cependant les dames me rendirent le courage, en m'aſſurant que je devois être tranquille dans mon traîneau, & qu'on n'avoit point d'exemple que les chaſſeurs, qui ne ſont pas logés autrement, y euſſent jamais reçu la moindre inſulte. Je demeurai ſans inquiétude pour la nuit ſuivante; & ne voyant plus rien dans mon ſort qui ne me promît un avenir plus heureux, je me livrai avec moins de réſerve au plaiſir d'entretenir les quatre dames. La manière dont elles reçurent mes civilités & mes flatteries me fit juger que la galanterie n'eſt pas inconnue dans ces climats glacés & barbares. Celle dont j'ai déjà loué les agrémens s'apperçut bientôt que je faiſois quelque diſtinction entr'elle & ſes compagnes. Ses yeux me dirent mille choſes que je ne craignois point d'expliquer en ma faveur; & je trouvai le moyen de tirer d'elle, avant que de nous quitter, des marques encore plus certaines de ſes ſentimens.

Je ne fus pas plutôt ſeul que jetant les yeux ſur le traîneau qui me ſervoit de demeure, ſur mes habits qui tomboient en pièces, enfin ſur toutes les circonſtances de ma fortune, je ne pus m'empêcher de rire du penchant qui me portoit à la tendreſſe, lorſque je manquois des

commodités les plus néceſſaires à la vie. Eſt-il donc plus doux d'aimer que de vivre, m'écriai-je, en admirant ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, & comment une étincelle d'amour me rend-elle tout-d'un-coup la joie, & dans une ſituation qui me faiſoit regarder la vie comme un fardeau? ſans chercher plus long-tems la cauſe de ce prodige, je pris le parti d'en tirer tout l'avantage que ma bonne fortune m'offroit pour le ſoulagement de ma condition. Je regagnai mon traîneau dans ces charmantes idées, & j'y paſſai quelques heures avec plus de ſatisfaction qu'il ne convenoit à l'accident qui devoit les ſuivre.

Les benors ne manquèrent point de revenir au milieu de la nuit. Je les craignois peu depuis l'éclairciſſement que j'avois reçu des dames, & je m'imaginois que le plus grand tort qu'ils puſſent me faire étoit d'interrompre mon ſommeil. En effet, ils ne firent d'abord qu'agiter le traîneau, & je comptai d'eſſuyer ainſi juſqu'au jour la même ſcène que la nuit précédente. Je m'accoutumois inſenſiblement au branle, lorſque je m'apperçus que le traîneau étoit pouſſé avec beaucoup de force & de vîteſſe, & qu'à juger de l'eſpace qu'il pouvoit parcourir, par la rapidité de ſon mouvement, je ſerois bientôt fort éloigné du lieu dont on m'avoit fait

partir. Ma première penſée fut d'attribuer cette aventure aux dames, qui étoient fort capables de vouloir ſe réjouir un peu à mes dépens. Mais quelle apparence qu'au milieu de la nuit & à deux lieues de Ciangut, elles euſſent oſé riſquer leur ſanté & leur vie même pour ſe faire un divertiſſement de ma frayeur! Cette réflexion ne me ramena que trop juſte à la vérité. Je me défiai des benors. Les cordes qui ſervoient à tirer le traîneau étoient pendantes. Je ne doutai point que ces animaux, qui ſont fort adroits, n'euſſent pu les ſaiſir avec les dents pour m'entraîner dans le fond de la forêt.

Je me recommandai au ciel, car il n'y avoit que ſon ſecours qui pût me ſauver d'un danger ſi preſſant. La ſeule image d'une troupe d'ours affamés, qui m'enlevoient avec cette violence & cette opiniâtreté, étoit capable de me cauſer des tranſports mortels. Je me figurois déjà le traîneau déchiré en mille pièces, & ces bêtes cruelles acharnées ſur moi avec leurs griffes & leurs dents ſanglantes. L'effroi terrible que me cauſa cette idée m'arracha des cris, ou plutôt des hurlemens, dont je ne m'apperçus que par l'effet qu'ils produiſirent: ils épouvantèrent les benors. Je jugeai du moins par le repos où ils me laiſ-ſèrent pendant quelques minutes, qu'ils s'étoient éloignés, & revenant un peu à moi-même, j'oſois

déjà me flatter que le ciel avoit entendu ma prière. Mais ils revinrent auſſitôt à la charge. Mon déſeſpoir recommença avec le danger. Je me crus perdu. Les cris que je renouvelai furent inutiles, & je n'eus plus d'autre objet devant les yeux qu'une mort affreuſe que je croyois inévitable.

Je ne fus pas traîné plus loin, mais les grattemens & les agitations durèrent tout le reſte de la nuit. Ce délai de ma perte ne ranima point mes eſpérances. Je me perſuadois au contraire que le jour ne reviendroit que pour éclairer mes derniers momens, & que dans le lieu écarté où je devois être après une marche qui n'avoit pas duré moins d'une demi-heure, il ne feroit que plus aiſé aux benors de m'arracher de mon aſile avec le ſecours de la lumière. Elle parut enfin. Les premiers rayons qui paſsèrent par la lucarne me donnèrent la hardieſſe d'y jeter les yeux; mais l'ouverture en étoit ſi étroite que je ne pus découvrir les ennemis qui me tenoient aſſiégé. Peut-être avoient-ils pris la fuite dès la pointe du jour. C'étoit du moins ce que je devois conclure naturellement de la tranquillité dont ils me laiſsèrent jouir juſqu'au ſoir. Mais je confeſſe qu'elle ne fit point renaître mon courage, & que je paſſai le jour entier dans un tel excès

d'abattement que je ne penſai pas même à prendre la moïndre nourriture.

Ma ſeule eſpérance étoit que la gouvernante & ſes compagnes ne me trouvant point au lieu où elles m'avoient laiſſé, s'imagineroient aiſément mon malheur, & me chercheroient avec aſſez de zèle pour découvrir mes traces. J'étois réſolu dans cette confiance de ne pas quitter un moment mon traîneau. Cependant la nuit arriva, & je ne vis nulle apparence de ſecours. Mes tourmens recommencèrent dans l'obſcurité ; ils durèrent encore juſqu'au jour. Je me trouvai ſi affoibli le matin, que la néceſſité me força de recourir à mes proviſions. Je continuai enſuite de me flatter, comme j'avois fait la veille, que des femmes de qui j'avois reçu de ſi généreux offices n'auroient pas la dureté de m'abandonner à mon mauvais ſort. Elles penſoient effectivement à moi, mais le ſuccès de leurs ſoins ne répondoit pas mieux à leurs déſirs qu'aux miens.

Enfin, je paſſai une ſemaine entière dans le traîneau, à me livrer tantôt au déſeſpoir, tantôt à l'eſpérance, à croire chaque nuit ma perte aſſurée ; & ſi je revenois quelquefois de mes frayeurs pendant le jour, à former pour le lendemain des projets que je n'avois pas la force d'exécuter. La faim fut le moyen que le ciel

employa pour m'ouvrir des voies inespérées de salut. Mes provisions ne pouvant me suffire au-delà de cinq ou six jours, je conçus à la fin du quatrième, que si je m'obstinois plus long-tems à demeurer dans mon asile, il seroit trop tard pour le quitter, lorsque je manquerois absolument de vivres; car en supposant que j'échappasse aux griffes des benors, de quelque côté qu'il me prît envie de tourner mes pas, je ne pouvois espérer qu'une forêt de sapins & d'autres arbres stériles me fournît le moindre aliment. Malgré la force de cette réflexion, les impressions de ma crainte se trouvèrent si profondes, que je vis finir toutes mes provisions sans pouvoir gagner sur moi-même d'ouvrir ma portière. Je demeurai même à jeun le sixième jour, incertain encore du parti que j'avois à prendre, & comptant toujours sur la générosité des dames russes. Mais je sentis à la fin qu'il falloit périr de manière ou d'autre; & des deux genres de mort dont le ciel me laissoit le choix, je connus, par une faim dévorante, que les griffes & les dents des benors devoient être le moins redoutable. Ajoutez que c'est le moins certain; car mes forces étoient déjà si épuisées qu'il m'en restoit à peine pour marcher.

Je sortis du traîneau. Mes premiers pas furent chancelans, & je ne sais si c'étoit l'effet de ma

crainte plus que de ma foibleſſe. Je conſidérai un moment les traces des benors ſur le ſable & ſur ma demeure. Le cuir qui couvroit le traîneau étoit miſérablement déchiré. Je n'étois redevable de la vie qu'aux ais, dont l'épaiſſeur m'avoit défendu, quoiqu'ils fuſſent du bois le plus léger. Les cordes avoient été coupées par les dents terribles de mes ennemis, & le peu qui en étoit reſté portoit l'empreinte de leur morſures. Ce ſpectacle me glaça le ſang.

Il devoit être environ midi. Le ſoleil qui étoit dans toute ſa force me rendit un peu de vigueur, & me fit eſpérer en même tems que des animaux qui avoient toujours choiſi la nuit pour me tourmenter, ne ſe préſenteroient pas en plein jour ſur ma route. Mais de quel côté tourner? Quoique le lieu où je me trouvois fût découvert dans un certain eſpace, je ne voyois à quelque diſtance de moi que des arbres auſſi anciens que la terre, dans leſquels je ne pouvois m'engager ſans un renouvellement d'horreur. Je remarquai d'ailleurs que j'étois dans une vallée, & que de toutes parts j'avois beaucoup à monter. La délibération étoit inutile pour un homme qui n'avoit pas la moindre teinture d'aſtronomie. Je me hâtai de prendre la route qui me parut la plus facile, comme ſi rien n'eût été plus preſſant pour moi que de m'éloigner du traîneau, & que les benors

n'eussent été à craindre que dans la vallée. Je parvins au sommet d'une colline, où je me trouvai forcé de m'asseoir sur l'herbe par foiblesse & par lassitude. Heureusement qu'il me restoit encore quelques gouttes d'une liqueur forte que je ménageois pour la dernière ressource. J'allois les avaler, lorsque j'apperçus au tour de moi un grand nombre de champignons. J'en pris quelques-uns, je les trempai dans ma liqueur, & regardant ce mets sauvage comme une faveur du ciel, j'en fis un repas que l'excès de la faim me fit trouver délicieux.

Doute qui voudra de la providence; pour moi qui reconnus dans ce secours un effet sensible de ses soins, je fais profession de lui devoir la vie qu'elle m'a conservée. Il me sembla dès ce moment qu'elle me prenoit par la main pour me conduire au travers des plus affreux périls. Je me trouvai si fortifié par cet étrange repas, que je ne balançai point à me remettre en marche, résolu de monter sur un arbre au coucher du soleil, & d'en faire mon asile pendant la nuit. J'emportai tous les champignons que je pus cueillir. Une nourriture si simple ayant été capable de me rendre les forces, je ne doutai point que quantité d'herbes ou de racines ne pussent être de la même utilité dans le besoin. Je me trouve, disois-je, dans l'état où furent les premiers hommes après

la création. Ils connoissoient peu ce qui étoit propre à leur servir d'aliment. Ils ne purent devoir ces lumières qu'à l'expérience. Je puis les acquérir comme eux par la même voie.

Je marchai avec ardeur en m'occupant de ces réflexions. Mais dans le tems que tout étoit tranquille autour de moi, j'entendis les cris aigus de quelques animaux que je ne pus reconnoître. La peur me saisit de nouveau. J'eus recours à l'arbre le plus voisin, qui pourroit être ma seule retraite; & je ne fus pas deux minutes à gagner le sommet. Le soleil étoit encore fort haut sur l'horison. Quelle fut ma surprise d'appercevoir au premier coup d'œil les tours de Ciangut, qui ne me paroissoient pas éloignées de deux lieues! Je me reprochai amèrement de n'avoir pas pensé plutôt à reconnoître ainsi les environs, & dans le premier mouvement de ma joie, je fus porté à descendre, sans me souvenir des animaux qui avoient causé ma frayeur. Ils étoient néanmoins au pied de l'arbre. Ce spectacle imprévu m'épouvanta si fort, que perdant l'attention que je devois avoir à ce qui soutenoit mes pieds & mes mains, je tombai au milieu d'eux, & j'en écrasai un par ma chûte. Les autres prirent la fuite, aussi effrayés que moi en apparence, & je demeurai quelques momens étendu près de celui que j'avois tué, sans oser croire encore qu'il fût

hors d'état de me nuire. Enfin, le voyant immobile, je me levai sans bruit, & je tournai vers Ciangut.

A peine eus-je fait cent pas qu'un autre bruit, mais trop heureux pour m'en plaindre, me causa encore quelques mouvemens d'épouvante. Je crus entendre la voix de plusieurs personnes qui s'entretenoient avec chaleur. Mais c'étoit assez que ce fût des hommes pour m'inspirer bientôt de la confiance. Je les joignis en un moment, & par un miracle plus incroyable que tout ce que j'ai raconté, je les reconnus pour mes compagnons d'exil.

Etant arrivés en moins de huit jours avec les deux gardes au lieu où ceux-ci m'avoient laissé, ils s'y étoient arrêtés quelque tems, surpris de ne pas m'y trouver. Ils y avoient attendu les dames de Ciangut, qui leur avoient appris ce qu'elles savoient de mon malheur. La douleur qu'elles en avoient eu les avoient portées pendant plusieurs jours à prendre toutes sortes de voies pour me secourir. Sous prétexte de chasse, elles avoient envoyé dans la forêt des personnes fidelles dont les recherches s'étoient trouvées inutiles. Elles avoient fait tirer quantité de coups que mon malheur ne m'avoit pas permis d'entendre. La jeune personne qui avoit conçu pour moi quelques sentimens favorables, en avoit paru affligée,

ſur-tout lorſqu'ayant interrogé plus particuliérement mes compagnons, elle avoit entendu confirmer par leur témoignage, tout ce que j'avois raconté de ma naiſſance & de ma fortune, & ce qu'elle avoit cru re connoître elle-même de mon caractère. Cependant la gouvernante qui ne pouvoit s'imaginer qu'un homme eût pu diſparoître abſolument avec un traîneau, ne s'étoit point rebutée de l'inutilité de ſes premiers ſoins. Elle avoit voulu que les deux gardes & les quatre exilés demeuraſſent quelque tems dans le lieu où elle m'avoit vu la dernière fois, occupés nuit & jour à me chercher. Cet emploi ne devoit pas être pénible pour des gens qui revenoient de la chaſſe des bêtes les plus farouches, & qui avoient paſſé tant de nuits dans de mauvais traîneaux. Ils exécutoient cet ordre le jour même que j'eus le le bonheur de les rencontrer. C'étoit eux qui avoient donné la chaſſe aux animaux qui m'avoient effrayé.

La joie que j'eus de me retrouver avec mes compagnons ne l'emporta guère ſur celle que je reſſentis de la bonté des dames ruſſes, & ſurtout des tendres ſentimens de celle qui avoit gagné mon cœur. Je n'eus point de paſſion plus ardente que celle de leur marquer ma reconnoiſſance. Elles en reçurent les témoignages d'une façon qui ne ſervit qu'à l'augmenter. Elles por-

tèrent la complaisance jusqu'à nous retenir plus de six mois dans la forêt de Ciangut. Enfin lorsque la czarine, après la mort du célèbre Pierre Ier, son époux, rappela des déserts de Sibérie tous les exilés qui n'y étoient point pour des crimes capitaux, il fallut les quitter, & nous nous flattâmes d'avoir emporté leurs regrets, comme nous conservâmes de notre côté le plus vif souvenir de leurs bontés.

HISTOIRE

DE DONA-MARIA, (1)

Et du jeune Prince Justiniani.

DONA-MARIA, sans être d'une famille des plus illustres, étoit née de parens nobles. Ayant perdu son père & sa mère dès son enfance, elle

(1) On ne sait pas par quelle raison l'heroïne de cette histoire fut appelée Dona-Maria. C'étoit une italienne. *Dona* ne se dit qu'en Espagne : c'est *Signora* en Italie. Au reste ces aventures ne sont point une fiction; & les papiers publics parlèrent dans le tems de la mort du prince Justiniani.

demeura ſous la conduite d'une tante aſſez jeune, qui prit ſoin d'elle pendant quelques années, avec beaucoup de zèle & de tendreſſe. Elle parvint à l âge de quatorze ou quinze ans, ſans que rien eût altéré ſon repos & ſon innocence : mais l'amour vint empoiſonner ſa vie dans une campagne ſolitaire d'où elle n'étoit jamais ſortie. Le prince Juſtiniani la vit, & la trouva aimable. Il s'attacha fort aſſidument auprès d'elle. Le voiſinage d'une de ſes terres lui en procuroit la facilité. Elle s'accoutuma à recevoir ſes ſoins, & même à l'aimer, avant que de connoître ce que c'eſt que l'amour. Elle ignoroit quelles étoient les vues du prince, & s'il penſoit à l'épouſer. Quoique d'un rang fort inférieur au ſien, elle étoit d'un ſang noble, & ſa fortune n'étoit pas mépriſable. Mais elle ſe livroit au penchant de ſon cœur, ſans s'occuper de ces réflexions, lorſqu'elle ſe trouva expoſée à mille chagrins d'une nature fort extraordinaire.

Sa tante qui avoit vécu juſqu'alors dans la même ſolitude qu'elle, prit plaiſir à voir ſouvent le prince dans ſa maiſon. Loin de s'alarmer pour l'intérêt de Dona-Maria, elle contribua par ſes civilités à rendre ſes viſites plus fréquentes. Peut-être n'étoit-ce d'abord que ſimple goût pour l'amuſement & la compagnie; mais l'air complaiſant du prince, qui ſe croyoit intéreſſé à

la ménager, lui fit naître la pensée qu'il n'étoit pas sans inclination pour elle, & que celle qu'il marquoit pour sa nièce étoit un voile dont il couvroit ses véritables sentimens. Elle se trouvoit encore dans une certaine jeunesse, avec quelque beauté, & un fond inépuisable d'amour-propre. Il en faut bien moins dans une femme pour lui persuader qu'elle peut être aimée. L'ambition & l'amour prirent tout-à-la-fois possession d'elle, & firent un progrès presqu'égal dans son esprit & dans son cœur.

Le prince & Dona-Maria ne s'en apperçurent pas tout d'un coup. Mais aux premières marques qu'ils en eurent, ils ne regardèrent point cet incident comme un mal à redouter pour eux. Au contraire, le fruit qu'ils pouvoient en attendre étoit de se voir plus librement. Ils se flattèrent quelque tems de cette opinion; jusqu'à ce qu'étant un peu fatigués de sa présence continuelle, il résolut de concert avec son amante, de la traiter plus froidement pour se délivrer de son importunité. Ce fut le signal de leur ruine. Elle sentit aisément cette différence; & s'imaginant que sa nièce pouvoit être sa rivale, elle conçut pour elle une haine furieuse. Cependant, pour garder quelques mesures, elle affecta d'abord de ne mettre aucun changement dans ses manières. La crainte d'offenser le prince lui fit conduire ses

desseins avec une prudence dont la jalousie n'est pas toujours capable. Elle prit le parti de marier Dona-Maria à un jeune homme du voisinage, qui avoit déjà marqué de l'affection pour elle; elle régla secrètement toutes les conditions de ce mariage, & elle n'en avertit sa nièce que la veille du jour marqué pour l'exécution.

Le respect de Dona-Maria pour une tante qui lui tenoit lieu de père & de mère, la jeta dans un extrême embarras. Malheureusement le prince étoit à Rome pour quelques jours. Elle ne pouvoit lui communiquer sa peine, & l'autre avoit choisi exprès cette conjoncture, pour rendre le succès de ses vues plus certain. Cependant l'amour trompa sa prévoyance. Il inspira assez de fermeté à Dona-Maria pour se défendre. Elle prit pour prétexte sa grande jeunesse, & l'aversion qu'elle avoit pour le mariage. La jalousie de sa rivale plus éclairée que jamais, se convertit en fureur. Les injures & les mauvais traitemens en furent les premiers fruits; & par un horrible excès de malignité, cette indigne tante introduisit elle-même pendant la nuit, dans la chambre de sa nièce, le jeune homme dont elle vouloit la forcer d'être l'épouse.

Son but étoit de la réduire effectivement à cette nécessité, pour appaiser l'éclat d'une si étrange aventure; où du moins de la déshonorer

dans

dans l'esprit du prince. Elle prit soin de répandre elle-même ce qui s'étoit passé, en cachant avec une adresse cruelle, que sa nièce s'étoit tirée heureusement des mains du ravisseur. Le prince, qui revint quelques jours après, n'eut besoin que d'un moment d'entretien avec sa maîtresse pour se convaincre de sa fidélité & de son innocence. Il continua de la voir, tandis que la rage de sa tante ne faisoit que redoubler; & pour la venger de l'insulte qu'elle avoit reçue, il fit maltraiter par ses domestiques le jeune homme qui avoit eu la hardiesse de la troubler pendant la nuit. Elle lui devint plus chère après cet accident. Il lui confessa que son inclination le portoit à l'épouser, mais que ne pouvant espérer l'aveu du prince son père, il n'y avoit point d'autre voie pour être à elle que de lui donner la main en secret, jusqu'à ce que l'âge ou quelqu'autre changement les mît tous deux en liberté. Elle y consentit avec joie. Ils s'occupèrent des moyens de hâter leur bonheur, & n'ayant mis dans leurs intérêts que des amis fidèles, il sembloit que rien n'étoit capable de les traverser.

Cependant leur ennemie commune avoit veillé avec tant de soin sur leurs discours & sur leurs démarches, qu'elle avoit pénétré leur secret. La haine qu'elle portoit à sa nièce ne souffrant plus aucun ménagement, elle jura sa perte, au risque

même de la sienne. Elle disposa d'abord le jeune homme qu'elle avoit voulu lui faire épouser, à exécuter toutes ses volontés. Il avoit deux motifs au lieu d'un; son ressentiment contre le prince, dont il avoit été maltraité, & sa passion pour Dona-Maria, qu'il se flattoit toujours de vaincre par sa constance : on se garda bien de lui faire connoître qu'il étoit question de nuire à sa maîtresse. Il se laissa persuader qu'on vouloit le rendre heureux, & qu'il ne pouvoit le devenir que par les moyens qu'on lui offroit. Comment se seroit-il défié d'une femme qui lui avoit rendu le service qu'on a rapporté? Il entra dans toutes ses vues. Elle lui recommanda de se rendre à Rome, un jour qu'elle avoit résolu d'y mener sa nièce. Elle la prit effectivement avec elle, sous prétexte d'y acheter quelques bijoux. Elle la conduisit chez divers marchands, pour faire traîner le tems en longueur, & lorsqu'elle vit la nuit arrivée, elle reprit avec elle le chemin de sa terre dans son équipage. Trois hommes qu'elle avoit appostés sur la route arrêtèrent le carrosse dans un endroit écarté; ils les volèrent toutes deux avec des menaces feintes, & se saisissant de Dona-Maria, qu'ils regardoient, disoient-ils, comme la plus grande partie de leur proie, ils ordonnèrent brusquement à sa tante de se rendre seule à sa maison.

On peut juger quelle fut la frayeur & la consternation de cette jeune personne lorsqu'elle se vit au milieu de trois voleurs, dans l'obscurité de la nuit, & sans espoir même que ses cris, qui étoient son unique ressource pussent être entendus. La perte de son honneur & de sa vie lui parut inévitable. Au moment qu'elle appréhendoit les dernières extrémités, elle entendit le bruit d'un homme à cheval qui sembloit s'approcher. Elle crut l'avoir attiré par ses cris. C'étoit le jeune homme, qui agissoit de concert avec la tante : il feignit de ne la pas reconnoître; mais s'adressant aux trois hommes qui s'étoient saisis d'elle, il les exhorta à traiter une personne de son sexe avec plus d'humanité. Il ajouta que si leur profession étoit de voler, il leur offroit volontairement sa bourse, à condition qu'ils lui accorderoient la liberté de cette jeune demoiselle. Ils lui refusèrent nettement cette faveur. Elle qui le reconnut à la voix, se jeta aussitôt à ses genoux pour implorer son secours, en répétant plusieurs fois qu'elle étoit Dona-Maria. Vous, s'écria-t-il, avec une admiration contrefaite : ô ciel! que vous rendrai-je pour un tel bienfait? Ensuite, s'adressant aux voleurs; messieurs, leur dit-il, votre fortune est faite, si vous me permettez d'entretenir un moment cette demoiselle en sureté. Il obtint la liberté de s'approcher d'elle; & lui ayant

fait considérer que son honneur & peut-être sa vie étoient perdus sans ressource : la rencontre que j'ai faite de vos ravisseurs, ajouta-t-il, est un miracle du ciel en faveur de votre honneur & de mon amour. Je vais sacrifier tout mon bien pour vous sauver ; mais à condition que vous vous engagerez à m'épouser, & que pour prévenir toutes mes défiances, vous m'accorderez ici ce que ces trois scélérats alloient sans doute vous ravir.

Quelqu'horrible que cette proposition dût paroître à Dona-Maria, il n'y avoit pas à balancer un moment. La certitude de sa perte, si elle demeuroit entre les mains de ces trois hommes, & l'espérance du moins de se défendre plus facilement, lorsqu'elle n'en auroit à combattre qu'un seul, lui arrachèrent une promesse à laquelle sa volonté avoit peu de part. Son libérateur, qui ne lui paroissoit pas un monstre moins détestable que les trois autres, continua de traiter avec eux dans sa présence, pour lui faire comprendre l'importance du service qu'il lui rendoit, & les congédia après avoir achevé son personnage avec beaucoup d'adresse. Elle demeura seule avec lui. Il la pressa d'exécuter sa promesse ; danger plus redoutable que celui dont elle se croyoit délivrée. Il n'y avoit en effet que le ciel qui pût la secourir ; mais il veilloit sur elle.

Dona-Maria demeurée ſeule & ſans défenſe avec un amant qui la reſpectoit ſi peu, conçut que s'il lui reſtoit quelque choix à faire, ce n'étoit plus qu'entre le ſacrifice de ſon honneur & celui de ſa vie. Quelque horreur qu'une fille ait pour le crime, il n'y a jamais dans ces occaſions deux à parier contre un en faveur de la vertu; non que la vertu manque de force pour demeurer victorieuſe, mais elle eſt comme ſuſpendue par la crainte, lorſque celle-ci s'empare du cœur, & ne préſente à l'eſprit que les horreurs de la mort; de ſorte que ſans en être plus foible, elle ceſſe ſeulement d'agir, parce qu'il devient comme impoſſible qu'elle ſe faſſe entendre. Je ne décide point de quelle manière cette ſcène auroit pu ſe terminer, ſi Dona-Maria eût regardé la mort avec les mêmes yeux que la plupart des perſonnes de ſon âge; mais les chagrins qu'elle avoit eſſuyés, ceux qu'elle prévoyoit encore, & ſurtout la penſée qu'en achetant la vie par un crime, elle alloit ſe rendre indigne de ſon prince, & perdre tout droit à ſon amour; ces trois raiſons étoient ſuffiſantes pour lui rendre la vie odieuſe, & pour faciliter la victoire à l'honneur.

Elle eut le tems de faire ces réflexions pendant qu'un reſte de bienſéance faiſoit attendre au jeune homme que les voleurs ſuppoſés fuſſent éloignés. L'ayant preſſée auſſitôt de tenir ſa

promesse, il fut surpris de la voir tomber à ses genoux, & de recevoir d'elle une réponse touchante par laquelle elle le conjuroit de la délivrer de la vie comme du plus insupportable de tous ses maux. Cette prière fut sans doute accompagnée de larmes, & de tout ce qui étoit propre à toucher un cœur qui ne pouvoit être insensible à la compassion, puisqu'il étoit si sensible à l'amour. L'effet surpassa toute espérance. Ce jeune homme n'étoit point un scélérat, ni un barbare. La tante de Dona-Maria l'avoit empoisonné par ses conseils. Avec une passion ardente, & l'aiguillon de la jalousie, il n'est pas surprenant qu'il eût marqué trop de facilité à les suivre. Mais l'amour qui est capable successivement de tous les excès, le fit passer en un moment des plus lâches désirs aux plus nobles sentimens de la vertu. Il eut de l'embarras à trouver des termes pour exprimer son repentir; & la résolution formée du crime, qui l'avoit rendu si téméraire, étant enfin sortie de son cœur, il parut plus tremblant devant sa maîtresse qu'elle ne l'avoit été devant lui.

Il lui fit quitter la posture humiliante où elle étoit encore. La honte qu'il eut de l'y avoir forcée la lui fit prendre à son tour. Il lui représenta ce qu'il crut capable de l'appaiser, l'excès de son amour, le désespoir où elle l'avoit jeté

par ses mépris. Il la conjura de lui rendre la vie la plus aisée à supporter, ou de lui donner la mort; c'étoit la même scène; les rôles seulement étoient changés. Dona Maria, sans être fort versée dans l'art de ménager les passions des hommes, tira de son esprit naturel ce qu'elle ne pouvoit devoir à l'expérience; elle crut que dans une occasion de cet nature, il falloit flatter une passion si dangereuse. Voilà, lui dit elle, des témoignages qui me persuadent de votre tendresse, & j'y suis plus sensible que je ne l'ai été jusqu'à présent à tous vos soins. Elle le pressa ensuite de la conduire promptement chez sa tante, en continuant de lui promettre qu'il seroit content de sa reconnoissance.

Ce pauvre amant baisa la trace de ses pas, & se crut trop heureux de cette faveur, lui qui s'en étoit promis de si différentes. Dans le mouvement de sa joie, il crut se faire un mérite d'apprendre à sa maîtresse, que c'étoit par les conseils de sa tante qu'il s'étoit porté à lui causer le chagrin qu'elle venoit d'essuyer, & en lui racontant de quelle manière l'artifice avoit été conduit. C'étoit lui rendre service, en effet, que de lui découvrir la malignité de sa rivale, & par conséquent de lui inspirer de la défiance contre les nouvelles insultes de cette furieuse. Dona-Maria résolut sur le champ de profiter de cette ouverture, pour

chercher un aſile dans une autre maiſon que la ſienne. Elle fit connoître ſon deſſein au jeune homme, qui ne ſe fit pas preſſer pour y conſentir, parce qu'il ſe flatta auſſitôt qu'en lui procurant lui-même une retraite, il auroit la liberté non-ſeulement de la voir & de lui rendre ſes ſoins, mais de diſpoſer d'elle avec une eſpèce d'empire. Il lui propoſa la maiſon d'une parente qu'il avoit dans un village voiſin, & Dona-Maria qui ne penſoit qu'au danger préſent accepta l'offre volontiers. Elle ſe mit à cheval derrière lui. L'obſcurité de la nuit rendoit le chemin fort difficile. Ils ne laiſsèrent pas de marcher quelque tems aſſez ſatisfaits l'un de l'autre en apparence. Mais la triſte Maria ſentoit au fond du cœur toute la dureté de ſon ſort. L'aveu qu'elle venoit d'entendre ne lui permettoit guère de prendre une certaine confiance dans ſon guide. Quoique ſon repentir parût ſincère, il venoit à la ſuite d'un projet ſi horrible, qu'elle n'y pouvoit penſer ſans frémir. C'étoit moins à lui-même qu'elle avoit obligation de ſon changement, qu'à un miracle du ciel qui avoit arrêté tout d'un coup ſes criminels deſſeins. Quelle aſſurance avoit-elle qu'ils ne pouvoient point renaître? Elle preſſentoit d'ailleurs que dans la retraite où elle ſe laiſſoit conduire, ſa liberté ſeroit éternellement contrainte, ou lui ſeroit vendue bien cher.

Pendant qu'elle étoit occupée de ces réflexions elle entendit le bruit d'un équipage qui s'avançoit dans le grand chemin, & qui étoit accompagné de plusieurs personnes à cheval. Son guide pensoit à prendre un chemin détourné pour l'éviter. Mais elle lui représenta sans affectation que marchant tous deux de concert, ils n'avoient à craindre la rencontre de personne. Déja le carrosse étoit assez proche, & le grand nombre de laquais & de flambeaux annonçoit une personne de distinction. Dona-Maria prit sur le champ un parti fort étrange. Elle se laissa glisser de dessus la croupe, & courant légèrement au-devant du carrosse, elle étendit les bras, en suppliant le cocher d'arrêter. Ce spectacle fixa effectivement toute la troupe. Le cardinal C.... qui en étoit le maître & qui retournoit à Rome, quoique la nuit fût fort avancée, mit la tête à la portière. Il fut surpris d'appercevoir une jeune fille, bien mise & pleine de charmes, qui vint se jeter à genoux devant lui, & qui le pria, en joignant les mains, de lui sauver la vie & l'honneur. Il ne balança point à lui offrir une place dans son carrosse. Elle l'accepta, & son guide, ou plutôt son ravisseur, craignant que cette scène imprévue ne tournât point favorablement pour lui, se hâta de prendre la fuite avec toute la vîtesse de son cheval.

Comme les larmes & les agitations d'une dou-

leur paſſagère ne ſervent qu'à relever la beauté, Dona-Maria parut aux yeux du cardinal une des plus charmantes perſonnes du monde. Il lui demanda avec le dernier empreſſement par quelle aventure il ſe trouvoit aſſez heureux pour lui rendre ſervice. Cette queſtion, qu'elle devoit avoir prévue, ne laiſſa pas de l'embarraſſer. Elle auroit voulu cacher ſes liaiſons avec le prince Juſtiniani, ce qui étoit difficile en parlant de la haine de ſa tante & de la cauſe de ſon malheur. Une autre raiſon l'arrêtoit encore. C'étoit l'incertitude du lieu où elle devoit prier le cardinal de la faire conduire. Elle n'avoit point de connoiſſances particulières à Rome, & toutes les eſpérances du monde ne l'auroient pas fait conſentir à retourner chez ſa tante. Enfin dans la néceſſité de s'expliquer, elle ſe réduiſit à raconter l'accident qui lui étoit arrivé la même nuit, par la malignité d'un jeune homme qui vouloit l'épouſer malgré elle, & elle ſupplia le cardinal de lui faire trouver un aſile dans un couvent.

Ce prélat reconnut ſans peine qu'elle lui déguiſoit une partie de la vérité. Mais ſa modeſtie & l'air noble de ſes manières parloient ſi fort en ſa faveur, qu'il lui renouvela les aſſurances de ſa protection. Sa bonne volonté pour elle alla ſi loin, que ne pouvant la mener dans un couvent

à l'heure qu'il étoit, & la crainte du ſcandale ne lui permettant pas plus de lui faire paſſer le reſte de la nuit dans le palais qu'il avoit à Rome, il eut la complaiſance de retourner avec elle à ſa maiſon de campagne qui n'étoit pas fort éloignée. Elle y fut ſervie avec toute ſorte de ſoins & de reſpects. Le cardinal étant obligé de ſe trouver à Rome le lendemain la laiſſa ſeule, après l'avoir priée d'être tranquille juſqu'à ſon retour, & s'être engagé à lui fournir l'aſile qu'elle ſouhaitoit dans une maiſon religieuſe.

Il étoit impoſſible que les gens du cardinal n'euſſent point aſſez de curioſité pour ſouhaiter de ſavoir à qui leur maître avoit rendu ſervice. L'intendant de ſes affaires, homme riche & voluptueux, qui s'étoit fait raconter l'aventure du chemin, fut moins crédule que lui. Il ne put ſe figurer qu'une fille ſage & bien née ſe fût trouvée malgré elle en pleine campagne au milieu de la nuit; & donnant l'eſſor à ſon imagination ſur ce fondement, il forma les plus cruels ſoupçons ſur ſon honneur & ſa vertu. Il étoit d'ailleurs charmé de ſa beauté; de ſorte que le prélat eut à peine repris le chemin de Rome, que ſe promettant de tirer aiſément parti d'elle, il ſe hâta de la voir dans ſon appartement. Elle le reçut avec cet air de douceur qu'on a déjà pu reconnoître pour ſon caractère. Un accueil ſi favo-

rable augmenta l'efpérance & les défirs de l'intendant. Après quelques explications fur fon infortune, dans lefquelles elle fe garda bien néanmoins de s'ouvrir plus qu'elle n'avoit fait avec le cardinal, il lui offrit une retraite plus agréable que le couvent qu'elle paroiffoit défirer, & il lui fit entendre fort clairement qu'il dépendoit d'elle de devenir riche & heureufe en acceptant fes offres. Dona-Maria, fans fe défier encore de fon deffein, le remercia civilement avec cette fimplicité d'intention qui accompagne le véritable honneur. S'il prit une meilleure idée de fa fageffe après ce refus, il s'affura du moins par fon entretien qu'elle n'avoit point affez d'expérience pour être difficile à tromper; & il forma auffitôt un autre projet qui lui réuffit plus heureufement. Il la laiffa feule pour aller travailler aux préparatifs. Vers le foir il la revit, & feignant d'avoir reçu des nouvelles du cardinal par un exprès, il lui fit voir une lettre fuppofée, par laquelle ce prélat lui ordonnoit de la conduire à Rome dans un couvent dont il lui marqua le nom, avec des circonftances qui donnoient une vraifemblance parfaite à fon artifice. Ses vues étoient de lui faire prendre un chemin tout différent. Il avoit, à quelque diftance, une jolie maifon qu'il faifoit fervir aux plaifirs de l'amour. Il fe flattoit de vaincre Dona-Maria,

lorſqu'elle ſeroit en ſon pouvoir ; & connoiſſant le caractère facile de ſon maître, il comptoit de lui perſuader aiſément qu'elle s'étoit dérobée d'elle-même, dans la crainte d'être reconnue pour une aventurière.

Elle fut en effet la dupe de ce ſcélérat. Le reſpect avec lequel il affectoit de la traiter étoit capable de prévenir ſes défiances ; & le malheur de cette belle fille étoit peut-être d'en avoir toujours manqué. Elle monta avec lui dans une chaiſe qu'il tenoit prête ; mais ils ne ſuivirent le chemin de Rome qu'auſſi long-tems qu'il étoit néceſſaire pour déguiſer leur route.

Si le nouveau raviſſeur eut aſſez de pouvoir ſur lui-même pour tenir ſes déſirs en bride juſqu'à ſa maiſon, il changea de langage en arrivant, & Dona-Maria reconnut trop tard qu'elle s'étoit crue mal-à-propos hors de danger. La douleur & la crainte recommencèrent à faire couler ſes larmes. Foible reſſource contre un ſcélérat endurci, qui ne cherchoit que ſa propre ſatitfaction avec elle, ſans s'embarraſſer ſi elle en partageroit le plaiſir. Les prières, les humiliations, & tous les petits artifices qui lui avoient réuſſi avec tant de bonheur la nuit précédente, n'excitèrent que la riſée de ce brutal. Elle ſe vit au point de regretter ce qui lui avoit paru plus terrible que la mort la nuit d'auparavant, parce

que le jeune amant ne demandoit rien du moins qu'à titre d'époux, ou pour acquérir le droit de l'être.

Le ciel fit un second miracle en faveur de Dona-Maria. Dans le moment que ce vieux satyre étoit le plus incommode & le plus pressant, le prince Justiniani paroît à la porte de la chambre, apperçoit sa maîtresse, juge à ses larmes & à la posture humiliée où il la trouve, de ce qu'elle avoit à souffrir & à craindre. La fureur le saisit. Il perce l'intendant d'un coup d'épée qui le renverse. Ah! chère Maria! est-ce bien vous-même? Est-ce vous, s'écrie-t-il, en l'embrassant avec transport; & par quel affreux abandon du ciel êtes-vous tombée au pouvoir d'un lâche & d'un infâme? Dans la rage qui le possédoit, il redouble ses coups sur l'intendant, & lui arrache la vie par une infinité de blessures.

Dona-Maria, si heureusement délivrée, consentit à prendre le chemin de Rome avec son prince. Il lui raconta de quels moyens le ciel s'étoit servi pour lui faire découvrir ses traces, & de quelle diligence il avoit eu besoin pour la retrouver dans un moment où sa présence étoit si nécessaire. Il étoit allé la veille à la maison de sa tante, où il avoit appris qu'elle étoit à Rome avec Dona-Maria, mais qu'elles de-

voient revenir le même jour. S'étant fait un plaisir d'attendre leur retour, il avoit vu la tante revenir seule avec des marques affectées de saisissement & de douleur. Elle n'avoit pas manqué de lui faire le récit de son malheur prétendu & de celui de sa nièce. Il étoit monté aussitôt à cheval avec toute l'impétuosité de l'amour, & suivi de plusieurs de ses gens, il avoit gagné le lieu où le vol supposé s'étoit commis. On ne l'avoit pas trompé pour le lieu; mais la distance avoit fait prévoir à la tante que son secours arriveroit trop tard. En effet, n'ayant aucune lumière sur la route qu'il devoit prendre, après avoir manqué les voleurs, il avoit erré dans les campagnes voisines pendant le reste de la nuit, avec moins de raison que de fureur & de désespoir. Il avoit trouvé enfin le jeune homme qui avoit pris la fuite à l'arrivée du carrosse, & que l'amour avoit ramené comme lui pour chercher Dona-Maria. Il avoit su de lui une partie du détail qu'on a raconté, & s'étant informé avec soin des moindres circonstances qui regardoient l'équipage, la livrée & la route du cardinal, il étoit parvenu à découvrir quel étoit ce prélat. Le reste avoit été plus facile, quoique ce n'eût point été sans peine qu'il avoit découvert la route de l'intendant. Il avoit crevé trois ou quatre chevaux dans toutes ces courses, & l'on a vu

par le besoin extrême que sa maîtresse avoit de son secours, qu'il avoit été comme dirigé par une faveur extraordinaire du ciel.

Les deux amans avoient à penser à deux choses qui étoient presqu'également nécessaires. De quelque crédit que le prince pût se flatter par lui-même & par sa famille, il falloit prévenir la justice sur la mort de l'intendant. Le choix d'une retraite pour Dona-Maria n'étoit pas une affaire moins pressante, & l'amour lui fit donner ses premiers soins. Le prince avoit toujours eu de l'affection & de la confiance pour la femme d'un riche marchand, qui avoit servi avant son mariage sa mère en qualité de femme de chambre. C'étoit une bourgeoise de quelque distinction, parce qu'avec beaucoup d'esprit & d'agrémens elle conservoit encore une certaine teinture de savoir vivre qu'elle avoit puisée pendant sa jeunesse dans une des plus illustres maisons de Rome. Elle étoit d'ailleurs assez bien logée, pour céder sans peine un appartement propre & commode à Dona-Maria. Ce fut sur elle & sur sa maison que le prince jeta les yeux. Il y conduisit lui-même sa maîtresse; & le hasard ayant voulu que le marchand ne fût point alors au logis, on convint, pour la sûreté de l'intrigue, qu'on lui en cacheroit le secret aussi long-tems qu'il seroit possible. L'épouse, charmée de devenir nécessaire à un prince qu'elle regar-

doit

doit encore comme son maître, lui promit ses services avec une affection qui rendit les deux amans tranquilles.

Il n'étoit plus question que de calmer la justice au sujet de l'intendant, & de compter après cela que l'amour feroit quelque nouveau miracle en faveur de Donna-Maria, pour l'unir à son amant par un heureux mariage. Le prince ne put se dispenser de faire connoître à son père l'action violente qu'il avoit commise, & le besoin qu'il avoit d'être soutenu de son crédit. Il ne s'expliqua pas plus qu'il n'étoit convenable à l'intérêt de son amour ; & Dona-Maria, qui pressentoit les obstacles qu'elle avoit à redouter d'une maison si puissante, l'avoit conjuré de ne pas oublier cette précaution. Mais avec quelque facilité que les poursuites de la justice fussent suspendues, il arriva, comme Dona-Maria l'avoit appréhendé, que plusieurs personnes curieuses s'informèrent du fond de l'aventure, & que le détail de cette nouvelle se répandit enfin dans la ville. Il alla jusqu'au père du prince, qui frémit en apprenant la violente passion de son fils, & le danger où il étoit à tous momens de ruiner sa fortune par un mariage inégal. Il ne tarda point à lui marquer sa crainte & ses intentions. Avec un peu de déguisement & de soumission, le jeune amant pouvoit diminuer du moins l'inquiétude de son père,

& conserver ses espérances. Mais l'amour dans un cœur sincère & généreux n'est pas capable de dissimulation. En convenant de sa tendresse, il s'efforça seulement de la justifier par le mérite extraordinaire de sa maîtresse, & cette constance ne servit qu'à irriter plus que jamais l'humeur impérieuse de son père. La colère le porta jusqu'à supplier le pape de faire publier une défense, sous peine d'excommunication, aux curés & aux prêtres de l'état Romain, de donner la bénédiction du mariage à son fils, sans un pouvoir exprès de la main du pape & de la sienne. Il mit en même-tems plusieurs personnes à sa suite, pour découvrir la retraite de sa maîtresse, dans le dessein apparemment de leur ôter tout-à-fait la satisfaction de se voir. Le jeune prince reconnut qu'il étoit observé. Cette contrainte l'obligea de voir plus rarement Dona-Maria, & lui mettoit dans les yeux, quand il la voyoit, un air de frayeur & de distraction qui ne put manquer d'alarmer cette tendre fille. Elle ignoroit encore leur malheur commun; mais ses propres instances lui firent obtenir de funestes lumières.

Elle apprit ce qu'elle avoit prévu cent fois, & ce qu'une tendresse trop crédule ne lui avoit pas permis d'éviter, qu'elle se trouvoit dans le plus horrible état où puisse tomber une fille de son âge & de sa condition; qu'elle étoit condamnée à

porter toute sa vie la honte d'un amour vertueux & la peine d'une conduite innocente ; qu'après l'éclat où le vieux prince s'étoit porté, elle devoit regarder son bonheur & sa réputation comme ruinés du même coup ; & que la tendresse même & la constance de son amant ne pouvoient la consoler de rien, sans se rendre coupable d'un crime réel. Elle apprit, dis-je, une partie de ces vérités, & elle conçut le reste. Elle n'y résista point. Il falloit pour cela plus de fermeté qu'elle n'en pouvoit trouver dans un cœur aussi sensible que le sien, & plus de force qu'elle n'en avoit à espérer d'une complexion extrêmement délicate. Dona-Maria tomba dans une maladie violente. On craignit quelque tems pour sa vie. Le prince, mortellement affligé du péril où il la voyoit, employa toutes les raisons qu'il crut propres à faire impression sur elle, & à la soulager du moins par l'espérance ; mais il ne se présentoit rien de vraisemblable à lui faire envisager. Enfin, dans le moment où sa mort paroissoit certaine sans ce remède, il lui vint à l'esprit de quitter l'Italie avec elle, & il se flatta de lui rendre la vie par cette promesse. En effet, c'étoit le seul moyen de la sauver du dernier danger. Son ame déjà prête à partir se laissa retenir aisément par une proposition qui lui rendoit toutes ses espérances, sur-tout lorsque le prince, après avoir un peu

médité ſur ce projet, aſſura que ſa réſolution étoit de la conduire en Angleterre, & de l'épouſer en arrivant. Elle ne douta pas un moment qu'il ne fut ſincere. Elle connoiſſoit ſon cœur, comme il connoiſſoit le ſien. Deux cœurs tendres & généreux ſe connoiſſent ſi bien!

Sa ſanté ne tarda pas à ſe rétablir, & dès qu'elle le fût entièrement, on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ. Mais la marchande, qui étoit dans leur confidence, refroidit un peu leur ardeur par une réflexion qui leur cauſa de l'inquiétude. Elle leur fit faire attention qu'il feroit difficile au prince, obſervé comme il l'étoit par les ordres de ſon père, de ſe dérober aſſez ſecrétement pour tromper ſes gardes; & que s'il avoit le malheur d'être arrêté avec ſa maîtreſſe, c'étoit peut-être abſolument fait d'elle. Le conſeil qu'elle leur donna là-deſſus, fut de quitter l'état eccléſiaſtique l'un après l'autre, & de ne point s'expoſer du moins à être pris dans le même filet. Elle ajouta que s'il n'étoit queſtion que de trouver des guides fideles pour Dona-Maria, elle lui offroit ſon père & ſa mère qui avoient aſſez de ſageſſe pour mériter la confiance du prince, & tant de zèle pour ſon ſervice, qu'ils entreprendroient tout pour lui plaire. La mère devoit paſſer pour ſa nourrice. Ce nouveau projet parut le plus ſûr aux deux amans. Ils ſe déterminèrent

ſans peine à une courte ſéparation qui devoit ſervir au parfait rétabliſſement de leur bonheur. Dona-Maria quitta Rome, pour prendre le chemin de Civita-Vecchia où elle fut bientôt rendue. Elle en partit pour Londres à bord d'un vaiſſeau anglois, & enfin elle gagna la Tamiſe, ſans autre accident que la mort du bon vieillard qui la conduiſoit.

Il ne lui reſtoit d'autre compagnie, en arrivant au port, que la vieille femme qui paſſoit pour ſa nourrice. Le capitaine, qui les avoit traitées fort honnêtement ſur la route, continua de leur offrir ſes ſervices. Elles les refusèrent, en le remerciant; & quoiqu'elles ne ſuſſent pas un ſeul mot d'anglois, elles s'empreſsèrent de gagner la ville. Le capitaine leur crioit en vain: Où allez-vous? vous ne ſerez entendues de perſonne; ſouffrez que je vous ſerve de guide. Elles n'en marquoient que plus d'ardeur à s'éloigner, comme ſi elles euſſent appréhendé quelque choſe d'une perſonne qui ſavoit d'où elles étoient venues, & qui pouvoit tôt ou tard les connoître. Le haſard voulut que le valet de chambre d'un ſeigneur anglois, qui avoit fait le voyage d'Italie, ſe trouvât ſur le port, pendant que le capitaine leur parloit à haute voix. Il jugea que l'aventure n'étoit point ordinaire; & déjà frappé de l'éclat de la jeune fille, il prit le parti de marcher ſur ſes

pas ſans affectation. N'ayant point tardé à la rejoindre vers Towerhill, il connut aiſément, par l'embarras où elle étoit ſur le choix de la rue qu'elle devoit enfiler, qu'un peu de ſecours ne lui ſeroit pas déſagréable. Il fit ſemblant de reconnoître à ſon air qu'elle étoit italienne, & lui parlant dans cette langue, il la traita avec une honnêteté qui le fit écouter. Elle accepta l'offre qu'il lui fit de la conduire. Ce n'étoit ni chez ſes parens, ni chez ſes amis; elle n'avoit pas la moindre connoiſſance à Londres; mais elle cherchoit un logement, & ſon guide n'eut pas de peine à lui en trouver un. Il la mit chez un de ſes couſins, tapiſſier de la ville. Il prit ſoin d'elle avec un zèle où l'amour avoit beaucoup de part; il mangea le ſoir avec elle, & l'ayant recommandée à ſon parent, il ſe retira extrêmement content de ſa bonne fortune.

La joie qu'il en eut ne put ſe cacher à ſon maître. Il lui raconta ſon aventure en le déshabillant, & il ne manqua pas de faire un portrait charmant de la jeune italienne. L'indiſcret valet de chambre fut preſſé auſſitôt de déclarer où il avoit laiſſé ſon étrangère; & le refus obſtiné qu'il en fit lui attira les plus mauvais traitemens. Comme il avoit amaſſé quelque choſe dans ſa condition, il ſe détermina ſur le champ à la quitter. Mais le jeune lord encore plus irrité le fit cher-

cher dès le lendemain avec des ordres ſi preſſans qu'on découvrit le lieu de ſa retraite. C'étoit la maiſon même du tapiſſier. Milord... s'y fit conduire au même moment. On lui apprit qu'il étoit dans l'appartement de l'italienne ; il y entra bruſquement, & le premier compliment qu'il fit à cette demoiſelle fut un reproche de ſa familiarité avec un laquais. N'étant préparée à rien, ce procédé l'effraya ſi fort qu'elle ne douta point qu'on ne l'eût reconnue. Elle ſe jeta aux pieds du ſeigneur, en le priant d'avoir pitié d'elle. Malgré la ſurpriſe qu'il eut lui-même de la voir dans cet état, il conſerva aſſez de préſence d'eſprit pour deviner une partie de la vérité, & il profita ſi habilement de ſon erreur, qu'il l'engagea à monter dans ſon carroſſe & à ſe livrer à ſa conduite. Milord n'avoit point d'autre penſée que de la mener chez lui, dans l'eſpérance apparemment de lui expliquer ſes deſſeins dans ſa chambre. Au moment qu'il arrivoit à l'hôtel, le carroſſe de Miladi.... ſa mère, y arrivoit auſſi. Cette dame apperçut une fille avec ſon fils. Elle voulut être informée qui c'étoit. L'embarras du maître & des laquais la divertit. Enfin, étant devenue plus preſſante, elle apprit le détail de l'aventure. Heureuſement qu'elle ſavoit auſſi la langue italienne. Elle eut la curioſité d'entretenir la jeune étrangère qu'elle prenoit encore néanmoins pour une fille ſans honneur.

Mais après quelques momens de converſation, elle lui trouva tant d'eſprit, d'éducation & de grâces, tant d'innocence & de modeſtie, qu'elle prit d'elle une opinion toute différente. Tous les efforts qu'elle fit pour tirer d'elle le ſecret de ſa naiſſance & de ſon infortune furent inutiles; ce qui n'empêcha point qu'elle ne prît ſur le champ des meſures pour la placer dans une retraite honorable, juſqu'à ce que le fond de ſes affaires fût éclairci. Elle y fut placée en effet avec ſa fidelle compagne.

La perte de ſon guide, en arrivant à Londres, avoit été pour elle un fâcheux contre-tems. Ce vieillard avoit promis au prince de lui donner avis de ſon arrivée à Londres en ſortant du vaiſſeau, & de lui marquer le quartier de la ville qu'il choiſiroit pour demeure. C'étoit à ce ſignal que le jeune amant ſe propoſoit de quitter l'Italie; & l'on ſe figure aiſément quelle devoit être ſon impatience à l'attendre. Cependant l'embarras où cette mort avoit jeté deux femmes timides, & leurs premières aventures, ne leur permirent pas d'écrire à Rome auſſi promptement qu'on y attendoit leurs lettres. Le prince ſavoit déjà par les informations qu'il avoit reçues de Civita-Vecchia que le vaiſſeau étoit arrivé heureuſement en Angleterre, & que le capitaine l'avoit marqué lui-même à ſes correſpondans. Il ne pouvoit

donner d'explication vraiſemblable au retardement des lettres de ſa maîtreſſe. Son inquiétude n'eut bientôt plus d'autre meſure que ſon amour & ſa vivacité naturelle.

La vérité oblige d'ajouter ici quelques traits au caractère qu'on a déjà fait de ce jeune ſeigneur. Ayant été élevé dans les bras d'une grand'mère qui n'avoit rien de ſi cher que lui, ſon éducation s'étoit reſſentie de l'indulgence exceſſive d'une tendreſſe aveugle & mal entendue. Avec des paſſions fort vives, il ne s'étoit pas plutôt vu dans l'âge & dans la liberté de les ſatisfaire, qu'il leur avoit lâché la bride. On ne lui reprochoit pas des crimes; mais tous les déréglemens, qui ſont compatibles avec un bon naturel, l'avoient rendu fameux à Rome depuis pluſieurs années, & l'habitude où il étoit de vivre dans cette licence avoit fait déſeſpérer de le voir jamais changer de conduite. Cependant, par un effet propre à l'amour, ſa paſſion pour Dona-Maria avoit rompu le cours de ſes déſordres. L'innocence & la modeſtie de cette aimable fille faiſoient ſur ſon cœur autant d'impreſſion que ſa beauté; & quand on eſt ſenſible à cette ſorte de mérite, il eſt impoſſible que tôt ou tard un ſi beau ſentiment ne s'exprime point par la ſageſſe & la régularité des mœurs. Il étoit donc devenu tout-à-fait différent de lui-même. Mais le bruit de ſa

conversion n'étoit pas encore aussi répandu que celui de ses débauches ; &, comme il n'étoit pas question d'ailleurs d'une conversion de capucin, ce n'étoit pas au premier coup-d'œil qu'on pouvoit remarquer ce changement.

Dans le chagrin de n'apprendre aucunes nouvelles de sa maîtresse, il passoit la meilleure partie de son tems chez la marchande dont il avoit fait sa confidente, à l'entretenir de ses craintes, & à recevoir ses conseils sur le parti qu'il avoit à prendre. Souvent le jour ne suffisoit pas pour des délibérations si importantes. Il y employoit une partie de la nuit ; & l'amour qui est *un vrai recommenceur*, pour parler dans les termes du comte de Bussi, lui faisoit trouver le jour & la nuit encore trop courts. Des visites si fréquentes & des entretiens si longs, joints aux anciennes raisons que tous les maris de Rome avoient de le redouter, firent naître mille idées fâcheuses au marchand. Ce bon homme n'étoit pas plus jaloux que le commun des italiens ; mais c'étoit l'être assez pour s'alarmer des apparences. Il devint plus attentif que jamais sur les démarches de sa femme ; & tout ce qui n'auroit paru qu'équivoque à des yeux plus tranquilles, se changea pour les siens en autant de vérités funestes à son honneur.

On assuroit néanmoins qu'il étoit d'un caractère

trop timide pour ſe porter aiſément à la violence. Il nourrit quelque tems au fond de ſon cœur le reſſentiment qu'il avoit conçu contre le prince, ſans oſer même en donner la moindre marque à ſon épouſe. Son reſpect pour elle alloit juſqu'à la foibleſſe. Il s'étoit cru fort honoré d'épouſer une fille qui appartenoit en quelque ſorte à une des meilleures maiſons de Rome, par l'avantage qu'elle avoit eu d'y demeurer long-tems & d'en recevoir une dot conſidérable. Il la craignoit. Mais s'étant rencontré malheureuſement avec un de ſes amis, qui avoit eu des raiſons mieux fondées de ſe plaindre du prince, & qui cherchoit depuis long-tems l'occaſion de ſe venger, la conformité de leur haine les porta inſenſiblement à s'ouvrir l'un à l'autre; ils ſe trouvèrent dans les mêmes diſpoſitions, & la chaleur du vin les fit jurer enſemble d'unir leur querelle & leur vengeance. Peut-être n'auroient-ils pas laiſſé de manquer de courage avant l'exécution, s'ils ne s'étoient aviſés, pour fortifier leur parti, de lier ſecrètement connoiſſance avec les deux frères de l'intendant qui étoit mort de la main du prince. Ils leur communiquèrent le deſſein qu'ils avoient de ſe défaire de lui: c'étoit s'aſſurer des complices. Le jour, l'heure, le lieu & le genre de mort, tout fut réglé d'avance, avec les meſures les plus convenables à leur haine commune.

Tant de précautions étoient inutiles; car rien ne leur étoit si aisé que de parvenir au succès de leur entreprise. Le prince étoit sans défiance, parce qu'il n'avoit rien à se reprocher. Il se rendoit régulièrement chez la marchande, avec un seul laquais dont il se faisoit accompagner. Il se retiroit avec elle dans l'appartement que Dona-Maria avoit occupé. La longueur de ses visites dépendoit de la situation de son esprit, & de l'adresse de sa confidente à calmer ses inquiétudes. Il parloit quelquefois de quitter Rome sans attendre plus long-tems, & elle combattoit fortement cette résolution; mais comme il élevoit la voix avec plus de chaleur qu'elle, le jaloux qui prêtoit l'oreille à la porte ne pouvoit expliquer ce qu'il entendoit que dans un mauvais sens. Il se crut trop certain qu'il étoit question de l'enlèvement de son épouse, & cette pensée fit monter sa rage au comble. Elle lui fit même presser l'exécution du complot, qui fut ainsi avancé de quelques jours.

Il seroit inutile de s'étendre sur les circonstances de cette scène. Le jeune prince tomba sous les coups de quatre infames, qui ne lui donnèrent la mort qu'après lui en avoir fait sentir toutes les horreurs. Sa confidente eut le même sort. En vain prirent-ils le ciel à témoin de leur nnocence. Les discours & les prières furent aussi

inutiles que la résistance. Cependant on sut, par la déposition du mari, qu'après les avoir tourmentés avec beaucoup de fureur, à demi vaincu par les protestations de sa femme, & sur-tout par la preuve qu'il tiroit en sa faveur de la manière tendre dont le prince prononçoit à tous momens le nom de Dona-Maria, il avoit non-seulement pensé à leur accorder la vie, mais qu'il en avoit fait la proposition à ses complices. Il ne put rien obtenir de ces barbares. La cause de leur haine étoit toute différente. Ils se hâtèrent au contraire d'achever leur entreprise dans la crainte de voir échapper leur victime : & pour étouffer les remords du marchand, ils lui représentèrent avec beaucoup de force qu'après avoir été si loin, ils ne pouvoient laisser leur crime imparfait, sans s'exposer infailliblement à leur perte.

Tandis que cette barbare action se passoit à Rome, Dona-Maria vivoit assez tranquillement dans l'asile que Miladi..... lui avoit procuré. Elle y étoit libre, avec sa compagne. Le jeune lord continuoit de la voir. Quels qu'eussent été ses desseins sur elle, lorsqu'il s'étoit proposé de la conduire dans son appartement, il ne lui avoit fait aucune déclaration qui pût l'offenser; & simple comme elle étoit dans tous ses sentimens, elle avoit pris ses civilités & ses offres pour le mouvement d'une noble générosité à l'égard

d'une étrangère. Elle n'eut point sujet dans la suite de changer d'opinion ; mais le bruit de son aventure s'étant bientôt répandu, elle se trouva forcée d'employer de nouveau les services de ce jeune seigneur dans une circonstance qui rendit la tentation fort dangereuse pour lui.

Des milliers de jeunes gens oisifs, dont Londres est rempli, n'eurent pas plutôt appris par les papiers publics de nouvelles, l'arrivée d'une belle italienne & ses premières aventures, que ce fut de toutes parts un empressement extraordinaire pour la voir. On ne parloit de ses charmes qu'avec admiration, & sa beauté méritoit cette justice. Elle devint si célèbre que la cour en fut remplie comme la ville. La hardiesse en amour étant plus ordinaire parmi les courtisans, ce fut d'eux aussi qu'elle essuya les premières importunités. On omet vingt histoires, qui allongeroient trop ce récit, pour s'arrêter à celle-ci. Un des principaux officiers des gardes du corps la vit. Il l'aima. C'étoit un jeune homme plein de feu; il l'aima passionnément. Il n'étoit aisé néanmoins pour personne de la voir souvent. Elle vivoit dans une retraite si impénétrable, qu'une infinité de gens qui vouloient du moins satisfaire leurs yeux, prirent le parti de recourir à l'artifice usé de se déguiser, & d'entrer chez elle sous mille formes différentes. Cordonniers, tailleurs, tous les

ouvriers dont elle pouvoit avoir besoin furent engagés à prêter leur nom par promesses ou par menaces. Les jeunes gens déguisoient jusqu'à leur sexe, & quelquefois réussirent fort bien par cette voie. L'officier dont je parle, fut d'abord un des plus heureux. Il avoit pris l'habit & les marques d'une lingère. Les grâces de son visage favorisoient son entreprise. Il plut si fort à Maria, qu'étant d'ailleurs satisfaite de quelques coëffures qu'elle acheta de lui, & comme l'on peut s'imaginer à grand marché, elle le pria de lui apporter toutes les nouvelles modes d'Angleterre. Quelques visites, pour lesquelle il ne manqua point de prétextes, le rendirent si passionné, qu'étant maître de lui-même & prodigieusement riche, il résolut de faire la fortune de cette étrangère, & son propre bonheur en lui offrant ouvertement son cœur & sa main. Il n'en fit point un mystère à ses amis. Ceux qui combattirent son dessein, le trouvèrent en défense contre toutes leurs objections. Il citoit un livre que Londres avoit accueilli aussi favorablement que Paris; c'étoit les Mémoires d'un homme de qualité. « Seroit-ce, disoit-il, la première femme dont » un amant auroit fait la fortune? n'est-ce pas » une chose qu'on voit arriver tous les jours? » d'ailleurs, la distance est-elle donc si grande » entre cette belle fille & moi? Si elle est sans

» biens, tout marque qu'elle a de la naiſſance, &
» faut-il compter pour rien les charmes de la
» jeuneſſe & de la beauté! elle auroit ſur moi
» trop d'avantage, ſi avec tant d'attraits elle étoit
» auſſi riche que moi. Ne faut-il pas que je paye
» de quelque choſe le bonheur d'être aimé d'elle?
» Croyez-moi, ajoutoit-il du ton de Dona-Eliſa,
» un amant riche doit être aſſez content de ſes
» richeſſes, lorſqu'elles ſervent à lui aſſurer la
» poſſeſſion d'une femme aimable; & s'il eſt
» honnête-homme, il doit ſentir que ce qu'il
» donne ne vaut pas ce qu'il obtient. »

Perſonne n'avoit aſſez d'intérêt à le faire changer de ſentiment pour s'obſtiner à lui répondre. Il ne tarda point à faire demander à Dona-Maria la permiſſion de la voir, & craignant de trouver quelque difficulté à l'obtenir, il choiſit pour cette commiſſion un grave miniſtre à qui il fit l'ouverture de ſes vues; le reſpect ne permit point de fermer la porte à ſon meſſager; mais on refuſa civilement de le recevoir lui-même; & la propoſition du mariage fut regardée comme un badinage, de la part d'une perſonne qu'on croyoit n'avoir jamais vue. En vain força-t-il le miniſtre de retourner ſur ſes pas, & de renouveler ſes offres. On continua de lui répondre ſur le même ton; & cet air de plaiſanterie lui cauſa plus d'impatience & de chagrin qu'un refus moins

ménagé,

ménagé, parce qu'ignorant toutes les raiſons qui cauſoient l'indifférence de Dona-Maria, il ne l'attribuoit qu'à la défiance qu'elle avoit de ſa ſincérité.

Cette ſcène fut réjouiſſante pour ceux qu'il avoit mis dans ſa confidence. On lui demandoit de qui il croyoit devoir ſe plaindre, puiſque ſa maîtreſſe ignoroit ſon mérite, & que ſa cruauté par conſéquent ne pouvoit tomber que ſur le miniſtre qu'il avoit employé. Il s'imagina, en effet, que l'air grave de ce perſonnage avoit pu nuire à ſes affaires, par l'idée peu galante que Dona-Maria avoit priſe de ſa perſonne, & ſans conſulter plus long-tems, il réſolut de s'introduire de nouveau chez elle ſous la figure de lingère, de lui expliquer lui-même ſes ſentimens, & de réparer par ſa préſence le tort qu'il avoit reçu de celle d'un autre. Il n'eut pas plus de peine à ſe faire admettre à la porte qu'il en avoit eu les premières fois. Mais, par un malheur qu'il n'avoit pas prévu, Milord..... étoit avec elle dans le tems qu'il obtint la liberté de lui parler. Ce jeune ſeigneur, la première connoiſſance que Dona-Maria avoit faite à Londres méritoit, par les ſervices qu'il lui avoit rendus, d'être traité avec quelque diſtinction. Elle devoit d'ailleurs beaucoup de reconnoiſſance à ſa mère. Ils étoient tous deux à s'entretenir familiérement, lorſque la

prétendue lingère fut introduite. Dona-Maria, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver un officier des gardes sous l'habit d'une fille, lui fit des caresses fort tendres, parce qu'elle lui trouvoit une figure aimable. Il les reçut d'un air embarrassé. Milord... reconnut facilement un visage qu'il voyoit tous les jours, & ne put s'empêcher dans sa surprise de le nommer son ami, & de l'embrasser à son tour en le raillant de cette mascarade.

L'officier étoit sans armes. La honte & la jalousie l'eussent porté sur le champ à quelque violence sanglante, s'il eût pu suivre ses premiers transports. Mais ne se trouvant qu'un éventail à la main, il se contenta d'en frapper son rival au visage, & de joindre à cet outrage quelques mots insultans qui firent connoître au jeune lord de quelle source venoit sa colère. Rien ne marquoit mieux avec quelle innocence ce jeune seigneur voyoit Dona-Maria, que la conduite qu'il tint dans cette occasion. Quelques médisans ne laissèrent pas de l'expliquer dans un mauvais sens; mais l'approbation de toutes les personnes sensées le justifia. Il ne fit que rire de l'emportement de son ami, & le traitant de (1) *Miss*, il se plai-

---

(1) C'est le nom que les Anglois donnent aux filles jusqu'à ce qu'elles soient mariées.

gnit de la rigueur avec laquelle une si belle fille recevoit ses caresses.

Cette scène n'eut point d'abord d'autres suites. L'officier se retira avec beaucoup de confusion, & sans avoir expliqué ses sentimens à sa maîtresse. Mais le dépit s'étant joint à l'amour, il forma la nuit suivante une résolution qui l'eût conduit à sa perte, si sa naissance & son crédit n'eussent arrêté le cours ordinaire de la justice. La maison qui servoit de retraite à Dona-Maria touchoit par derrière au parc de Saint-James. Il prit cette voie pour escalader les murailles, soutenu de quelques-uns de ses domestiques, & s'étant glissé jusqu'à l'appartement de Dona-Maria, il se vit au moment d'emporter par la force ce qu'il n'espéroit plus de ses artifices. Son dessein étoit d'enlever sa maîtresse, & de l'épouser malgré elle, s'il ne pouvoit la fléchir autrement. Mais le ciel veilloit sur l'innocence. Le maître de la maison fut éveillé par quelque bruit, & la défiance lui fit appeler du secours. Les sentinelles qui bordent le parc avertirent la garde. En un moment l'officier fut investi, & par le bon ordre qui règne proche de la maison royale, la connoissance de son nom & de son emploi ne put le sauver d'une prison fort étroite. Il n'en sortit que long-tems après, & la fraîcheur du lieu refroidit insensiblement son amour.

Dona-Maria auſſi effrayée qu'elle devoit l'être du bruit qui s'étoit fait ſi proche d'elle, pria ſon hôte ſur le champ de la faire conduire chez Miladi.... Elle regardoit cette dame comme ſa mère, & ſa maiſon comme un aſile. Cependant le péril dont elle étoit menacée ſurpaſſoit celui qu'elle venoit d'éviter. Miladi étoit depuis deux jours à la campagne; ſon fils profitoit de ſon abſence pour ſe réjouir avec quelques amis de ſon âge. Ils étoient au deſſert, c'eſt-à-dire, dans le feu du plaiſir, & quelques-uns dans la chaleur du vin, lorſqu'on vint les avertir que Dona-Maria arrivoit à la porte. Leur entretien n'avoit point eu d'autre ſujet qu'elle. Ils eurent peine à croire cette nouvelle, ils ſe la firent répéter, ils demeurèrent immobiles de ſurpriſe & de joie. Enfin, chacun ſe promettant de tirer parti d'une ſi belle aventure, ils ſe hâtèrent d'aller au-devant d'elle pour l'introduire. Elle fut ſurpriſe à ſon tour de ne pas voir Miladi, & de ſe trouver mêlée dans une partie de débauche. Il n'étoit pas poſſible de ſe dérober. Où tourner ſes pas, ſans guide, & dans l'obſcurité de la nuit? Elle demeura comme en proie à cette bande joyeuſe. Sa confuſion augmentoit ſes charmes. On ne rapporte ce trait que pour faire admirer le pouvoir de l'innocence & de la vertu, qui doit être plus fort que celui de la beauté, puiſqu'elles peuvent réprimer les déſirs

les plus impétueux que la beauté fait naître. Malgré les projets de dix ou douze jeunes gens échauffés de vin & d'amour, Dona-Maria fut aussi respectée qu'une déesse. Elle passa une partie de la nuit avec eux, sans avoir rien à souffrir de leurs actions ni de leurs discours.

Ils ne la quittèrent pas avec moins de passion dans le cœur. Ce célèbre souper eut d'autres suites qu'il seroit trop long de raconter. Pour milord ....., toujours plein de zèle & de respect pour la belle Maria, il lui offrit l'empire absolu de sa maison, & ne marqua d'empressement que pour la servir. Cependant la bienséance l'obligea dès le lendemain de lui procurer une autre retraite. Ce fut par cette constance à lui rendre les plus généreux offices, qu'il confirma le public & même sa mère dans l'opinion qu'il étoit passionné pour elle. En effet, ses soins ressembloient beaucoup à ceux de l'amour, & la reconnoissance de Dona-Maria pouvoit être expliquée de même par ceux qui ne s'en rapportoient qu'aux apparences. Mais ils tenoient l'un à l'autre par des nœuds tous différens. Une tendre amitié, le seul sentiment dont ils fussent capables dans la situation de cœur où ils étoient tous deux, les avoit portés à se confier mutuellement leurs plus chers interêts. Milord aimoit en Italie. Il se consoloit des peines de l'absence dans l'entretien d'une

fille aimable dont la vue lui retraçoit les charmes de sa maîtresse. Dona-Maria n'étoit occupée que de son prince, mais la compagnie d'un jeune homme tendre & discret, à qui elle s'étoit ouverte de toutes ses infortunes, étoit un soulagement qu'elle recevoit volontiers. Voilà du moins ce qu'on se figura de plus vraisemblable pour accorder le plaisir qu'ils trouvoient à se voir, avec la certitude qu'on eut depuis de leurs véritables sentimens.

Dona-Maria avoit écrit à Rome aussitôt qu'elle en avoit eu la liberté. Quoiqu'elle eût déguisé le nom de son amant au jeune lord, elle ne lui cachoit point l'espérance qu'elle avoit de le voir à Londres. Il entroit tendrement dans ses impatiences, & il ne manquoit pas de lui raconter tout ce qu'il apprenoit d'Italie par les nouvelles publiques. L'usage des anglois étant de publier dans leurs gazettes jusqu'aux moindres circonstances qui leur viennent des pays étrangers, il espéroit que sans savoir précisément ce qui pouvoit lui plaire, il seroit assez heureux pour lui rapporter quelque article auquel elle prendroit intérêt. Ainsi ce fut l'excès de son zèle & de son amitié qui lui fit donner, à cette malheureuse amante, des lumières qu'elle ne devoit recevoir que de la bouche d'un ennemi. Ayant lu avec toute la ville ce qui regardoit la mort funeste du

prince Juſtiniani, il ſe hâta de lui porter cette affreuſe nouvelle. Le ſeul trouble qu'elle marqua au nom du prince devoit l'avertir du mal qu'il alloit cauſer. Mais on oublie les précautions quand on eſt ſans défiance. Il s'imaginoit ſi peu qu'il y eût quelque rapport entre Dona-Maria & le prince Juſtiniani, qu'après lui avoir porté le coup de la mort par une horrible relation, il ne pouvoit comprendre pourquoi elle tomboit à ſes pieds ſans connoiſſance & ſans ſentiment.

En effet, la malheureuſe Maria ne put entendre ce cruel récit ſans un ſaiſiſſement mortel, qui lui ôta juſqu'à la force d'exprimer ſa douleur par des cris. Elle demeura long-tems dans un état qui fit douter de ſa vie. Milord s'étant éclairci avec la nourrice, fut ſi déſeſpéré de ſon imprudence, qu'il penſa s'en punir ſur le champ par ſes propres mains. Mais ſe croyant néceſſaire à ſa triſte amie, il réſolut d'employer ſa vie, s'il en étoit beſoin, pour la ſervir en Angleterre & en Italie. Le ſeul déſir qu'elle marqua en revenant à elle-même, fut de retourner promptement à Rome. Elle ſe flattoit encore de quelque eſpérance. Une gazette angloiſe n'eſt pas toujours fidelle. Quelle apparence qu'un prince eût été tué ſi miſérablement que les nouvelles le rapportoient? S'il étoit vrai qu'elle l'eût perdu, elle ne vouloit pas vivre, mais elle étoit réſolue

de le venger, & de mourir enſuite ſur ſon tombeau.

Milord, qui dans le tranſport où il étoit lui-même, ne pouvoit manquer d'applaudir aux premières fureurs d'une amante, s'offrit à lui ſervir de guide juſqu'à Rome, & à lui prêter ſon bras contre toute ſorte d'ennemis; à peine ſe donnèrent-ils le tems de penſer aux néceſſités du voyage. Ils partirent, ſuivis d'un ſeul laquais & de la nourrice. Rome avoit tout à craindre d'une entrepriſe de cette importance, s'ils euſſent pu ſeulement arriver au pied de ſes murailles. Mais le bruit de leur départ s'étant répandu, on courut après eux avec tant de diligence, qu'ils furent arrêtés au port de Rye, & ramenés malgré eux à Londres.

Les ſuites de cette évaſion furent moins funeſtes qu'on ne l'attendoit du déſeſpoir de l'amante. Miladi....., loin de paroître irritée de la fuite de ſon fils qu'elle avoit fait arrêter, loua ſa généroſité, lorſqu'elle en fut la cauſe. Mais ne croyant pas le voyage d'Italie plus néceſſaire pour Dona-Maria que pour lui, elle s'efforça de leur faire perdre cette idée par ſes careſſes, en les obligeant tous deux d'être continuellement ſous ſes yeux. Tous les remèdes de la douleur furent employés en faveur de la triſte Maria, inutilement pendant quelques ſemaines;

mais le tems leur fit obtenir, du moins à l'extérieur, leur ſuccès ordinaire. Elle reſta à Londres ſous la même protection; & quoiqu'il parût à la langueur de ſes yeux qu'elle porteroit long-tems dans le cœur beaucoup d'amour & de triſteſſe, on ne déſeſpéra pas, lorſqu'on vit la paſſion de l'officier des gardes reprendre naiſſance avec ſa première vivacité, qu'elle ne pût accepter une fortune qui achèveroit de fermer toutes les plaies de ſon cœur.

HISTOIRE
DE MOLLY-SIBLIS,
Célèbre beauté d'Angleterre.

MOLLY-SIBLIS, une des plus belles femmes dont on puiſſe ſe former l'idée, fut condamnée à mort pour quelques vols dont elle s'étoit rendue & reconnue coupable. Elle avoit fait cet aveu fort imprudemment, avec une eſpèce de dédain pour les juges, comme ſi ſa beauté l'eût dû mettre à couvert de toute crainte, & la ſauver du châtiment. Pluſieurs perſonnes de diſtinction, qui lui vouloient du bien, employèrent en effet tout leur crédit pour obtenir

ſa grâce. Mais une confeſſion ſi libre, jointe à des preuves de la dernière évidence, ne permettoient guère à la clémence royale de s'exercer en ſa faveur. La ſentence de ſa mort fut confirmée par la cour, & tout le monde en attendoit l'exécution comme un ſpectacle extraordinaire.

Avec ſi peu d'eſpérance, Molly-Siblis eut aſſez de fermeté d'ame pour réſiſter au déſeſpoir. Elle avoit les yeux ſur ſon imprudence, & ſans paroître plus timide, elle fit demander au chef de la juſtice quelques momens d'entretien particulier. Loin de rétracter ſa confeſſion, elle la répéta avec de nouvelles circonſtances; mais après avoir reconnu qu'elle méritoit la mort, elle ajouta que le vol pour lequel on la condamnoit au ſupplice étoit le moindre de ſes crimes; que depuis dix ans qu'elle s'étoit livrée au libertinage, elle avoit cauſé mille déſordres qu'il importoit au public de ſavoir, & dont elle vouloit décharger ſa conſcience en mourant; que la patrie & la perſonne même du roi y étoient intéreſſées; enfin, que ne penſant plus à demander grâce, & croyant ſon ſupplice certain, elle étoit perſuadée qu'on ne lui refuſeroit pas le délai néceſſaire pour entendre ſes dépoſitions.

Bien des gens prirent d'abord cette apparence de ſincérité pour un artifice. Cependant la cour,

qui fut aussi-tôt informée de ses offres, ordonna que sa mort fût différée. On nomma des commissaires particuliers pour l'entendre. Elle s'expliqua avec une netteté & une présence d'esprit admirables. Les conférences durèrent huit jours. Elle raconta l'histoire de sa vie, dont voici les circonstances les plus intéressantes qu'on écrivoit à mesure qu'elle parloit. C'est elle-même qui va expliquer ce tissu d'horreurs.

« J'étois née de fort honnêtes gens, mais l'amour » de l'abondance & du plaisir me fit mépriser ma » naissance, parce que mes parens n'étoient point » assez riches pour satisfaire ces deux penchans. » Je ne me plains pas que les hommes aient séduit » mon innocence. Mon parti étoit pris avant » que j'eusse le moindre commerce avec eux. » J'étois résolue de me livrer à celui qui me pro- » poseroit le premier de me mener à Londres, » pourvu qu'il se présentât la bourse à la main, & » qu'il me permît libéralement d'y puiser. J'étois » belle, & je ne l'ignorois pas. Je passai ainsi cinq » ou six mois à chercher l'occasion que je désirois. » Je ne voyois point arriver une chaise, un car- » rosse, que je ne trouvasse le moyen de m'offrir » aux regards du maître, & je m'affligeois mor- » tellement lorsque je n'en recevois que des civi- » lités. Enfin la fortune en amena un qui m'offrit » sans détour sa bourse & son cœur. Je le pris au

» mot. Nous partîmes pour Londres la nuit sui-
» vante, & je vécus pendant quelques mois fort
» contente avec lui. Je jugeai de son rang par sa
» dépense; je le croyois homme de quelque con-
» dition : mais il m'apprit naturellement au bout
» de trois mois qu'il n'étoit que le valet de cham-
» bre d'un des premiers seigneurs de la cour, &
» que son dessein étoit de me mettre en liaison
» avec son maître. Il ne me cacha pas même qu'il
» ne m'avoit proposé de venir à Londres que dans
» cette vue; quoique la passion qu'il avoit conçue
» pour moi l'en eût fait changer; qu'il étoit em-
» ployé par son maître à chercher au loin de quoi
» fournir à ses plaisirs; qu'il espéroit tirer une
» grosse somme de lui pour une fille telle que
» moi, & que si je savois ménager ma fortune
» avec un peu d'esprit, j'allois être une des plus
» heureuses créatures de Londres. Je reçus cette
» ouverture avec une satisfaction extrême. L'effet
» répondit à mes espérances. Je vécus près d'un
» an dans l'abondance de tous les plaisirs.

» Le seigneur vint à mourir. Il m'oublia à sa
» dernière heure. De tant de biens dont j'avois
» joui sans penser à l'avenir, il ne me resta que
» de l'orgueil & de la fierté. Je ne voulus plus
» souffrir le valet de chambre qui vint m'offrir de
» remplacer son maître. Il en fut irrité, jusqu'à
» me faire un cruel affront; mais je jurai d'en

» tirer vengeance. Un nouvel amant que je ne » fus pas long-tems à trouver, entra dans mon » ressentiment. Nous attendîmes mon ennemi le » soir dans un lieu détourné. Je voulus qu'il » mourût de ma main. Le premier coup néan- » moins lui fut porté par mon second; mais je ne » le vis pas plutôt à terre, où il étoit tombé de sa » blessure, que saisissant un poignard que j'avois » sur moi, je lui arrachai la vie par mille plaies » lentes & douloureuses. Je dois confesser que » c'est un de mes plus grands crimes, parce que » c'est un de ceux que j'ai trouvé le plus de plaisir » à commettre. D'ailleurs, c'est celui qui a ouvert » la porte à tous les autres.

» Le nouvel amant que j'avois pris étoit un » joueur, dont les richesses m'avoient éblouie. » Nous vécûmes pendant quelque tems avec » beaucoup d'éclat; mais n'ayant point d'autre » fonds que le jeu, un revers soudain nous jeta » dans la misère. Il falloit vivre. Je fus la pre- » mière à lui faire naître la pensée de voler un de » ses amis qui vivoit aussi des profits du jeu, & » qui avoit ménagé heureusement ses avantages. » Un jour qu'il sortoit de l'académie, après avoir » gagné des sommes considérables, mon amant » le pressa de venir souper avec nous : notre » dessein étoit de l'enivrer; mais, soit défiance, » ou force de tête, il conserva assez de présence

» d'esprit pour tromper toutes nos mesures.
» J'avoue que dans le dépit de nous voir enlever
» cette proie, je me levai de table, je m'approchai
» de lui sans affectation, & je lui passai si promp-
» tement ma ceinture au cou, que le serrant en
» même tems de toute ma force, je lui fis perdre
» aussi-tôt la respiration & la connoissance. Nous
» achevâmes de l'étouffer avec sa serviette. Nous
» nous saisîmes de tout son argent, avec la pré-
» caution de lui laisser quelques guinées & sa
» montre. Tout s'étoit exécuté si adroitement,
» qu'ayant appelé sur le champ nos domestiques,
» ils n'eurent pas le moindre soupçon de notre
» crime. Cette mort passa pour l'effet d'une
» apoplexie.

» Je ne sais par quel affreux aveuglement j'étois
» sans horreur pour l'effusion du sang & pour le
» meurtre. Cependant mon caractère n'est point
» la dureté de cœur, ou du moins le ciel permit
» alors que je ne l'eusse que trop sensible, pour
» commencer peut-être ma punition, que sa jus-
» tice est à la veille de consommer. Le fils du
» malheureux qui avoit péri si cruellement par
» nos mains, continuant de nous regarder comme
» les meilleurs amis de son père, se mit à nous
» rendre des visites fréquentes pour se consoler
» avec nous de sa perte. J'avois vu cent fois ce
» jeune homme sans faire attention s'il étoit pro-

» pre à m'inſpirer de la tendreſſe; & la manière » dont j'avois traité ſon père n'annonçoit rien de » trop favorable pour le même ſang. Cependant » je me laiſſai prendre à ſa figure, qui étoit effec» tivement des plus aimables. Les engagemens » que j'avois eus juſqu'alors n'étoient point des » paſſions. Je m'abandonnai toute entière à la » douceur de ce nouveau ſentiment.

» Mais l'amour devoit me rendre auſſi crimi» nelle & beaucoup plus malheureuſe que la » haine. Je ne trouvai point dans l'objet de ma » tendreſſe le retour que ma vanité me faiſoit » eſpérer. Qu'il m'en coûta de larmes! Enfin, » renonçant à tout ménagement, je réſolus d'ex» pliquer ſans détour à mon ingrat les ſentimens » que j'avois pour lui, & comme je le ſoupçon» nois de n'être ſi ſourd aux marques de ma » paſſion que par conſidération pour mon amant, » je commençai par lui déclarer, en manière de » confidence, que je n'avois jamais eu de véri» table affection pour celui-ci, & que je ne cher» chois qu'une circonſtance favorable pour le » quitter tout-à-fait. Je continuai de lui parler » avec un air de franchiſe & d'ouverture de cœur, » que tout autre auroit mieux entendu; & pour » n'être pas obligée d'y revenir, je lui appris » enfin que je l'aimois paſſionnément. Cette dé» claration l'embarraſſa. Il me fit une réponſe

» civile, priſe de la foibleſſe de ſon mérite, &
» de l'excès de ſa reconnoiſſance; mais j'y remar-
» quai tant de froideur que j'en fus piquée juſ-
» qu'au vif. Le ſoir du même jour, je trouvai un
» changement extraordinaire dans l'humeur &
» dans les manières de mon amant. Je me défiai
» auſſi-tôt de la vérité, & je tremblai pour les
» ſuites. L'ingrat que j'aimois s'étoit fait un mérite
» de l'avertir de mon infidélité. Ma fureur monta
» tout d'un coup au comble. Je réſolus de perdre
» l'un & l'autre, au riſque de périr moi-même
» dans l'entrepriſe. Dès le lendemain, j'allai
» trouver un juge de paix, auquel j'offris de révé-
» ler un crime horrible dont j'avois été complice,
» pourvu qu'il obtînt d'avance mon pardon de la
» cour. Il m'aſſura deux jours après qu'il l'avoit
» obtenu, avec les exceptions ordinaires. Je
» n'exigeai point d'autre garant que ſa parole:
» non-ſeulement je lui déclarai toutes les cir-
» conſtances du vol & du meurtre; mais voulant
» envelopper le jeune homme dans la même
» ruine, je l'accuſai d'avoir eu part à la mort de
» ſon père, & j'apportai pour preuve l'étroite
» intelligence qu'il avoit toujours gardée avec ſes
» meurtriers. On les arrêta tous deux au même
» moment. Ils furent retenus quelque tems en
» priſon: mais malgré toute ma rage, je manquai
» de hardieſſe lorſqu'il fallut inſiſter ſur les preuves
&

» & soutenir la confrontation. Nos domestiques » d'ailleurs s'accordèrent à déposer que le mal» heur qui étoit arrivé leur avoit paru venir d'une » cause naturelle, & les accusés répondant toujours » d'un air ferme aux interrogations, ils vinrent » à bout de me faire passer pour une amante fu» rieuse qui les avoit voulu sacrifier injustement. » Je me trouvai réduite au plus infame état, lors» que mon amant eut obtenu la liberté, & que je » me vis contrainte de le fuir pour me mettre à » couvert de son ressentiment.

» Après tant d'expérience de la foiblesse des » hommes, je demeurai convaincue qu'une belle » femme peut tout entreprendre impunément. » L'affreuse condition dont j'avois trouvé le » moyen de sortir fut bientôt effacée de ma mé» moire. Il ne me restoit d'embarras que pour » mes dettes, qui m'exposoient aux insultes de » plusieurs créanciers. Je pris le parti d'épouser » un soldat (1), après lui avoir fait promettre » de ne se présenter jamais devant mes yeux.

---

(1) C'est l'usage établi à Londres, qu'on n'y fait aucune peine aux femmes mariées pour leurs dettes. Tout retombe sur le dos des maris, du moins lorsqu'ils n'avertissent pas le public que la mauvaise conduite de leurs épouses les oblige à se séparer d'avec elles.

» Deux guinées, dont je lui fis présent, le dis-
» posèrent à suivre toutes mes volontés. A peine
» connut-il mon nom; je puis assurer que de sa
» vie il ne m'a vue qu'à l'église. Plus fière que
» jamais du droit que j'avois acquis de faire
» impunément de nouvelles dettes, j'augmentai
» ma dépense, & je formai une maison qui devint
» le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de jeunes
» débauchés à Londres. J'étois l'idole de ce
» temple profane. Les moindres signes de ma
» volonté étoient des loix souveraines. Mes fa-
» veurs se payoient au poids de l'or. Je ne sais
» quelle idée ceux à qui je les refusois pouvoient
» se faire de ma conduite, mais je n'avois point
» d'explications à donner à mes esclaves. Ce fut
» dans cette brillante saison de ma vie, que je
» liai connoissance avec le jeune.... Il me plut.
» Je m'en fis adorer. Son père, qui fut informé
» de notre commerce, prit la résolution de le
» marier pour le rompre. Il me fut impossible
» de parer le coup, & j'eus le chagrin de voir
» que son épouse étant devenue enceinte, il
» commençoit à se refroidir pour moi. Ma fierté
» ne put souffrir ce changement. Je pris le parti
» de m'en venger sur le fruit de ses nouvelles
» amours, par un breuvage composé que j'eus
» l'adresse de faire présenter à la mère. Il lui fut
» aussi funeste qu'à l'enfant qu'elle portoit dans

» son sein. J'eus quelque regret que ma vengeance » eût été si loin ; je n'en voulois point à la vie » d'une rivale que je redoutois peu sous toute » autre qualité que celle de mère. Cependant, le » retour de mon amant n'en fut que mieux assuré.

» Sa passion, qui avoit repris de nouvelles » forces, dura plus long-tems que la mienne. » Ayant cessé de l'aimer, je me souvins du cha- » grin qu'il m'avoit causé, & je résolus de l'en » punir. Il avoit une belle maison dans le voisi- » nage de Londres, où il m'avoit menée plusieurs » fois, & j'y étois toujours trop peu pour satis- » faire son empressement. J'en connoissois tous » les êtres ; sur-tout le cabinet où son argent » étoit, avec ses bijoux & toutes les pierreries » qui avoient appartenu à son épouse. Je me » levai secrètement pendant la nuit. J'introduisis » dans la maison trois personnes qui attendoient » mes ordres, & qui les exécutèrent avec tant » d'habileté, que non-seulement le cabinet, mais » la plupart des appartemens furent dépouillés de » ce qu'il y avoit de plus précieux. Je me fis le » lendemain un plaisir extrême de la douleur d'un » homme que je commençois à mépriser, parce » qu'ayant cessé de l'aimer, mes yeux s'ouvrirent » tout d'un coup sur ses défauts. Enfin, je l'aban- » donnai.

» Quelque tems après, un françois arrivé nous

» vellement à Londres, me vit à la promenade
» du parc, & me fit connoître par ſes regards & ſa
» conſtance à me ſuivre, qu'il avoit pour moi
» des ſentimens fort paſſionnés. Je lui fis naître
» naturellement l'occaſion de m'aborder. Il la
» ſaiſit en homme verſé dans la galanterie. Ses
» manières étoient pleines de douceur. Il s'ex-
» pliquoit mal en anglois, mais il ſe faiſoit en-
» tendre. Je goûtai ſi fort ſon entretien qu'ou-
» bliant le deſſein que j'avois eu de le tromper,
» je réſolus de faire une liaiſon de tendreſſe avec
» lui. Il m'offrit la main pour me conduire chez
» moi. Je l'acceptai. Ne m'ayant pris d'abord que
» pour une aventurière, il parut ſurpris de la
» beauté de ma maiſon, du nombre de mes do-
» meſtiques, & de la richeſſe de mes meubles.
» Son admiration éclatoit à chaque moment.
» Je vis un homme qui ne ſe poſſédoit plus dans
» le tranſport de ſa joie, & toutes ſes réflexions
» tomboient ſur l'abondance qu'il remarquoit au-
» tour de lui. J'en conclus que malgré l'air de
» diſtinction qu'il ſavoit prendre, il n'étoit point
» accoutumé à fréquenter les grands, ni à vivre
» dans l'opulence. Cette penſée me rendit plus
» retenue. Quoique je ne ſentiſſe point diminuer
» le penchant que j'avois pour lui, je crus devoir
» le mettre à l'épreuve, & m'aſſurer de ſon
» affection juſqu'à un certain point, puiſque

» c'étoit l'unique chose que je m'étois proposée
» d'obtenir. La victoire que je lui avois laissé
» espérer dès le jour même fut différée sous
» quelque prétexte. Il revint le lendemain, & je
» continuai de le recevoir avec tendresse, mais
» sans rien changer à la résolution que j'avois
» prise de ne lui rien accorder. Mes amans ordi-
» naires ne laissèrent pas d'en marquer de la
» jalousie. Je les forçai au silence. Peu-à-peu je
» me fis une affaire sérieuse de ce nouvel enga-
» gement; & soit vanité, soit inclination, je
» voulus être aimée d'un françois pour l'amour
» de moi-même.

» Cependant je n'appercevois point dans ses
» assiduités, & dans les marques même de la
» passion dont il m'entretenoit, ce qui devoit y
» être pour me persuader qu'elles étoient sincères.
» La première réflexion que j'avois faite sur son
» caractère se confirmoit tous les jours par de
» nouvelles preuves. Il étoit intéressé, avide
» du gain dans les moindres parties du jeu,
» grossier lorsqu'il s'emportoit contre la fortune,
» & dans ces occasions aussi peu complaisant pour
» moi que pour les autres. Avec de si mauvaises
» qualités, il ne cessoit point de me paroître aimable.
» Un de ses rivaux me dit un jour qu'ayant pris
» quelques informations sur son compte parmi
» les françois qui sont à Londres, on lui en avoit

» parlé comme d'un miſérable, ſans naiſſance
» & ſans honneur, qui n'avoit point d'autre fonds
» pour vivre que ſa hardieſſe & ſon induſtrie, &
» qui étoit venu à Londres pour fuir le châti-
» ment qu'il avoit mérité en France par mille
» friponneries. Je pris ces accuſations pour au-
» tant de calomnies, inventées par la haine d'un
» amant jaloux. D'ailleurs je ne me ſentois pas la
» conſcience aſſez nette, pour condamner trop
» rigoureuſement la mauvaiſe conduite d'autrui.

» Quelques ſemaines s'étoient écoulées. Je ne
» pouvois plus réſiſter à mon impatience, &
» j'étois déterminée à paſſer par-deſſus toutes les
» raiſons qui m'avoient rendue ſi difficile, lorſ-
» qu'une ſervante de ma maiſon vint m'avertir
» qu'une autre fille, qui ſervoit à ma chambre,
» avoit fait ſecrétement le paquet de ſes hardes,
» qu'elle y avoit fait entrer quantité de choſes
» qui m'appartenoient, & qu'à juger par les liai-
» ſons qu'elle avoit avec le françois qui étoit
» continuellement chez moi, il y avoit beaucoup
» d'apparence qu'elle ſe diſpoſoit à partir avec
» lui. Un coup de foudre m'auroit moins étonnée.
» Je me préparois à traiter ce perfide en amant
» chéri dès la nuit ſuivante. Ma fureur s'enflamma
» au dernier point. Je fis venir la fille de chambre
» en ma préſence. Je lui fis connoître que j'étois
» informée de ſes vols & de ſon deſſein; que je

» pouvois la livrer sur le champ à la justice ; mais
» que je mettois sa grâce à prix, & qu'en me
» faisant l'aveu sincère de sa faute, elle pouvoit
» être assurée du pardon. La crainte lui fit con-
» fesser que le françois l'avoit engagée par mille
» promesses à quitter l'Angleterre avec lui ; que
» le tems de leur départ étoit fixé au lendemain ;
» qu'elle m'avoit dérobé par son conseil tout ce
» qui étoit tombé entre ses mains, & qu'il de-
» voient non-seulement voler ensemble tous mes
» bijoux dès la nuit suivante, mais se défaire de
» moi, s'il arrivoit que je m'éveillasse lorsqu'ils
» entreroient dans ma chambre pour forcer mes
» armoires & mes coffres. Elle se jeta à mes
» pieds après cette confession, en m'assurant
» qu'elle m'avoit toujours aimée, & qu'elle ne
» concevoit point par quel damnable artifice
» elle s'étoit laissé séduire. Je lui pardonnai sans
» autre condition que de cacher au perfide que
» j'étois informée de sa trahison. Je lui ordonnai
» même de prendre avec lui les mêmes manières
» & le même visage, & je m'enfermai seule pour
» méditer sur ma vengeance. Tous mes mouve-
» mens allèrent d'abord à l'assassinat. J'en avois
» commis plus d'un qui ne m'avoient pas paru si
» justes. Mon amour méprisé étoit bien un autre
» aiguillon que l'intérêt. Je conclus la mort du
» traître, & par mes propres mains. Cependant

» en me rappelant tout ce que j'avois souffert » pour lui, je ne trouvai pas juste qu'il mourût sans » m'avoir donné la satisfaction que j'avois désirée. » Je résolus de lui faire passer la nuit avec moi, » & de l'étrangler le matin dans mon lit. Il n'y » avoit d'embarras qu'à cacher mon crime. J'en » vins à bout fort heureusement par le secours » même de ma fille de chambre, qui étoit depuis » long-tems dans ma confiance, & qui m'avoit » prêté la main dans plusieurs aventures de la » même importance. »

Telles furent en partie les dépositions de Molly-Siblis. Le Mémoire fut porté au roi, & quelques jours se passèrent à l'examiner. On étoit dans une impatience extrême de voir la fin de cette scène, lorsqu'on apprit sans autre explication, que la sentence étoit changée, & que Molly-Siblis, au lieu de mourir par la corde, devoit être transportée dans une colonie d'Amérique.

Un changement si peu attendu ne fit qu'augmenter la curiosité du public. Comme on ne s'appercevoit point d'ailleurs que le mémoire eût produit d'autre effet, on étoit fort porté à croire que les amis de la coupable avoient profité du tems pour renouveler leurs sollicitations à la cour, & qu'en faveur du repentir qu'elle marquoit en confessant tous ses crimes, ils avoient obtenu, de la

part du roi, l'adouciſſement de ſa ſentence. Mais un nouvel évènement replongea bientôt tout le monde dans une nouvelle incertitude. Il devoit partir un vaiſſeau pour l'Amérique, chargé d'émigrans de Saltzbourg, & d'un grand nombre d'anglois qui ſe deſtinoient volontairement aux colonies. Molly-Siblis fut menée à bord, pour partir avec eux. La nuit même d'après le jour qu'elle y arriva, une troupe de gens armés & maſqués ſe rendirent au vaiſſeau dans une chaloupe, & l'enlevèrent à force ouverte. Cette violence ne s'étant point paſſée ſans combat, un des raviſſeurs reçut une profonde bleſſure, qui ne lui permit point de ſe retirer avec les autres; de ſorte qu'il demeura priſonnier, ſans que ſes compagnons s'en apperçuſſent. On ne manqua point de faire toutes ſortes d'efforts pour tirer des éclairciſſemens de ſa bouche. Mais il réſiſta ſi conſtamment aux menaces, que pour le punir de ſon opiniâtreté autant que de ſon crime, on lui fit prendre le chemin des îles à la place de Molly. Le bruit ſe répandit qu'il avoit l'air d'un homme de diſtinction, & que les juges qui l'avoient condamné n'ignoroient pas ſon nom, quoiqu'ils euſſent feint de ne le pas connoître.

Ainſi l'heureuſe Molly s'aſſura la vie & la liberté. De quoi les femmes ne triomphent-elles

pas avec les charmes de l'esprit & de la beauté ? Non-seulement Molly se déroba à sa justice, mais sa disgrace avoit mis le public dans ses intérêts, & tout le monde parut se réjouir de sa délivrance. Ce dernier sentiment étoit d'autant plus étrange que personne n'ignoroit ses crimes & le désordre de sa vie.

RELATION D'UN ÉVÈNEMENT FORT EXTRAORDINAIRE.

Quand on lit d'Amadis les faits inimitables,
Tant de châteaux forcés, &c.

On n'a point de regret que ce soient là des fables ; mais on en auroit beaucoup peut-être qu'une relation aussi intéressante que celle qu'on va lire, ne fût pas certaine dans toutes ces circonstances.

L'usage des anglois est comme le nôtre, de faire nourrir leurs enfans à la campagne, par des femmes qui se présentent au hasard, ou du

moins ſur de fort légères recommandations. On ſait à quels inconvéniens cette confiance expoſe ſouvent des parens crédules. Une dame riche & de quelque naiſſance, avoit ainſi livré ſa fille unique, le premier fruit de ſon mariage; & ſe repoſant ſur la bonne foi de la nourrice, qui avoit un enfant du même ſexe, elle n'avoit pas d'autre ſoin que de la payer régulièrement, Quelques mois ſe paſsèrent ſans trouble; mais la nourrice étant morte ſubitement, ſon mari qui étoit un laboureur fort ſimple, & qui n'avoit jamais conſidéré les deux enfans avec aſſez d'attention pour les diſtinguer, ſe trouva dans l'impoſſibilité de reconnoître le ſien. La probité dont il manquoit moins que d'eſprit, le porta bien à confeſſer ſon embarras à ſon curé; mais n'en pouvant recevoir aucune lumière, il prit le parti de les tranſporter tous deux à la ville, & de les préſenter à la dame qui devoit partager ſa peine. Après lui avoir expliqué leur malheur commun, il lui dit avec la même franchiſe, que ſi elle n'avoit pas les yeux plus clairvoyans que lui, il étoit d'avis qu'elle prît celui des deux pour lequel elle ſe ſentoit le plus d'inclination.

En effet, elle n'avoit guère à choiſir d'autre voie. Après avoir tiré bien des conjectures de la reſſemblance de quelques traits avec les ſiens, & du plus ou moins de délicateſſe dans le teint

& la complexion, ces règles ne lui paroissant point assez certaines, il en fallut revenir à celle du penchant qui ne manqua point, comme on se l'imagine aisément, de se déclarer pour la plus jolie des deux filles. Le paysan fut congédié avec celle qu'on lui laissa pour partage. Il l'éleva dans les exercices de la campagne, tandis que l'autre fut traitée avec toute la délicatesse qui convenoit à la condition où le hasard l'avoit fait entrer.

Mais rien n'étant si sujet à changer que les premiers traits de l'enfance, il arriva que celle à qui la fortune avoit fait donner la préférence, devint si laide avant l'âge de quinze ans, qu'on la citoit pour un exemple de difformité dans le quartier. La dame qui passoit pour sa mère fut d'autant plus affligée de cette disgrace que le ciel ne lui avoit point accordé d'autre enfant. Dans le chagrin qu'elle en ressentoit, se rappellant quelquefois l'aventure qui l'avoit rendue sa fille, elle ne put résister à la curiosité de voir celle qu'elle avoit rejetée; & sans communiquer son dessein, elle se fit un jour mener seule dans le village où elle étoit sûre de la trouver. Elle la vit. Si elle n'y remarqua point un prodige de beauté, elle y trouva du moins une figure des plus aimables; des yeux tels qu'on les souhaite à la ville; un teint que l'ardeur du soleil n'avoit

pu ternir, & dont on pouvoit eſpérer encore mieux avec un peu de fortune & de repos; une bouche & des dents qui avoient triomphé de la noirceur & de la groſſiéreté des alimens; enfin, la taille non-ſeulement droite, mais aſſez bien priſe pour paroître noble & dégagée, ſous un habit vil & informe. L'impreſſion de cette vue ſe joignant au dégoût que la Dame avoit pour ſa fille, il ne lui reſta pas le moindre doute qu'elle ne ſe fût malheureuſement trompée dans ſon choix, & que le tendre nom qu'elle avoit accordé à l'autre ne convînt uniquement à celle-ci. Elle ne manqua point d'ailleurs de prendre le trouble que cette penſée lui cauſa pour un avertiſſement de la nature, & l'amour propre ne lui perſuada pas moins aiſément qu'une ſi jolie perſonne avoit beaucoup de reſſemblance avec elle.

Elle l'auroit accablée de careſſes dans le premier tranſport; mais la prudence l'obligeant de garder des meſures, elle ſe contenta de faire appeler le payſan. Elle le prit à l'écart, & ſuivant quelques vues qu'elle avoit formées ſur le champ, elle lui déclara que par de nouvelles lumières dont elle étoit redevable à la bonté du ciel, elle avoit enfin reconnu qu'ils s'étoient trompés tous deux lorſqu'ils avoient réglé le ſort de leurs enfans. Vous avez ma fille, lui dit-elle, que je viens

vous redemander, & je ſuis prête à vous rendre la vôtre. Son deſſein étoit d'abord de ſonder les les diſpoſitions de ce bon homme. Elle les trouva plus favorables qu'elle n'avoit eſpéré. Sa fille étoit un fardeau pour lui; il lui importoit peu qu'elle conſervât ce nom, lorſqu'elle ne devoit le perdre que pour devenir plus heureuſe; & peut-être ſe flatta-t-il que ſa fortune s'étendroit juſqu'à lui. Il conſentit donc tout d'un coup à la première partie de cette propoſition. Mais avec plus de jugement qu'on ne l'en auroit cru capable, il repréſenta qu'il y auroit peu de raiſon & de juſtice à le charger d'un autre enfant, dont il ſavoit fort bien que l'éducation n'auroit pu faire une fille propre au travail.

Comme on ne ſongeoit à rien moins qu'à l'y forcer, & qu'on n'avoit touché cet article que pour s'aſſurer du fond de ſes ſentimens, on eut trop de joie de le trouver de ſi bonne compoſition ſur le ſeul point qu'on avoit à cœur. La jeune fille fut appelée auſſitôt. On eut ſoin de lui donner un air de propreté avant que de la faire paroître; & celui qu'elle avoit pris juſqu'alors pour ſon père, la remit lui-même à la dame qui vouloit être ſa mère, & qui ſe hâta de l'emmener à Londres. Quelques piſtoles laiſſées à ſa place, qui furent regardées comme l'augure de quelque

chose de plus à l'avenir, empêchèrent que sa perte ne fût sentie trop amèrement.

Il n'étoit pas difficile à la dame de Londres d'introduire une étrangère dans sa maison, & de la traiter même avec toutes les distinctions qu'elle pût s'imaginer pour satisfaire sa tendresse; mais comment la faire reconnoître pour sa fille, & quel moyen de la faire entrer dans le droit d'héritage? Son mari qui avoit toujours été dans le secret fut aussitôt consulté. S'étant prévenu du même penchant pour une fille si aimable, il fut d'avis que, sans s'exposer à mettre le trouble dans sa maison, il devoit remercier le ciel de lui donner deux enfans pour un, & les regarder en effet tous deux comme s'ils fussent nés de son mariage. Il n'en avoit point d'autres. Ses richesses suffisoient pour les établir honnêtement. Ce parti lui parut beaucoup plus sûr que celui d'une distinction qui ne pourroit jamais avoir de fondement raisonnable, & qui lui laisseroit toujours sujet de douter s'il ne se feroit point rendu coupable d'une injustice.

Personne ne l'accusa d'avoir manqué de sagesse dans ce raisonnement; mais il falloit prévoir deux difficultés qu'il étoit presqu'impossible d'éviter. L'une du côté de sa femme, qui n'avoit point assez d'empire sur ses sentimens pour tenir la balance si égale entre ses deux filles;

l'autre du côté de celle qui étoit de tout tems en possession de ce titre, & qui n'étoit pas disposée à le partager si légèrement. Dès les premiers jours la faveur de la mère se déclara si visiblement pour la dernière venue, que la jalousie & les murmures éclatèrent bientôt dans la bouche de l'autre. Le mal ne fit qu'augmenter à mesure que sa sœur se forma aux usages de la ville, & que l'art parut relever ses agrémens naturels. Celle-ci se nommoit *Anne*, & l'autre *Sara*. Anne n'abusa point de ses avantages; mais elle ne put empêcher qu'une infinité de jeunes gens ne la trouvassent aimable, & cette observation qui n'échappa point à la malheureuse Sara, fut pour elle un coup mortel. Ne pouvant plus contenir sa haine, elle chercha toutes les occasions de la marquer, sans en excepter même les injures & les outrages.

Ce fut dans un de ces violens démêlés, que la mère à qui Anne avoit eu jusqu'alors assez de bonté pour les cacher, survint au bruit de quelqu'emportement de Sara. La vue de sa fille chérie, qu'elle trouva les yeux en pleurs, & qui ne put lui en déguiser la cause dans ce moment d'amertume, l'émut jusqu'au point de ne plus garder de mesures. Elle apprit à Sara que si elle étoit soufferte dans la maison, c'étoit par une indulgence dont elle n'étoit pas digne; & lui

lui déclarant qu'elle n'étoit que la fille d'un paysan, elle lui donna ordre de respecter désormais celle qu'on lui permettoit encore de nommer sa sœur, mais qui étoit en effet sa maîtresse, & qui lui faisoit trop de grâce en prenant avec elle un nom plus tendre & plus familier.

Sara n'étoit point sans esprit; le poids de l'autorité paternelle l'avoit empêchée d'abord d'examiner avec trop de soin de quel droit on lui donnoit une sœur qu'elle n'avoit jamais connue. Mais se voyant poussée jusqu'à perdre le titre & les droits de sa naissance, elle résolut d'approfondir un mystère si funeste, & de se faire rendre justice à force ouverte. Elle découvrit facilement de quel village sa sœur étoit venue, & les informations qu'elle se procura, l'ayant assurée qu'Anne n'avoit jamais passé elle-même que pour la fille d'un paysan, qui vivoit encore, & qui pouvoit rendre témoignage de sa naissance, elle se persuada de plus en plus que son père & sa mère ne pouvant lui ravir ses droits que par une imposture, il lui seroit aisé de les soutenir malgré eux. L'argent lui manquoit pour les frais des procédures; mais sa hardiesse fut si vivement excitée par le dépit & la haine, qu'elle prit le parti de s'ouvrir à un avocat, moins riche qu'avide de le devenir, en lui promettant de se donner à lui avec toutes

fes efpérances, s'il avoit affez d'habileté pour les faire valoir & pour la venger. Ce motif eut l'effet qu'elle s'en étoit promis. L'avocat qui n'envifageoit que la fortune, fans s'arrêter à la laideur, commença par vérifier fecrètement la naiffance de Sara. Les regiftres de la paroiffe qui portoient fon nom & fon âge, le témoignage des anciens domeftiques de la maifon, à qui l'aventure avoit toujours été foigneufement cachée, la dépofition même des parens & des voifins, tout enfin paroiffant favorable, il ne balança point à recevoir des promeffes dont l'âge ne diminue point la validité en Angleterre; & fe les étant fait confirmer par des gages encore plus certains; il entreprit cette affaire avec toute l'ardeur de la chicane, lorfqu'elle eft animée par l'avarice.

Comme la difficulté rouloit fur deux points, l'un confiftant à prouver la naiffance de Sara, & l'autre à détruire la fuppofition de celle d'Anne, il avoit remis fes obfervations fur celui-ci après l'éclairciffement de l'autre; affez fatisfait d'abord de fe croire certain du principal intérêt qui le faifoit agir, & fur lequel il fondoit toutes fes vues. Cependant le fecond objet demandant auffi fes foins, à peine fe fut-il affuré de Sara, qu'il fe tranfporta lui-même à la campagne d'où Anne étoit venue, pour fe mettre en état par

ses propres lumières de pousser cette partie de son entreprise avec autant de vigueur que l'autre. Mais après en avoir conçu une fort bonne idée sur le rapport de plusieurs habitans du village, quel fut son étonnement, lorsque s'adressant au curé & au paysan même qui passoit pour le père d'Anne, il apprit par un récit fort simple toutes les circonstances de l'ancienne aventure! Il avoit trop de jugement pour ne pas comprendre que dans un cas si singulier, le caprice d'une mère n'avoit pu suffire pour fixer la condition d'un enfant, & que par conséquent l'incertitude étant toujours la même, il ne résultoit rien du premier choix qui fût capable de donner l'exclusion à l'une des filles plutôt qu'à l'autre. Il ne put refuser des louanges à la sagesse & à la bonté d'un père, qui avoit mieux aimé se charger d'un double fardeau, que de s'exposer par une préférence aveugle à priver un enfant de l'état qu'il devoit à la nature. Il prévit même que les tribunaux de la justice ne réformeroient rien à une disposition si raisonnable. L'emportement de la mère contre Sara & la préférence violente qu'elle avoit donnée à l'autre, furent les seuls mystères qui lui parurent capables de l'arrêter; mais les pénétrant encore, il ne douta point que la cause de cet éclat n'eût été quelque querelle passagère; & il s'en crut encore plus assuré, lorsqu'il

fit réflexion qu'il n'en étoit arrivé aucun changement dans la condition présente & dans les espérances des deux filles.

Ainsi revenant à Londres avec moins de satisfaction qu'il n'en étoit parti, il commençoit à craindre de s'être engagé trop loin, & de ne retirer que de la confusion de son entreprise au lieu de la fortune qu'il en avoit attendue. Il trouva de nouveaux sujets de crainte dans une fausse démarche que l'impatience avoit déjà fait faire à Sara. N'ayant pu se contraindre assez pour attendre à sortir de la maison de son père, que les procédures fussent commencées, elle s'étoit retirée chez un de ses oncles qu'elle avoit eu l'adresse de faire entrer dans son ressentiment; & ne gardant aucune mesure, elle avoit déjà fait éclater ses projets de vengeance. L'avocat qui apprit cette fâcheuse nouvelle en arrivant, ne vit point d'autre moyen pour se mettre à couvert du ridicule, que de se rendre aussitôt chez le père & chez la mère, auxquels il confessa l'imprudence qu'il avoit eue de s'en rapporter trop aisément à une fille furieuse. Il ne déguisa pas même ses motifs qui avoient été l'envie de s'enrichir en l'épousant. Le père, homme facile & toujours disposé à traiter ses deux filles avec une certaine égalité, prit si bien cette confidence, que loin de s'offenser contre Sara, il

fut ravi de trouver une occasion de la marier, que sa laideur lui avoit fait craindre de n'avoir jamais. Suivez vos premières vues, dit-il à l'avocat; je lui ferai une fortune qui ne lui laissera point de jalousie pour celle que je réserve à sa sœur. La proposition fut acceptée; on convint que Sara seroit rappelée sans bruit, & que le mariage seroit célébré peu de jours après.

Ce traité supposoit le consentement de Sara, qu'on étoit bien éloigné d'obtenir. Soit honte, soit fureur, elle ne put apprendre ce qui s'étoit passé, sans ressentir plus vivement que jamais l'outrage qu'elle croyoit avoir reçu. Tous les avantages qui lui étoient offerts n'empêchoient point que sa naissance ne demeurât incertaine; elle ne voulut souffrir aucune composition sur cet article, & traitant son avocat de perfide, elle engagea son oncle, qui ignoroit encore les circonstances de l'ancienne aventure, à prendre ouvertement sa cause. Le procès alloit commencer sans ménagement, lorsqu'un nouvel incident changea tout-à-fait la scène.

Anne avoit fait quelques liaisons depuis son séjour à Londres, & d'une connoissance à l'autre, elle étoit parvenue à se lier particulièrement avec la fille du ministre de la paroisse. Il étoit servi depuis quinze ans par une vieille gouvernante, qui n'avoit jamais pensé à quitter une condition

si douce. Un jour que cette femme s'étoit mêlée dans quelqu'entretien de sa jeune maîtresse & de son amie, il lui échappa de nommer le lieu de sa naissance, qui étoit le même village d'où Anne étoit venue. Celle-ci ouvrant l'oreille à un nom qui lui étoit toujours cher, demanda ardemment des explications. Elle en donna elle-même sur quantité de circonstances, dont il étoit surprenant qu'une fille de Londres fût si bien instruite ; de sorte que la gouvernante eut la curiosité de s'informer après son départ comment elle pouvoit les avoir apprises. Le ministre qui n'avoit pu ignorer tout-à-fait l'histoire des deux sœurs, sur-tout depuis que l'avocat avoit consulté ses registres, raconta simplement ce qui étoit venu à sa connoissance. Il fut étrangement surpris d'entendre dire à sa gouvernante qu'elle étoit en état de donner bien des lumières sur ce qui paroissoit si obscur, & qu'ayant été la meilleure amie de la nourrice, elle se souvenoit de l'avoir aidée dans une opération dont les traces devoient encore subsister, & lèveroient nécessairement toutes les incertitudes. Elle assura là-dessus son maître, que la nourrice dont elle lui dit le nom, ayant reçu de Londres un enfant nouveau-né qu'elle s'étoit chargée de nourrir, & s'en trouvant un du même sexe, l'embarras où elle craignoit d'être

tôt ou tard pour les diſtinguer, lui avoit fait prendre le parti de marquer l'un des deux dans quelqu'endroit du corps où cette marque fût ſecrète & ſans danger; que s'étant ouverte à elle en lui demandant ſon ſecours, elles avoient fait rougir enſemble un petit anneau de fer qu'elles avoient appliqué ſur la plante du pied droit de la petite étrangère, & qu'il étoit impoſſible qu'une figure ſi bien imprimée fût diſparue tout-à-fait. Je quittai le village quelques ſemaines après, dit-elle, & n'y ayant eu depuis aucune communication, je n'ai ſu ni la mort de ma voiſine, ni le ſort des deux enfans.

Une preuve de cette nature étoit ſi claire & ſi déciſive, que la chicane n'y pouvoit rien oppoſer. Le miniſtre qui ne croyoit point que l'amour des biens céleſtes auxquels ſa profeſſion l'obligeoit particulièrement, pût l'empêcher d'en avoir un peu pour ceux de ce bas-monde, réſolut de faire ſervir cette connoiſſance à l'établiſſement d'un de ſes frères, & jeune officier, mieux pourvu de mérite que de bien. Il ordonna le ſilence à ſa fille & à ſa gouvernante; & s'étant rendu chez celui qui paſſoit pour le père des deux demoiſelles, il lui dit naturellement qu'ayant entendu parler du déſordre qui étoit prêt d'éclater dans ſa famille, il venoit lui en offrir le remède; mais que ſans avoir recours à l'artifice pour

s'assûrer le prix du service qu'il vouloit lui rendre; il lui déclaroit qu'en lui faisant reconnoître sa fille à des marques certaines, son espérance étoit de l'obtenir en mariage pour son frère. Cette ouverture ne fut pas d'abord reçue avec autant de joie qu'il s'en étoit flatté. La mère tremblant qu'un éclaircissement, de quelque nature qu'il fût, ne se trouvât pas favorable à sa chère Anne, répondit froidement qu'il étoit bien tard pour espérer des certitudes qu'elle n'avoit pu se procurer dans l'espace de quinze ans; qu'elle se contentoit de celles qu'elle tiroit de son inclination, & que personne d'ailleurs n'avoit droit de se plaindre, lorsque les deux enfans étoient traités sur le même pied. Le mari, sur qui l'habitude de voir Sara faisoit presque autant d'impression que son penchant pour Anne, ne parut pas plus empressé; & loin de penser à se délivrer de l'une ou de l'autre, il pria le ministre d'employer l'autorité que lui donnoit son caractère, pour arrêter l'entreprise de Sara, qui vouloit se perdre par un éclat inutile. A l'égard du mariage proposé, comme la naissance du ministre étoit de quelque distinction, & le mérite de son frère fort connu, on ne marqua point d'éloignement, pourvu qu'Anne n'en eût point pour le mari qu'on lui offroit.

Si cette réponse ne satisfit point absolument

le miniſtre, elle ne lui ôta pas l'eſpérance de réuſſir par une autre voie. C'étoit beaucoup d'avoir obtenu le conſentement du père & de la mère pour le mariage qu'il méditoit; mais comme il ne le ſouhaitoit lui-même qu'autant que la naiſſance d'Anne deviendroit certaine, & qu'il croiroit donner à ſon frère une femme riche & bien née, il réſolut de ſe procurer la certitude qu'on refuſoit de recevoir. Anne étoit ſouvent avec ſa fille; il prit une de ces occaſions pour lui parler du doute où elle étoit de ſon ſort, & la voyant bien échauffée par l'offre qu'il lui fit de l'éclaircir ſecrètement, il n'y mit point d'autre condition que ſon mariage avec ſon frère. Elle l'avoit aſſez vu pour le trouver aimable. Son conſentement fut donné ſans violence; après quoi le miniſtre la pria de ſe déchauſſer, & prenant lui-même ſa jambe, il chercha la marque qui devoit éclaircir tous les myſtères. Anne ſe défia tout d'un coup de ce qu'il cherchoit, parce qu'elle connoiſſoit cette marque; & comme elle ignoroit encore ſi c'étoit le ſigne de ſon bonheur ou de ſon malheur elle tomba évanouie de frayeur, & ne revint à elle-même qu'au bruit des applaudiſſemens du miniſtre, qui ne put modérer ſa joie en voyant ſes eſpérances heureuſement remplies. La gouvernante fut appelée au même moment; elle répéta les explications qu'elle avoit déjà données

à son maître, & elle vérifia elle-même la marque, qui se trouva exactement conforme à son témoignage.

Le premier mouvement d'Anne l'auroit portée à découvrir cette heureuse aventure à sa mère, si le ministre n'eût exigé de sa reconnoissance qu'elle lui laissât le ménagement d'une si agréable ouverture. Sa crainte étoit que le mariage de son frère n'en devînt plus difficile. Il retourna chez le père, pour se hâter de lui faire renouveler sa parole aux premières conditions; & le pressant de conclure la cérémonie, il la fit célébrer en effet peu de jours après. Mais à peine eut-il obtenu ce qu'il avoit désiré, que suivant sa propre ardeur autant que celle de sa nièce, il prit le père & la mère en particulier, pour lui communiquer une découverte à laquelle ils s'attendoient peu. Ils en furent ravis jusqu'au transport, & la mère ne vouloit pas différer un moment à publier sa joie. Cependant la bonté & la prudence du père lui firent concevoir tout d'un coup quel alloit être le désespoir de la malheureuse Sara : il ne put étouffer ce sentiment de tendresse, & voulant lui assurer du moins un état honnête & tranquille, il demanda le tems d'exécuter un projet qui lui venoit à l'esprit.

Ce fut d'aller trouver Sara chez son oncle, & de lui apprendre que son sort étoit réglé par des

preuves ſans réplique, en l'aſſurant néanmoins que loin de l'abandonner, il étoit toujours réſolu de lui faire la dot qu'il lui avoit deſtinée, ſi elle vouloit renoncer à des pourſuites inutiles, & prendre modeſtement le parti d'épouſer l'avocat. Il ne perdit pas un moment. Sara reçut ſon diſcours avec un torrent de larmes, & ne voyant plus de jour à l'eſpérance, elle parut ſe ſoumettre à tout ce qu'on lui propoſoit. L'avocat, qui n'avoit point changé de ſentiment, reçut avec joie l'avis qu'on lui donna de ſe rendre à l'égliſe. Ils furent mariés, & le père remplit ſes engagemens de bonne grâce.

Le miniſtre, la mère & les deux familles, qui entrèrent dans les mêmes ſentimens, n'ayant guère tardé à répandre le bruit de cette aventure, chaque circonſtance qui revint aux oreilles de Sara, fut pour elle un coup mortel. Son mari même contribua à l'augmentation de ſes chagrins par des marques de dégoût qui n'étoient peut-être que l'effet de ſa laideur, mais qu'elle prit pour un reproche mépriſant de la baſſeſſe de ſa naiſſance. Elle paſſa ainſi quelques mois dans une langueur qui étoit capable d'exciter la pitié. En vain le père & la mère d'Anne, qui n'avoient pas perdu pour elle une certaine affection que leur erreur même leur avoit inſpirée, s'efforcèrent-ils de la conſoler par leur careſſes & leurs bienfaits.

Elle évitoit leur présence; & celle d'Anne étoit encore un tourment plus insupportable; le seul nom de cette heureuse rivale la jetoit quelquefois dans des transports dont on ne pouvoit attendre que des suites funestes. Enfin, six mois après son mariage, on la trouva pendue dans sa chambre, avec un billet près d'elle qui paroissoit écrit le même jour, dans lequel elle reprochoit amèrement ses malheurs à la fortune. N'ayant point laissé d'enfans à son mari, il se trouva obligé de restituer son bien, quoique sous prétexte qu'elle n'étoit point la fille de celui que le public avoit cru son père, il employât toutes les ressources de la chicane, pour prouver que ce qu'elle avoit reçue à titre de dot, devoit être regardée comme un simple présent dont il devoit demeurer le possesseur. Le père, homme riche & libéral, ne se seroit pas porté à cette rigueur contre l'avocat, s'il n'eût voulu punir la dureté avec laquelle il avoit traité sa femme; & dans un pays où les morts volontaires seroient moins fréquentes, peut-être l'auroit-on soupçonné d'avoir eu part à sa mort.



HISTOIRE INTÉRESSANTE DE DEUX INCONNUS.

ON vit arriver à Amſterdam & deſcendre dans une hôtellerie du *Neſſ* une dame dont la figure annonçoit une perſonne de diſtinction. Son équipage y répondoit. Pluſieurs domeſtiques qui la ſuivoient s'empreſſoient autour d'elle. Un homme aſſez bien mis, mais qu'on ne prenoit à la phyſionomie que pour ſon premier domeſtique, lui donna la main, prit ſoin de la faire loger commodément, & lui rendit tous les ſoins qui marquent beaucoup de reſpect & d'attachement. Le premier repas ſe fit avec une ſorte d'oſtentation. Les domeſtiques ſervoient avec ordre, & celui qu'on avoit pris pour l'écuyer ſe mit à table avec la dame. Tout le reſte du jour ſe ſentit d'un air de grandeur dans la dépenſe & dans les manières. Cependant, dès le lendemain, l'équipage & les domeſtiques furent réformés. Ceux-ci partirent fort bien payés, & ſi on leur faiſoit quelque queſtion ſur le nom de leur maîtreſſe, ſur le lieu d'où

ils venoient & ſur les motifs de leur voyage, ils répondoient qu'ils ignoroient à qui ils avoient appartenu, qu'on les avoit loués à Paris pour faire le voyage de Hollande, que celui qu'on prenoit pour un écuyer s'étoit fait nommer M. le Baron pendant la route, & que la dame, quelque rapport qu'on voulût ſuppoſer entr'eux, prenoit le nom de Madame la Baronne.

On étoit donc libre de les regarder ou comme époux, ou comme amans. L'un ou l'autre de ces deux titres leur convenoient, puiſqu'ils paſſoient la nuit enſemble, & que leurs affaires, leur dépenſe & tous leurs autres intérêts étoient conſtemment les mêmes. Cependant, après s'être défaits de toute leur ſuite, ils prirent pour ſeul domeſtique une ſervante Hollandoiſe, dont le miniſtère étoit encore partagé par le ſoin d'un enfant de quinze mois qu'ils avoient avec eux. Ils reſſerrèrent leur dépenſe. Ils paſſoient les jours entiers dans leur appartement, ſans la moindre communication; civils d'ailleurs pour les gens de l'hôtellerie, doux pour leur ſervante, attentifs à ne pas cauſer d'incommodité à leurs voiſins.

J'étois (1) du nombre. Un ſéjour de trois

(1) C'eſt M. l'abbé Prevoſt lui-même. On le laiſſe parler, & la relation n'en ſera que plus agréable dans ſa bouche.

mois que j'avois fait dans la même hôtellerie, m'avoit mis en liaison avec quelques autres étrangers qui s'y trouvoient logés. Ce que j'appris de mes nouveaux voisins, & plus que tout le reste leur douceur & leur politesse, me fit naître quelque désir de les voir. Je me figurai que par quelques motifs qu'ils eussent été amenés en Hollande, ce ne pouvoit être que faute d'amis & de connoissances qu'ils demeuroient comme ensévelis dans leur solitude. Je leur fis offrir ma visite par notre hôte commun. Ils l'interrogèrent beaucoup sur mon caractère & mes occupations, & satisfaits ou non des explications qu'ils reçurent, non-seulement ils acceptèrent mes offres, mais le Baron se hâtant de me prévenir, vint me prendre chez moi pour me présenter à la dame. Je les voyois pour la première fois. Le portrait qu'on m'avoit fait du Baron me parut assez juste : un homme de quarante ans, d'une taille haute & épaisse, la physionomie commune, mais avec un air de bonté néanmoins qui intéressoit tout d'un coup en sa faveur; parlant mal notre langue, & né, comme je le remarquai aussi-tôt à son langage, dans quelque partie de l'Italie. Les manières d'ailleurs assez douces & assez polies pour faire juger que de quelque condition qu'il fût, il avoit reçu une fort bonne éducation. A l'égard de la dame, tout ce qu'on m'avoit dit de sa figure &

de l'air de nobleſſe qui éclatoit dans ſes moindres manières, me parut inférieur au témoignage de mes propres yeux. J'ai vu peu de femmes auſſi belles & auſſi bien faites. Elle ne parloit pas notre langue avec plus d'exactitude que le Baron, quoiqu'ils ſe fiſſent entendre tous deux fort aiſément. Mais ce que je découvris par ſon accent, auſſitôt que par ſon aveu, c'eſt qu'elle étoit Allemande. Ils me dirent qu'ils venoient d'Italie, qu'ils avoient paſſé quelques mois à Paris, & qu'ils ſe propoſoient de faire un long ſéjour en Hollande. C'eſt l'unique éclairciſſement qu'on ait jamais eu ſur la ſource de leur aventure.

Notre commerce devint tout d'un coup fort étroit. Je trouvai dans ces nouveaux amis une droiture & une bonté admirable de caractère. Il étoit vrai, comme je l'avois penſé, qu'ils ne gardoient leur ſolitude que parce que ſans connoiſſances ils n'avoient aucune occaſion d'en ſortir. Ils ſe ſuffiſoient d'ailleurs à eux-mêmes, & pendant pluſieurs mois que je les vis avec beaucoup de familiarité, je ne m'apperçus jamais d'aucune altération dans leur humeur. Je leur procurai la connoiſſance de deux perſonnes fort aimables, qui augmentèrent l'agrément de notre liaiſon. Tout le tems que je ne donnois point à mes occupations ſe paſſoit chez eux. Quoiqu'ils paruſſent vivre avec beaucoup d'épargne, ils nous donoient

donnoient quelquefois à dîner fort honnêtement. Nous les traitions à notre tour, & quoique nous n'entreprissions point de pénétrer leur secret, nous ne laissions point échapper une occasion de leur offrir nos services, en leur faisant entendre que nous étions capables de zèle & de discrétion.

Il étoit impossible de ne pas nous livrer quelquefois à nos conjectures; mais n'ayant aucun fondement pour les appuyer, nos jugemens n'en étoient pas moins incertains. Divers bruits qui se répandirent jusqu'à la bourse, ne servoient qu'à nous embarrasser par leur opposition. Les uns assuroient que le baron n'étoit qu'un maître d'hôtel italien qui avoit enlevé la fille d'un ambassadeur allemand à la cour de Rome. Nous le crumes pendant quelques jours jusqu'à ce qu'un autre bruit le fit passer pour un prélat romain qui étoit venu se réfugier avec sa maîtresse dans un pays de liberté. Il ignora tout ce qu'on publioit, & si je n'avois pas assez de lumières pour détruire ce qui ne me paroissoit point à son avantage, je m'efforçai du moins de le réparer par le témoignage que je rendois de tous côtés à ses mœurs & à son caractère.

Cependant, après plusieurs mois d'une vie fort tranquille, nous découvrîmes sur le visage & dans l'humeur du baron des marques sensibles de tristesse & d'inquiétude. Il se fit long-tems violence pour les



déguiſer ; mais il paroiſſoit un air de contrainte juſques dans ſa joie ; & fort ſouvent il ſe diſpenſoit, ſous divers prétextes, de la petite aſſemblée que nous avions formée régulièrement. La baronne ne ceſſa point d'en être, & ſe chargeant des excuſes de celui qui paſſoit pour ſon mari, elle lui attribuoit des affaires qui l'occupoient néceſſairement. Il fit divers voyages, dont le plus long ne dura pas plus de quatre jours. Le plaiſir qu'il avoit apparemment de revoir ſa femme lui rendoit toute ſa bonne humeur à ſon retour ; mais il retomboit dès le lendemain dans ſa mélancolie. La baronne n'en étoit pas plus exempte, quoiqu'elle réuſsît mieux à cacher la ſienne. Je la ſurpris plus d'une fois dans une rêverie ſi profonde, qu'elle ne m'avoit point entendu ouvrir ſa porte, & lui en ayant fait un jour quelque reproche, dans l'abſence de ſon mari, je fus extrêmement étonné de voir auſſitôt couler ſes larmes. La diſcrétion m'empêcha de lui en demander la cauſe, & je feignis de ne l'attribuer qu'à l'abſence du baron. Je raiſonnois dans cet intervalle avec mes amis, ſur des apparences qui confondoient notre pénétration. Nous nous ſerions imaginé qu'il étoit queſtion de quelqu'embarras de fortune, ſi la multitude de bijoux précieux que nous connoiſſions à la baronne ne nous eût perſuadés qu'ils étoient fort éloignés de ſe trouver dans la néceſſité. De calcul fait, en

montres d'or, en tabatières, en étuis, &c. nous avions vu entre elle & son mari la valeur de plus de dix mille florins, & la vie frugale à laquelle ils s'étoient réduits pouvoit leur faire de cette seule somme un fond suffisant pour deux années. Cependant comme deux personnes, qui peut-être ne s'étoient jamais vues à cette sorte d'épreuve, pouvoient manquer d'attention pour les ressources qu'ils avoient dans leurs propres mains, nous délibérâmes si nous ne devions point sonder le baron de ce côté-là, & lui offrir même tout ce que la médiocrité de notre fortune nous permettoit de faire en commun pour soutenir la sienne. Mais j'avoue qu'étant chargé de cette commission par mes deux amis, je n'eus point la force de lui faire une ouverture dont j'appréhendois qu'il ne pût s'offenser. Je me bornai à des offres générales de service, & je ne fus précis que dans les protestations de zèle & d'amitié.

La suite nous persuada que ce n'étoient point des nécessités de fortune qui causoient l'inquiétude du baron. Il arriva dans cet intervalle un gentilhomme moscovite à Amsterdam, qui forma quelque liaison avec nous par une rencontre de pur hasard. Il vit la baronne; il en devint amoureux, & ses assiduités furent continuelles auprès d'elle. Nous nous étions fort observés, mes amis & moi, dans la conduite que nous avions tenue avec une

femme si aimable; de sorte qu'il nous parut fort étrange qu'un moscovite, qui n'avoit pour toute recommandation que beaucoup d'argent & d'effronterie, vînt attaquer à nos yeux un cœur pour lequel nous n'aurions pas eu moins de goût que lui, si la bienséance & l'amitié n'eussent servi de frein à notre inclination. Cependant, comme c'étoit l'affaire du baron, nous supportâmes ce spectacle sans murmurer; & nous avions d'ailleurs une trop haute opinion de la fidélité de sa femme, ou si l'on veut de sa maîtresse, pour la croire capable de prêter l'oreille aux séductions d'un amant.

Nous en étions à ce point, lorsque le baron se crut obligé de quitter Amsterdam pour un voyage qui ne devoit pas durer plus que le précédent. Nous fûmes témoins des efforts que la baronne fit pour l'arrêter ; & sans pénétrer le secret de leurs affaires, nous jugeâmes qu'une faveur demandée avec tant d'instances supposoit des raisons fort importantes. Elle ne put lui faire changer de dessein, mais il lui promit d'être de retour le jour suivant. Ses larmes durèrent long-tems. Nous nous retirâmes, après avoir employé bien des soins pour la consoler; il étoit cinq heures après midi. Je sortis de chez moi pour n'y rentrer que fort tard. J'appris en arrivant que madame la baronne étoit dans les transes

de la mort, & qu'on la ſoupçonnoit de s'être empoiſonnée. Elle avoit fait acheter vers les huit heures une doſe de ſublimé, ſans avoir expliqué l'uſage qu'elle en vouloit faire. Elle s'étoit renfermée ſeule après ſouper, & les pointes de la douleur l'avoient forcée de jeter des cris qui avoient attiré ſes voiſins. Ses plaintes ne regardoient qu'une colique dont elle prétendoit ſouffrir mortellement. On la traita dans cette ſuppoſition. Mais les progrès du mal étant ſenſibles, on trouva par divers éclairciſſemens qu'il devoit venir d'une autre cauſe. Elle mourut ſans en faire l'aveu, & l'unique ſoin qu'elle prit en mourant, fut de recommander à ceux qui lui offroient leur ſecours de ménager ſon mari, & de pas laiſſer ſon enfant dans le beſoin. Une ſi tragique aventure fit l'entretien de tout le monde, & chacun entreprit de l'expliquer. L'opinion qui prévalut d'abord, fut que le baron l'avoit abandonnée, & que ſe croyant ſans ſupport & ſans eſpérance dans un pays étranger, elle avoit choiſi la mort comme le plus court chemin pour ſe délivrer de ſes peines. On demeura dans cette idée juſqu'au lendemain au ſoir, que le baron vint diſſiper par ſon retour une ſi miſérable conjecture. Quelques perſonnes de ſa connoiſſance qui ſe trouvèrent à la porte de l'hôtellerie, lui donnèrent ſi adroitement le change, que ſous le

prétexte d'une affaire importante où son secours leur étoit nécessaire, ils le conduisirent dans une autre maison pour lui déclarer sa perte. Les transports auxquels il s'abandonna détruisirent encore mieux les soupçons qu'on avoit eus de son voyage. Il ne parla que de désespoir & de mort. On se saisit de son épée; mais demandant du poison, un poignard, & tout ce qui pouvoit servir à le délivrer promptement de la vie, il alla jusqu'à faire mille efforts pour se précipiter par une fenêtre. Enfin, au défaut de toutes les voies qu'il cherchoit pour mourir, il trompa ceux qui l'observoient, & s'élançant tête baissée contre le mur de la chambre, il se seroit blessé mortellement, si l'épaisseur de la tapisserie n'eût diminué la violence du coup.

On fut attentif aux moindres expressions de sa douleur, pour en recueillir quelque lumière sur le fond de son aventure. Mais il ne se trahit par aucune indiscrétion. Huit jours qu'on le força de passer dans la maison où il s'étoit laissé conduire, ne mirent point de changement dans ses dispositions. Il parloit encore d'aller se tuer, ou mourir de douleur sur le tombeau de sa malheureuse compagne, & ses larmes couloient avec la même abondance qu'au premier moment. Cependant, l'intérêt de son fils qu'on lui remit devant les yeux parut faire enfin quelque impres-

ſion ſur lui. Il promit de renoncer aux réſolutions violentes, & de ne pas faire un mauvais uſage de ſa liberté. L'ayant obtenue à cette condition, il employa le peu de jours qu'il paſſa dans la ville, à vendre tous les bijoux de la baronne & les ſiens, pour faire un fonds qui pût engager quelqu'un à ſe charger du ſoin de cet enfant. Il eut même la prudence d'y intéreſſer le magiſtrat, en le mettant ſous ſa protection, & lorſqu'il ſe fut acquitté d'un devoir ſi juſte, il partit ſans avoir pris congé de perſonne.

Ceux qui avoient été témoins de ſes tranſports, & qui l'avoient fait conſentir ſi difficilement à faire une eſpèce de trève avec ſon déſeſpoir, jugèrent qu'il étoit allé finir ſa vie par quelque révolution violente. Et combien d'autres commentaires la malignité du public ne fit-elle point ſur la mort de la baronne! Ce qui m'en eſt reſté dans l'eſprit fera juger quelle foi ces miſérables explications devoient obtenir. On prétendoit que le moſcovite, qui étoit amoureux d'elle, étoit rentré dans ſa chambre ſans qu'elle s'en fût apperçue, & que l'ayant ſurpriſe ſur ſon lit, qui étoit placé effectivement dans une alcove fort obſcure, il l'avoit trompée ſi adroitement qu'elle s'étoit crue d'abord entre les bras de ſon mari. Il eſt inutile d'ajouter les circonſtances d'un fait que je regarde comme une impoſture. Cepen-

dant, on prétendoit expliquer par-là les efforts qu'elle avoit faits pour retenir le baron. C'étoit, disoit-on, la défiance qu'elle avoit de son propre désespoir, &c. Mais à moins qu'on n'eût appris du moscovite même une aventure si mal concertée, de qui l'auroit-on pu savoir ? Il est vrai seulement que ce gentilhomme, presque aussi touché que le baron, de leur perte commune, quitta la Hollande.

Il y a plusieurs années que cet événement tragique est arrivé. J'ai appris depuis que le baron, dont on n'avoit point enttendu parler dans un si long espace, s'étoit fait revoir à Amsterdam, & qu'il y étoit arrivé dans une mauvaise situation. Il portoit encore le même habit qu'il avoit en quittant cette ville, mais si usé & si mal en ordre, qu'il ne paroissoit point que depuis son départ il pût en avoir porté d'autres. Il n'évitoit point la vue de plusieurs personnes qu'il avoit connues ; &, sans s'ouvrir plus qu'il n'avoit fait sur l'origine de ses malheurs, il confessoit que depuis qu'il avoit quitté la Hollande, il avoit vécu dans un couvent de Westphalie. Son fils, qu'il avoit retrouvé dans les mains de ceux à qui il l'avoit confié, lui avoit fait rappeler des souvenirs qui lui avoient encore arraché quelques soupirs. Mais, paroissant fort satisfait du soin qu'on avoit pris de son éduca-

tion, il avoit recueilli le reste de la somme qu'il avoit laissée à ses curateurs. Elle s'étoit trouvée suffisante pour lui faire un présent honnête, & pour le mettre en état lui-même de retourner apparemment dans sa patrie.

TRIOMPHE
D'UNE FEMME
Sur un Adversaire de son sexe.

UNE femme tendre, mais d'une humeur fort impérieuse, écrivoit dans ces termes à son amant, sur le visage duquel elle avoit vu quelques traces de chagrin. « Vous êtes triste, & » j'en ignore la cause. Est-ce là l'empire que j'ai » sur votre cœur? Apprenez-moi au plutôt de » quoi il est question. Je verrai si je dois vous » permettre de vous affliger, & en attendant je » vous le défends. »

On demande s'il est d'un homme d'honneur & d'un homme raisonnable, à quelque degré qu'on suppose sa passion, de laisser prendre ces marques d'empire à une maîtresse, & d'en faire la règle de sa conduite. Cette question parut

assez importante pour occuper, il y a quelque tems, les plus beaux esprits de Londres; & dans un pays où la complaisance pour les femmes est sans bornes, il se trouva bien des gens qui ne laissèrent pas de se déclarer contre elles. Leurs principales raisons étoient prises de la dignité de l'homme, qui ne lui permet pas de renoncer au rang de supérieur & de maître, qu'il a reçu du Créateur; & de la nécessité absolue dont il est pour la société, c'est-à-dire, également pour l'intérêt des femmes & des hommes, que celui des deux sexes qui est chargé par l'ordre de la nature de veiller à la sûreté commune, conserve toujours sur l'autre l'autorité que demande un soin si difficile. Les partisans de l'opinion opposée ne manquèrent pas de traiter ces deux raisons d'argumens *Turcs*, qui vont à l'humiliation d'un sexe charmant & à la ruine des plus doux plaisirs. On s'échauffa des deux parts. Les écrits commençoient à se grossir d'injures, autant que de preuves & de raisonnemens, lorsque le hasard fit découvrir une aventure qui décrédita beaucoup le principal adversaire des femmes, en le faisant soupçonner de mauvaise foi.

Milord L..... qui avoit pris beaucoup de part à cette querelle, étant à la maison de campagne d'un de ses amis, se trouva un jour forcé par quelqu'insomnie de se lever aussitôt que le soleil;

c'est-à-dire, si matin, que ne trouvant personne qui voulût imiter sa diligence, il prit le parti de faire seul quelques tours de promenade pour éviter l'ennui. Il connoissoit peu les environs; mais ne se défiant point qu'il pût s'égarer dans un lieu qui n'est qu'à quelques milles de Londres, il se livra insensiblement au plaisir de parcourir un des plus beaux cantons de Middlesex. On sait qu'une des propriétés de l'Angleterre est d'être en tout tems couverte de verdure. La terre & les arbrisseaux se disputent l'éclat de cette couleur; & comme tous les champs y sont environnés de haies, qui ne sont jamais sans feuillage, on les prendroit pour autant de jardins, qui conservent le même agrément dans toutes les saisons. Milord L...... ne se lassant point de pénétrer de tous les côtés où il remarquoit des ouvertures, s'écarta beaucoup dans l'espace d'une heure, & s'apperçut enfin qu'il ne lui seroit pas aisé de retourner sur la même route. Il rit de son imprudence. Cependant ayant jeté les yeux de toutes parts, il apperçut à quelque distance le sommet d'une maison. Il en prit le chemin, pour finir tout d'un coup son embarras. La croyant une métairie, son dessein étoit d'y demander un guide. Mais il distingua bientôt, malgré la simplicité du bâtiment, que ce devoit être quelque lieu de plaisir, & que la

solitude où elle étoit située n'avoit point empê-ché qu'on n'eût pris beaucoup de soin pour l'embellir. Cependant la propreté & le bon goût y éclatoient plus que les richesses. Les environs n'étoient que des prairies, telles qu'on vient de les représenter, & l'on n'avoit pas eu besoin d'y prêter des ornemens à la nature. L'avant-cour étoit un de ces beaux *boulingrins*, qui se trouvent dans toute perfection en Angleterre, soit parce que l'herbe y est propre d'elle-même à les former, soit parce que les Anglois qui en sont les (1) inventeurs, & qui en font un autre usage que nous, réussissent mieux à leur donner cet air perpétuel de netteté & de fraîcheur qui en fait des promenades délicieuses. La cour étoit séparée du boulingrin par un mur, & n'avoit pas plus de longueur que la face du bâtiment, dont tout le corps consistoit en un pavillon allongé par deux cabinets irréguliers qui le terminoient de chaque côté. A la porte de la cour, s'offroient deux cabinets de verdure, dont le feuillage étoit mêlé de fleurs; & comme il ne parois-

(1) C'est ordinairement un quarré spacieux, couvert d'herbe très-menue & très-basse, dont la surface est unie comme une glace, & qu'on a soin d'entretenir dans cet état, en y faisant passer tous les matins un cylindre de fer ou de marbre. Ces lieux sont très-célèbres en Angleterre par les parties de boule qui s'y font entre les plus grands seigneurs.

soit aux environs nulle trace de chevaux & de voitures, on auroit pris cette face de la maison pour celle du jardin. La suite du récit fera connoître d'où cette description est tirée.

Milord L..... admira quelque tems un si beau lieu, & n'étant pas moins surpris du silence qu'il y voyoit régner, il entra dans un des cabinets de la porte pour s'y reposer un moment. A peine étoit-il assis, qu'il apperçut à l'entrée du boulingrin une jeune dame qui revenoit seule des prairies, & qui s'avançoit vers la maison. On s'attend peut-être à la description de ses charmes, qui ne finiroit pas sitôt que celle du lieu; mais il suffira de se la représenter comme une des plus belles personnes du monde. Elle étoit vêtue avec négligence plutôt qu'avec simplicité; car sans le moindre air de parure, son habillement étoit riche, & le désordre même dans lequel il paroissoit, lui donnoit un air de noblesse, par le peu de cas qu'elle sembloit faire de l'ornement. Sa tête étoit couverte d'un chapeau rond, à l'angloise, qui ne diminue pas, comme on sait bien, l'éclat du teint, ni la finesse des yeux. Elle portoit dans une corbeille différentes fleurs qu'elle avoit cueillies dans les champs voisins; & ne se croyant vue de personne, elle marchoit d'un pas lent, comme ensévelie dans une profonde méditation.

L'admiration du ſeigneur anglois ne faiſant qu'augmenter, il réſolut de ſe tenir caché dans le cabinet pour jouir plus librement d'une ſi belle vue. Son deſſein étoit d'attendre que la dame fût entrée, & de chercher quelqu'un de qui il pût apprendre ſon nom. Mais la fatigue d'une longue promenade la tenta elle-même de ſe repoſer en arrivant à la porte. Elle s'aſſit dans le ſecond cabinet, ſans remarquer que l'autre fût occupé. Après s'être amuſée quelques momens avec ſes fleurs, elle tira un ouvrage de broderie, qui étoit auſſi dans ſa corbeille, & elle ſe mit à travailler avec aſſez d'attention; mais paroiſſant tout d'un coup rappelée à elle-même par quelque nouvelle penſée, ſes mains devinrent immobiles ſans quitter leur ouvrage, & elle ſe livra toute entière à ſa diſtraction. Un quart-d'heure ſe paſſa ſans qu'elle parût ſe détacher un moment de l'objet qui fixoit ſon imagination. Enfin, jetant ſa toile dans la corbeille, elle étendit le bras, comme l'on fait en ſortant du ſommeil, & elle ſe mit à réciter d'un ton paſſionné quelques vers d'une tragédie angloiſe (1) dont voici le

(1) Ils ſont d'une tragédie nommée *Oronoko*, qui eſt fort eſtimée pour la force du ſentiment. Voici les vers anglois :

This little ſpot of ground is dearer to me
Than my great father's unbonded Kingdom, &c.

fens : « Ce petit efpace de terre a plus de char-
» mes pour moi que les vaftes états de mon
» père. Les bornes de mes défirs font plus
» étroites encore que celles de mes regards.
» On ne cherche point le bonheur au dehors,
» quand on peut le trouver en foi-même, &
» dans ce qu'on pofsède fans partage & fans
» alarmes, &c. »

Milord L..... auffi étonné de ce qu'il entendoit que de tout ce qu'il avoit vu, oublia que le moindre mouvement pouvoit le trahir. Quelque bruit qu'il fit fans y penfer, avertit la dame qu'elle étoit écoutée, & la fit fortir auffitôt pour favoir de qui. Elle apperçut le Milord qui n'étoit pas d'une figure à lui caufer de l'épouvante; & le reconnoiffant à plufieurs marques pour un homme au-deffus du commun, elle reçut civilement les excufes qu'il lui fit de l'avoir interrompue. L'entretien fe lia par le récit de l'inquiétude où il s'étoit trouvé fur fa route, & de l'embarras où il étoit encore pour regagner le lieu d'où il étoit parti. Elle eut la politeffe de lui offrir des rafraîchiffemens. Il ne fe fit pas preffer pour les accepter. La porte s'ouvrit, & tout ce qu'il apperçut en entrant confirma l'idée qu'il avoit prife de cette élégante demeure. La cour étoit une autre efpèce de jardin, par fes compartimens & fes embelliffemens de verdure.

Plusieurs statues achevoient de l'orner. Pour l'intérieur de la maison, rien n'étoit si bien entendu que la distribution des appartemens, ni plus propre & de meilleur goût que les meubles.

Sur quelques ordres donnés secrètement, on ne tarda point à servir un déjeûner aussi délicat que s'il eût été fait pour le paroître. Les domestiques qui se présentèrent étoient en petit nombre; c'étoient deux femmes & un petit more, mais il ne manquoit rien à leur figure & à leur ajustement. La conversation roula d'abord sur les charmes d'une si belle solitude, & sur l'heureux hasard qui avoit produit une partie de table si imprévue. Milord L..... aussi plein de respect que d'étonnement, n'osoit la faire tomber sur ce qui excitoit beaucoup plus son admiration. Mais sa compagne qui devinoit aisément ce qui se passoit dans son esprit, & qui avoit déjà résolu de se faire un divertissement de sa surprise & de sa curiosité, fut la première à lui parler d'elle-même, & du genre de vie qu'elle menoit dans cette retraite. Elle lui apprit qu'elle y vivoit seule depuis trois ans, & qu'elle se trouvoit aussi heureuse que le premier jour; que par le secours de la philosophie, dont elle faisoit son étude continuelle, elle étoit parvenue à se délivrer des foiblesses de son sexe, & à se composer

poser un sort digne d'envie; qu'elle ne connoissoit rien dans le monde qui pût lui causer les troubles de la crainte, ou les impatiences du désir; que la lecture, la promenade, la peinture & la musique étoient sa principale occupation, & ne lui laissoient point un seul vide qui demandât d'être rempli par d'autres amusemens; que s'il vouloit passer avec elle une partie de la journée, il connoîtroit par ses yeux l'emploi qu'elle faisoit de son tems, & les ressources qu'elle trouvoit sans cesse autour d'elle contre l'ennui. Enfin, ce discours qu'elle accompagna de toutes les grâces qui font le principal charme de la beauté, & de cet air de liberté & d'enjouement que la satisfaction du cœur répand dans les manières, fit tant d'impression sur le seigneur anglois, que loin de refuser l'offre qu'elle lui faisoit de demeurer une partie du jour avec elle, il auroit fait vœu sur le champ de ne la plus quitter de sa vie.

On se leva; la dame pour aller quitter l'habillement négligé du matin, & le seigneur pour l'attendre dans le jardin, où elle prit soin elle-même de le conduire. Il y trouva de quoi satisfaire plus que jamais ses yeux, dans la beauté du parterre, dans la variété des fleurs & de tous les ornemens qui avoient été rassemblés pour l'embellir, & dans les allées d'un bois, où l'exacte

proportion, la fraîcheur & la netteté se disputoient l'avantage. En se promenant seul il réfléchissoit sur une rencontre si extraordinaire, & sur les suites qu'elle alloit avoir pour lui-même. Son cœur sentoit déjà combien il étoit difficile, auprès d'une personne si charmante, d'être longtems aussi tranquille & aussi libre qu'elle. Mais ce n'étoit rien en comparaison de ce qu'il éprouva, lorsque la voyant reparoître dans l'habit le plus galant, & parée de tout ce qui pouvoit relever son éclat naturel, il la prit moins pour une mortelle que pour la déesse d'un lieu qu'il avoit déjà comparé à l'Olympe. Elle affecta de ne pas s'appercevoir de son trouble, & l'ayant invité de retourner au sallon, elle le conduisit dans divers cabinets, où elle lui fit voir une collection des meilleurs livres, & quantité de bons tableaux, dont plusieurs étoient son ouvrage. Ensuite, ouvrant la porte d'une salle voisine, elle le pria de s'y reposer, tandis qu'elle alloit lui donner pour amusement un petit concert, composé d'un clavecin qu'elle touchoit elle-même, d'un violon dont son more jouoit d'une manière supportable, & de deux voix qui étoient ses deux femmes. Elle commença en effet à lui faire entendre ce qu'il y a de plus fin dans les compositions de Naples & de Milan. Ses femmes chantèrent avec beaucoup de propreté & de

méthode, & elle chanta elle-même quelques *Solo* avec tout le goût & toute la grâce imaginables.

L'enchantement n'étoit pas fini. Il continua de la même ſorte au dîner, qui n'eût pas été plus délicat, ni ſervi plus régulièrement au milieu de Londres; Milord, devenu plus familier par l'habitude, conjuroit ſa compagne de lui faire voir plus clair dans cette abondance de merveilles, & de lui apprendre du moins à qui il étoit redevable de tant de faveurs. Quelquefois il croyoit ſe remettre ſon viſage; & comparant ſur-tout le tems qu'elle avoit paſſé dans la ſolitude, avec le ſouvenir de ce qui étoit arrivé trois ans auparavant à la fille de M..... qui avoit diſparu de Londres avec le maître-d'hôtel de ſon père, il ne doutoit pas que ce ne fût cette dame, qui avoit préféré la ſatisfaction de ſon cœur à ſon honneur & à ſa fortune. Mais penſant auſſi qu'il ne l'avoit jamais vue d'aſſez près pour la reconnoître parfaitement, il craignoit de faire outrage à celle qui le traitoit avec tant de bonté, par une conjecture qui ne pouvoit s'accorder avec l'élévation de ſon eſprit & de ſes ſentimens. Il laiſſa échapper néanmoins quelques mots équivoques dont il lui parut qu'elle comprenoit le ſens. Elle rougit. Il s'expliqua plus ouvertement; & lorſqu'elle l'entendit parler du maître-d'hôtel, & du bonheur qu'il avoit eu

de plaire à la fille d'un des premiers ſeigneurs de Londres, elle traita cette aventure de fable indigne, & elle ſe plaignit de la malignité du public, qui empoiſonne tout par la médiſance ou par la calomnie; enſuite, s'appercevant qu'elle s'étoit exprimée avec un peu de chaleur, elle rompit tout d'un coup ſur cette matière.

Milord affecta de lui faire des excuſes. Elle les reçut en tâchant avec adreſſe d'écarter les ſoupçons. Il n'ajouta rien qui pût marquer qu'il les conſervât: mais de quelque manière que l'article du maître d'hôtel dût être expliqué, il demeura perſuadé qu'il parloit à l'héroïne de l'aventure.

Cependant la converſation ayant pris un autre tour, Milord qui n'avoit rien de plus nouveau à raconter que la diſpute qui s'étoit élevée à Londres ſur l'empire des femmes, fit valoir le zèle avec lequel il avoit ſoutenu leurs intérêts, & donna un tour fort odieux aux raiſonnemens de leur principal adverſaire. L'ayant nommé dans ſon récit, il remarqua que ce nom réveilloit l'attention de la dame, & qu'il lui cauſoit de la ſurpriſe. Elle en devint plus curieuſe ſur les moindres circonſtances. Elle ſe fit répéter tout ce qu'il y avoit d'offenſant pour ſon ſexe dans les écrits qui avoient été publiés. Elle demanda plusieurs fois s'il étoit ſûr qu'ils fuſſent de la perſonne

que milord avoit nommée. Quoi, disoit-elle avec un air de ressentiment qu'elle ne pensoit pas même à déguiser, c'est lui qui a soutenu qu'un homme ne peut se soumettre sans honte aux volontés d'une femme? c'est lui qui nous traite de créatures foibles, imparfaites, légères & capricieuses; qui prétend que nous ne sommes bonnes qu'à la chaîne, pour le plaisir & l'amusement de l'homme qui nous tient captives? c'est lui qui doute si nous avons une ame raisonnable, & si après avoir servi à la propagation & à l'amusement du genre humain, notre sort ne sera pas de reprendre dans le corps des hommes la forme de côte que nous avons eue dans notre origine? c'est lui qui propose au gouvernement de nous interdire toute sorte de commerce les unes avec les autres, parce que nos vices sont contagieux, & que nous corrompant ainsi mutuellement, nous en sommes moins dociles sous le joug pour lequel nous sommes nées? c'est lui qui met cette ridicule différence entre les animaux & nous, qu'ils s'apprivoisent par la société de leurs pareils, au lieu que celle des nôtres nous rend plus capricieuses & plus indomptables; d'où il conclut que, pour nous rendre douces & aimables, il faut nous tenir autant qu'on peut dans la solitude? Quoi? c'est lui? c'est milord C....? Elle se fit ainsi confirmer mille fois la même chose; & n'en pouvant

douter, après toutes les assurances qu'elle en reçut, il lui échappa de dire amèrement qu'il s'en repentiroit.

Milord L...., fort éloigné de deviner la cause de tant de vivacité, l'attribua à l'intérêt général qu'une femme doit prendre à l'honneur de son sexe ; & l'envie de plaire lui fit employer tout son esprit pour soutenir un parti si charmant. On paroissoit l'écouter, mais avec des distractions continuelles. Il échappoit même quelquefois des soupirs, & milord crut voir couler quelques larmes des plus beaux yeux du monde. Cet entretien dura long-tems, quoiqu'assez languissant d'une part, tandis qu'il étoit fort animé de l'autre. Au moment qu'ils s'y attendoient le moins tous deux, ils virent entrer dans une cour de derrière, dont la porte répondoit au chemin des voitures, & sur laquelle donnoient deux des fenêtres de la salle à manger où ils étoient encore, une chaise dont la glace étoit assez claire pour y laisser voir un homme. Milord le reconnut aussitôt pour C...., ce même adversaire des femmes dont il s'efforçoit de détruire les argumens. La dame marqua plus de satisfaction que d'inquiétude. Le connoissez-vous, lui dit-elle, en le regardant ? Assurément, lui répondit-il. C'est C..., l'adversaire de votre sexe & le mien. Eh bien, reprit-elle en l'interrompant, je suis ravie qu'il arrive plutôt que je

ne l'attendois. Vous aurez une scène qui sera réjouissante pour vous. Hâtez-vous de me suivre, ajouta-t-elle, & le prenant par la main, elle le fit entrer dans un garde-manger séparé de la salle par une légère cloison. Ne sortez point, lui dit-elle, que je ne vienne moi-même vous avertir, & ne perdez pas un mot de ce que vous allez entendre. Commençant à se défier d'une partie de la vérité, il répondit malignement que ce ne seroit jamais lui qui disputeroit à une personne comme elle le droit de commander en souveraine, & qu'il lui juroit une obéissance absolue.

Milord C.... étoit descendu de sa chaise; & sans s'arrêter à demander des explications aux domestiques, il vint droit à la salle, en homme à qui les chemins de la maison étoient familiers. Il n'y trouva que la dame qui s'étoit remise sur sa chaise, & qui ne la quitta point en le voyant paroître. Cette froideur, & l'air dont elle le regarda, le déconcertèrent un peu. Cependant, comme il la voyoit parée avec plus de soin qu'elle ne l'étoit tous les jours, il en prit occasion de lui dire quelque chose de civil sur ce surcroît de charmes dont elle avoit relevé ses agrémens naturels. Vous me fatiguez par un compliment si fade, lui dit-elle d'un ton fort dur; & pour vous déclarer tout ce que je pense, votre présence elle-même m'importune. Je vous défends de mettre

ici le pied ſans avoir reçu mes ordres. Si cette condition vous gêne, n'y reparoiſſez jamais. Elle ſe leva après ces paroles, & s'approcha d'une fenêtre, en affectant de lui tourner le dos.

Il ſeroit trop long de repréſenter cette ſcène avec toutes les couleurs qui pourroient la rendre intéreſſante. Mais on préſente le fond du tableau; c'eſt à l'imagination des lecteurs à le remplir. Qu'on ſe figure une femme irritée, qui a ſes raiſons pour feindre de ne pas l'être, & qui, dans la réſolution d'humilier un amant dont elle commence à ſentir la tyrannie, ne veut donner que l'air de fierté & de mépris à ſon reſſentiment. D'un autre côté, un homme amoureux, mais gâté par les complaiſances d'une maîtreſſe fort paſſionnée & accoutumé à ſe voir obéir en maître, qui doute du ſens qu'il doit donner à un langage tout nouveau, qui le prend d'abord comme un badinage, qui eſſaie enſuite de le faire ceſſer avec hauteur, & qui voyant que cette voie lui réuſſit mal, prend le parti de fléchir, pour conſerver un cœur qu'il craint de perdre, & de recevoir en dépit de lui-même des loix qu'il eſt accoutumé à donner. Il fut pouſſé, juſqu'à ſe croire obligé, pour entrer en faveur, de demander grâce à genoux; il verſa même des larmes auxquelles le dépit eut peut-être autant de part que la tendreſſe. Cependant tout ce qu'il put obtenir fut la permiſſion

d'efpérer mieux de l'avenir. Il fut contraint par un ordre abfolu de retourner fur le champ à Londres, & de promettre qu'il recommenceroit à traiter l'amour avec autant de refpect & de foumiffion que dans la première naiffance de fes fentimens.

Auffitôt qu'il fut parti, la dame fe hâta de délivrer milord L..... de fa prifon. Vous avez tout entendu, lui dit-elle; jugez fi notre adverfaire eft auffi redoutable que vous vous l'étiez figuré. Mais après l'avoir forcé de partir, je ne puis vous retenir ici plus long-tems avec bienféance. D'ailleurs la nuit approche, & vous n'avez pas moins d'une lieue à faire. Partez: je vais vous donner des guides. Mais n'oubliez pas, ajouta-t-elle, tout ce que vous venez d'entendre, & ne manquez pas, pour l'honneur de mon fexe, d'en inftruire promptement le public. Cachez feulement mon nom, fi vous croyez le connoître. Elle exigea de lui cette promeffe avec ferment, & malgré toutes les inftances qu'il lui fit pour être fouffert plus long-tems, elle le conduifit à fa porte, où il trouva une chaife & deux porteurs auxquels elle avoit déjà donné fes ordres. Il lui demanda du moins la permiffion de la revoir. Je ne vous chafferai point, lui dit-elle, lorfque votre politeffe vous ramènera dans ma maifon.

Ses porteurs ſe mirent en marche à grands pas. L'obſcurité ne lui permit pas d'étudier le chemin; mais il ſe propoſoit bien de gagner ces deux hommes, & d'en tirer à toutes ſortes de prix le nom de la dame & du lieu. Etant arrivé au château où ils le conduiſoient, ſa première attention fut de les preſſer d'entrer, ſous prétexte de leur faire prendre un peu de repos. Ils feignirent d'y conſentir ; mais pendant qu'on ſe faiſoit attendre avec de la lumière, ils ſe dérobèrent adroitement, & les ſoins qu'on prit pour les rejoindre furent inutiles.

Milord, quoiqu'au déſeſpoir de s'être trompé dans ſes meſures, ſe conſola par l'eſpérance de reconnoître le lendemain ſa route. Il cacha ſon aventure à ſes amis; & le ſoleil éclairoit à peine l'horizon, que ſe recommandant à la fortune & à l'amour, il reprit le chemin qu'il crut avoir ſuivi la veille. Il marcha d'abord avec aſſez de certitude; mais la reſſemblance des prairies, & le grand nombre de paſſages qui ſe préſentoient à toutes les haies, confondit bientôt ſes idées. Il employa une partie du jour à des recherches inutiles, juſqu'à ce que la fatigue & la faim le forcèrent d'abandonner ſon entrepriſe. A peine ſe reconnut-il aſſez pour revenir ſur ſes pas.

Cependant avec le ſecours d'un homme du

canton qu'il prit avec lui les jours ſuivans, il découvrit enfin le terme auquel il aſpiroit. C'étoit le quatrième jour. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de trouver la demeure vide, & *Maiſon à louer* ſur la porte? Il n'en croyoit pas ſes yeux. Il frappa en mille endroits, doutant toujours ſi l'on ne ſe faiſoit pas un jeu de ſa peine & de ſon embarras. L'habitant d'une chaumière voiſine auquel il fut obligé de s'adreſſer leva tous ſes doutes. Il apprit de lui que la dame qu'il cherchoit, & qui depuis trois ans qu'elle avoit vécu dans cette campagne, ne s'étoit jamais fait connoître que ſous le nom de *Miſtriſs Anna*, avoit quitté ſa maiſon deux jours auparavant, ſans qu'on ſût quelle route elle avoit priſe avec ſes meubles.

Dans le chagrin qu'il reſſentit de ſe voir ſi habilement trompé, il ne lui reſta point d'autre conſolation que de publier ſon aventure à Londres, en obſervant néanmoins la parole qu'il avoit donnée à l'héroïne de ne pas la nommer. Il eut moins de ménagement pour le héros, qui fut ſi humilié de cette relation, qu'on le vit diſparoître pendant quelques ſemaines aux yeux du public, & renoncer enſuite à la cauſe qu'il avoit ſoutenue. Ainſi le parti des femmes demeura triomphant, & leur empire fut mieux affermi que jamais.

Cependant les plus ſages n'en pensèrent pas

moins qu'il feroit peut-être plus conforme à l'ordre & plus avantageux au monde, que les chofes allâffent tout autrement; mais comme le mal eft fort ancien, très-difficile à guérir, & que bien des hommes d'ailleurs ont la foibleffe de le trouver agréable, il femble que le meilleur parti foit de l'adoucir, autant qu'on peut, par les compenfations que le beau fexe ne refufe pas toujours, & de fupporter le refte fans fe plaindre.

HISTOIRE

DE CIDAL ACMET,

Riche Seigneur de Conftantinople.

LE commerce amène tant d'étrangers à Londres, que l'habitude d'en voir arriver tous les jours de nouveaux, empêche qu'on ne faffe attention à la fingularité de leur habillement, de leurs ufages & de leurs mœurs. La plûpart n'y demeurent pas plus long-tems que leurs affaires ne le demandent. D'autres y fixent leur féjour, foit qu'ils fe laiffent prendre aux charmes de la liberté, foit qu'ils jugent à propos de s'y établir pour l'utilité de leurs affaires, & fur-tout pour entre-

tenir de-là des correfpondances avantageufes dans leur propre pays. Ce dernier prétexte eft fi commun, qu'il fert ordinairement de voile à tous les autres motifs ; de forte qu'un étranger qui s'arrête long-tems à Londres, paffe pour un marchand qui y eft retenu par quelque relation de commerce.

On avoit cette opinion depuis plufieurs années d'un turc qui fe faifoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être extrêmement riche. Il faifoit fa demeure à deux milles de la ville, dans une maifon magnifique, mais écartée, qu'il avoit achetée d'un directeur de la compagnie du Sud, & qu'il avoit embellie par des dépenfes continuelles. Les jardins en étoient vaftes, & les bâtimens d'une grande étendue. Comme il n'y avoit point d'autres maifons dans le voifinage, à la diftance de plus d'un mille, & que M. Herby n'entretenoit aucune communication avec les Anglois, peu de perfonnes connoiffoient l'intérieur de cette belle folitude. Ce n'eft pas qu'il n'eût des domeftiques en grand nombre ; mais la plupart étoient des turcs qu'il avoit amenés de fon pays, & qui paroiffoient lui être fort attachés. Il n'employoit qu'eux pour le fervir dans fes appartemens & dans fes jardins. Ceux qu'il avoit pris à fon fervice en Angleterre avoient des bornes qu'il leur étoit défendu de paffer, & dans

trois. Il avoit étalé ſes meubles les plus précieux, & tout ce qui pouvoit donner une grande idée de ſes richeſſes. En effet, on verra par la ſuite de cette hiſtoire qu'elles étoient immenſes. Les bijoux & les curioſités brillantes qui éblouiſſent les yeux des femmes, y paroiſſoient ſemés avec profuſion. La lingère avoit eu ſoin ſur-tout de ſe couvrir des parures les plus riches. Ce fut dans cet état qu'elle reçut ſes trois amies, & la deſcription qu'elle leur fit de ſon prétendu bonheur, ſurpaſſa encore le témoignage qu'elles en recevoient de leurs propres yeux.

Trois petites bourgeoiſes, qui n'avoient peut-être rien vu de plus beau que leur boutique, ne manquèrent pas de ſe laiſſer prendre à tant de magnificence. La jalouſie ſuivit ſans doute l'admiration, & elles ſe demandèrent au fond du cœur ce qu'elles avoient fait à la fortune qui ne leur accordoit pas les mêmes faveurs. Mais cette réflexion ne les fit pas ſouffrir long-tems; car, après avoir achevé de leur faire voir toutes les beautés de ce délicieux ſéjour, la lingère leur fit entendre qu'elle s'eſtimeroit fort heureuſe, ſi elles vouloient partager ſon bonheur avec elle. Elle leur apprit qu'en les priant de la venir voir, elle n'avoit point eu d'autre deſſein que de leur faire cette offre; qu'il dépendoit d'elles de l'accepter, & qu'elles n'avoient qu'à donner un ſigne

de

de consentement pour être aussi-tôt maîtresses aussi absolues qu'elle-même, & de la maison & de toutes les richesses qu'elles y avoient vues. Elle ajouta à ce discours l'éloge du maître qui étoit effectivement un homme de bonne mine & d'un naturel fort doux. Il avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé; de sorte que venant à paroître dans le tems que les trois filles étoient déja fort ébranlées, il acheva de les gagner par ses civilités & par ses promesses.

C'est ainsi que M. Herby commença son établissement. Il seroit trop long d'entrer dans le même détail à l'égard des autres compagnes de sa solitude. Il en séduisit quelques-unes par lui-même; d'autres par ses émissaires; & il vint à bout par complaisance & par la vie délicieuse qu'il leur fit mener, de les rendre contentes de leur sort. Il falloit être aussi riche qu'il l'étoit, pour pouvoir fournir constamment à tant de dépenses. Les engagemens qu'il avoit avec ses douze maîtresses s'étendirent bientôt plus loin. Il se trouva comme forcé de pourvoir à l'entretien de leurs familles; & la crainte d'être découvert, s'il eût refusé d'y consentir, lui en fit une nécessité indispensable. Cet incident mérite d'être rapporté avec toutes ses circonstances.

Une de ces filles commençant peut-être à s'ennuyer de la retraite, le pressa un jour de lui

accorder la liberté de voir ſon père & ſa mère qu'elle ſuppoſoit être fort affligés de ſon abſence. Soit caprice, ou tendreſſe naturelle, elle lui fit cette prière avec tant d'inſtances & de larmes, que ſi elle n'obtint point la liberté de ſortir du logis, elle fut du moins ſatisfaite autrement. M. Herby forma lui-même le plan de cette entrevue, & ſe propoſa d'en tirer autant de plaiſir que ſa maîtreſſe. Il réſolut de faire amener chez lui le père & la mère qui n'étoient pas des gens d'une condition fort relevée, & de s'y prendre pour cela comme il avoit fait à l'égard de ſes trois premières filles, c'eſt-à-dire, de leur cacher, autant qu'il ſeroit poſſible, le nom & le lieu de ſa demeure, en les faiſant conduire par des chemins détournés, & de les recevoir avec tant d'honneur & de magnificence qu'il pût ſe faire un divertiſſement de leur ſurpriſe & de leur embarras. Il y ajouta une circonſtance qui ſervit encore à rendre l'exécution de ce projet plus agréable; ce fut de prolonger ſi bien le tems par les détours qu'on leur fit faire ſur la route, qu'ils n'arrivèrent à ſa maiſon qu'à l'entrée de la nuit. Rien ne fut ſi facile à exécuter. Ces bonnes gens, qui avoient été véritablement affligés de la perte de leur fille, n'eurent pas plutôt reconnu ſa main dans la lettre qu'elle leur écrivit, qu'ils brûlèrent de la revoir. Elle leur parloit

d'ailleurs de sa fortune, comme si elle eût été la première reine du monde, & elle les prioit de venir s'en assurer par leurs propres yeux. Le porteur de la lettre ne leur recommanda que le silence & la discrétion, & convenant avec eux du tems de leur départ, il leur promit de les venir prendre dans un carrosse. C'étoit peut-être la première fois qu'ils y étoient montés de leur vie.

L'ordre de n'arriver que dans l'obscurité fut observé fidèlement. M. Herby s'étoit préparé pendant ce tems-là à l'accueil qu'il vouloit leur faire. Il avoit embelli ses appartemens par des ornemens extraordinaires. Les bougies sur-tout n'avoient point été épargnées pour relever l'éclat des meubles, & frapper plus vivement l'imagination de ses hôtes. Comme c'étoit pour leur fille qu'il célébroit cette fête, il avoit voulu que ses onze compagnes contribuassent à tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elles furent vêtues plus simplement qu'elle, quoique cette simplicité même fût magnifique, afin qu'elles pussent passer pour ses suivantes. Pour elle, rien n'étoit si riche & si brillant que sa parure. Elle fut placée sous un dais, dans un fauteuil doré, tandis que toutes les autres, & M. Herby même qui vouloit être regardé comme son premier domestique, étoient debout à quelque distance d'elle, dans une posture soumise & respectueuse. Les

valets turcs de la maison se tenoient dans les anti-chambres où ils avoient aussi leur rôle qui convenoit au dessein de leur maître.

La scène que M. Herby vouloit se donner, ne pouvoit manquer d'être agréable, après tant de préparatifs. Elle réussit au-delà de ses espérances. Les deux bourgeois de Londres se crurent dans une maison royale, & s'imaginèrent que leur fille étoit devenue tout au moins une princesse d'Angleterre. On les traita délicatement à souper. Ils furent servis avec autant de respect que leur fille ; &, pour mettre le comble à leur joie, ils reçurent d'elle, en la quittant, un sac plein d'écus, qui leur prouva clairement que tout ce qu'ils avoient vu n'étoit point un songe.

On eut soin de les faire partir avant la fin de la nuit, & de leur faire tenir encore une route détournée, pour les empêcher de se reconnoître. Cependant, quelque précaution qu'on eût pu prendre, on ne trompa point tout-à-fait les soupçons du père qui étoit un homme de bon sens. Il avoit déja remarqué, en venant, que le carrosse avoit fait plusieurs détours. Les réflexions qu'il fit, en sortant de cette belle maison, sur l'éclat où il avoit vu sa fille, & le peu d'explication qu'il avoit tiré d'elle sur la cause de sa fortune, lui firent comprendre aisément une partie de la vérité. Il en devint plus attentif à observer

le chemin par lequel on le conduisoit. La nuit n'étoit pas si sombre qu'il ne pût découvrir certaines marques. Il en découvrit assez pour s'assurer de pouvoir les reconnoître le lendemain; & quittant le carrosse sans affectation dans les rues de Londres, il résolut de ne pas laisser passer le jour suivant, sans s'éclaircir du sort de sa fille. Ses recherches réussirent heureusement. Il apprit que M. Herby étoit un turc qui possédoit de grandes richesses. Il ne douta pas qu'il n'eût débauché sa fille. Après s'être un peu livré au ressentiment de cette injure, il revint doucement à penser que le mal étant sans remède, il n'avoit pas d'autre parti à prendre que d'en tirer tout le fruit qu'il pourroit pour sa fortune. Une fête qui n'avoit duré qu'une nuit, & un sac d'écus, lui paroissoit un prix trop modique pour l'honneur de sa fille. Quoiqu'il ignorât encore que M. Herby en avoit débauché onze avec la sienne, ce qui lui auroit donné beaucoup plus d'avantage sur lui, il crut pouvoir lui causer assez d'inquiétude sur l'article auquel il étoit intéressé, pour l'obliger d'entrer en composition. Ainsi, prenant la plume sans perdre de tems, il lui marqua avec beaucoup de hauteur, non-seulement qu'il le connoissoit pour le ravisseur de sa fille, mais que s'il ne recevoit de lui un dédommagement proportionné à l'insulte, il étoit

résolu de le poursuivre dans toute la rigueur de la justice. L'amour de la paix, l'ignorance des loix du pays, & d'autres craintes firent souhaiter aussitôt à M. Herby de finir secrètement cette affaire. Il convint avec le père de lui faire une pension annuelle, aussi long-tems que sa fille consentiroit à vivre avec lui.

D'un autre côté, les autres filles, à qui cette aventure ne put être cachée, & qui n'avoient pas vu sans jalousie l'honneur qu'on avoit fait à leur compagne, souhaitèrent les mêmes faveurs pour elles-mêmes & pour leurs familles. M. Herby craignit les conséquences de leur mécontentement & de leurs murmures. Il se crut perdu, si l'histoire de ses amours éclatoit. Enfin, étant en état de donner beaucoup sans s'appauvrir, il prit le parti de satisfaire toutes ses maîtresses, & il devint ainsi comme le père de douze filles & de douze familles.

Quelque tems après un des domestiques de M. Herby étant entré dans la chambre de son maître, à l'heure qu'il avoit ordonné de l'éveiller, ne trouva dans son lit qu'un cadavre sanglant auquel on avoit coupé la tête. Une fille qui avoit passé la nuit proche de lui, avoit été assassinée aussi de plusieurs coups. Ce tragique accident ayant attiré aussitôt toutes les filles & tous les domestiques dans la chambre, on s'apperçut qu'il manquoit deux valets turcs qui n'ont pas

reparu depuis, quelque diligence qu'on ait faite pour les trouver. On reconnut aussi que les cabinets avoient été ouverts, & que les monceaux d'or & de pierreries qui y étoient renfermés, de la connoissance même des domestiques turcs, avoient disparu. La consternation de tous ceux qui furent les premiers témoins de ce spectacle, fit assez connoître que ce n'étoit point parmi eux qu'il falloit chercher les coupables, & la fuite des deux valets étoit une preuve qui s'expliquoit d'elle-même. Cependant il paroissoit difficile de comprendre que deux hommes eussent pu transporter en si peu de tems tous les trésors de M. Herby. L'or seul, suivant le témoignage d'un de ses esclaves turcs, qui avoit toujours été son confident, montoit encore à plus d'un million, malgré toutes les dépenses qu'il avoient faites depuis environ dix ans. La justice qui fut appelée sur le champ, se trouva fort embarrassée au récit qu'elle se fit faire de ces circonstances; mais comme on n'arrête point les gens en Angleterre sur des soupçons vagues & sur de simples vraisemblances, les filles & les domestiques eurent la liberté de se retirer.

Quelqu'obscure que cette affaire eût paru d'abord, on eut le même jour, avant la nuit, divers éclaircissemens qui servirent à expliquer

une partie de l'aventure. Les esclaves turcs n'ayant plus d'intérêt à déguiser le nom & les affaires de leur maître, déclarèrent naturellement tout ce qu'ils savoient de sa fortune. Le véritable nom de M. Herby étoit *Cidal Acmet*. Il étoit de Constantinople, & l'un des grands seigneurs de l'empire Ottoman. Une passion ambitieuse avoit causé toutes ses infortunes. Ayant porté ses désirs jusque sur une des filles du sultan, il avoit eu la hardiesse d'aspirer à l'épouser, & il avoit employé pendant plusieurs années tous ses efforts pour l'obtenir. Un bacha plus heureux l'avoit emporté sur lui; mais favorisé par l'amour autant que son rival l'étoit par la fortune, il s'étoit fait aimer de la jeune sultane, & il avoit entretenu avec elle un commerce de galanterie; jusqu'à ce qu'ayant eu quelque raison de croire qu'il étoit trahi par les confidens de son intrigue, il avoit fait consentir sa maîtresse à la fuite, pour se dérober tous deux à la vengeance du grand-seigneur & du bacha. Il avoit chargé un vaisseau de ses richesses. La sultane avoit fait main-basse de son côté sur le trésor de son mari. Ils s'étoient rendus le plus heureusement du monde à Venise, où ils avoient vécu fort tranquilles jusqu'à la mort de la sultane qui étoit arrivée au bout de quelques mois. Le chagrin de cette perte, & la crainte d'être reconnu tôt ou tard

dans une ville ſi voiſine de la Turquie, le portèrent enſuite à changer d'aſile. Il avoit entendu parler des avantages qu'un étranger trouve en Angleterre. C'eſt l'extrémité du monde pour un turc. Il remonta ſur le même vaiſſeau qui l'avoit apporté à Veniſe, & il vint droit à Londres avec toutes ſes richeſſes. Ce détail parut certain touchant ſa perſonne.

A l'égard de ſa mort, on ſut par les dépoſitions de pluſieurs marchands turcs établis à Londres, qu'il y étoit arrivé ſix ſemaines avant cet accident trois hommes de leur pays, avec leſquels ils avoient eu pluſieurs entretiens, ſans pouvoir découvrir le véritable objet de leur voyage. Ils faiſoient entendre ſeulement qu'ils étoient chargés d'une commiſſion importante, & ils s'informoient avec beaucoup de curioſité du nom & de la ſituation de tous les turcs qui étoient à Londres. Il ſe trouva que ces trois turcs avoient pris congé de leur hôte, pour retourner, diſoient-ils, dans leur patrie, le jour même qui précéda la mort de Cidal Acmet. Cette circonſtance, jointe à la fuite des deux valets, avec l'impoſſibilité qu'il y auroit eu pour deux hommes de tranſporter un million en or & quantité de pierreries, avec la connoiſſance qu'on eut d'ailleurs de l'enlèvement de la ſultane & du reſſentiment que le grand-ſeigneur & le

bacha durent concevoir de cet outrage ; toutes ces raiſons firent croire que la cauſe du malheur de Cidal Acmet étoit venue de plus loin que Londres, & que ſes aſſaſſins étoient des émiſſaires de Conſtantinople qui avoient gagné deux de ſes principaux domeſtiques pour avoir la facilité d'exécuter leur coup. Sa tête qu'ils avoient coupée, fut encore une circonſtance qui favoriſa ce ſoupçon. Ils l'emportèrent avec eux, ſans doute pour rendre témoignage du ſuccès de leur commiſſion, & pour ſatisfaire pleinement la vengeance de ceux qui les avoient employés, en remettant entre leurs mains l'objet de leur haine. On raconte mille traits ſemblables qui confirment cette opinion. Il eſt arrivé ſouvent que des eſclaves turcs, chargés par leur maître de ſe défaire d'un ennemi, ont employé vingt ans à le pourſuivre, ou à chercher l'occaſion de lui ôter la vie, & n'ont oſé reparoître ſans avoir exécuté cet ordre. Tel fut enfin le ſort du malheureux Cidal Acmet. On auroit pu eſpérer d'autres éclairciſſemens, s'il avoit laiſſé quelqu'un après lui qui prît aſſez de part à ſa mort pour chercher ſes meurtriers avec un peu de vigueur ; mais chacune de ſes filles ne s'y intéreſſoit ſans doute que pour un douzième, ſes domeſtiques n'étoient capables de rien, & tous ſes tréſors avoient été enlevés.

DÉCOUVERTE
D'UNE ISLE INCONNUE,
OU
AVENTURE
DE GEORGES PINÈS.

LA route d'un voyage qui fut entrepris il y a quelque tems au sud d'Afrique par quelques portugais, & qui leur fut très-avantageux, fit naître à quelques marchands anglois la pensée d'y envoyer un facteur pour chercher quelques moyens d'y étendre leur négoce. Ayant obtenu dans ce dessein la permission de la reine Elisabeth, l'an de grâce 1589, l'onzième ou douzième année de son règne, ils chargèrent quatre navires; & se reposant de tous leurs intérêts sur mon maître, ils le firent partir avec sa famille, qui étoit composée de sa femme, d'un fils âgé de douze ans, d'une fille de quatorze, de deux servantes, d'une *moresse*, & de moi qui étoit son teneur de titres.

Le lundi troisième d'avril, étant bien munis de tout ce qui pouvoit servir au succès de notre

entreprise, nous entrâmes dans le navire nommé le *Marchand indien*, du port d'environ cent cinquante tonneaux; le vent nous étant favorable, nous vîmes le 14 de mai les îles Canaries, & peu après celles du Cap-Verd, où nous prîmes des rafraîchissemens; ensuite nous cinglâmes au sud, en tirant un peu à l'est, & nous abordâmes le premier d'août à l'île Sainte-Hélene, d'où nous tirâmes après quelques jours de repos vers le cap de Bonne-Espérance. La chaleur qui étoit excessive, fit naître diverses maladies dans l'équipage. Nous perdîmes la femme & le fils de mon maître avec plusieurs matelots; mais la faveur du Ciel conserva heureusement le reste de notre famille.

Jusqu'alors notre navigation avoit été si douce, que nous ne savions ce que c'étoit que le mauvais tems. Nous étions à la vue de l'île Saint-Laurent, lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête & la plus violente qu'aucun de nos matelots eût jamais vue. Elle sépara notre vaisseau des trois autres, & ne faisant qu'augmenter pendant les deux jours suivans, nous perdîmes enfin toute espérance de salut. Il ne nous restoit aucune connoissance de notre route; & dans les furieuses secousses que le vaisseau éprouvoit continuellement, nous ne pouvions nous attendre qu'à briser contre la pointe de quelque rocher, ou à être

engloutis tout d'un coup au fond de l'abîme. Nos frayeurs croissant encore pendant la nuit, parce que l'obscurité nous empêchoit de réparer les désordres du vaisseau, nous étions dans l'attente continuelle de la mort, lorsque le troisième jour au matin, qui étoit le premier d'octobre, nous apperçûmes la terre; mais elle nous étoit inconnue. Elle nous paroissoit haute & montagneuse. La difficulté étoit d'aborder. Nous ne remarquions pas que la mer devînt plus tranquille. Le choc des flots contre une côte roide & escarpée, rendoit encore l'écume plus épaisse & le bruit plus terrible. Ainsi à la vue de la terre nous ne désespérions pas moins de notre salut, lorsque le capitaine & mon maître ayant pris un moment favorable pour jeter la chaloupe en mer, y entrèrent fort heureusement, dans l'espérance d'y recevoir ce qu'ils avoient de plus cher; mais une vague épouvantable les sépara aussitôt du vaisseau. Tous les matelots sautèrent dans la mer, pour se sauver à la nage, je me trouvai seul à bord avec la fille de mon maître, les deux servantes & la moresse.

Ceux qui nous abandonnèrent auroient été mieux conseillés par leur crainte, s'ils eussent pris le parti de demeurer avec nous. Hélas! nous les vîmes périr à nos yeux. Qui ne se feroit point attendu au même sort dans la déplorable

extrémité où nous étions? Mais lorſque notre perte nous paroiſſoit inévitable, il plut au Ciel de nous ſauver par un miracle. Le navire après avoir heurté deux ou trois fois contre le rocher, ſe briſa en pluſieurs pièces. Le beaupré s'étant rompu, les quatre femmes qui ne s'éloignoient pas de moi d'un pas, ſuivirent l'exemple que je leur donnai, en embraſſant comme moi ce grand mât. Nous fûmes ſoutenus ſur l'eau, ſans autre peine que celle d'une violente agitation. Encore fut-elle aſſez courte. Un courant nous porta dans un petit golphe qui étoit environné de rochers, & par conſéquent à l'abri du vent. Notre bonheur autant que mon adreſſe nous fit joindre la terre, & tout épuiſés de forces nous nous trouvâmes enfin à ſec, où nous demeurâmes longtems étendus, ſans pouvoir nous remuer ni ouvrir la bouche, auſſi immobiles de joie que de foibleſſe.

Ayant repris un peu de vigueur, je montai au-deſſus du rocher, d'où je regardai avec pitié les débris de notre vaiſſeau. J'avois dans ma poche un fuſil, avec tout ce qu'il falloit en cas de néceſſité pour allumer du feu. Comme la boëte étoit de fer & bien fermée, la mèche ne s'étoit point ſentie de l'humidité. Avec un peu de bois mort & d'écorce sèche, que j'arrachai de quelques arbres, je fis un feu capable de

nous fécher. Enfuite laiffant mes quatre compagnes, je fuivis affez loin la côte, & j'eus foin en marchant de jeter continuellement des cris, pour me faire entendre de ceux qui pouvoient s'être fauvés auffi heureufement que nous. Mais perfonne ne m'ayant répondu, & ne trouvant point d'autres traces que celle d'une infinité d'oifeaux, je retournai le foir à ma compagnie qui étoit déjà fort alarmée de mon abfence. Ma préfence releva un peu l'abattement de ces femmes timides. Cependant j'avouerai que la nuit étant venue, je tombai comme elles dans de nouvelles craintes. A découvert & fans défenfe, comme nous étions, la peur nous repréfentoit à tous momens quelque homme ou quelque bête fauvage, qui rodoit peut-être autour de nous pour nous furprendre. Cette imagination nous empêcha de fermer l'œil pendant toute la nuit, malgré le befoin que nous avions de repos. Nous n'étions pas moins tourmentés par la penfée d'un autre malheur auquel il falloit nous attendre le lendemain; car la faim commençoit à nous preffer, & n'ayant aucune reffource pour nous en défendre, nous envifagions déjà toute l'horreur de notre fituation pour le jour fuivant.

Le tems s'adoucit beaucoup vers la fin de la nuit. Nous nous rapprochâmes de la mer à la

pointe du jour, & nous sentîmes une espèce de joie, dans la tristesse même du spectacle que nous apperçûmes. C'étoient les cadavres de plusieurs de nos matelots qui flottoient au long de la côte, & parmi eux quantité de pièces & de meubles de notre vaisseau, des planches, des caisses, des voiles, enfin mille choses que nous ne désespérâmes pas de pouvoir attirer au rivage, & qui pouvoient être utiles à nos besoins. Je coupai de longues branches d'arbres que je joignis les unes aux autres; & ne craignant point de m'engager bien loin dans la mer avec cette espèce de chaîne, dont mes compagnes tenoient le bout, je recueillis dès le premier jour tout ce que je pus toucher avec la main. Les voiles & les planches qui étoient en assez grand nombre, me servirent à composer sur le champ une cabane où nous passâmes tranquillement la nuit suivante. Quelques provisions de bouche que j'avois attirées avec beaucoup de peine, ne nous furent d'aucune utilité, parce que l'eau de la mer les avoit entièrement corrompues; mais parmi plusieurs tonneaux il s'en trouva un de biscuit, que nous mîmes en pièces, & que l'eau avoit heureusement épargné. Nous satisfîmes aussitôt le plus pressant de nos besoins: ce qui restoit de cette provision nous suffisoit pour être sans inquiétude pendant plusieurs jours.

Mais

Mais le Ciel nous fut encore plus favorable le jour d'après. Les flots ayant achevé de se calmer pendant la nuit, nous fûmes dans la dernière surprise en retournant le matin à la mer, d'appercevoir quantité de caisses & de ballots qui s'étoient arrêtés d'eux-mêmes sur le sable. Nous trouvâmes dans l'espace d'environ quatre cens pas une partie considérable de notre cargaison. Toutes nos forces furent employées pendant trois jours à mettre en sureté des biens si précieux. Ce qui étoit absolument trop lourd, nous le rompions en morceaux. Les ballots & les caisses furent ouverts. Il y avoit tant d'habits, de linges & d'ustensiles de ménage, qu'il ne nous manquoit rien pour meubler une maison plus spacieuse & plus commode que la nôtre. A la vérité, les vivres étoient trop corrompus pour nous être d'aucun usage. Mais avec le peu de biscuit que nous avions sauvé, il nous restoit l'espérance de faire notre nourriture de différens oiseaux, dont nous trouvions les nids à chaque pas, & qui ne s'effarouchoient point de nous voir. Notre confiance augmenta encore lorsque nous apperçûmes autour de nous quelque coqs & quelques poules qui s'étoient échappés du vaisseau & qui avoient gagné heureusement la côte. Nous ne doutâmes point qu'il ne nous fût aisé de les faire multiplier, & nos soins réussirent

ſi bien, que nous en fûmes toujours abondamment fournis. Nous trouvâmes auſſi dans les joncs, quantité d'œufs de certains oiſeaux ſemblables à des canards, dont le goût nous parut agréable; de ſorte que nous devînmes fort tranquilles ſur nos alimens.

Ne voyant rien autour de nous qui portât la moindre trace d'habitation, & la crainte de nous expoſer à quelques nouveaux malheurs, ne nous permettant point de nous engager dans des terres inconnues, je ne penſai qu'à chercher une place commode pour y établir notre demeure. Je la trouvai telle que je la déſirois, au coin d'un bois d'où l'on découvroit la mer, & proche d'une belle ſource qui ſortoit du pied d'une montagne. Avec une hache & quelques autres outils, je préparai quantité de chevrons; enſuite choiſiſſant les plus unis, je fis des foſſes où je les mis à une diſtance égale, & j'y attachai des planches de coffre avec des clous. Je plaçai la porte vers la mer, & je couvris la loge de voiles. En huit jours elle fut achevée, & ſi grande que tout mon butin & mon monde y pouvoient tenir. Mon eſpérance étoit qu'il plairoit à dieu d'envoyer vers nous quelque navire pour nous faire retrouver la route de notre pays. Cependant je ne remarquai que trop bien que le lieu où nous étions devoit être fort écarté. Quatre mois ſe

passèrent sans aucune apparence d'obtenir du ciel ce que nous lui demandions chaque jour avec d'ardentes prières. Il ne se présentoit nul habitant de l'île, ni aucun reste de nos misérables compagnons, qui étoient péris sans doute jusqu'au dernier. Une si longue expérience jointe à de continuelles recherches, nous persuada à la fin que nous étions dans un pays qui n'avoit jamais été habité, & que d'autres vaisseaux n'y pouvant être amenés que par une aventure semblable à la nôtre, nous ne devions pas nous flatter que le ciel fît servir exprès le malheur d'autrui à notre consolation. D'ailleurs nous ne trouvions rien de chagrinant que notre solitude. Le pays nous paroissoit le plus agréable du monde, toujours couvert de verdure, rempli de fruit, abondant en oiseaux de toutes sortes d'espèces; une chaleur continuelle, ou du moins jamais moindre que celle du mois de septembre en Angleterre. Une si belle île cultivée par des gens d'esprit, seroit un paradis terrestre. A la longue nous découvrîmes dans les forêts une sorte de noix, de la grosseur d'une pomme, dont le dedans étoit assez sec & assez agréable pour nous servir à composer du pain. Outre les oiseaux dont j'ai déjà parlé, les bois & les vallées sont remplis d'une prodigieuse quantité d'animaux, de la grandeur & à peu près de la nature

des chèvres, qui rapportent deux fois l'année, & deux petits à chaque fois. Ils ſont innocens & ſtupides, de ſorte qu'il nous étoit facile de les prendre & de les tuer. Le poiſſon n'y eſt pas moins abondant, ſur-tout le *Schellwis* qui reſſemble à une petite morue fraîche, & qui eſt aſſez connu ſur les côtes de Hollande & d'Angleterre. Il ſe laiſſe pêcher facilement. Ainſi nous ne reſſentions point la néceſſité, & rien ne pouvoit nous la faire craindre.

L'oiſiveté & l'abondance m'inſpirèrent quelques ſentimens d'amour pour mes compagnes. J'étois libre avec elles. Je gagnai d'abord ſucceſſivement les deux ſervantes, & nous réuſſimes aſſez longtems à tenir cette familiarité ſecrète. Mais l'habitude nous rendit enſuite moins retenus, & la fille de mon maître, à qui notre commerce ne demeura plus caché, paroiſſant un peu offenſée de ce que j'avois donné la préférence à deux femmes qui étoient ſes ſervantes, je n'eus pas de peine à l'appaiſer par mes aſſurances d'attachement.

Elles étoient toutes trois parfaitement belles, & rien ne leur manquoit pour la propreté & la parure. Le déſeſpoir de retourner dans notre patrie & de voir jamais d'autres créatures de notre eſpèce, nous fit convenir enſemble de vivre avec toute la liberté que notre malheur

paroiſſoit autoriſer. Celle qui s'étoit laiſſée gagner la première, qui étoit auſſi la plus haute & la belle, devint la première enceinte. La ſeconde fut la fille de mon maître, & l'autre ne tarda pas non plus fort long-tems. Il ne reſtoit que la moreſſe qui attendoit ſon tour avec impatience. Elle fut favoriſée par les autres, & je me rendis aux raiſons qu'elles m'apportèrent. Ainſi étant accouchées toutes quatre en divers tems, elles ſe prêtèrent les mêmes ſecours avec beaucoup de zèle & d'amitié. Nous paſsâmes vingt-deux ans dans cette union, au bout deſquels la mort emporta la moreſſe, ſans aucune marque de maladie qui nous eût fait prévoir cet accident. Le nombre de mes enfans s'étoit multiplié; je les mariois à meſure qu'ils croiſſoient en âge, & je les envoyois de l'autre côté de la rivière, chacun dans des habitations ſéparées, en leur recommandant la paix, & tout ce qui pouvoit empêcher qu'ils ne fuſſent à charge les uns aux autres. Ils n'ont jamais manqué de reſpect pour mes volontés.

A l'âge de 60 ans, qui étoit le quarantième de ma demeure dans cette ſolitude, j'avois près de moi quarante-huit enfans de mes quatre femmes, & de la troiſième génération, cinq cens ſoixante des deux ſexes. Je pris les garçons d'un ménage, & les mariai avec les filles d'un autre, pour commencer à leur faire abandonner la coutume

d'épouſer leurs ſœurs, comme la néceſſité en avoit fait d'abord une ſorte de loi. Je les laiſſai dans cette pratique, en remerciant le ciel de ſa providence & de ſa bonté.

J'avois appris à lire à quelques-uns de mes enfans, car il m'étoit reſté une bible que je leur recommandai de lire enſemble une fois le mois; & prévoyant qu'elle s'uſeroit en paſſant par tant de mains, je leur fis prendre l'habitude d'en apprendre quelque choſe par cœur; & je leur ordonnai d'avoir le même ſoin pour leurs enfans. Il me mourut encore une femme âgée de 68 ans; je la mis en terre, & une autre encore la même année, de ſorte qu'il ne me reſtoit plus que la fille de mon maître, avec laquelle je vécus encore douze ans. Elle mourut enfin, & je la mis où j'avois deſſein d'être enterré moi-même, entre la grande fille ma première femme & l'autre. Ma volonté étoit que la moreſſe fût ſeule à ma gauche.

Mes forces commencèrent auſſi à s'affoiblir, il ne me reſtoit plus qu'à me préparer au dernier paſſage, j'avois près de 80 ans. Je donnai mon buffet & tous les outils que j'avois encore de reſte à mon fils aîné, qui avoit épouſé la fille aînée de ma chère femme, & je le fis reconnoître par tous les autres pour leur ſeigneur & leur maître. Mes dernières inſtructions furent

longues & répétées pendant plusieurs jours. Je leur recommandai instamment sur toutes choses, de se souvenir de la religion chrétienne, suivant les principes & les usages de ceux qui parloient leur langue, & de ne pas s'en rapporter à d'autres, s'il arrivoit jamais qu'ils eussent quelque communication avec d'autres hommes.

Une fois pour toutes, je les fis venir devant moi, & m'étant donné la satisfaction de les compter, je trouvai dans la quatre-vingtième année de mon âge & la soixantième de mon arrivée, qu'ils étoient de l'un & de l'autre sexe, sept mille quatre-vingt dix-neuf personnes, sans y comprendre ceux qui étoient morts dans un si long espace, & dont je n'avois pas tenu compte. Enfin, priant dieu qu'il voulût les multiplier, les bénir & leur conserver la lumière de l'évangile, je les renvoyai tous à leur habitation. La vue commençoit à me manquer de vieillesse, & j'étois averti par bien des marques, que je n'avois plus que peu de tems à vivre. Je donnai cette relation écrite de ma propre main à mon fils aîné, qui étoit demeuré près de moi. Je lui enjoignis de la conserver soigneusement, & de la communiquer aux étrangers, s'il en arrivoit jamais dans notre île, ou même de la leur faire copier, s'ils l'avoient plus agréable, afin que notre nom ne fût point aboli sur la terre. Je donnai en

général, à ceux qui étoient fortis de moi, le nom d'Anglois Pinés, parce que mon nom étoit *Georges Pinés*, & celui de la fille de mon maître, *Sara Engels*. Mes deux autres femmes fe nommoient : *Maria Sparkes* & *Elifabeth Trevors*. Les defcendans particuliers de ces trois femmes, ont pris infenfiblement, de leurs mères, les noms d'*Angelfes*, de *Sparkes* & de *Trevors*, comme ceux de la moreffe fe font nommés *Philips*, de fon nom, qui étoit Philippa. Mais leur dénomination commune eft *les Anglois de Pinés*, que dieu béniffe de la rofée du ciel & de la graiffe de la terre. *Amen.*

L'an 1669, un navire flamand ayant abordé à l'île de Pinés, trouva que le nombre des habitans s'étoit multiplié jufqu'à douze mille, & que la langue angloife s'étoit fort bien confervée parmi eux. Le capitaine reçut du fils aîné de Pinés, une copie de l'écrit de fon père.



AVENTURES D'UN *SOLITAIRE.*

A QUELQUE diſtance de Spolete en Italie, ſur une montagne qui eſt à couvert de toutes ſortes d'incommodités par ſa ſituation, l'on trouve un grand nombre d'hermitages où le goût de la ſolitude raſſemble quantité d'honnêtes gens. Chacun y vit en particulier, dans la cabane qu'on lui a cédée, ou qu'il s'eſt fait conſtruire. La tranquillité & l'indépendance ſont des biens conſtans dans cet heureux ſéjour. On y vit du travail de ſes mains, & l'on n'y déſire que ce qui ſuffit pour vivre. Quelques riches particuliers des environs y ont fait bâtir une égliſe, & comme il ſe trouve toujours quelques prêtres entre les ſolitaires, on n'a plus beſoin d'autre ſecours pour le ſervice divin. Il conſiſte dans une meſſe baſſe, qui ſe dit chaque jour à la même heure. Il n'y a point d'autre exercice commun, ni de loi qui gêne la liberté dont chacun jouit dans ſa cabane. Le prélat diocéſain eſt le ſeul chef qu'on y

reconnoiſſe; mais il ſe mêle peu de ce qui ſe paſſe dans un lieu où l'innocence & la paix ont toujours régné.

Un eſpagnol, après s'être préſenté modeſtement à l'évêque, ſe fit conſtruire un hermitage dans un lieu des plus ſolitaires de la montagne. Quoiqu'il ne l'eût point orné d'une manière éclatante, & qu'il n'eût pris qu'un eſpace médiocre pour ſon jardin, on s'apperçut qu'il y avoit plus d'élégance & de commodités que dans les cabanes ordinaires. Il y avoit employé pluſieurs ouvriers du pays, & les ayant payés libéralement, on avoit jugé auſſi que ce n'étoit point la pauvreté qui le forçoit à prendre le parti de la retraite. Cependant perſonne n'eut l'indiſcrétion de vouloir pénétrer dans ſes vues, ni de l'interroger même ſur ſa naiſſance & ſa fortune. Il ſe communiqua peu. Il n'aſſiſtoit à la meſſe que les jours marqués par le précepte, & ſe retirant auſſitôt dans ſa ſolitude, il ſe contentoit de ſaluer civilement ceux qui ſe trouvoient ſur ſon chemin. Le haſard fit remarquer à quelques autres ſolitaires qu'un homme à cheval lui apportoit toutes les ſemaines une malle remplie, & qu'il la renvoyoit après l'avoir vidée: mais en ſuppoſant qu'elle contînt des proviſions, ce n'étoit point un ſujet de reproche dans un lieu où chacun eſt libre de ſe vêtir & de ſe nourrir à ſon choix.

Il avoit tenu cette conduite pendant deux mois, ſans marquer au ſolitaire le plus voiſin, qui étoit éloigné de lui d'environ deux cens pas, la moindre envie de le connoître. Celui-ci étoit un gentilhomme véronois, qui devoit ſon inclination pour le genre de vie qu'il avoit embraſſé, au dérangement de la fortune. La douceur de ſon caractère & la force de l'habitude l'y retenoient depuis quelques années beaucoup plus que le zèle. Il s'étoit fait à ſa condition, & réprimant auſſi aiſément ſa curioſité que le mouvement de ſes autres paſſions, il laiſſoit à ſon voiſin toute la liberté qu'il ſouhaitoit pour lui-même. Dans cette diſpoſition il auroit été indifférent toute ſa vie pour une liaiſon qu'on ne paroiſſoit pas déſirer. Mais un jour qu'il s'étoit retiré chez lui vers le ſoir, il entendit frapper bruſquement à ſa porte. Ayant ouvert, il fut ſurpris de voir tomber à ſes genoux une fille de dix-huit ou vingt ans, qui le conjura, les larmes aux yeux, de la ſuivre, pour ſecourir un honnête homme qu'elle croyoit expirant. Cette prière fut faite avec tant d'inſtances & de grâces, que le véronois auſſi touché de ces deux motifs que du déſir de ſauver la vie à ſon prochain, lui offrit ſans balancer tout ce qui dépendoit de ſon pouvoir. Elle le conduiſit à l'hermitage de l'eſpagnol, & ne s'exprimant que par ſes pleurs, elle lui montra

ce malheureux ſolitaire qui étoit étendu, ſans connoiſſance, ſur quelques nattes où il étoit tombé. Son mal étoit une mortelle attaque d'apoplexie. Le ſecours étant venu trop tard, il expira quelques momens après.

Les tranſports de la jeune fille ne permirent pas de long-tems au véronois de lui demander quel autre ſervice il pouvoit lui rendre. Après avoir embraſſé mille fois le mort, elle ne parla que de finir elle-même ſa vie par les voies les plus violentes & les plus courtes. Enfin, la force même de ſa douleur ayant commencé à l'affoiblir, il prit un moment pour lui marquer l'intérêt qu'il prenoit à ſa peine. Vous ne me trouverez à plaindre, lui dit-elle, qu'après avoir entendu toutes les circonſtances de mon malheur. Ecoutez mon hiſtoire :

L'infortuné que vous voyez eſt mon mari. Il m'adoroit; mais je l'aimois auſſi plus que moi-même. Je ſuis née à Rome, d'un père dont la tendreſſe m'a cauſé plus de mal que n'auroit jamais fait ſa haine. Mon mari, qui occupoit, avant que de l'être, un poſte conſidérable dans les troupes eſpagnoles, prit une ſi forte inclination pour moi pendant quelques ſemaines qu'il fut obligé de paſſer à Rome, que ne pouvant s'éloigner ſans être aſſuré d'obtenir ma main, il la demanda ouvertement à mon père. Un officier,

à la veille de s'engager dans tous les dangers de la guerre, n'étoit point le mari qu'on me destinoit. J'étois la seule espérance de ma famille, & trop chérie pour être livrée si légèrement. Cependant l'amour s'étoit déjà emparé de mon cœur. Je fus aussi affligée que mon amant de l'obstacle qu'on mettoit à nos désirs. Je l'exhortai à ne pas se rebuter, & comptant trop sur l'affection de mon père, je me flattai de vaincre insensiblement sa répugnance. Malheureusement la cour de Rome vint à se brouiller avec celle d'Espagne. Tous les espagnols ayant reçu ordre de se retirer, mon amant fut peut-être le seul qui manqua d'obéissance. Il ne pouvoit me perdre un moment de vue. Sa tendresse lui coûta son emploi.

Il ne m'en devint que plus cher. Mais quelle apparence de faire consentir mon père à un mariage que cette disgrâce rendoit plus désavantageux que jamais ? Aussi sa rigueur ne fit-elle qu'augmenter. Il s'apperçut que je recevois des visites secrètes, & non-seulement il me les interdit avec toute la force de l'autorité, mais ayant pris mon amant à l'écart, il lui déclara que s'il ne renonçoit à me voir, il alloit devenir son plus mortel ennemi. Cette crainte ne nous ôta pas l'envie de nous entretenir dès le même jour. Nous examinâmes tout ce qui pouvoit nous rester d'espérance. Il n'y en avoit point d'autre que

dans la fuite, & j'eus la foiblesse d'y consentir. Cependant la fortune de mon amant n'ayant jamais consisté que dans ses emplois militaires, & ses dépenses continuelles ayant épuisé toutes ses ressources présentes, à peine aurions-nous pu trouver de quoi fournir aux frais du moindre voyage. Je savois dans quel lieu mon père serroit son argent. J'y conduisis mon amant sans lui avoir expliqué mon dessein, & lui montrant un coffre-fort où j'étois sure de trouver une fort grosse somme : voyez, lui dis-je, si notre bonheur doit être acheté à ce prix; je vous en laisse le maître. Il me répondit, sans balancer, que je lui étois plus chère que la vie; mais que pour être à moi il vouloit en être digne; qu'il ne mettroit point la main au trésor que je lui offrois; que si cette action pouvoit être pardonnée à quelqu'un, ce n'étoit qu'à moi, qui étois destinée tôt ou tard à posséder une partie du bien de mon père; mais qu'il ne vouloit pas même qu'elle fût commise à ses yeux. Je ne sais à quoi cette généreuse réponse m'auroit portée; mais au moment qu'il achevoit de parler, mon père parut dans la chambre, accompagné de quelques domestiques, le prit par la main qu'il tenoit malheureusement appuyée sur le coffre, & prenant ses gens à témoin de la situation où il l'avoit trouvé, il l'accusa d'avoir entrepris tout à la fois de lui

enlever ſa fille & ſon argent. En vain implora-t-il la juſtice du ciel & des hommes. Il fut mis hors de défenſe par les domeſtiques, qui reçurent ordre de le garder étroitement.

Je demeurai ſeule avec mon père. Il m'accabla de reproches. Cependant ſa tendreſſe ordinaire ayant bientôt prévalu, il employa les prières & les careſſes pour me guérir d'une paſſion dont il commençoit à craindre les ſuites funeſtes. Dans les alarmes où j'étois, je lui promis une obéiſſance abſolue, ſans autre condition que de rendre auſſitôt la liberté à mon amant. Quoiqu'une promeſſe de cette nature dût lui paroître extrêmement ſuſpecte, il feignit de me croire ſincère, & ſe le faiſant amener auſſitôt, il m'ordonna de répéter la même choſe en ſa préſence. Je cédai à ſes ordres, mais avec des marques de douleur qui étoient capables de ſervir d'interprêtes à mes ſentimens. Mon amant reçut en effet la liberté; mais à peine fut-il éloigné de mes yeux, que je fus menée à l'égliſe, où je trouvai un jeune homme qui s'efforçoit depuis long-tems de me plaire. Le prêtre fut appelé, & ſans me laiſſer un moment pour rappeler mes eſprits que la frayeur m'avoit fait perdre, je fus mariée avec les cérémonies ordinaires.

Mon père ſentit néanmoins un reſte de pitié, qui ne lui permit pas d'exiger tout d'un coup que

je me livrasse aux empressemens d'un mari si odieux. Après avoir mis tout en usage pour me consoler, il m'assura qu'on me laisseroit le tems de me délivrer des sentimens qu'il avoit condamnés, & que reprenant pour moi toute son affection, il alloit se faire une étude de me rendre heureuse. Je voulois l'être, mais ce n'étoit point par cette voie. Je n'étois pas capable non plus de penser jamais à le devenir aux dépens de ma vertu. L'impossibilité de m'arrêter à quelque chose d'honnête & de raisonnable entre deux extrêmités si cruelles, me fit prendre dès le même jour la résolution de renoncer au monde. Je me dérobai de la maison de mon père, pour me retirer dans un couvent où j'étois connue, & dont on m'accorda volontiers l'entrée. En me déterminant à ce sacrifice, je ne pus me refuser la seule douceur qui me restoit à prétendre. J'écrivis à mon amant qu'une horrible violence m'empêchant d'être à lui, je prenois le parti de m'ensévelir dans un cloître. Cette nouvelle le mit en fureur. Ignorant encore ce qui venoit de m'arriver, & n'attribuant mon désespoir qu'à mon embarras, il accourut au couvent. Mon malheur le fit arriver au moment que mon père & le mari qu'il m'avoit donné accouroient eux-mêmes, sur l'avis qu'ils avoient déjà reçu de ma fuite. Ils l'apperçurent, & ne doutant point de ses

ses intentions, ils fondirent sur lui l'épée à la main avec toutes les marques du dessein qu'ils avoient de s'en défaire. Son courage ne le servit que trop bien. Pour une légère blessure qu'il reçut au bras, il en fit deux mortelles à ses adversaires. Ils moururent tous deux avant la fin du jour.

Jugez avec quelle horreur j'appris cette funeste nouvelle ! Elle me confirma dans la résolution de quitter le monde, & ne croyant plus même que le meurtrier de mon père pût jamais se présenter devant moi, je ne m'occupois que de l'exécution de mon dessein. Il fallut céder néanmoins aux instances de mes parens, qui jugèrent ma présence nécessaire pour disposer de mon héritage. Ils me forcèrent de quitter mon asile, & ne se croyant pas moins obligés par l'honneur à venger la mort de mon père, ils dressèrent une plainte en mon nom pour commencer les poursuites. Dans l'accablement où j'étois, j'ignorai cette démarche. Je ne sais à quoi mon cœur auroit consenti, car ses sentimens n'étoient pas changés, & la vengeance étoit peu capable de l'emporter sur l'amour. Je comprenois bien les devoirs que la raison m'imposoit; mais cette pensée ne faisant qu'augmenter mon trouble, parce qu'elle combattoit mes plus chères inclinations, je passai quelques jours dans une agitation si violente que

je perdis l'idée du cloître & toute l'ardeur que j'avois marquée pour me dérober au monde.

Pendant ce tems-là mon amant, qui n'avoit d'abord songé qu'à se mettre à couvert de la justice, apprit qu'on avoit commencé effectivement les procédures à ma sollicitation, & que c'étoit moi par conséquent qui paroissois en vouloir à sa vie. Il ne résista point à cette pensée. La crainte du péril qui le menaçoit ne put l'empêcher de venir chez moi vers le soir. Il se jeta à mes pieds, pour m'offrir sa vie, qu'il ne vouloit pas conserver un moment si elle m'étoit odieuse; il me reprocha mon inconstance & ma rigueur; il se plaignit que je le chargeois des injustices du sort; il me renouvela ses protestations de fidélité & de tendresse, enfin il m'attendrit jusqu'à m'ôter la force de lui répondre. J'étois dans cet embarras, lorsque le hasard amena mes parens, qui le surprirent dans la posture où il étoit encore. Il ne leur fut pas difficile de l'arrêter, & le chargeant de chaînes avec la dernière rigueur, ils alloient le faire conduire aux prisons publiques.

Je ne pus supporter ce spectacle. Arrêtez, leur dis-je, ne le menez pas à la mort si vous n'avez résolu la mienne; & croyant m'être apperçue que le silence que j'avois gardé quelques jours sur le couvent avoit commencé à les alarmer,

je résolus de les prendre par le motif auquel je les croyois sensibles. J'avoue, continuai-je, qu'il a donné la mort à mon père, mais dans le dessein où je suis de me consacrer au cloître, je ne dois souhaiter celle de personne; Accordez-moi sa vie & sa liberté; je vous promets en récompense de vous donner tout mon bien, & je fais vœu devant le ciel de quitter aussitôt le monde. Cette proposition leur inspira plus de douceur. Ils feignirent d'admirer ma générosité, & la crainte de me voir changer de sentiment les fit consentir sans peine à la prière que je leur fis de recevoir sur le champ ma donation. Elle fut revêtue de toutes les formalités qui pouvoient la rendre irrévocable. Ils eurent soin d'éloigner de mes yeux mon amant, qui me reprochoit avec trop de grandeur d'ame le sacrifice que je lui faisois de ma fortune. Ils le firent garder dans une chambre voisine, & cette précaution leur fut d'autant plus utile qu'elle servit à me faire hâter ma résolution. Je n'exceptai du présent que je leur fis de mon héritage, que le coffre-fort, où je savois que mon père avoit amassé une somme considérable. Mon prétexte fut la nécessité de payer ma dot au couvent, & de m'y attirer quelque considération par mes libéralités. Mais j'avois une autre vue.

A peine leur avidité pour mon bien fut-elle

ſatisfaite, qu'ils rendirent la liberté à mon amant ſans ſe faire preſſer, en l'exhortant ſeulement à s'éloigner de Rome, pour les délivrer de l'obligation de le pourſuivre. La joie qui les occupoit ne leur permit point de s'arrêter long-tems auprès de moi. Je vis paroître auſſitôt mon malheureux amant, qui ne m'aborda qu'avec tranſport. Qu'avez-vous fait? me dit-il. Ma vie vous eſt donc aſſez chère, pour vous faire renoncer à toutes les douceurs de la vôtre! Il eſt donc vrai que vous ne me haïſſez pas? Mais quelle preuve m'en donnez-vous? Eſt-ce me rendre la vie que de me condamner à vous voir malheureuſe? Il ajouta mille choſes paſſionnées; mais le plaiſir que j'avois à les entendre ne m'empêcha point de l'interrompre. Fuyez, lui dis-je, en détournant la tête; il n'y a que la fuite qui puiſſe vous mettre en ſureté. Je ne vous ai rien ſacrifié, puiſque mon bien va ceſſer de m'être néceſſaire. Je ne penſe pas même, ajoutai-je en lui montrant le coffre, que cette ſomme que je me ſuis réſervée pour vous la faire accepter, vous oblige à la moindre reconnoiſſance. Vous avez tout perdu pour moi. Il eſt juſte qu'en prenant le parti du cloître je me décharge de toutes mes dettes, & celle de la tendreſſe & de la générofité ſont les plus preſſantes. Je le priai de faire emporter le coffre, ayant d'un autre côté ce qui ſuffiſoit pour

me faire ouvrir l'entrée du cloître, & de recevoir mes derniers adieux. Que vous dirai-je ? Mon projet étoit sincère; mais en me flattant d'être prête à l'exécuter, j'ignorois le pouvoir de l'amour. Les reproches & les instances d'un homme que j'aimois uniquement eurent plus de force que mes résolutions. Il sut me persuader que l'honneur & le devoir ne s'opposoient point à notre bonheur; & pour le vœu que j'avois fait indiscrètement, il dissipa mon scrupule en me proposant de chercher quelque retraite écartée où nous renoncerions effectivement au commerce du monde, pour joindre les exercices d'une vie sage & réglée aux douceurs d'un mariage légitime. J'embrassai d'autant plus avidement cette ouverture, qu'elle me paroissoit satisfaire tout à la fois la bienséance, l'amour & la religion. Avec peu d'ambition & beaucoup d'indifférence pour les richesses, je me promis plus de tranquillité & même plus de plaisir dans la solitude, que dans toutes les distinctions que ma naissance & ma fortune devoient naturellement me faire espérer.

Ainsi, sans regretter ce que j'avois abandonné à mes parens, je consentis à quitter Rome sous la conduite & la bonne foi de mon amant. La somme qui me restoit lui parut suffisante pour nous garantir de la nécessité. Notre premier soin

fut de mettre le ciel dans nos intérêts en scellant nos liens par les cérémonies de l'église. Nous prîmes un nom différent du nôtre, & ne cherchant plus qu'une retraite conforme à nos vues, nous entendîmes bientôt parler de la montagne de Spolete, & de la facilité que tout le monde a de s'y établir. Quoiqu'on nous assurât que la liberté y passoit pour la première loi, nous n'osâmes nous promettre qu'une femme inconnue y fut aisément admise avec son mari, & cette difficulté nous auroit effrayés, si étant venus nous-mêmes pour reconnoître la situation de la montagne, nous n'avions conçu qu'avec un peu de prudence & de soins je pouvois me dérober à la curiosité de tous ceux qui l'habitent. Mon mari prenant d'abord toutes les mesures qui sont en usage, se présenta à l'évêque, sous le simple titre d'un officier espagnol à qui la fatigue des armes & le dégoût du monde faisoient désirer une retraite libre & solitaire. Après lui avoir fait agréer son dessein, il employa quelques semaines à faire bâtir cet hermitage. J'étois dans un village voisin, d'où je venois chaque nuit visiter le lieu qui devoit me servir de demeure, & sans penser à l'embellir, j'exhortois mon mari à ne rien épargner pour le rendre commode & agréable. Nous avions deux domestiques fidèles, gens sans passion, quoique de sexe différent, & résolus de borner

leur fortune à la nôtre. Nous leur proposâmes de se marier, pour les rendre plus utiles à notre service. Ils y consentirent, & mon mari ayant placé assez avantageusement le reste de notre bien à Spolete, il leur en laissa la jouissance avec la seule condition de nous fournir ici tout ce qui nous seroit nécessaire.

Dans la douleur qui m'accable, vous n'exigerez point que je vous représente tout le bonheur que j'ai goûté avec un homme dont la tendresse n'étoit point capable de se refroidir, & pour qui la mienne ne faisoit tous les jours qu'augmenter. Hélas ! je ne lui étois pas plus chère que la religion & la vertu. La droiture de son cœur, l'innocence de ses désirs, le mépris du monde & l'espérance des biens célestes, l'attachoient autant à cette montagne que les sentimens qu'il avoit pour moi. Nous étions trop heureux, dans un monde que dieu a maudit. Mais tout est changé pour sa malheureuse épouse. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du désespoir que je ressens, & de tous les maux dont je suis menacée.

Ses larmes & ses plaintes recommencèrent avec la même impétuosité qu'au premier moment. Le véronois qui n'avoit rien contracté de la rudesse de sa profession, lui offrit poliment tous les services qu'elle pouvoit attendre d'un

honnête homme, & la pria d'abord de prendre un parti ſur les circonſtances préſentes. Il lui fit comprendre qu'elle étoit encore libre de cacher ſon aventure au public, & de ſe retirer même ſans être apperçue. D'un autre côté, pour peu qu'elle conſervât de goût pour la ſolitude, il ne jugea pas qu'il lui fût impoſſible de continuer le genre de vie qu'elle avoit embraſſé. Il lui en propoſa même les moyens, en lui promettant un ſecret inviolable ſur ſon ſexe. L'hiſtoire de l'égliſe eſt pleine de ces exemples, & ſi la prudence ne permet pas toujours de porter une femme à les imiter, le reſpect dû à la religion défend du moins qu'on les condamne. Il y avoit d'autant plus de bonne foi & d'honneur dans cette alternative du ſolitaire, qu'il a confeſſé lui-même que les charmes de ſa voiſine avoient déjà fait ſur lui beaucoup d'impreſſion, & que n'étant forcé au célibat par aucun engagement, il auroit regardé comme un bonheur extrême de pouvoir ſuccéder à tous les droits du mari qu'elle perdoit. C'étoit même ce qu'il vouloit lui faire entendre, en lui propoſant ſous d'autres termes & par des moyens beaucoup plus difficiles, de perſiſter dans le goût qu'elle avoit pour la ſolitude. Il s'efforça de lui faire ſentir la néceſſité où elle étoit de ſe déterminer promptement entre les deux voies qu'il lui propoſoit; car la mort

de ſon mari ne pouvoit être cachée long-tems, & la connoiſſance de ſon aventure lui auroit ôté auſſitôt la liberté de choiſir. Elle convint de la ſageſſe de ce conſeil; mais ayant déjà pris ſon parti au fond du cœur, elle ne lui demanda que le ſecours dont elle avoit beſoin pour faire avertir ſes domeſtiques de ſe rendre auprès d'elle; & lui ayant recommandé le ſecret juſqu'à ſon départ, elle lui confeſſa que ſon deſſein, après avoir rendu les derniers devoirs à ſon mari, étoit de s'écarter de Spolete & de ſe renfermer dans un couvent. Il combattit en vain cette réſolution. Ne voyant rien même dans ſes ſentimens qu'il ne pût découvrir ſans honte, il s'expliqua nettement ſur l'intérêt qu'il auroit eu à la retenir, & il lui offrit ſans détour un cœur auſſi ſincère & auſſi pur que celui qu'elle avoit poſſédé. Ses offres ne la touchèrent point. Elle paſſa quelques jours dans le voiſinage, tandis que les ſolitaires donnoient une ſépulture honorable à ſon mari, & laiſſant ſon hermitage au véronois, avec la liberté de raconter ſon hiſtoire, elle partit ſans autre ſuite que ſes deux domeſtiques.

EFFET HÉROIQUE

DE VERTU MORALE.

UN écrivain célèbre (1), examinant les principales passions qui font la guerre au cœur humain, n'en trouve qu'une qui puisse être avouée sans honte. C'est l'amour. Encore suppose-t-il qu'elle soit telle qu'il la représente dans l'histoire suivante, dont il garantit la vérité.

Un de nos meilleurs officiers généraux dans les guerres de Flandres, (c'est l'auteur anglois qui parle) étant allé reconnoître les dehors d'une ville, à la tête de quelques escadrons, apperçut un détachement considérable de la garnison, qui s'éloignoit des murailles, & qui paroissoit servir d'escorte à une chaise roulante qui étoit au centre. Il ne balança point à l'attaquer, & malgré la résistance des françois & de leur commandant qui fut dangereusement blessé, en se défendant avec la dernière valeur, il en tailla la meilleure partie en pièces, & il prit le reste. La chaise tomba aussi-

(1) Milord Shaftsbury.

tôt entre ſes mains. Il n'y trouva qu'une jeune dame évanouie de frayeur, mais ſi belle, que cet accident même ne la défiguroit pas. L'ayant fait revenir à force de ſoins, il apprit d'elle que le commandant de l'eſcorte, qui commandoit auſſi dans la place voiſine, étoit ſon mari, & que la crainte d'un ſiége, auquel on s'attendoit dans quelques ſemaines, lui avoit fait prendre le parti de la conduire à Lille. Elle marqua en même-tems beaucoup d'inquiétude de ne le pas voir paroître. Il étoit tombé parmi les morts, & ſans le prompt ſecours que le général anglois lui fit porter, il n'auroit pas ſurvécu long-tems à ſon malheur & à ſes bleſſures.

Les priſonniers furent conduits au quartier du vainqueur qui n'eut pas beſoin d'autre motif que ſa générosité naturelle pour prendre un ſoin particulier des deux époux. Cependant, un intérêt plus tendre le faiſoit agir ſans qu'il s'en apperçût. Il les fit loger tous deux dans un appartement de la maiſon qu'il occupoit. Il donna ordre qu'ils fuſſent traités avec le même zèle & le même reſpect que lui. Vingt fois le jour il s'informoit de leur ſanté, & n'étant point ſatisfait du rapport de ſes gens, il trouvoit un prétexte dans le danger preſſant du mari, pour s'en éclaircir ſouvent par ſes propres yeux. Il s'oublioit auprès d'eux pendant des heures entières. Il louoit la

dame, il la plaignoit; & après les plus longs entretiens, il croyoit sentir, en la quittant, que c'étoit le moment où il auroit trouvé le plus de plaisir à l'entretenir.

Ce n'étoit donc jamais sans se faire quelque violence qu'il se séparoit d'elle, lorsque la bienséance ou les devoirs de son emploi l'obligeoient de se retirer. Ce sentiment, qui augmentoit tous les jours, fut comme la première marque à laquelle il reconnut sa passion. Son âge ne passoit pas cinquante ans. Il avoit l'esprit droit & le cœur généreux. Sans avoir fait profession de haïr les femmes, il avoit toujours vécu dans une grande indifférence pour les plaisirs de l'amour. Les exercices de la guerre l'occupoient tout entier, de sorte que, se trouvant plus enflammé qu'il ne convenoit à son devoir & à son repos, il ne put s'empêcher, avec un caractère aussi raisonnable que le sien, de frémir du danger auquel il se crut exposé.

Il avoit un ami d'un âge inférieur, mais d'une humeur si conforme à la sienne, que cette ressemblance avoit été jusqu'alors le principal nœud de leur amitié. Il se hâta de lui faire la confidence de son trouble.

« Je suis, lui dit-il, dans un embarras qui » me fait honte, & que je ne vous avouerois » pas, si je comptois moins sur votre amitié,

» J'aime l'épouse de ce commandant. Je ne m'en
» ferois pas une peine, si elle pouvoit être à
» moi, car je n'ai point de raisons qui doivent
» me faire renoncer au mariage; mais son époux
» est vivant & se rétablit de jour en jour. Elle
» est sage, & je le suis aussi. Je n'ai rien à pré-
» tendre d'elle; cependant, par un caprice de
» cœur, auquel je ne puis rien comprendre,
» je ne saurois être un moment tranquille hors
» de sa présence. J'ai lu mille divers effets de
» de l'amour, ajouta-t-il, mais ne les ayant ja-
» mais ressentis, je ne me suis guère attaché à
» raisonner sur leur cause, & j'ignore par consé-
» quent où il en faut chercher le remède. Si
» vous en connoissez quelqu'un, au nom de
» l'amitié ne me le cachez pas, ou aidez-moi
» promptement à le trouver ».

Son ami, qui étoit aussi un officier de distinction, & qui faisoit comme lui toute son occupation des armes, reçut cette ouverture de cœur en riant, & n'y répondit pas d'un ton plus sérieux.

« Vous vous moquez, lui dit-il, de donner
» un air si important à une bagatelle. Vous ne
» me persuaderez pas qu'on aime malgré soi.
» On voit une belle femme. On l'admire : on
» souhaiteroit, si vous voulez, de pouvoir ob-
» tenir quelque droit sur son cœur & sur sa per-

» sonne. Mais il en est comme d'un beau tableau
» ou d'une belle fleur, dont on n'est pas le
» maître ; un homme raisonnable ne désirera pas
» de les posséder avec une ardeur qui trouble
» son repos. Cette pensée même ne se présen-
» tera pas à son esprit, s'il sait que celui qui les
» possède les aime trop pour consentir à s'en
» défaire. Qui ne riroit, continua-t-il, de cette
» prétendue nécessité dont la plupart des amans
» font leur excuse ? Je conçois bien qu'une in-
» clination à laquelle on n'a jamais résisté, &
» qu'on a pris plaisir à nourrir, peut devenir
» assez forte pour coûter beaucoup de peine à
» vaincre ; il n'en est pas autrement de toutes
» nos habitudes. Mais des charmes tout-puis-
» sans, des attraits invincibles, des conquêtes
» certaines, des passions qui prennent tout d'un
» coup l'ascendant sur toutes les forces de la
» raison, c'est ce que j'ai toujours regardé comme
» autant de chimères badines qui n'existent que
» dans l'imagination des poètes & dans leurs
» ouvrages. Ainsi, cher ami, ajouta cet admi-
» rable conseiller, vous vous plaignez d'un mal
» dont la guérison dépend de vous. Aimez vous?
» C'est que vous avez lâché volontairement la
» bride à votre cœur, & vous ne devez accuser
» que vous-même. Voulez-vous cesser d'aimer?
» En vérité, je ne vois pas qu'il y ait rien de plus

à faire que ce qu'on fait, quand on veut férieu- » fement quelque chofe. N'aimez plus ; qui vous » y force? »

Ce difcours n'étant guère propre à confoler l'amoureux général, il foupira triftement, & convaincu par expérience que la raifon feule n'a pas toute la force que fon ami lui attribuoit, il réfolut de fe priver abfolument de la vue de fa belle prifonnière, dans l'efpérance que l'éloignement feroit plus d'effet que tout autre remède. Il pria fon ami de fe charger du foin de la voir, & il forma fecrètement le deffein de la renvoyer fans rançon, elle & fon mari, auffi-tôt que celui-ci feroit rétabli de fa bleffure. Milord Shaftfbury fait remarquer jufqu'ici dans cette conduite deux traits dignes de la plus haute fageffe & du plus grand courage. L'un eft la droiture avec laquelle ce général condamne fon amour, par la feule raifon qu'il le trouve criminel. L'autre eft cette fupériorité héroïque fur un fentiment involontaire, qui lui fit prendre le parti de couper à fes défirs toute voie de fe fatisfaire, avant que de favoir s'il pourra venir à bout de les éteindre. Tout amant, ajoute cet écrivain, qui confultant fon cœur fur le parti qu'il prendroit dans la même fituation, ne le fent pas porté à fuivre cet exemple, doit fe regarder comme un miférable, & ne pas douter qu'il n'entre toujours quelque

chose de bas & de honteux dans ses amours les plus légitimes.

L'autre officier, ce philosophe qui rioit de la foiblesse de son ami, vit la belle commandante, comme il s'en étoit chargé, & ne la vit pas deux jours sans reconnoître la vanité de son systême. Il devint encore plus passionné que le général; avec cette différence, que malgré l'honnêteté de son caractère, qui ne le cédoit point, comme j'ai dit, à celui de son ami, le feu de la jeunesse ne lui permit pas de se vaincre si facilement. En effet, le charme de mille sentimens délicieux qu'il n'avoit jamais si bien éprouvés, lui fit oublier une partie de ses principes; & s'il ne le porta à rien de criminel, il l'écarta bien loin de cette sublime vertu dont il venoit de recevoir l'exemple. L'historien ne fait aucun détail de ses foiblesses; mais après l'avoir traité d'amant téméraire & d'ami infidèle, il ajoute qu'une fièvre violente qui survint au commandant, lorsqu'on espéroit le mieux de sa guérison, le mit dans peu de jours au tombeau. Cette mort fut d'abord regardée du général comme un coup du ciel qui favorisoit l'innocence de ses sentimens. Son rival ne s'en applaudit pas moins, & ils s'employèrent tous deux à consoler la belle veuve, avec le même zèle & les mêmes espérances. Cependant, celui-ci, qui n'avoit point renoncé à toutes

maximes

maximes d'honneur, ne put voir la vertueuse passion de son ami, sans se reprocher la sienne. Ses remords, quoique trop foibles pour l'étouffer, eurent du moins la force de lui en arracher l'aveu. Il prit le général en particulier, & lui tint ce discours.

« La honte devroit me lier éternellement la » langue, mais le souvenir de votre exemple » m'encourage à la vaincre, & je sens heureu» sement au fond de mon cœur que l'honneur & » l'amitié y sont encore plus forts qu'elle. Je n'en » suis pas moins un perfide & un hypocrite; » mais mon excuse est que je suis devenu tel sans » le vouloir; car je commence par abjurer la » fausse philosophie sur laquelle se fondoit toute » ma force, & dont j'ai fait parade, lorsque » vous m'avez découvert votre passion. Il est » faux qu'on n'aime point sans le vouloir. Il n'est » pas plus vrai qu'on puisse cesser d'aimer quand » on le veut. Je suis persuadé en même-tems » qu'avec beaucoup de courage à résister aux » premières impressions de l'amour, & sur-tout » à fuir l'objet dont on ressent le pouvoir, un » homme de bon sens peut se délivrer de sa » tyrannie. Vous l'avez fait. Vous m'avez » donné un exemple digne de votre vertu. Ma » confusion est de ne l'avoir pas suivi. Je viens » vous en faire l'aveu.... Quoi! vous aimez

» la commandante, interrompit le général avec
» beaucoup d'agitation? Oui, répondit timi-
» dement l'officier, je l'aime, je l'adore, je n'en
» guérirai jamais. Vous m'avez dit, en m'ap-
» prenant votre passion, qu'elle ne vous per-
» mettoit pas d'être un moment tranquille hors
» de sa présence; & moi qui n'en suis plus à des
» termes si modérés, je vous confesse que la
» vie me seroit insupportable sans elle; que si
» elle ne peut être à moi, je vais chercher la
» mort à la bouche du premier canon ».

Le général consterné de ce qu'il entendoit, garda quelque tems un profond silence, pendant lequel il paroissoit abîmé dans ses réflexions. Enfin, reprenant la parole avec quelques soupirs, il interrogea son ami sur toutes les circonstances qui pouvoient le convaincre de la violence de son amour. Il lui demanda ensuite s'il pensoit à l'épouser? L'autre ayant répondu que c'étoit son dessein, s'il n'y trouvoit pas d'obstacle invincible : « Eh bien, reprit le vertueux général,
» épousez-là. J'ai pu vaincre une fois mon
» cœur, je le vaincrai encore, quoi qu'il m'en
» coûte. Vous êtes plus jeune & plus aimable
» que moi; je ne pourrois me déclarer votre
» rival, sans m'exposer à vous voir préféré.
» D'ailleurs, nous deviendrions ennemis, &
» notre haine ne manqueroit pas d'avoir des

» suites funestes. C'est à moi, que l'âge, l'expérience & mon rang, imposent l'obligation de les prévenir ».

Il l'embrassa après ce discours, en lui promettant d'être toujours son ami, & de ne pas voir la commandante, qu'il ne le vît assuré d'elle par les liens du mariage.

AVENTURE

PLAISANTE

D'UNE ANGLOISE.

IL est fort ordinaire d'entendre souhaiter que les bons naturels puissent se rencontrer & s'unir, sur-tout dans l'état du mariage. Mais ce souhait est contraire au bien de la société. Il arriveroit de-là par une conséquence néçessaire; que tous les mauvais caractères s'uniroient aussi; & quels désordres ne verroit-on pas naître d'une union si pernicieuse? Au lieu que le mélange, tel que la providence le permet dans toutes les conditions de la vie, sert également aux uns & aux autres. A ceux-ci, par les exemples du bien qu'ils

devroient ſuivre ; à ceux-là, par la vue du mal qu'ils doivent éviter.

Un gentilhomme anglois, qui faiſoit ſa demeure à trois ou quatre milles de Londres, ſe trouvoit partagé d'une ſi mauvaiſe femme, qu'étant lui-même du meilleur caractère du monde, on pouvoit dire qu'il étoit parfaitement dans cet ordre de la providence qu'on vient d'expliquer. De mille traits de mauvaiſe humeur qu'il eſſuyoit tous les jours, il y en eut un contre lequel ſa patience ne fut point à l'épreuve. Il avoit invité quelques amis à dîner, ſans en avertir ſon épouſe qu'il craignoit de trouver oppoſée à ſon deſſein. L'heure du repas étant venue, & les convives déjà aſſemblés, il lui fit dire qu'on avoit ſervi, & qu'on n'attendoit plus qu'elle. Le ſecret avoit été ſi bien gardé qu'elle l'ignoroit encore, & le mari ſe flattoit que, par conſidération du moins pour des étrangers, elle prendroit une fois quelque empire ſur elle-même. Elle entre. Elle voit les préparatifs d'une fête qu'elle n'avoit pas ordonnée. La fureur la ſaiſit. Elle en perdit quelques momens la parole. Quelques-uns prétendent, pour la rendre un peu plus excuſable, qu'il manquoit quelque choſe à ſon ajuſtement, & que le déſeſpoir de paroître dans une occaſion imprévue, ſans avoir mis la dernière main à ſa parure, lui fit perdre auſſi-tôt toute meſure. On

convient qu'il y auroit eu bien de la malice à lui causer une mortification si cruelle. Mais enfin, de quelque part que vint l'orage, il se fit sentir à tous les assistans qui y perdirent leur dîner. Elle prit les deux coins de la nappe, & l'ayant jetée par terre avec tout ce qui étoit dessus, elle se retira brusquement, après avoir lancé un regard terrible sur le mari.

La confusion du pauvre gentilhomme ne fut pas plus grande que celle de ses convives. Ils demeurèrent quelques momens sans lever les yeux & sans ouvrir la bouche. Cependant, ils prirent le parti tous ensemble d'aller dîner chez un traiteur.

Le mari se trouvant seul fit des réflexions sur cette aventure. La bonté a ses bornes dans les cœurs les mieux disposés. Il conçut que son repos dépendoit d'un événement qui l'alloit rendre esclave pour toute sa vie, s'il ne prenoit pas une résolution vigoureuse. Il ne pouvoit, d'un autre côté, s'opposer directement au cours du torrent, sans s'exposer à quelque nouvelle scène qui acheveroit de le déshonorer. Sa prudence & un reste de bonté lui firent prendre enfin le meilleur parti. Il reparut devant son épouse avec l'air le plus tranquille & le plus composé. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels il affecta autant de complaisance & de soumission que jamais.

Cette conduite étant capable de prévenir toutes les défiances, il ne fit pas difficulté, la semaine d'après, de lui proposer le voyage de Londres. Elle y consentit avec joie. Ils partirent dans leur équipage. La route les obligeoit de passer par Chelsea qui est un bourg fort agréable. Le gentilhomme la pria sans affectation de consentir qu'il s'arrêtât quelques minutes, pour rendre ses civilités à un de ses amis. Il l'invita ensuite à descendre avec lui, & elle ne se fit pas presser pour le suivre. Il la fit entrer dans une belle maison, avec un air de familiarité qui marquoit de l'habitude. Il l'introduisit même dans le jardin, en attendant l'arrivée du maître qu'il fit avertir par un domestique. Le maître tardant un peu à paroître, il feignit d'aller à son appartement, pour l'avertir lui-même. Mais, après l'avoir laissée seule sous ce prétexte, il gagna la porte du logis, & remontant dans son carrosse, il retourna tranquillement à sa terre.

Cette belle maison de Chelsea étoit un lieu de rétablissement pour les malades, & sur-tout pour ceux qui se trouvent mal de l'air épais de Londres. On y trouvoit des logemens à toutes sortes de prix, & l'on n'y manquoit de rien quand on payoit libéralement. L'intention du gentilhomme étoit d'y faire faire à son épouse un séjour de quelques mois, sous prétexte que sa raison s'étoit

malheureusement dérangée. Il avoit prévenu le maître là-dessus. Il l'avoit payé d'avance. L'appartement étoit prêt, & l'on avoit eu soin de le rendre propre à l'espèce de maladie qu'on vouloit guérir. Le maître ne tarda point à paroître après le départ du gentilhomme. Il pria civilement la dame de quitter le jardin, & l'ayant menée dans une chambre où elle s'attendoit de rejoindre son mari, il lui déclara qu'elle avoit quelque tems à vivre chez lui, qu'elle étoit dans son appartement, où elle seroit servie avec toutes sortes de soins, & qu'on n'épargneroit rien pour rétablir promptement sa santé.

Si l'on a pris quelque idée de son caractère, sur les premières circonstances de ce récit, on concevra aisément quelle fut sa fureur. Elle en donna mille marques qui ne servirent qu'à confirmer le maître de la maison dans l'opinion qu'il avoit de son mal. Elle fut enfermée comme une personne à qui la liberté pouvoit être funeste; on lui donna des gardes, & l'on consulta moins son goût que ses besoins dans tous ses alimens. Il est vrai qu'elle rejeta pendant quelques jours, avec beaucoup d'opiniâtreté, les secours & la nourriture même qu'on lui offroit. Mais, lorsque sa faim fut devenue pressante, elle consentit à prendre quelque chose, & l'on s'apperçut fort bien que son dessein n'étoit pas de mourir. Elle

continua néanmoins fort long-tems de s'emporter en menaces terribles contre ſon mari ; & dans ſes momens les plus furieux, elle formoit d'étranges projets contre la fidélité conjugale. Ils n'étoient pas faciles à exécuter dans la captivité où elle étoit ; mais, pour n'omettre aucune précaution, l'on jugea à propos de ne la faire ſervir que par des femmes. Enfin, la longueur du tems & l'excellence du remède produiſirent peu à peu le changement qu'on eſpéroit. Elle conçut qu'il dépendoit d'elle d'être heureuſe, & elle marqua tant de repentir & de ſoumiſſion, qu'après avoir mis l'un & l'autre à l'épreuve, ſon mari, qui ne ſouhaitoit que de la voir dans ces ſentimens, lui rendit ſa tendreſſe avec la liberté.



AVENTURE
DE M....

L'ARCHITECTE, qui conſtruiſit à Londres l'hôtel de milord duc de Newcaſtle ſur le modèle de celui du duc d'Ancaſter, qui en eſt voiſin, fut généralement blâmé de ne l'avoir pas ſuivi en tout. Il voulut lui donner plus de hauteur; mais le bon ſens devoit ſuffire pour lui faire comprendre qu'en conſervant la même largeur, il étoit impoſſible de changer quelque choſe à la hauteur, ſans violer abſolument les proportions. On prétendit excuſer dans le tems ce défaut de jugement par une aventure qu'on racontoit ainſi.

M.... jeune & livré à la débauche, ſouffroit impatiemment que ſon père éclairât de trop près ſa conduite. N'ayant point la diſpoſition d'un revenu bien conſidérable, il ſe trouvoit hors d'état d'entretenir pour ſes plaiſirs, ſuivant l'uſage des ſeigneurs anglois, un appartement ſecret hors de la maiſon paternelle. Dans cette contrainte, il avoit pris le parti de ſe fier à ſon valet de chambre, quoiqu'il eût été placé près

de lui de la main de ſon père ; & par le ſecours de ce garçon, il avoit introduit dans ſon propre appartement une maîtreſſe fort jolie. Il l'y retint ſi long tems, que le valet commençant à craindre pour le myſtère, & prévoyant que cette intrigue ne pouvoit être connue ſans ruiner ſa fortune, réſolut de trahir ſon jeune maître, pour ſe conſerver la faveur du père. La maîtreſſe fut chaſſée avec beaucoup d'éclat, ſans que le jeune amant pût découvrir la trahiſon, ni de qui il avoit à ſe plaindre.

Il falloit chercher un autre aſile à ſes amours. Le père avoit achevé alors de bâtir l'hôtel dont on vient de parler ; & quoiqu'il ne fût point encore meublé, ni fermé de portes & de fenêtres, parce que l'hiver avoit fait interrompre le travail, on y pouvoit être à l'abri des injures de l'air. Ce fut ce lieu que M.... choiſit pour la retraite de ſa maîtreſſe. Il fit porter dans l'appartement le plus commode autant de meubles qu'il en put dérober chez lui, ſans faire naître de ſoupçons, & continuant d'employer ſon valet dont il ne ſe défioit pas le moins du monde, il crut avoir trompé la vigilance de ſon père & celle de tous les jaloux. Cependant ſes abſences fréquentes & d'autres raiſons alarmèrent encore le valet de chambre. Les mêmes craintes le rendirent de nouveau perfide. Il découvrit tout au père, ſans

ceſſer de rendre en apparence les mêmes ſervices à ſon maître. Le vieux ſeigneur fort irrité ne tarda point à s'éclaircir par ſes propres yeux. Il court au nouvel hôtel; il entre bruſquement; il viſite tous les appartemens. Les deux amans avertis par le bruit, cherchent à éviter ſa préſence. Ils montent d'étage en étage, M.... y entra heureuſement ; mais la précipitation & la crainte avoit jeté ſa compagne dans un ſi grand trouble, que, paſſant contre une fenêtre qui n'étoit pas bouchée, elle eut le malheur de ſe laiſſer tomber de haut en bas, & de ſe tuer ſur le champ par cette chûte.

L'amant ne s'apperçut point tout d'un coup d'un ſi triſte accident. Mais ne la voyant plus paroître, quoiqu'il fût certain qu'elle étoit montée derrière lui, il eut aſſez de ſoupçon de la vérité pour s'avancer vers la fenêtre & pour jeter les yeux au pied de l'édifice,

Il y vit, quel objet pour les yeux d'un amant ! (1)

Il y vit ſon cadavre dans l'état le plus affreux; meurtri, écraſé, couvert de ſang. Il alloit la ſuivre & ſe précipiter volontairement; mais un génie favorable, qui veilloit à ſon ſalut, le tira rudement par le bras, le fit deſcendre malgré

(1) Ce vers eſt de Racine.

lui, & le conduisit dans un lieu de sureté, où à force de prières & de bonnes raisons il le fit consentir à souffrir la vie. C'est ainsi qu'une infinité de gens le racontoient, & on ne réussiroit point à leur persuader qu'un jeune anglois bien amoureux pût être sauvé dans les mêmes circonstances par un autre secours que celui du ciel. Cependant d'autres prétendirent que le valet de chambre ayant suivi de près son jeune maître, & le trouvant à la fenêtre où il couroit quelque danger, le prit entre ses bras, sans consulter sa volonté, & lui ôta le pouvoir de se précipiter qu'il demandoit instamment. Ce commentaire est apparemment le plus certain; & pour répondre à ceux qui sont de l'autre opinion, on peut dire que la douleur & la consternation ayant altéré tout d'un coup les forces du jeune milord, il n'en put tirer assez de son désespoir pour s'opposer au secours imprévu qu'il reçut de son valet; ce qui fit que l'assistance immédiate du ciel ne fut point nécessaire pour le sauver. On doit sentir que s'il y a eu quelque difficulté, c'est uniquement parce qu'il est question d'un jeune anglois; car il y a peu de françois dont on ne pût expliquer la patience & la résignation dans le même cas, sans être obligé de recourir aux génies.

Quoi qu'il en soit, M.... étant devenu dans la suite maître de l'hôtel, on assura que c'étoit

pour conserver la mémoire de son infortune, & pour en consacrer le lieu, qu'il avoit changé les greniers en chambres, & fait hausser par conséquent sa maison d'un étage; la perte d'un peu de régularité dans les proportions n'étant pas un obstacle qui pût tenir contre une raison si forte.

TRISTE EXEMPLE
DE MORALE.

SAINT-ÉVREMONT a prétendu que Paris, Londres ou Rome, étoient le seul séjour digne d'un honnête homme. Cette idée est-elle juste? Si l'idée qu'il se formoit d'un honnête homme est celle d'un homme vertueux, quelle satisfaction peut-il y avoir pour la vertu, dans la présence continuelle de tous les vices qui y sont opposés? Les grandes villes sont comme leur asile. Ils y trouvent une espèce de protection dans l'exemple, & d'encouragement dans l'impunité. Qu'on écoute le Misantrope:

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je veux sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

En effet, si l'on pouvoit dire que la liberté manquât jamais pour faire le bien, ce seroit dans des lieux où le pouvoir du vice est si tyrannique, qu'on s'y trouve quelquefois soumis malgré son inclination. Mais il est du moins libre de fuir, quand on se sent trop foible pour résister. C'est la doctrine de l'Evangile, de l'honneur & de la raison.

Le trait suivant, qui va servir d'explication à cette morale, excita à Londres la compassion de tout le monde. Un jeune homme, dont le nom & la famille étoient connus de toute la ville, & qui par ses qualités personnelles sembloit pouvoir aspirer aux premières distinctions de la patrie, s'étoit marié, par le conseil de ses parens, à une personne de son âge, qui lui avoit apporté pour dot autant de mérite que de bien. Quoique ce mariage ne fût point de son choix, il voyoit son épouse sans aversion, & il se seroit accoutumé à l'aimer, si rien n'eût troublé sa douceur naturelle & ses vertueuses inclinations. Mais la bonté de son caractère avoit déjà été dérangée par quelques amis, dont la société avoit eu trop d'agrément pour lui. Ils l'avoient entraîné dans la débauche. Le mariage devoit naturellement le ramener à une conduite plus réglée, & ses parens n'avoient point eu d'autre vue pour l'y porter; cependant le remède même

ſe changea en poiſon, & la nature de ſon mal en devint plus maligne & plus dangereuſe.

Ses amis ne pouvant ſouffrir l'air de réformation qu'ils lui virent prendre après ſes noces, concertèrent enſemble les moyens de le rengager dans leur *Club* (1). Comme il avoit trop de raiſon pour ne pas ſentir ce qu'il devoit à ſon épouſe, à ſon honneur & à ſon établiſſement dans le monde, ils n'auroient pas réuſſi à lui faire reprendre le chemin du vice ; mais connoiſſant ſon humeur, ils eurent aſſez d'adreſſe pour ne lui rien propoſer qu'avec certains ménagemens. Ils lui firent conſidérer que Londres eſt d'une ſi vaſte étendue, qu'il pourroit ſans ſcandale ſe partager entre ſes plaiſirs & ſes devoirs ; qu'il n'étoit queſtion que de choiſir pour leurs aſſemblées un quartier éloigné de ſa demeure ; que ſon épouſe même pouvoit être trompée aiſément par quelque prétexte ; enfin que rien n'étoit ſi facile dans une grande ville, que d'en impoſer au public, & de jouer différens perſonnages. Ces raiſons le ſéduiſirent. Il entreprit tout-à-la-fois deux rôles fort oppoſés ; pendant le jour on le voyoit grave dans ſon quar-

(1) C'eſt le nom qu'on donne en Angleterre à certaines aſſemblées régulières qui ſe font dans les cabarets, & autres lieux de plaiſirs.

tier, attentif à ſes affaires, laborieux, modeſte; & le ſoir, auſſitôt qu'il pouvoit ſe dérober avec bienſéance, il alloit ſe livrer pour toute la nuit, aux excès qui ſont ordinaires à la jeuneſſe de Londres.

Il auroit fallu, pour ſoutenir conſtamment un genre de vie ſi bizarre, qu'il eût trouvé le ſecret de conſerver au même degré le goût du vice & de la vertu; mais cet équilibre étant impoſſible, on ne fut pas long-tems à voir le vice emporter la balance. Son reſpect pour le public, ſes égards pour ſon épouſe, les ménagemens qu'il avoit gardés pour ſa fortune & pour ſa réputation, tout diſparut par degrés. Il négligea ſes affaires. Il ruina ſon crédit. En moins de ſix ou ſept ans, il dépenſa tout ſon bien, avec la meilleure partie de celui de ſon épouſe, & il ſe rendit mépriſable à tous les honnêtes gens.

Cette triſte épouſe n'avoit pas attendu ſi longtems à lui tendre la main dans le précipice, & à faire toutes ſortes d'offres pour le rappeler à lui-même. Elle l'aimoit avec une tendreſſe extrême. Elle avoit eu de lui, dans les premières années de ſon mariage, deux enfans, dont l'intérêt étoit un motif auſſi preſſant que ſa tendreſſe. Cent fois elle avoit employé ſes prières & ſes larmes, les ſollicitations de ſes parens, & l'interceſſion de ſes amis. Elle s'étoit même flattée

flattée quelquefois d'avoir emporté la victoire. Mais, s'il y avoit eu quelques momens où l'infidèle avoit paru touché de ses pleurs, la force de l'habitude, l'exemple, les railleries de ses compagnons de débauche avoient détruit presqu'aussitôt son ouvrage. Enfin, trop foible pour résister plus long-tems à son infortune, elle tomba dans une maladie (1), qui n'a point de nom dans notre langue, & qui n'est nulle part aussi funeste qu'en Angleterre. Réduite en peu de momens à l'extrémité, elle prit la plume, & elle recueillit toutes ses forces pour écrire les lignes suivantes à son mari, qui étoit dans le lieu ordinaire de ses débauches, où il passoit quelquefois des semaines entières. Elle lui envoya la lettre avec ses deux enfans, dont le plus âgé n'avoit pas six ans.

« C'est à ces petits orateurs à plaider pour » eux-mêmes. Jetez sur eux un œil de père. » Ils sont au moment de tomber dans l'op- » probre & dans la misère. A qui auront-ils re- » cours pour l'éviter? Hélas! qui pourra les croire » lorsqu'ils accuseront leur père de leur mal- » heur? Jetez encore une fois les yeux sur eux. » Quoi! la nature ne vous dit-elle rien en leur

---

(1) En anglois, *Brokenheart*. Ce mot traduit littéralement, signifie *cœur brisé*.

» faveur? Oh! cher époux, ayez pitié de vos
» miférables enfans. Pour moi j'ai reçu le coup au
» fond du cœur. Tous mes maux vont finir.
» Adieu. »

L'effet de ce billet paroîtra incroyable. Avec plus de rapidité, dit-on, qu'on ne peut le repréfenter, le père arrache fes enfans des bras de leur nourrice, les ferre entre les fiens d'une manière toute paffionnée, & fans prononcer une parole, ni vouloir rien entendre, il fort impétueufement, en les tenant toujours dans cet état, traverfe plufieurs rues, court, fend la preffe, ne répond à perfonne, & arrive tout hors d'haleine à fa maifon, où il monte d'abord à l'appartement de fon époufe. Elle étoit expirante. La vue de fon mari ne laiffa pas de la ranimer un moment. Elle parut s'appercevoir de l'heureux effet de fa lettre, & mourut contente d'une penfée fi douce. Pour lui, qui reconnut auffitôt qu'elle rendoit le dernier foupir, il n'y a point d'expreffion qui puiffe donner une jufte idée de fon défefpoir. Ses premiers mouvemens alloient à finir fa vie de fes propres mains. D'un grand nombre de fpectateurs que le bruit de fes efforts & de fes gémiffemens attira dans fa maifon, il s'en trouva quelques-uns, qui, dans l'indignation de fa conduite paffée, & pleins de compaffion pour le fort de fon époufe, vouloient qu'on lui



Elle étoit expirante

laissât la liberté de se punir lui-même, comme il paroissoit le désirer; mais les plus sages s'y opposèrent pour l'intérêt de ses enfans. Il se retira ensuite à la campagne, où son repentir fut sincère & constant.

TRAITS
D'UNE GÉNÉROSITÉ SANS EXEMPLE.
MORALE HISTORIQUE.

La morale ne paroîtroit pas si souvent ennuyeuse, si elle se présentoit toujours sous des traits aussi agréables que dans l'histoire suivante.

Un homme, (il importe peu de quel pays, mais on lui donne pour patrie le comté de Derby) étoit demeuré seul de sa race, & ne connoissoit personne assez familièrement pour se promettre beaucoup de douceur dans le commerce ordinaire de la société. Il avoit des biens considérables. Mais ses désirs étant bornés par l'habitude d'une vie frugale, il ne voyoit point quel usage il en pouvoit faire pour augmenter le bonheur de sa vie. Nulle passion qui pût le déterminer par les motifs du plaisir. Nul enga-

gement qui parût le porter à rien par devoir. Sa condition lui devint si ennuyeuse, qu'après un grand nombre de réflexions mélancoliques, il parvint à douter si une vie dans laquelle il ne voyoit aucune apparence de trouver jamais plus d'agrémens, ne méritoit pas d'être abandonnée, ne fût-ce que par cette raison, qu'un état incertain, tel que celui qui vient après la mort, paroît préférable à celui dans lequel on n'éprouve certainement que de la pesanteur & de l'ennui. Il en étoit déjà au choix de la mort, & dans le trouble dont il ne pouvoit se défendre, il s'agitoit avec tant de marques d'inquiétude, qu'un pauvre qui le trouva rêveur & distrait dans un lieu public où il se promenoit seul, se détermina à lui demander s'il avoit besoin de ses services, ou s'il avoit quelque douleur pressante à laquelle on pût remédier. M. Ily, c'étoit son nom, étoit connu du pauvre qui l'interrogeoit. Il lui répondit du ton d'un homme riche, qui n'est pas satisfait de sa fortune. Ah! que ne faites-vous part aux autres, lui dit le pauvre, d'un bien qui paroît vous être inutile! Ce reproche fit naître mille réflexions à M. Ily. Il trouva du plaisir à penser qu'il pouvoit satisfaire un désir aussi empressé que celui qu'on lui marquoit, & se faisant suivre du pauvre, il le conduisit à sa maison où il lui laissa le choix de ce

qui lui paroîtroit le plus propre à le rendre heureux. Ce misérable ne manquoit pas de raison. Il confessa naturellement à M. Ily qu'il n'avoit pas le goût des plaisirs, qui ne se trouvent que dans l'abondance ; mais qu'une somme d'argent qui le mettroit en état de former un petit établissement avec sa famille, suffiroit pour remplir ses vœux. Elle lui fut accordée sur le champ. Il en fit un si bon usage, que dans peu de semaines il se vit en état de ne pas craindre la misère. M. Ily suivoit de l'œil les progrès de son ouvrage ; & presqu'également sensible à la joie d'avoir changé la situation d'une famille malheureuse, & aux témoignages de reconnoissance qu'il en recevoit continuellement, il s'apperçut qu'une occupation si douce avoit mis un changement extrême dans sa propre condition.

Ses idées s'ouvrirent ainsi par degrés. Il conçut que le nombre des misérables n'étoit pas borné à ceux qui attendent des secours de la libéralité des passans, & que si un particulier étoit capable de tant de sensibilité pour ses bienfaits, il en pouvoit espérer beaucoup plus d'une infinité d'honnêtes gens qui joignent plus d'élévation d'ame aux mêmes besoins. Son cœur fut flatté de cette espérance. Il se fit une étude de chercher ceux qui lui paroîtroient dignes de son attention par d'autres motifs que la simple hu-

manité. Il en découvrit un grand nombre, car le monde est rempli de malheureux qui méritent un meilleur sort. Il joignit au bien qu'il leur fit, ces manières bonnes & généreuses, qui épargnent aux ames bien nées la confusion de voir leur misère trop connue, & celle même d'y voir apporter du soulagement. Ces deux soins, celui de répandre ses bienfaits, & de ne les pas trop faire valoir, occupèrent si agréablement M. Ily, que loin d'avoir des momens oisifs à remplir, il se plaignoit que le tems étoit trop court, ou qu'il passoit trop vîte.

On rapporte des effets extrêmement singuliers de cette passion de contribuer au bonheur d'autrui, qui avoit succédé à l'ennui d'une vie pesante & inutile. Un soir qu'il revenoit seul chez lui, après avoir passé le jour dans les exercices ordinaires de sa générosité, il entendit deux bourgeois qui s'entretenoient de leurs affaires, & qui après s'être confessés naturellement qu'elles étoient en fort mauvais ordre, regrettoient de n'être pas connus de M. Ily, dont on commençoit à publier de tous côtés les bienfaits. Avec cinquante guinées, disoit l'un, j'acquitterois mes dettes, qui m'ôtent le pouvoir de soutenir mon commerce; & mon travail qui deviendroit aussitôt plus tranquille & plus libre, me rétabliroit bientôt dans l'état dont mes malheurs m'ont fait tomber. Cin-

quante guinées feroient bien éloignées de me fuffire, répondit l'autre; & quelqu'éloge qu'on faffe des libéralités de M. Ily, je ne le croirois jamais difpofé à me prêter mille guinées, fans lefquelles il n'y a point de rétabliffement à efpérer pour moi. M. Ily s'approcha d'eux. Mes enfans, leur dit-il, j'ai entendu vos befoins. Je connois M. Ily, dont vous avez une fi haute opinion, & je pourrois vous rendre près de lui quelque fervice; mais il eft accablé de mille foins, & je n'oferois vous répondre qu'il fe portât tout d'un coup à vous obliger. Cependant il ne faut pas que vous le regardiez comme le feul homme de notre pays qui fache rendre fervice aux honnêtes gens. Je veux que vous receviez de moi celui qui vous eft néceffaire, & je n'y mets que deux conditions; l'une que vous ne chercherez pas à me connoître; l'autre que vous m'apporterez demain à la même heure & au même lieu, une atteftation de votre miniftre, qui me rende témoignage de votre conduite. Ce difcours fut reçu d'abord comme un badinage. Cependant les deux bourgeois prirent le parti de rifquer l'aventure. Ils fe trouvèrent le lendemain au rendez-vous, & M. Ily, auffi fidèle qu'eux à fa promeffe, leur apporta les mille cinquante guinées. Leur joie parut extrême. Ils lui remirent en échange les certificats du miniftre,

qui furent auſſi ſa ſeule caution, car il ſe déroba auſſitôt pour éviter d'être reconnu. On ignore ſi ſon intention étoit de leur faire un don de cette ſomme, ou un ſimple prêt; mais ces deux honnêtes gens qui n'avoient compté de recevoir ſon bienfait qu'à ce dernier titre, & qui s'étoient propoſé de lui en faire leur obligation, furent extrêmement ſurpris de voir diſparoître leur bienfaiteur. Ils prirent enſemble une réſolution auſſi extraordinaire que ſon action. Ce fut de faire afficher dès le lendemain ſur la place de Derby, toutes les circonſtances de leur aventure, avec une déclaration, par laquelle ils s'engageoient devant le public à reſtituer dans certains termes la ſomme qu'ils reconnoiſſoient avoir reçue. Et pour écarter toute apparence d'équivoque, ils promettoient de la dépoſer entre les mains du magiſtrat, en l'autoriſant à la remettre au porteur des certificats du miniſtre. Un procédé ſi noble attiroit l'admiration de tout le monde, lorſque le jour ſuivant en offrit une nouvelle matière, dans une autre affiche, qui contenoit la déclaration du bienfaiteur. Il proteſtoit que charmé d'avoir placé ſi heureuſement ſon bienfait; il ne demandoit point d'autre retour que le ſentiment de deux cœurs qui lui paroiſſoient ſi capables de reconnoiſſance; & prenant le public à témoin qu'il leur abandon-

noit la propriété de la fomme, il ajoutoit que pour éteindre jufqu'au droit de la redemander, il avoit renvoyé le même jour les certificats du miniftre au magiftrat. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'on perça le voile où la modeftie de M. Ily s'étoit enveloppée; & peut-être cette belle action auroit-elle échappé pour toujours au public, fi l'intendant de fes affaires n'avoit fervi à la révéler, en rendant témoignage qu'il avoit fourni les deux mêmes fommes à fon maître dans le tems de l'évènement.

On ne trouvera pas le trait fuivant moins admirable. Une fille de quinze ans s'étoit laiffé féduire par un domeftique de fa maifon, & la crainte de fon père, qui étoit d'une humeur fort violente, lui avoit fait prendre le parti de fe cacher chez de pauvres voifins. Le domeftique encore plus effrayé, s'étoit mis à couvert par la fuite. On avoit tenté inutilement d'infpirer de la patience au père pour un malheur fans remède. La feule reffource qui reftoit à la jeune fille, étoit d'aller à Londres, avec l'efpérance de fe placer dans quelque maifon où fa difgrace ne feroit pas une raifon pour refufer fes fervices. Mais M. Ily, dont toute l'occupation étoit de s'intéreffer à la peine & aux embarras d'autrui, jugea que dans une ville où la corruption des mœurs eft égale dans les deux fexes, elle alloit achever de fe

perdre. On lui avoit parlé d'ailleurs fort avantageusement de son caractère. Il la vit; & lui déclarant qu'après une faute telle que la sienne, il n'y avoit qu'une voie pour revenir à l'honneur, mais une voie dure & choquante; il lui demanda si elle consentiroit à épouser son séducteur. Comme l'amour avoit eu moins de part à son désordre que la fragilité de la nature, la fierté de sa naissance lui fit faire quantité d'objections. Mais le secours n'étant offert qu'à ce prix, elle se rendit enfin aux motifs de sagesse & de vertu qui furent les seuls que M. Ily affecta d'employer. L'idée qu'il prit d'une femme à qui des conseils de cette nature étoient capables de faire surmonter les sentimens naturels de l'orgueil, le porta à ne rien épargner pour réparer son malheur. Il commença par acheter une charge honnête à son amant, & l'ayant envoyé à Londres avec son nouveau titre, il eut soin de le recommander aux amis qu'il avoit dans cette ville, pour lui donner occasion de le former au commerce des honnêtes gens. Ensuite, l'ayant établi dans le lieu où il avoit acheté son emploi, il prit lui-même la peine de lui conduire sa femme, qu'il avoit fait garder soigneusement dans cet intervalle. Il les fit marier, & il leur procura mille moyens de mener une vie douce & agréable. Cette entreprise étoit exécutée avec tant de

ſecret, que le père de la jeune fille n'ayant été informé de rien, il fut extrêmement ſurpris de recevoir un jour la viſite de M. Ily, qui venoit le prier de rendre ſon amitié à ſa fille, & d'agréer qu'elle lui rendît ſa viſite avec le commiſſaire ſon mari. L'étonnement du père augmenta encore, lorſqu'il apprit qu'avec cet emploi, qui mettoit ſon gendre au rang des plus honnêtes gens de la ville où il s'étoit établi, il étoit aſſocié à l'entrepriſe des mines, dont les directeurs paſſent pour les plus riches particuliers de la province. C'étoit M. Ily qui avoit engagé ſon crédit pour le faire entrer dans cette ſociété. Dans un pays où les richeſſes ſont plus conſidérées que la naiſſance, tout changea de face pour le père. Il rendit ſes bonnes grâces à ſa fille pendant le reſte de ſa vie, & il lui fit en mourant des avantages qui la mirent en état de reſtituer à M. Ily ce qu'il avoit avancé pour ſon établiſſement.

On s'expoſeroit à ne pas finir, ſi l'on entreprenoit de rapporter tous les exemples de ſa généroſité & de ſa modeſtie. Il ſe reprochoit ſouvent, comme Titus, d'avoir perdu tout le tems qu'il n'avoit pas employé à faire du bien. Les eſprits auſtères ne louèrent pas une autre ſorte de vertu qu'il exerça dans ſa maiſon, & que la vieilleſſe même ne l'empêcha point de pratiquer juſqu'à la fin de ſa vie. Il avoit remarqué

que parmi les filles livrées à la débauche, il s'en trouvoit toujours un grand nombre qui s'y abandonnent sans penchant, & qui ne s'attachent à cette misérable profession que par des nécessités de fortune auxquelles il ne se présente point d'autre remède. Son cœur, devenu si facile à toucher, étendit sa compassion jusqu'à ces malheureuses victimes. Il en retira chez lui une multitude, qu'il trouva le moyen d'occuper d'une manière si utile, que non-seulement leur entretien ne l'engageoit point dans une dépense considérable, mais qu'avec le produit de leur travail, il en maria plusieurs à diverses personnes qui ne firent pas difficulté de les épouser. Ses censeurs crurent remarquer que celles dont il faisoit choix n'étoient pas les plus laides, & lui attribuèrent d'autres vues que celles de les appeler à une vie plus réglée; mais, en supposant même qu'il se réservât les droits du maître, il est clair que c'est toujours un bien de les avoir délivrées d'un beaucoup plus grand mal. On a compté avant la mort de M. Hy plus de quatre-vingts personnes qu'il avoit assistées de ses biens, jusqu'à mettre un changement considérable dans leur fortune; sans parler de divers établissemens qu'il fit pour les malades & pour les pauvres, dont le fruit subsistera d'autant plus long-tems, que rien n'est si respecté des anglois que ces charitables fondations.

ZELE

D'UNE FILLE ANGLOISE

POUR LA RELIGION.

UNE jeune fille, d'une beauté & d'un mérite extraordinaire, nommée *Anna Higgs*, ayant entendu parler de la fameuse entreprise du docteur Berkley, pour répandre le christianisme dans les colonies angloises, & gémissant qu'elle eût manqué de succès, résolut d'y suppléer suivant la mesure de ses forces, en faisant du moins servir sa beauté à rétablir une partie de ce grand projet. Le sien fut de se rendre si aimable aux yeux de quelque célèbre ministre, qu'elle pût lui inspirer une forte inclination, & de lui faire acheter sa conquête par une promesse formelle de passer avec elle en Amérique, pour y employer tous ses biens & tous ses soins à la conversion des infidèles. On juge bien qu'une résolution si sainte ne s'exécuta point par les voies ordinaires de la galanterie. Cependant tout ce qu'une femme vertueuse peut mettre en usage pour relever ses qualités naturelles, ne fut point

épargné. Elle eut ſoin en même tems de déclarer modeſtement que ſon goût étoit pour les miniſtres ; & ſouffrant à peine la préſence des autres hommes, elle affecta de ſe lier avec pluſieurs femmes qui tenoient à l'ordre eccléſiaſtique par le mariage ou la parenté. Il arriva, malgré ces précautions, qu'un jeune cavalier prit de l'inclination pour elle, & s'attacha à la ſuivre avec toute l'ardeur de l'amour. Elle rejeta ſes ſoins ; &, quoiqu'aſſez éclairée pour rendre juſtice à ſon mérite, elle lui déclara avec la dernière rigueur qu'elle étoit réſolue à ne jamais l'écouter.

D'un autre côté, quelques miniſtres avec leſquels elle vivoit familièrement, ne purent la voir long-tems ſans prendre pour elle quelques ſentimens de tendreſſe. Il s'en préſenta deux tout à la fois avec les mêmes déſirs. Elle les écouta d'abord ſans préférence, & dans la ſeule vue de connoître à fond leur caractère. L'un, ſans lui plaire autrement par ſes qualités perſonnelles, lui parut le plus propre au grand deſſein qu'elle méditoit ; ce fut aſſez pour la déterminer en ſa faveur. Il ne lui reſtoit que de le diſpoſer à ſuivre toutes ſes volontés ; & ne voulant rien laiſſer au haſard, elle le fit languir pendant cinq ou ſix mois pour l'enflammer autant qu'il pouvoit l'être, en lui faiſant entendre qu'elle étoit arrêtée par des raiſons qu'il pouvoit vaincre, mais qui deman-

doient tant d'amour & de conſtance, qu'elle l'en croyoit peu capable. Enfin, preſſée par ſes inſtances, & preſqu'aſſurée du ſuccès par ſes ſermens, elle lui confeſſa que l'amour du plaiſir la faiſoit moins penſer au mariage que le zèle de la religion; qu'elle vouloit faire un apôtre de ſon mari, partager ſes travaux, & quitter Londres, en un mot, pour aller prêcher l'évangile en Amérique. Ce diſcours parut ſi extraordinaire au miniſtre, que ne pouvant ſoupçonner ſa maîtreſſe de le railler, il craignit que ſon eſprit n'eût ſouffert quelqu'altération. Il n'oſa la contredire ouvertement; mais n'étant guère diſpoſé non plus à goûter ſes propoſitions, il ſe retrancha dans des excuſes & des objections ſi frivoles, qu'il n'en fallut pas davantage à la ſincère Anne pour lui faire juger qu'elle avoit été trompée par les apparences. Son zèle n'excluoit pas un peu de fierté, & la moindre de ces deux cauſes étoit capable de lui inſpirer un juſte dédain pour un homme qui répondoit ſi mal à ſon attente. Elle déſeſpéra même de parvenir par d'autres voies à ce que la religion & l'amour n'avoient pu lui faire obtenir. Le miniſtre & tout ce qui lui reſſembloit, fut congédié.

Cependant leur mariage étoit ſi avancé qu'il fallut juſtifier aux yeux des deux familles une

rupture si éclatante. Anne refusoit de s'expliquer. Le ministre confus de sa disgrâce, & piqué de se voir tourner en ridicule par ceux qui avoient envié son bonheur, n'eut pas plus de discrétion que de courage. L'aveu qu'il fit de son aventure n'ayant point tardé à se répandre, il parvint aux oreilles du jeune cavalier qu'Anne avoit rebuté, & que cette rigueur n'avoit pas guéri de sa passion. Que n'eût-il pas fait pour lui plaire? Il ne balança pas un moment à s'aller jeter à ses pieds, & ne lui déguisant rien de ce qu'il venoit d'apprendre, il lui offrit d'embrasser l'état ecclésiastique, si c'étoit à cette profession qu'elle destinoit son cœur, & de parcourir avec elle tous les déserts de l'Amérique. Elle avoit trop de bon sens pour ne pas distinguer un emportement de passion d'un zèle sincère; mais ce transport du moins ne lui permettoit pas de douter qu'elle ne fût aimée, & c'étoit déjà un des avantages qu'elle avoit voulu se procurer. L'autre pouvoit en être la suite, & devenir même le fruit d'une ardeur moins tumultueuse. Elle promit sa main au jeune homme, sans autre condition que de l'aimer constamment. Ce mariage ne tarda pas à se conclure; & si leur ardeur pour le voyage de l'Amérique, qui ne paroissoit point se refroidir, non plus que leur tendresse mutuelle, n'eut point son

exécution,

exécution, on ne douta pas du moins qu'ils ne contribuassent de leurs conseils & de leurs richesses à tous les projets que le zèle de la religion feroit former.

AVENTURE
DE
BETLEM NIGLOS.

BETLEM NIKLOS, d'une ancienne maison illustrée par le fameux Betlem Gabor, étoit aimé d'une princesse, pour qui il n'avoit pas une passion moins vive. Obligé de s'en séparer pour quelque tems, il reçut d'elle une boîte cachetée, qu'elle lui donna sans lui dire ce qu'elle contenoit, ni ce qu'il devoit en faire, si ce n'est qu'elle lui défendit de l'ouvrir avant que d'être arrivé à Hermanstadt où son devoir l'appeloit. Elle se retira ensuite, & lui défendit de la suivre.

Il resta plusieurs momens interdit, & comme immobile. Mais enfin il fallut partir, & s'éloigner de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Etant en chemin, il repassa dans son esprit tout ce qui

lui étoit arrivé en prenant congé de la princesse. La boîte lui revint dans l'esprit, & sans faire attention à la défense qu'elle lui avoit faite, il la considéra de tous côtés, vit qu'elle étoit cachetée & entourée de soie incarnat, qui passoit dessus & dessous, & trouva ces trois mots, *Pour mon amant*, écrits sur l'un des couvercles en caractères fort lisibles. Ces paroles excitèrent vivement sa curiosité, & quelques efforts qu'il fît pour ne point enfreindre la loi que la princesse lui avoit prescrite, il n'y put tenir, & décacheta la boîte avec beaucoup de précipitation. Mais qu'elle lui coûta cher, lorsqu'à peine fut-elle ouverte, qu'il y lut ces paroles foudroyantes & écrites de sa propre main : » Ah! traître, perfide, infidèle, c'est donc ainsi que tu tiens » ce que tu m'as promis? Peux-tu croire, après » ton indiscrétion, que je puisse prendre aucune » confiance en toi! Si tu m'avois obéi, ces » cailloux que tu vois se seroient changés en » pierres précieuses, pour te récompenser de » ta fidélité ; mais puisque tu fais si peu de » compte de l'ordre que je t'avois donné pour » éprouver ta foi, c'est encore trop pour un » ingrat, que je livre à sa mauvaise destinée, » & qui ne doit accuser que lui-même de son » malheur. »

Il fut frappé de ces terribles paroles comme

d'un coup de foudre, & demeura sans sentiment. L'esclave qui l'accompagnoit, s'arrêta pour en savoir la cause. Il fut fort étonné de le voir si pâle, si défait & si interdit. Il essaya plusieurs fois, en lui parlant, de le tirer de l'assoupissement dans lequel il le voyoit enséveli. Il ramassa la boîte qui étoit tombée, & s'imaginant que le poison, qui avoit mis son maître dans l'état où il le voyoit, en étoit sorti, il la regardoit avec douleur, & jetoit de tems en tems de tristes regards sur celui qu'il trouvoit si défiguré.

A force de remuer la boîte, il s'apperçut qu'il restoit encore quelque chose dedans. Enfin, étant venu à bout de rappeler la connoissance à son maître, il lui remit ce fatal objet. Betlem, après l'avoir considérée de plus près, reconnut que le fond n'étoit placé que dans le milieu, & qu'elle s'ouvroit des deux côtés. Il la retourna, pour en lever le couvercle qu'il n'avoit pas d'abord apperçu. Il y vit ces paroles en caractères beaucoup plus petits que les premiers: *Pour mon infidèle.* Il en frémit. Ce ne fut qu'en tremblant & avec beaucoup de peine qu'il enleva le couvercle, qu'il croyoit ne devoir rien annoncer que de funeste. Il l'ouvrit, & y trouva un billet conçu en ces termes :

« Avouez, cher Betlem, que l'indiscrétion

» est inséparable du caractère des hommes ; que
» nous ne saurions prendre trop de précautions
» pour nous assurer de leur fidélité, & qu'il est
» bien rare d'en trouver qui méritent que nous
» ayons une entière confiance en leur parole.
» Je vous pardonne cependant l'infidélité que
» vous venez de me faire, puisque c'est moi
» qui vous ai tendu ce piége pour vous y faire
» tomber. Observez à l'avenir plus religieuse-
» ment que vous n'avez fait toutes les condi-
» tions que je vous ai prescrites, si vous voulez
» que je continue de souffrir que vous me
» donniez quelquefois des marques de votre
» amour. »

Il ne falloit pas moins que des expressions si flatteuses pour effacer de son esprit les termes du premier billet. Se trouvant tout-à-coup métamorphosé, Betlem voulut examiner ce qui restoit dans la boîte ; il y trouva trois petits paquets, qu'il ouvrit, & qui contenoient trois bagues, sur lesquelles étoient trois devises, vrais prodiges d'esprit & d'amour.



HISTOIRE D'UN POETE SAXON.

UN ſeigneur allemand racontoit qu'il avoit eu long-tems dans ſes terres un hermite ſaxon, qui lui avoit demandé la permiſſion d'y bâtir une cabane au milieu d'un bois fort agréable, & qui s'y étoit occupé pendant douze ou treize ans à compoſer des vers dont tous les ſujets étoient moins chrétiens que philoſophiques. Il s'en trouva de ſi bons, que le ſeigneur ne put ſe perſuader qu'ils vinſſent d'un homme auſſi ſimple, & d'un air auſſi commun que l'hermite le paroiſſoit. Il le preſſa d'en compoſer quelques-uns en ſa préſence. L'ayant obtenu après beaucoup d'inſtances, le ſeigneur allemand avoit eu tant d'étonnement de voir changer la phyſionomie & la contenance du poète, à meſure qu'il s'échauffoit dans la compoſition, qu'il l'avoit cru véritablement inſpiré de quelque démon poétique. Il n'eut pas de peine, après cette expérience, à juger que c'étoit le genre de vie auquel il s'étoit réduit, & ſur-tout la mauvaiſe qualité de ſa nour-

riture, qui avoient altéré sa figure naturelle. Il le força d'accepter des alimens plus convenables à l'occupation dont il paroissoit faire ses seuls délices, & lui faisant porter matin & soir de quoi faire deux repas excellens, il s'apperçut bientôt d'un changement avantageux dans sa poésie, comme sur son visage. Sa curiosité augmentant pour connoître ce qui l'avoit déterminé à prendre le parti de la solitude, il lui fit confesser, à force d'instances, qu'il étoit chanoine de ...., c'est-à-dire, un des plus gros bénéficiers d'Allemagne. Il avoit joui de son bénéfice en homme qui s'occupoit peu de l'avenir. Se voyant accablé de dettes, & menacé d'une punition rigoureuse pour quelques désordres qu'il ne confessoit pas si volontiers, le désespoir l'avoit fait renoncer à son établissement. Il avoit erré dans plusieurs cours, aussi long-tems que les débris de sa fortune avoient suffi pour son entretien, & se trouvant enfin sans ressource, il avoit pensé à se faire hermite. Au reste, il étoit entré si peu de dévotion dans son entreprise, qu'à peine sortoit-il de son hermitage pour les devoirs communs de la religion. Il ne lui restoit plus de goût pour la débauche, puisqu'il avoit été capable de s'assujettir si long-tems à un train de conduite qui ne lui laissoit rien à espérer du côté du plaisir; & les sujets même qu'il choisissoit pour ses pièces,

marquoient un homme revenu de toutes les folles passions qui avoient causé sa ruine. Le seigneur allemand le crut digne de sa protection & de son amitié. Il lui offrit de s'employer pour le faire rétablir dans son bénéfice, & l'ayant fait consentir à quitter sa solitude, il le traita chez lui avec beaucoup de caresses & de distinctions. Mais tandis qu'il faisoit agir effectivement ses amis pour le réconcilier avec son évêque & son chapitre, la mort l'enleva presque subitement. Toutes ses compositions sont restées entre les mains de son bienfaiteur qui les conservoit précieusement & qui se proposoit d'en donner les meilleures au public. La principale étoit un poème sur les quatre âges de l'homme, qui, selon lui, égaloit tout ce que nous avons de plus estimé dans notre langue.



ACCIDENT TRAGIQUE

ARRIVÉ DANS UN BAIN.

UNE jeune fille de Londres plus tendre qu'il ne convenoit à son bonheur & à son repos, entretenoit quelques liaisons de cœur avec un jeune homme dont les assiduités déplaisoient à ses parens. Elle reçut des ordres si absolus de ne le pas voir, & sa mère prit de si bonnes mesures pour la tenir continuellement sous ses yeux, qu'elle fut contrainte d'obéir en murmurant. Elle ne faisoit point un pas qui ne fût observé. Les billets mêmes, cette foible consolation de l'amour malheureux, furent interceptés avec une si cruelle exactitude, que de mille qui lui furent écrits, il n'en parvint pas un jusqu'à elle. L'amant qui ne faisoit que s'enflammer par les difficultés, étoit sans cesse à chercher l'occasion de les lui faire tenir plus heureusement. Enfin, sa vigilance continuelle lui fit découvrir que la mère de sa maîtresse la menoit quelquefois au bain. Il gagna aussi-tôt un des gardes, & quoiqu'il eût formé sur le champ un projet plus étendu, il se contenta d'abord, par ménagement pour la modestie de sa belle, de lui faire remettre un billet

par le garde. C'étoit des plaintes de leur malheur commun, des vœux à l'amour, & des imprécations contre la fortune; mais après avoir déchargé son cœur, il lui proposoit doucement de souffrir qu'il la vît dans le bain, puisque c'étoit la seule espérance qui lui restoit, & qu'il ne pouvoit pas vivre sans le plaisir de la voir. Ceux qui savent jusqu'où les angloises portent la délicatesse sur tout ce qui concerne la pudeur, (on entend celles qui ne sont pas dans le désordre; car, par un autre excès, l'impudence de celles-ci est sans bornes) ceux qui connoissent donc un peu le génie de ces belles insulaires, s'imagineront sans doute qu'une proposition si hardie fut détestée. Elle ne le fut point. L'amour mit son bandeau sur tout cela. Mais on n'en fut pas moins tremblante le jour où l'on s'attendit de voir paroître un homme dans un état si indécent. Le jeune anglois n'avoit pas manqué de se disposer au rôle qu'il devoit jouer. Avec le secours du garde, il s'introduisit adroitement dans le bain, lorsqu'il fut assuré que sa maîtresse y étoit avec sa mère. Elle ne le reconnut point d'abord; mais n'ayant pas tardé à le remettre, elle se trouva si agitée, que soit frayeur, ou modestie, elle tomba sans connoissance au fond du bain. L'amant qui ne conçut que trop la cause de cette chute, se hâta de courir à son secours sans aucun ménage-

ment. Il fut reconnu par la mère, qui ſe mit à jeter des cris affreux en le voyant, & loin de ſouffrir qu'il ſecourût ſa fille, elle s'efforça de le repouſſer avec la dernière furie. Vingt ou trente femmes qui étoient enſemble dans le bain augmentèrent la confuſion, en voulant ſavoir la cauſe du bruit. Elles l'apprirent; mais pendant que le jeune amant étoit aux mains avec la mère, que celle-ci crioit de toute ſa force, que c'étoit un homme, qu'une partie des femmes opinoient à le déchirer avec leurs ongles, & que les autres moins irritées vouloient prendre ſa défenſe, on oublia la fille, qui étoit toujours au fond de l'eau; & ſon évanouiſſement ayant contribué ſans doute à l'affoiblir beaucoup, elle y fut étouffée en deux ou trois minutes. Enfin, quelques femmes la relevèrent, & s'apperçurent auſſi-tôt de ſon malheur. L'amant s'approcha auſſi d'elle pour s'en aſſurer par ſes yeux. Le déſeſpoir le ſaiſit à cette vue. Il accuſa la mère de barbarie. C'étoit à elle en effet qu'on devoit reprocher la mort de ſa fille. Il réſolut de ſe noyer, & de la noyer avec lui pour venger ſon amante. Rien ne put l'empêcher de la ſaiſir entre ſes bras, & de ſe laiſſer tomber dans le bain, dont la profondeur étoit d'environ quatre pieds. Il n'y eut point d'efforts qui puſſent lui arracher ſa proie, ni le ſauver lui-même. On ſe hâta de mettre le

bain à ſec par l'écoulement ordinaire. Mais la lenteur avec laquelle l'eau ſe retira, ne rendit pas ce ſecours moins inutile.

HISTOIRE
D'UN
ILLUSTRE BATARD.

VOICI un exemple propre à groſſir la liſte déjà nombreuſe des illuſtres bâtards. Un jeune homme, nommé *Savage*, bâtard de milord *Rivers*, eut le malheur de tuer un homme dans une partie de débauche. Il fut arrêté par la juſtice, & les procédures qui regardent le meurtre étant fort promptes chez les anglois, il ſe vit condamné en peu de jours à perdre la vie par le ſupplice ordinaire. Son père & ſa mère qui s'étoient contentés juſqu'alors de fournir à ſon entretien, par une penſion médiocre, parurent s'intéreſſer peu à ſa diſgrâce. Il ne lui reſtoit plus d'eſpérance, lorſque l'approche de la mort, qui éteint le courage & l'eſprit dans la plupart des hommes, lui fit naître, ou plutôt ſervit à lui faire découvrir dans lui-même un talent qu'il avoit toujours

ignoré. Il devint poëte en un mot la veille de son supplice. Son essai fut une requête au roi, dans laquelle il s'efforça si heureusement de le toucher en faveur de son âge & de son repentir, que ce prince suspendit en effet l'exécution de la sentence, & lui fit grâce quelques jours après. Une juste reconnoissance pour le service qu'il avoit reçu des muses, acheva de lui faire développer son génie. Les pièces qu'il composa sur son malheur, sur ses craintes & sur la clémence du roi, furent regardées comme autant de chef-d'œuvres, & sa facilité n'ayant fait qu'augmenter par l'exercice, il s'acquit depuis ce tems-là, avec la réputation de poëte excellent, assez de protection & de crédit pour s'élever à la fortune. Mais si la compassion & la naissance extraordinaire de son talent avoient d'abord prévenu tout le monde en sa faveur, l'envie s'arma ensuite contre un succès si constant : des poètes fort inférieurs à lui, & par conséquent moins dignes de récompense, ne laissèrent pas de s'offenser qu'on lui en accordât plus qu'à eux. En convenant qu'il la méritoit par ses poésies, ils entreprirent de faire honte à ses bienfaiteurs de la familiarité avec laquelle ils recevoient un homme flétri par une sentence de mort, & condamné d'ailleurs à l'ignominie par le malheur de sa naissance.

M. Savage se crut obligé, pour la justification

de ses amis, d'entreprendre la sienne publiquement. Elle lui coûta peu pour le premier article. Le public se porte de lui-même à mettre une juste différence entre les crimes volontaires, & ceux qu'une fureur aveugle produit quelquefois dans la chaleur du vin. Le récit même que le jeune poète publia des circonstances de son action, & le tour qu'il donna à ses regrets, fit prendre une idée extrêmement avantageuse de son caractère. Rien n'étoit si tendre & si naturellement exprimé que son repentir. Sa pièce fit verser des larmes à ses plus cruels ennemis, & les parens même de celui qui étoit mort de sa main, avoient consenti à le voir, & à se réconcilier avec lui, depuis l'opinion qu'elle leur avoit fait prendre de ses sentimens.

L'article de la naissance étoit d'autant plus difficile à traiter, que M. Savage, craignant de déplaire aux deux personnes qui lui avoient donné le jour, n'osoit tirer de leur qualité & de leur mérite ce qui pouvoit servir de réponse à la bassesse qu'on lui reprochoit. Son ennemi avoit représenté son origine sous les plus affreuses couleurs, dans un poëme intitulé *le Bâtard.* On avoit bien soupçonné jusqu'alors qu'il étoit fils de milord Rivers & d'une dame de la plus haute distinction. Mais le silence du père étoit un sujet d'embarras, dont la malignité se prévaloit cruel-

lement. Enfin ce ſeigneur, forcé par l'eſtime à reconnoître un fils ſi digne de lui, prit le parti de déclarer publiquement qu'il lui appartenoit. Quoique cette démarche, qui fit autant d'honneur à l'un qu'à l'autre dans l'eſprit des honnêtes gens, ne ſuffit pas pour impoſer abſolument ſilence à l'envie, elle ſervit du moins à rendre le combat plus égal, en donnant droit au jeune poëte de ſe défendre ſur un autre ton. Sans s'écarter des bornes de la modeſtie, il fit ſentir à ſes adverſaires que leur haine & leurs attaques n'étoient honteuſes que pour eux; & la plupart des écrivains du tems ſe déclarant pour ſa cauſe, il ſut tirer une véritable gloire de ce qui faiſoit juſques-là ſa honte.



DÉCOUVERTE
D'UNE
ISLE NOUVELLE.

LE retour d'un vaiſſeau anglois, dont on n'avoit pas eu de nouvelles depuis ſon départ, & qu'on croyoit ſubmergé avec tout l'équipage, combla de joie, non-ſeulement ceux qui s'y intéreſſoient particulièrement, mais toute l'Angleterre même, qui a toujours été extrêmement ſenſible à ce qui peut augmenter ſon pouvoir & ſa réputation ſur mer. Cet heureux vaiſſeau revint chargé de richeſſes qu'on n'attendoit pas, & maître d'une île qui n'étoit pas connue. Il étoit parti l'année précédente, ayant à bord deux cens hommes, qui s'étoient embarqués volontairement pour la Géorgie, avec ſa cargaiſon de grains, d'inſtrumens & d'autres munitions. Après trois ſemaines de navigation tranquille, il eſſuya une tempête des plus violentes, qui le fit errer pendant vingt-quatre jours au gré des vents & des flots. Enfin la mer s'étant adoucie, le pilote qui avoit tout-à-fait perdu ſa route, & qui

consultoit inutilement son aiguille & ses cartes, apperçut une côte qu'il prit pour le continent de l'Amérique, malgré les représentations du capitaine, qui ne pouvoit se persuader qu'on eût fait tant de chemin. Mais il fut aisé de reconnoître, en approchant, que c'étoit une île. On ne douta point que ce ne fût une des Bermudes, & l'on prit le parti d'y relâcher pour faire quelques réparations nécessaires au vaisseau.

Il fallut côtoyer long-tems le rivage, avant qu'on découvrît la moindre apparence de port ou d'habitation. Cependant l'impatience de débarquer, & le mauvais état du vaisseau, firent choisir l'endroit qui parut le plus favorable, & quoiqu'il fût désert, on espéra de gagner facilement par terre les ports ou les lieux habités. Le vaisseau demeura à l'ancre avec un petit nombre de matelots pour le garder, tandis que le capitaine, suivi de tout son monde, entreprit de pénétrer dans le pays. Il n'eut pas plutôt gagné le sommet de la côte, que ses yeux furent charmés de la beauté du paysage, & sur-tout d'appercevoir un nombre infini de fleurs que la terre paroissoit produire naturellement. Il avança quelque tems sans voir autre chose que de la verdure, des fleurs & des bois, jusqu'à ce qu'ayant remarqué quelques traces des pieds d'un homme, il ne douta plus qu'il ne fût proche de quelque habitation.

En effet, il trouva un peu plus loin trois hommes nuds, armés d'arcs, & parés de plumes. L'envie de ne leur causer aucun effroi, le fit avancer seul vers eux, en leur faisant de la main divers signes d'amitié. Ils l'attendirent d'un air ferme, & loin de marquer de la surprise ou de la crainte, le reçurent avec des témoignages de joie. N'entendant rien à leur langue, il ne put leur expliquer ses bonnes intentions qu'en leur rendant les mêmes caresses; mais pour se les concilier tout-à-fait, il leur présenta du pain & de la chair salée, qu'ils reçurent avidement, & mangèrent de même. Pendant ce tems-là tous ses gens s'approchèrent peu à peu, & les trois sauvages ne voyant rien de menaçant dans leur manières, parurent les recevoir avec la même satisfaction.

Il s'agissoit de leur faire entendre le désir qu'on avoit de parler à leurs chefs, & de reconnoître leurs habitations. L'un d'eux prit le capitaine par la main, & se dispofa à le conduire, comme s'il eût pénétré son dessein. Cependant au lieu de le mener directement à leurs cabanes, il lui fit prendre le chemin d'une colline qui étoit à quelques milles de-là, & qui recevoit de l'ombre de quelques arbres, au milieu desquels les anglois découvrirent un petit édifice composé de bois & de boue. Avant que d'y faire entrer le capi-

taine, les sauvages lui firent remarquer une pierre assez grosse qui étoit à quelques pas de la porte, & qui paroissoit y avoir été placée à dessein. Ils croisèrent en même tems leurs bras sur leurs poitrines, & levant tristement leurs yeux vers le ciel, ils sembloient vouloir exprimer que c'étoit le tombeau de quelque personne qu'ils regrettoient. Le capitaine entra dans la cabane, qui ne lui offrit d'abord que des murs nuds & grossiers; mais ses regards étant tombés sur une des poutres qui traversoient le mur, il y apperçut des caractères dont la curiosité le fit aussitôt approcher. Celui de qui ils étoient avoit pris soin de polir cette partie de la poutre pour les rendre plus lisibles. Ils paroissoient avoir été gravés avec la pointe d'un couteau. Ils étoient en langue françoise. Les voici, tels que le capitaine les transcrivit de sa propre main :

Je suis françois, de Rennes en Bretagne. Je me suis embarqué à la Rochelle l'année 1718, sur un vaisseau du capitaine Perrin, pour aller à Quebec. Notre vaisseau a fait nauffrage. J'ai été jeté sur le bord de cette île sans savoir de quelle manière, ayant perdu toute connoissance. Il y a douze ans que j'y vis dans cette hute. Priez Dieu pour mon ame, Jean-Baptiste Loyselle, 1730.

On lisoit plus bas :

Les sauvages d'ici sont fort doux : ils me traitent fort bien. Cette île est grande, n'ayant pas moins de vingt lieues, ce me semble. Si je ne me trompe, il y a beaucoup de mines. Il y a aussi beaucoup d'arbres à gomme, & le terroir produit toutes sortes de bonnes herbes & de bons fruits.

Au-dessous étoient encore 1731 & 1732, ce qui paroît prouver que ce Jean-Baptiste Loyselle, quel qu'il fût, n'a vécu que deux ans après sa première inscription.

Le capitaine & ses gens comprirent sans peine, après cette explication, que Loyselle étoit mort, & que la pierre qu'ils avoient vue à l'extrémité de la cabane étoit son tombeau. Il prit plus de confiance aux trois sauvages sur cette preuve de leur douceur & de leur bon naturel, & ne doutant pas même que leur intention n'eût été de le rassurer contre toutes sortes de craintes, en lui faisant voir qu'ils avoient traité humainement un homme qui lui ressembloit, il se félicita d'avoir été jeté par la tempête dans une si belle île, qui ne paroissoit pas avoir été découverte, & dont il pouvoit prendre possession par conséquent pour le roi d'Angleterre. Il lui donna sur le champ le nom de *Lewis*, qui est son propre nom.

D'autres sauvages, qui l'avoient apperçu, lui

& ses gens, ne tardèrent point à répandre dans l'habitation voisine l'arrivée de ces nouveaux hôtes. L'empressement fut extrême pour les voir, & pour les combler de présens & de caresses. On leur montra les habits de Loyselle, qui avoient été conservés avec soin, quoiqu'ils fussent si usés qu'ils tomboient en pièces. Son couteau, son livre de prières, & quelques pièces d'or & d'argent qu'on avoit trouvées apparemment dans ses poches, étoient aussi entre les mains du chef de l'habitation, qui les regardoit comme un dépôt précieux. Les anglois reconnurent aisément qu'ils étoient redevables d'un accueil si humain au souvenir de ce françois, qui avoit vécu sans doute assez honnêtement avec les sauvage pour s'en faire aimer.

Les suites répondirent à cet heureux commencement. Après quelques jours de repos, le capitaine s'attacha à prendre une parfaite connoissance du lieu, & résolut de ne pas se remettre en mer sans y avoir établi solidement les anglois. Il avoit assez de monde pour y bâtir un fort, & pour y laisser une partie de ses gens. Les premières semaines furent si bien employées à cette entreprise, qu'il se vit avant la fin du mois un château capable de résistance. Il ne songea plus qu'à parcourir, toutes les parties de l'île, pour en faire un rapport fidèle en Angleterre. Outre

les richesses que Loyselle lui avoit annoncées dans son inscription, il découvrit quantité d'autres propriétés de l'air & du terroir, qui firent espérer que cette île deviendroit un jour une de leurs meilleures colonies.

AVENTURE

ANGLOISE

Au sujet du droit des Sépultures.

DEPUIS la réformation, l'usage commun d'Angleterre excluoit les sépultures des églises, & laissoit seulement la liberté de suspendre aux murs les épitaphes des morts. Mais comme on n'y connoissoit point de réglement civil ni ecclésiastique qui pût donner à cette coutume le nom & la force d'une loi, & qu'il y a même plusieurs églises, telles que celle de Westminster, où les exemples opposés sont en fort grand nombre, il se trouva quelques seigneurs, qui, fâchés de voir les cendres de leurs parens & de leurs amis confondues dans des cimetières de campagne avec celles du peuple, entreprirent de forcer les ecclésiastiques à leur donner un lieu de repos plus

la malice humaine eût la moindre part à ce désordre. Le même accident étant arrivé plusieurs fois, & dans des lieux différens, il n'y eut presque personne qui ne prît parti pour les ministres, & qui ne craignît de s'attirer la vengeance du ciel, en manquant de soumission pour des preuves si éclatantes de sa volonté.

Cependant un gentilhomme de Carnarvanshire, qui ne put prendre bonne opinion de tous ces prodiges, attendit quelqu'occasion de les approfondir, & la trouva bientôt dans l'un des murs mêmes où l'on publioit qu'il en étoit arrivé quelques-uns de la même nature. Une personne de distinction y devant être enterrée dans l'église, malgré l'opposition ordinaire du ministre, il n'épargna point quelques sommes d'argent pour se la faire ouvrir secrétement aussitôt que l'enterrement fut fini, & il eut la constance d'y passer la nuit pour observer tous les événemens. L'obscurité l'empêcha d'abord de remarquer que la fosse s'ouvroit, & que la terre vomissoit en effet le cercueil; mais à peine le trou fut-il fermé, que la lumière qui se répandit aux environs, lui fit juger que les acteurs de la comédie n'étoient pas éloignés. Il s'approcha intrépidement de la fosse, où il apperçut un homme debout, qui achevoit d'arranger les choses autour de lui; & à la lumière de deux chandelles qui étoient au

fond du trou ; il découvrit le ministre, qui avoit le corps à demi-caché sous une espèce de voûte qui communiquoit à la fosse, & qui donnoit les ordres les plus convenables à son dessein. Il y auroit eu quelqu'imprudence à lui faire connoître sur le champ qu'il avoit un témoin si proche de lui, & peut-être y avoit-il même quelque danger ; ainsi le gentilhomme se retira sans bruit, & remit l'éclaircissement au lendemain. Ayant profité du reste de la nuit pour avertir les parens du mort, il ne manqua pas de se rendre le matin à l'église, où il trouva déjà le peuple en foule, qui considéroit avec admiration le nouveau prodige, & qui osoit à peine s'approcher de la fosse. Pour lui, que la crainte n'arrêtoit plus, il descendit aux yeux de tout le monde, & se croyant fort assuré de ce qu'il y devoit trouver, il chercha d'abord le trou par lequel il avoit vu passer la tête du ministre. Mais cette ouverture avoit été bouchée avec tant de soin, que l'ayant cherchée inutilement, il ne lui resta point d'autre parti que d'aller droit à sa maison, qui touchoit à l'église, dans l'espérance de trouver de ce côté-là l'entrée de la voûte. Il se fit assez bien accompagner pour ne craindre aucune résistance ; & il n'eut pas besoin d'une longue recherche pour découvrir des traces du travail de la nuit. C'étoit en effet le ministre, qui, avec le

ſecours de quelques perſonnes intéreſſées au ſuccès de ſes vues, avoit profité de l'intervalle qu'on met toujours entre le trépas & l'enterrement d'un mort, pour diſpoſer ſi favorablement la foſſe, que par le moyen de quelques planches qui ſoutenoient le peu de terre ſur laquelle on poſoit doucement le cercueil, & d'un trou inférieur qui étoit aſſez grand pour contenir un homme robuſte, rien n'étoit ſi facile que de pouſſer dehors & le cercueil & la terre nouvellement remuée qui le couvroit. Le fond de la foſſe & le chemin creuſé qui y conduiſoit, avoient été rétablis du côté de l'égliſe d'une manière capable de tromper les plus défians & les plus curieux. Mais il avoit été impoſſible, dans un ſi court eſpace, de remettre tout dans le même ordre du côté de la maiſon.

Le chagrin du miniſtre ne mit perſonne dans ſes intérêts, parce que la ſatisfaction qu'un chrétien peut trouver à choiſir une égliſe pour le lieu de ſa ſépulture, n'étant condamnée, comme on l'a dit, par aucune loi, il n'y avoit qu'une inſupportable obſtination qui pût porter les eccléſiaſtiques du pays à s'y oppoſer.

répandre le bruit de ses merveilles. Lisbonne en fut rempli avant qu'elles fussent vérifiées par la moindre expérience. On se racontoit l'histoire de cent guérisons étonnantes qu'on attribuoit moins aux règles ordinaires de la médecine, qu'à quelque don extraordinaire de la nature; car pour combler le prodige, on assuroit qu'au lieu de se servir de ses mains pour tâter le pouls des malades, & pour les autres opérations du métier, il ne jugeoit des maladies que par la vue & l'odorat.

Ceux qui recoururent donc les premiers au médecin anglois, s'imaginèrent qu'ils n'alloient chez lui qu'à la suite d'une infinité d'autres, & regardèrent sa maison comme un lieu déjà fameux par quantité de miracles. Il avoit peu de peine à les satisfaire. Son silence perpétuel le délivroit de l'embarras de répondre. Après avoir examiné quelque tems les parties extérieures du malade, & les avoir flairées plusieurs fois, il prenoit une plume & du papier, sur lequel il écrivoit au hasard quelque recette de sa propre invention. Heureux qui s'en trouvoit mieux. Plus heureux ceux qui ne s'en trouvoient pas beaucoup plus mal. Mais comme la fortune se mêle de tout, il arriva qu'une personne de distinction fut guérie par cette voie d'une incommodité dangereuse. C'étoit une femme. Elle signala sa reconnoissance

par un présent considérable, & par des éloges continuels de son Esculape. Il n'en falloit pas davantage pour rendre la cour aussi crédule que la ville. Les richesses des deux Indes sortirent bientôt des coffres d'une infinité de vieux seigneurs, pour entrer dans celui du médecin.

Dans la crainte de se trahir lui-même par quelque parole involontaire, il n'admettoit jamais personne sans avoir eu soin de se remplir la bouche d'un morceau d'ambre, garni de pointes assez piquantes, pour le faire souvenir continuellement que son intérêt étoit de se taire. Il ne manquoit pas non plus de se boucher le nez, de peur d'être quelquefois forcé de distinguer trop bien les odeurs. Ces deux précautions, qui lui réussirent d'abord avec tant de bonheur, qu'en moins de six mois il se vit riche de dix mille moydors, furent néanmoins en quelque sens la cause de sa ruine. On en trouvera les circonstances encore plus plaisantes que celles de sa fortune.

Comme il ne se piquoit pas de continence, il passoit peu de nuits, sans se faire accompagner de quelque belle portugaise : mais ne pouvant s'armer alors contre les indiscrétions de sa langue, il eut le malheur d'être aussi foible que Samson avec une fille aussi maligne que Dalila. Cette rusée lui entendit prononcer quelques paroles,

qui lui échapèrent sans réflexion; & quoiqu'elle n'y comprît rien, parce qu'elles étoient en anglois, elle reconnut très-bien que c'étoient des mots articulés. Surprise d'un tel miracle, elle fit tout ce qui dépendoit d'elle pour le faire renouveler, & s'en étant assurée de plus en plus, elle l'attribua le lendemain à la vertu de ses charmes. L'associé du médecin, qui l'entendit badiner sur cette aventure, en craignit aussitôt les suites. Il en avertit son maître, & de concert, ils lui offrirent cent moydors pour l'engager au silence. Elle les accepta, mais bien résolue de violer le plutôt qu'elle pourroit tous les sermens qu'on avoit exigés d'elle.

L'histoire fut bientôt répandue dans tous les lieux où la réputation du médecin avoit pénétré. La plupart de ceux qui l'avoient vu, commencèrent à le regarder comme un imposteur. Quelques-uns néanmoins poussèrent la crédulité jusqu'à se persuader qu'il pouvoit lui être arrivé, comme à d'autres muets, de recouvrer tout d'un coup l'usage de la parole, & s'il eût tâché lui-même d'aider à cette erreur, il n'eût pas choisi le parti le moins prudent. Mais ne se défiant point assez de la fidélité de celle qui le trahissoit, il reprit son personnage ordinaire avec plus d'effronterie que jamais. Cette hardiesse irrita les dupes. Un jour qu'il étoit dans l'exercice de sa

profession, quelques jeunes gens se saisirent de lui, sans autre dessein d'abord que de le contraindre à parler, & le tourmentèrent avec plus de légèreté que d'envie de lui nuire. L'inquiétude qu'il en eut, & la crainte que cette entreprise n'eût d'autres suites, ne lui permirent pas de retenir, ou du moins de cacher le frein qu'il avoit dans la bouche. Les jeunes gens l'apperçurent, & le voyant armé de pointes; ils se firent un plaisir cruel de lui serrer tellement les deux mâchoires, qu'elles demeurèrent clouées l'une contre l'autre. Ils le laissèrent dans cet état, criant de toute sa force, par une espèce de réparation du long silence qu'il avoit gardé. Malgré cette disgrâce, il trouva le moyen de se soutenir encore quelque tems à Lisbonne, & d'en sortir à la fin avec tout ce qu'il avoit acquis de biens. Les malades qu'il avoit mis au tombeau n'étoient plus en état de se plaindre à la justice; & ceux que le hasard lui avoit fait guérir, crurent lui devoir assez de reconnoissance pour faciliter son évasion. Il revint à Londres jouir tranquillement du fruit de son industrie.



BIZARRE DISPOSITION D'UN TESTAMENT.

SIR HENRI F...., descendu, dit-on, d'une famille françoise, qui passa en Angleterre sous le règne d'Edouard III, mourut à Welches en Sussex, où il étoit né. Etant sans enfans, son titre & ses biens passèrent à M. Charles Eversfield, qu'il avoit nommé son héritier universel, sans autre motif qu'une longue & tendre amitié. Avec le même désintéressement, il laissa cinq cens livres sterling qui devoient être employées à la construction d'un monument dans l'église de Westminster pour honorer la mémoire du duc d'Argyle. Ce seigneur étoit encore plein de vie, & sir Henri ne le connoissoit que par la renommée de ses vertus. Ainsi l'amitié & l'estime présidèrent seules à ce testament.

Mais l'admiration due à deux sentimens si nobles, se soutiendra-t-elle, après ce que l'on va lire? Sir Henri avoit un frère qu'il avoit aimé long-tems avec une parfaite tendresse. Elle duroit encore, lorsqu'il conçut de la passion pour une jeune fille de son voisinage, qui résista peu à ses libéralités

libéralités & à ſes ſoins. Il eut d'elle un fils, c'étoit le fruit de l'amour. Il n'avoit point d'autre enfant de ſon épouſe. Toutes ſortes de raiſons le portoient à l'aimer. Cependant par un caprice extraordinaire, il le vit naître avec le dernier chagrin, & n'ayant point de meilleur ami que ſon frère, il lui fit confidence de ſa peine. La réputation de ſageſſe où il étoit dans le monde, & ſur-tout la crainte de déplaire à ſon épouſe, avec laquelle il avoit toujours vécu fort honnêtement, faiſoient ſon plus grand embarras. Heureuſement l'aventure étoit encore ſecrète : mais la mort de ſa maîtreſſe, qui ſuivit de fort près le tems de ſes couches, & la difficulté d'enlever l'enfant qu'elle avoit ſecrètement chez elle, alloient faire éclater le myſtère, parce que les aſſiduités précédentes de ſir Henri ne pouvoient manquer de le trahir. Ce fut dans cette extrêmité que ſon frère s'offrit à le ſervir avec toute la généroſité d'un véritable ami. Il lui promit de ſe faire paſſer pour le père de l'enfant, & de prendre aux yeux du public cette galanterie ſur ſon compte. L'offre fut acceptée; & comme il ſe trouve peu de gens qui ſe chargent volontiers de la honte d'autrui, cette ſuppoſition paſſa tout d'un coup pour une vérité conſtante.

Les amis de ſir Henri, qui n'avoient pas ignoré les ſoins qu'il rendoit depuis long-tems à ſa

maîtreſſe, ne laiſsèrent pas de faire leurs réflexions ſur un dénouement ſi peu attendu. L'aîné des deux frères avoit été l'amant. L'autre ſe trouvoit le père. Cette intrigue étoit ſi contraire aux règles ordinaires, qu'elle leur attira des railleries, d'autant plus libres, qu'on les croyoit innocentes. Sir Henri, toujours agité de ſa première crainte, les expliqua tout autrement. Il crut remarquer dans ſon frère trop de molleſſe à ſe défendre. Enfin, ſes ſoupçons augmentèrent juſqu'à lui faire prendre le parti de ne le plus voir, & de rompre même avec lui fort bruſquement, dans l'eſpérance de s'aſſurer autant contre lui que contre le public, parce qu'étant mal enſemble, il auroit plus de facilité à faire regarder la vérité de ſon aventure comme une calomnie. Il paſſa près de vingt ans dans cette diſpoſition, ſans ſe laiſſer fléchir par les efforts que l'autre fit continuellement pour ſe rétablir dans ſon amitié.

Cependant le jeune F.... ne croiſſoit pas plus en âge qu'en perfection de corps & d'eſprit. Son oncle lui tenoit lieu de père; mais n'étant pas aſſez riche pour élever beaucoup ſa fortune, il lui inſpiroit du moins des ſentimens conformes à ſa naiſſance. Il ne ceſſoit pas même de lui faire eſpérer un bonheur inconnu, qui ne pouvoit lui manquer tôt ou tard: car ſir Henri étant ſans

enfans, son héritage devoit tomber naturellement à son frère, & celui-ci avoit perdu son épouse avec tous les fruits de son mariage. L'attente de l'oncle & du neveu fut entièrement trompée, par le choix que sir Henri fit de M. Eversfield, pour succéder à son titre & à la meilleure partie de ses richesses. L'oncle en conçut une douleur mortelle, qui le mit en peu de jours au tombeau. Il laissa à son neveu le peu de bien qu'il possédoit, & il lui découvrit, en expirant, toute l'histoire de sa naissance.

Ce jeune homme se flatta encore de tirer quelqu'avantage d'un tel secret. Il employa tous les efforts de la tendresse & de l'industrie pour amollir le cœur d'un père qu'il n'avoit jamais offensé, & dont ses excellentes qualités le rendoient digne. Il lui fit connoître à la fin tout ce qu'il avoit appris de son oncle; mais cette ressource, à laquelle il n'eut recours qu'après avoir épuisé inutilement toutes les autres, acheva de ruiner toutes ses espérances. Il fut traité comme un imposteur. Sir Henri l'accabla d'injures, & lui défendit de paroître devant ses yeux. Cependant pour garder quelqu'espèce de bienséance à l'heure de sa mort, il le fit appeler, & le nommant son neveu, il lui fit présent de quelques terres d'un revenu médiocre, sous le seul titre de bâtard de son frère.

Un endurcissement si opiniâtre contre les plus tendres sentimens de la nature, auroit peut-être rendu le témoignage de l'oncle & du neveu fort suspect. Mais, outre l'honnêteté de leurs principes, reconnue de tous ceux qui les avoient vus familièrement, le Ciel permit, pour leur justification, qu'on retrouvât toutes les lettres que Sir Henri avoit écrites à sa maîtresse pendant son commerce avec elle. Le sens en étoit trop clair pour laisser le moindre doute sur la naissance de M..... F.... Mais le titre & les richesses qui lui étoient dûs par l'ordre de la nature, n'en passèrent pas moins entre les mains d'un étranger,



ACCIDENT FUNESTE

ARRIVÉ EN ÉCOSSE.

ON connoît la fameuſe muraille qui ſéparoit autrefois l'Angleterre de l'Ecoſſe, & dont il ſubſiſte encore diverſes parties, que le tems n'a pas même altérées. La force du ciment & la dureté des pierres ont perſuadé aux habitans des lieux voiſins, qu'elle n'a pas été bâtie ſans le ſecours de la magie, & les plus ſuperſtitieux ont grand ſoin d'en recueillir juſqu'aux moindres débris qu'ils mêlent dans les fondemens de leurs maiſons, pour leur communiquer la même vertu. Un jardinier écoſſois, ouvrant la terre dans ſon jardin, qui avoit toujours été bien cultivé depuis plus de deux ſiècles, trouva une pierre d'une groſſeur conſidérable, ſur laquelle on liſoit en caractères du pays, qu'elle étoit là pour la sûreté des murailles du château & du jardin, & qu'elle y avoit été apportée de la grande muraille, dont elle avoit fait autrefois partie; mais qu'il ſeroit auſſi dangereux de la remuer, qu'il y auroit d'avantage à la conſerver toujours dans le même lieu. Le ſeigneur de la maiſon, moins crédule

que ses ancêtres, résolut sur le champ de la faire transporter dans un autre endroit, où son dessein étoit de la tenir exposée à la vue, comme un ancien monument. On entreprit de la faire sortir de la terre à force de machines, & l'on en vint à bout comme d'une pierre ordinaire. Elle demeura sur le bord du trou, pendant que la curiosité y fit descendre, non-seulement le jardinier & plusieurs domestiques, mais les deux fils du gentilhomme, qui s'amusèrent quelques momens à creuser encore le fond. La pierre fatale qu'on avoit négligé apparemment de placer dans un juste équilibre, prit ce tems pour retomber au fond du trou, & écrasa par conséquent tous ceux qui s'y trouvoient.

Ce n'étoit que le prélude d'une aventure encore plus touchante. L'épouse de l'aîné des deux frères, jeune & mariée nouvellement, apprit le malheur qui venoit d'arriver. Elle courut au jardin avec le transport d'une amante qui n'a plus rien à ménager, elle y arriva dans le tems que les ouvriers s'empressoient de lever la pierre, avec quelqu'espérance de trouver un reste de vie aux malheureux qu'elle couvroit. Ils l'avoient levée à demi, & l'on s'apperçut en effet, à quelque mouvement, qu'ils respiroient encore, lorsque la jeune épouse perdant tout soin d'elle-même à cette vue, se jeta si rapidement sur la

corps de son mari, que les ouvriers, saisis de son action, lâchèrent malheusement les machines qui soutenoient la pierre, & l'ensévelirent ainsi avec les autres.

Cet accident, vrai jusques dans les moindres circonstances, confirma plus que jamais la superstition des Ecossois; car ils ne manquèrent pas de l'attribuer à la vengeance de quelque pouvoir établi pour la conservation du mur d'Ecosse, & de toutes les pierres qui en sont détachées. Les nouvellistes d'Angleterre tournèrent dans ce tems-là l'aventure en ridicule, par leur penchant naturel à relever toutes les *simplicités* de leurs voisins. Ils les nommoient *Blunders*, & prétendoient que cette sorte d'erreur est particulièrement propre à l'Ecosse. Mais il faudroit être exempt du défaut dont on accuse les autres, pour être en droit de leur en faire un reproche. Chaque nation n'a-t-elle pas ses chimères? Il y en a de communes à tous les hommes, & de particulières à chaque pays. Que chacun se consulte, on trouvera, suivant la pensée de la Mothe le Vayer, que le plaisir que l'on prend au récit des contes les plus insensés, tels que les aventures des Fées, de Lutins, de Chevalerie errante, de Loups-garoux, &c. vient d'une espèce de doute, si elles sont fausses, & souvent du désir qu'elles fussent vraies.

FAIT SINGULIER.

LE fait ſuivant ſuppoſe qu'on ſoit inſtruit de l'origine maternelle des lords Stanley & Derby, qui deſcendent de l'ancienne maiſon des *Bowton*, une des plus illuſtres de l'hiſtoire. Iſabelle de Latham, de qui tous les grands biens qui ſont dans cette maiſon y ſont venus, par ſon mariage avec ſir John Stanley, étoit petite-fille d'un père qui n'avoit point eu d'enfans. Ceci paſſeroit pour un badinage, ſi on n'ajoutoit auſſitôt qu'il avoit trouvé l'art de s'en procurer un par une voie toute nouvelle. Ayant remarqué qu'une aigle avoit fait ſon nid ſur un chêne fort haut & fort épais dans ſon parc, il acheta ſecrètement d'une belle payſane un enfant nouveau né, & le porta pendant la nuit dans le nid de l'aigle. D'autres prétendent qu'il l'avoit eu de cette payſane. Le matin il le fit voir à ſa femme, & criant avec elle au miracle, il la fit conſentir à l'adopter, comme un héritier qui leur étoit donné par le Ciel.

Les événemens de cette nature ne manquent

point de paſſer d'âge en âge. Un payſan de Latham, qui ſe trouvoit en Ecoſſe avec ſa femme, & qui n'y avoit aucune reſſource contre la pauvreté, ſe ſouvint de ce qu'il avoit entendu raconter mille fois dans ſon village, & ſa femme ayant mis au monde une fille, il chercha un nid d'aigle, qu'il n'eût point de peine à trouver dans la haute Ecoſſe; il y porta ſa fille, & répandit auſſitôt le bruit de cette aventure, avec des circonſtances qui la firent regarder comme un prodige. Les hauts Ecoſſois, gens ſimples & crédules, ſe perſuadèrent ſi bien que cet enfant n'avoit pas été enlevé & nourri par une aigle, ſans quelque vue particulière de la Providence, qu'ils ſe crurent obligés de l'élever avec toutes ſortes de ſoins, pour répondre aux deſſeins du ciel. Ils les expliquèrent même en leur faveur, & la ſuperſtition populaire ayant ajouté mille nouvelles circonſtances aux premières, il n'y eut point d'eſpérances que les habitans du canton ne ſe cruſſent en droit de concevoir. Le payſan anglois en tira fort adroitement parti, non-ſeulement par l'éducation diſtinguée, & par l'eſpèce de culte que cette fauſſe opinion procura à ſa fille, mais par la permiſſion qui lui fut accordée pour un an de tirer un demi-ſchelling de tous ceux qui avoient la curioſité de voir le nid. La jeune fille de ſon côté répondit parfaitement aux ſoins

qu'on avoit pris d'elle. La persuasion où elle étoit elle-même que le ciel la destinoit à quelque chose de relevé, lui fit prendre des sentimens & des manières si nobles, qu'ayant d'ailleurs beaucoup d'esprit & de beauté, elle passa pour une personne d'un caractère tout-à-fait extraordinaire. Enfin, sur le bruit de quelques mouvemens qui se faisoient déjà dans la haute Ecosse, la cour jugea à propos de la faire amener à Londres. Son père, dont on s'étoit saisi avec elle, ne se fit pas presser pour découvrir le fond de l'aventure. On attribua cet aveu précipité à la crainte. Le miracle fut ainsi détruit; mais les traces qui en restèrent encore dans l'esprit du public, jointes aux charmes naturels de l'héroïne, lui procurèrent un sort bien différent de celui qu'elle devoit attendre de sa naissance.



AVENTURE PLAISANTE

D'UN MANUSCRIT.

UN manuſcrit trouvé dans les papiers de madame Aubin, qui s'eſt fait connoître à Londres par quelques brochures, & par un talent ſingulier pour la prédication, donna lieu après ſa mort à une aventure plaiſante. Elle avoit été preſſée un jour par des créanciers importuns, & ſe trouvant ſans argent pour les ſatisfaire, leur avoit offert le manuſcrit d'une hiſtoire galante qu'elle avoit compoſée nouvellement, & qu'elle avoit achevé de mettre au net. Ils l'avoient accepté, dans la crainte de ne rien obtenir de mieux, & n'étant point aſſez lettrés pour en connoître la valeur, ils ne s'étoient point hâtés de s'en défaire. Cependant, lorſque la mort de madame Aubin leur eut ôté toute eſpérance d'être ſatisfaits autrement, ils convinrent de prix avec un libraire, & lui abandonnèrent le manuſcrit en recevant ſon argent. D'un autre côté, les héritiers de cette dame, qui avoient trouvé le même ouvrage entre ſes papiers, & qui ignoroient peut-être l'uſage qu'elle en avoit déjà fait, cherchèrent à le

vendre, & trouvèrent de même un libraire qui leur fit des conditions avantageuses. Deux presses roulèrent ainsi sur le même ouvrage dans différens quartiers de Londres, & par hasard il arriva que les deux éditions étant achevées le même jour, les deux libraires se rencontrèrent chez l'auteur d'une des feuilles périodiques du pays, chacun pour le prier d'annoncer la sienne. Ils n'eurent pas besoin d'une longue explication, pour comprendre mutuellement ce qui les amenoit. Leur première idée fut de se croire l'un & l'autre plus méchans qu'ils n'étoient, & de se reprocher de la friponnerie. Ils se querellèrent, & passant bientôt des injures aux coups, l'auteur périodique perdit long-tems ses peines à les vouloir séparer. Enfin, les ayant rendus assez tranquilles pour s'expliquer raisonnablement, ils conçurent qu'ils s'étoient soupçonnés mal-à-propos, & que la fraude devoit venir de ceux qui leur avoient vendu le manuscrit. Ils jurèrent ensemble d'en tirer satisfaction, & ne perdant pas un moment, ils allèrent recommencer une scène aussi ridicule que la première chez les deux personnes qu'ils accusoient de mauvaise foi. Le trouble étant ici moins facile à éclaircir, parce que l'héritier de madame Aubin avoit ignoré sa dette, & la manière dont elle y avoit satisfait, il s'en fallut peu que la querelle ne devînt sanglante

entre des gens qui portoient une épée, & qui étoient jaloux de leur réputation. La justice prit connoissance de ce démêlé. Elle n'eut pas de peine à éclaircir le fond de l'aventure; mais il fut moins facile de trouver le point d'équité dans une sentence qui ne pouvoit être favorable à quatre parties opposées. Enfin, comme la droiture & la bonne foi étoient claires de chaque côté, les juges proposèrent aux libraires deux voies d'accommodement, dont ils leur laissèrent le choix; l'une, de s'associer pour les deux éditions, & de les vendre à profits communs; l'autre, de faire dépendre la propriété du manuscrit du débit plus ou moins heureux des exemplaires, de sorte que celui qui auroit, dans un espace de tems borné, cette espèce d'avantage sur son adversaire, eût seul le pouvoir de réimprimer l'ouvrage. Comme on s'étoit poussé avec trop de chaleur pour être capable d'une composition modérée, le dernier de ces deux partis fut préféré à l'autre, & les deux libraires se firent même un point d'honneur de vaincre, dans une occasion où le succès sembloit assuré à celui qui auroit le plus grand nombre d'amis & de partisans. Cependant un nouvel incident changea bientôt toutes leurs vues. L'amour qui produit, tantôt des divisions, tantôt des raccommodemens, se mêla de les réconcilier, & réussit mieux que

les juges. Ils avoient l'un une fille, l'autre un fils, qui se trouvèrent assez aimables pour ne pas s'arrêter aux raisons que leurs parens avoient de se haïr. Le mariage fut proposé par des amis communs. Il se conclut, & l'ouvrage de madame Aubin devint une partie de la dot.

CAPRICE RARE
D'UN
HOMME D'ÉTUDE.

MONSIEUR *Ravingthon*, anglois, homme d'esprit & de savoir, avoit vécu cinquante-deux ans, dont il avoit employé plus de vingt-cinq à l'étude. Son assiduité au travail étoit si constante, qu'elle sembloit promettre des fruits considérables. Sa délicatesse étoit si extraordinaire, qu'il ne laissoit rien passer sans critique, & plus sévère encore pour lui-même que pour autrui, il se ménageoit si peu, qu'on ne devoit rien attendre de médiocre & de négligé de sa plume. A la vérité, cette rigueur de goût lui faisoit déchirer fort souvent le soir ce qu'il avoit composé pendant le jour. Mais les années d'un homme d'étude étant plus

longues que celles du commun des hommes, parce qu'il en met à profit tous les momens, on ne doutoit pas que tôt ou tard le public ne recueillît les fruits d'une si longue application. Ses amis lui marquoient quelquefois cette espérance. Il répondoit modestement. Enfin, sentant défaillir ses forces, peu de jours avant sa mort, il fit appeler ceux qui devoient être les dépositaires de ses dernières volontés, & leur déclara l'ordre qu'il vouloit mettre dans son héritage. Comme il ne parloit point de ses papiers ni de ses livres, on lui demanda s'il en avoit déjà disposé. Non, dit-il, mais chaque chose aura son tour. Deux jours se passèrent encore. Le troisième, qui fut celui de sa mort, il se fit apporter en présence des mêmes amis, trois manuscrits fort épais, qu'il prit entre ses mains, & qu'il regarda quelque tems avec tendresse. A la fin, rompant le silence par un profond soupir : « Voilà, dit-il, » les meilleurs amis que j'aie eus au monde, du » moins si le nom d'ami convient à ce qui nous » a tenu la compagnie la plus fidelle, & à ce » qui nous a causé le plus de plaisir. J'ai trouvé » de la douceur à les faire, de la douceur à les » perfectionner & à les lire. J'en trouve encore » à les voir. Il ne s'est pas passé un jour, depuis » plus de vingt ans que je n'y aie changé ou » ajouté quelque chose. Je ne veux point que

» ce qui m'a été si cher, passe en d'autres mains
» que les miennes. Qu'on m'apporte du feu. »

Ses amis, surpris de son dessein, balançoient à le satisfaire. Il leur témoigna fort amèrement que ce refus l'offensoit : « Quoi, reprit-il, vous
» m'ôterez le droit de disposer de mon ouvrage ?
» Vous me refusez la seule consolation que je
» demande en mourant ? Apprenez que si la jus-
» tice m'oblige de laisser mon héritage à ceux
» qui me survivent, parce que je l'ai reçu de
» ceux qui m'ont précédé, elle me permet
» d'emporter ou de faire périr avec moi ce qui
» n'a de lien ni de relation avec personne, enfin
» ce qui ne doit son être & sa naissance qu'à
» moi. J'en suis le maître absolu, comme le roi
» l'est de ma fortune, & le Ciel de ma vie. Ma
» volonté s'exécutera, où je me plaindrai jus-
» qu'au dernier soupir de la violence qu'on me
» fait. » En prononçant ces paroles avec beaucoup d'agitation, il serroit ses livres entre ses bras, sans vouloir permettre qu'on en lût même les titres ; & il protesta que rien n'étoit capable de le faire changer de résolution. La crainte d'avancer sa mort, qui ne paroissoit guère éloignée, l'emporta sur le regret qu'on avoit de lui obéir. Les trois manuscrits furent consumés par les flammes, & M. Ravingthon mourut content quelques heures après.

AVENTURES

AVENTURES
D'UN
JEUNE GÉNOIS.

UN jeune génois quitta sa patrie pour aller visiter les principales villes d'Italie. S'étant arrêté d'abord à Livourne, il y passa quelque tems à parcourir la ville, pour satisfaire sa curiosité. Rien ne le frappa si sensiblement que la vue d'une infinité de Turcs captifs, que les habitans prennent ou achètent sur mer, & qu'ils emploient de toutes sortes de manières à leur service, quoiqu'avec moins de rigueur que les Turcs n'en usent avec leurs esclaves chrétiens. Le génois touché de leur misère, fit quelques légers présens à ceux que le hasard lui fit rencontrer, & leur donna d'autres marques de compassion. Peu de jours après, il fit attention qu'un de ces malheureux s'arrêtoit vis-à-vis des fenêtres de sa chambre, comme s'il eût été accablé de fatigue, & que n'appercevant personne, il s'asseyoit à terre d'un air triste & languissant. Il l'observa dans cette posture, & la bonté de son caractère le porta même à se cacher derrière son rideau,

pour s'attendrir plus long-tems par ce spectacle. Le visage consterné du turc, ses soupirs, quelques larmes qu'il voyoit couler de ses yeux par intervalles, lui firent croire que son sort étoit plus triste que celui de ses pareils, ou qu'il étoit né dans une condition qui le lui rendoit plus sensible. Par le même sentiment de pitié qui l'avoit saisi d'abord, il le fit appeler, & lui ayant offert une aumône, il lui demanda de quelle manière il étoit tombé dans l'esclavage. La réponse du malheureux turc commença d'un ton assez tranquille; mais lorsqu'après avoir confessé en général qu'il étoit né quelque chose, & que c'étoit un malheur de fortune qui l'avoit fait tomber entre les mains des chrétiens, il fut pressé d'une manière tendre de s'expliquer davantage, son cœur s'ouvrit avec violence, & fit passage à une infinité de sanglots. Un père à l'extrémité de sa vie, une épouse adorée, quatre aimables enfans, & une fortune des plus douces, qu'il avoit perdue avec sa liberté, tous ses malheurs enfin se présentèrent à sa mémoire, & le récit qu'il en fit au génois, le toucha lui-même jusqu'aux larmes. Il avoit été pris dans un voyage qu'il faisoit vers quelque île, pour aller rendre les derniers devoirs à son père expirant; & ses maîtres l'avoient vendu à un marchand de Livourne.

Le jeune génois ajouta quelques pièces d'argent à sa première aumône, en lui souhaitant une meilleure fortune. Cependant étant demeuré seul, sa générosité naturelle le sollicita à faire quelque chose de plus pour la consolation de cet étranger. Il s'informa quel prix l'on mettoit ordinairement à la rédemption des captifs; il crut le pouvoir fournir, en retranchant quelque chose à ses plaisirs, & sans perdre un moment, il s'employa avec tant de succès auprès du marchand, qu'il obtint ce qu'il désiroit pour la somme de cent quarante ducats. Il se réserva la satisfaction d'annoncer lui-même cette nouvelle au captif. Elle fut reçue avec transport. Ce pauvre turc lui baisa mille fois les pieds, en l'appelant son dieu & son sauveur, & lui protesta que son premier soin, en revoyant sa famille, seroit de lui faire compter à Livourne, ou à Gênes, le décuple de sa rançon. Non, lui dit le génois, je vous ai rendu service sans intérêt, & je m'en crois déjà trop bien payé: mais si vous vous croyez obligé à quelque reconnoissance, je vous prie de l'exercer dans votre patrie envers quelques-uns de ces malheureux chrétiens qui y gémissent dans l'état d'où vous sortez. Tâchez d'en choisir un qui mérite votre attention, & traitez-le comme vous souhaiteriez de me traiter moi-même. Le turc

s'y engagea par mille fermens, & quitta Livourne en béniffant fon bienfaiteur.

D'autres foins occupèrent le voyageur génois pendant la fuite de fon voyage. Il fe rendit à Venife, après différentes courfes. Ses inclinations tendres l'y retinrent plus long-tems qu'il n'avoit prévu. La nièce du correfpondant de fon père, chez lequel il étoit logé, le toucha fi fenfiblement, qu'il forma le deffein de l'époufer. Elle étoit fille d'un marchand maltois, qui étoit retourné dans fon île, après l'avoir emmenée chez fon frère à Venife. Le parti n'ayant rien que de fort avantageux pour lui, il écrivit à Gênes, d'où il reçut auffitôt le confentement de fon père ; & de concert avec l'oncle de fa maîtreffe, il réfolut d'aller célébrer fon mariage à Malte. Ils s'embarquèrent tous trois dans les plus douces efpérances. Un vent favorable les porta jufqu'à la vue de Malte. Ils croyoient toucher au port, lorfqu'un corfaire turc qui cherchoit fa proie, fondit fur leur vaiffeau, & le prit fans réfiftance. Ils furent conduits fur le champ à Smirne, où leur fort devoit être d'entrer dans les chaînes des Turcs, & d'y mener une vie miférable dans l'efclavage.

On ne tarda point à les produire dans le lieu où fe fait la vente des efclaves, avec la trifte parure de leur nouvelle condition. On imagine

assez leur tristesse & leurs pleurs dans ces circonstances. Tout cela se suppose sans peine dans un riche marchand de Venise, dans un jeune homme passionné, & dans une fille de dix-huit ans qui n'alloit pas malgré elle à ses noces. Divers turcs, divers habitans de Smirne se présentèrent pour les acheter. La jeune fille fut enlevée la première. La consternation de l'amant à cette funeste séparation, ne peut s'exprimer. Perdre en peu de jours sa fortune, sa liberté & sa maîtresse, c'est ressentir tout à la fois trois coups, dont chacun peut passer tour à tour pour le plus cruel de tous les malheurs. Si l'on suppose que la dernière de ces trois pertes empêche un amant d'être sensible aux deux autres, c'est donner à son amour le dernier degré d'impétuosité, & par conséquent rendre encore plus terrible la douleur de s'en voir arracher l'objet. Ajoutez que le turc qui acheta la jeune maltoise, étoit lui-même un jeune homme qui parut charmé d'elle au premier coup d'œil, & qui se retira comme en triomphe avec une si belle proie.

Le triste génois s'abandonnoit donc au désespoir, lorsqu'il se vit marchander lui-même par un turc, qui paroissoit content de sa taille & de sa jeunesse. Ces infidelles ne ménagent pas plus un esclave chrétien, que nous un cheval:

de forte que le jeune homme tenant la tête baiffée dans l'accablement de fa douleur, devoit s'attendre de fe la voir hauffer rudement, pour donner la liberté de confidérer fon vifage. Cependant le turc qui examinoit fa figure, fe contenta de lui lever le menton avec beaucoup de douceur. Un feul coup d'œil lui fit reconnoître dans cet efclave fon libérateur de Livourne. C'étoit ce même turc que le jeune génois avoit délivré de fes chaînes quatre mois auparavant; L'étonnement lui coupa d'abord toute expreffion; il n'en croyoit pas fes yeux; il leva vingt fois les mains au ciel pour attefter fon prophète, & tout ce qu'il avoit jamais révéré. Enfin, le cœur gros de tendreffe & de joie, dans un tranfport inexprimable de reconnoiffance, il fe jeta, à la vue de tout le monde, aux pieds de fon bienfaiteur; il s'écria, en les embraffant : ô le meilleur de tous les chrétiens! ô le plus cher & le plus généreux de tous les hommes! C'eft donc à vous-même que le ciel me met en état d'offrir mes biens, ma vie, & tout ce que j'ai de plus précieux! Tout vous appartient. Venez être mon maître à Smirne. Je fuis à vous, comme j'étois au marchand de Livourne.

Ces careffes touchantes qui durèrent fors longtems, causèrent une étrange furprife à tous les autres turcs. Le bruit s'en répandit dans la ville,

Quelque sensible que le génois pût être à une faveur si inespérée de la fortune, ses premiers soins ne tombèrent point sur lui-même, ni sur tout ce qui l'environnoit. Il confessa au turc en deux mots, que sa rencontre étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Mais ce n'est point la liberté que je vous demande, c'est la vie. Je la perds, si vous ne trouvez le moyen de me rendre ma maîtresse : un de vos jeunes turcs me l'enlève ; je ne veux point de la vie, ni de la liberté sans elle. Le musulman, après s'être informé au maître des esclaves de ce qui s'étoit passé, se rapprocha plus satisfait encore qu'auparavant. Il lui dit qu'il n'avoit plus rien à désirer au monde, puisqu'il pouvoit non-seulement lui rendre la liberté, mais le rejoindre sur le champ à ce qu'il aimoit. C'étoit son propre fils qui avoit acheté la jeune fille maltoise pour le service de sa mère. Cet heureux achat étoit l'occasion dont le ciel s'étoit servi pour le conduire au marché, parce qu'en voyant arriver chez lui l'esclave chrétienne, il avoit demandé à son fils s'il restoit d'autres chrétiens à vendre, & que dans le dessein qu'il entretenoit d'en délivrer quelques-uns, suivant la promesse qu'il avoit faite à Livourne, il s'étoit hâté de se rendre au marché des esclaves.

Deux événemens si extraordinaires furent ad-

mirés de tous les habitans de Smirne, & les turcs n'y parurent pas les moins sensibles. Il restoit à délivrer le marchand de Venise, qu'on n'eut pas de peine non plus à retrouver. Le bon esclave de Livourne paya libéralement le prix qui fut demandé, & remplit tous les autres devoirs avec une ouverture de cœur & une générosité dignes du christianisme. Les deux amans quittèrent l'Asie avec leur oncle, & tous ensemble allèrent goûter dans leur patrie un bonheur d'autant plus sensible, qu'il suivoit de rudes traverses.

AVENTURE

D'UNE

JEUNE IRLANDOISE.

DEPUIS plus d'un siécle que les anglois ont ont achevé de conquérir l'Irlande, il paroîtra incroyable qu'il y reste encore des traces profondes d'idolâtrie, & que le zèle des vainqueurs, qui s'est étendu jusqu'au nouveau monde, manque, si l'on ose parler ainsi, d'ardeur à leur porte. N'est-ce pas fort mal entendre le précepte de la charité du prochain, qui semble demander

les premiers ſoins pour les plus proches, ou qui ne permet pas du moins qu'ils ſoient abſolument négligés? Ceux qui douteroient que le chriſtianiſme ſoit encore inconnu ou rejeté dans pluſieurs cantons de l'Irlande, outre les éclairciſſemens qu'ils peuvent chercher là-deſſus dans les hiſtoriens de cette île, n'ont qu'à lire encore l'aventure ſuivante pour en être convaincus.

La beauté eſt ſi commune parmi les femmes d'Irlande, que pour s'attirer une admiration extraordinaire, il faut qu'elle reſſemble aux plus brillantes deſcriptions de nos romans. Les naturaliſtes attribuent cette faveur de la nature à la température de l'air, que défend l'île dans toutes les ſaiſons, de l'excès de la chaleur & du froid. Par des raiſons moins faciles à expliquer, il arrive auſſi fort ſouvent que la campagne produit des beautés plus accomplies que les villes; & l'innocence des ſentimens étant d'ailleurs dans toutes ſortes de pays le partage des lieux champêtres, on peut regarder une belle payſanne d'Irlande, comme ce qu'il y a au monde de plus ſéduiſant, par les charmes naturels de l'eſprit & du corps. Il leur manque, à la vérité, de la politeſſe; mais ſi c'eſt une qualité que la nature ne donne point, elle met dans les femmes de tous les pays une ſi heureuſe diſpoſition à l'acquérir, que l'art & l'uſage en ſont

l'affaire à peu de frais. Tout dépend du motif & de l'occaſion.

Qu'on ſe figure donc à préſent une jeune irlandoiſe, plus charmante encore que celles dont on vient de donner l'idée; née à la campagne, où depuis long-tems on n'avoit rien vu de ſi beau qu'elle; idolâtre, quoique plus adorable elle-même que toutes ſes idoles, & zélée juſqu'à l'excès pour les anciennes ſuperſtitions de ſa famille. Elle vivoit fort tranquille dans un village qui étoit tombé en partage depuis trois ou quatre ans au jeune lord....., par la mort de madame la ducheſſe de Tirconnel. Ce ſeigneur aimoit paſſionnément les femmes. Il ne s'étoit pas plutôt vu maître d'un canton d'Irlande aſſez étendu, que, ſuivant l'exemple de ſes pareils, il y avoit fait chercher de quoi varier ſes plaiſirs. On lui avoit amené pluſieurs jeunes victimes, qui ne s'étoient pas fait preſſer long-tems pour conſentir au ſacrifice de leur honneur; mais ceux qu'il avoit chargés de cette miſérable commiſſion, ſollicitèrent vainement *Anna Kiull*; c'eſt le nom de notre héroïne. Le portrait qu'ils faiſoient d'elle, l'ayant enflammé juſqu'à le conduire en Irlande, pour tenter lui-même cette conquête, il l'avoit trouvée auſſi belle qu'on la repréſentoit, mais plus inflexible qu'il ne ſe l'étoit figuré. Ses offres & ſes careſſes n'avoient pas fait plus d'im-

preſſion ſur elle que ſon rang, quoiqu'un ſeigneur anglois trouve rarement de la réſiſtance en Irlande avec de ſi fortes armes.

Sa paſſion, qui n'étoit dans ſon origine qu'un effet du libertinage, devint ſi ſérieuſe & ſi violente, qu'il réſolut de ſe ſatisfaire à toutes ſortes de prix. C'étoit un ancien uſage en Irlande, que pendant l'aſſemblée du parlement qui ſe tient à Dublin, les femmes, dans les villes de province, & même dans les campagnes, formoient, à l'imitation des hommes, une aſſemblée de leur ſexe, à laquelle elles donnoient auſſi le nom de parlement. Les hiſtoires du pays rapportent milles circonſtances agréables de cette inſtitution, qui, ſous prétexte de donner moyen aux femmes de réformer de concert les abus qui ſe gliſſoient dans les uſages de leur ſexe, produiſoient autrefois des fruits beaucoup plus importans pour la ſociété, en ſervant à l'union des familles dans chaque partie de l'état, & par conſéquent à la tranquillité publique. Aujourd'hui que les intérêts de religion & de politique ont diviſé juſqu'aux moindres hameaux, en cabales & en factions, toutes ces heureuſes coutumes ont diſparu avec le bonheur de ceux qui les obſervoient. Cependant, l'ombre s'en conſerve encore au milieu même de la diviſion, par le ſoin que les femmes de chaque parti ont toujours eu

de se tenir unies entr'elles, & de s'assembler aux termes ordinaires. Mais comme elles fuyent avec détestation celles qui sont d'un parti opposé, il arrive ainsi que ce qui servoit de fondement à l'union, ne peut servir désormais qu'à perpétuer plus sûrement la haine & la discorde.

Cette longue remarque n'étoit pas inutile à notre récit. Milord .... fut informé que les idolâtres de son domaine étoient en grand nombre, & que leurs femmes, comme celles des autres sectaires, tenoient dans certains tems des assemblées, qu'un nouvel usage avoit introduites sous l'ancien nom de parlement. Il tira assez de lumières de quelques femmes qu'il gagna par ses libéralités, pour savoir qu'au lieu de penser à la réformation des usages, elles ne s'occupoient ensemble que des pratiques superstitieuses de leur religion. L'idole du canton étoit une statue informe & d'une taille gigantesque, qu'elles adoroient avec diverses cérémonies. Il forma là-dessus un dessein qui ne lui réussit que trop heureusement ; à l'aide de quelques ouvriers habiles, & des femmes qu'il avoit gagnées, il fit creuser & disposer tellement la statue, que par le moyen de quelques ressorts, elle pouvoit s'ouvrir & contenir une personne ou deux dans son sein. Tout le reste fut préparé avec le même artifice pour l'exécution de ses vues, qui cou-

fiſtoient à ſe renfermer lui-même dans le ſein de la ſtatue, à l'ouvrir lorſque Anna Kitill s'approcheroit à ſon tour pour rendre ſes adorations, à ſe ſaiſir d'elle, avec quelques marques de puiſſance, qui fuſſent capables d'inſpirer aux autres du reſpect & de l'admiration, & de lui faire croire à elle-même qu'elle s'étoit rendue agréable à la divinité juſqu'à lui inſpirer de l'amour. Cette entrepriſe, & la facilité avec laquelle elle fut exécutée, ne paroîtront incroyables qu'à ceux qui ignorent la-force de la ſuperſtition, ſur-tout parmi des femmes ſimples & crédules, telles que les payſannes d'Irlande.

Après que l'amant eut tiré tout le fruit qu'il s'étoit promis de ſon artifice, il ſe flatta mal-à-propos de poſſéder tranquillement ce qu'il avoit obtenu. La jeune fille, perſuadée qu'elle étoit aimée de ſon idole, n'avoit pas trop diſputé des faveurs qu'elle croyoit dues à une divinité. Elle ſe laiſſa conduire avec la même complaiſance au château du ſeigneur anglois; & les précautions qu'il avoit priſes pour ſortir ſecrétement avec elle de la ſtatue, & pour lui déguiſer les chemins & les lieux l'empêchèrent peut-être pendant quelques heures de s'appercevoir qu'on la trahiſſoit. On eut ſoin d'aider à l'erreur, en la traitant avec une magnificence propre à l'éblouir. Cependant, ſi elle étoit

ſimple, elle n'étoit pas ſtupide; elle reconnut à diverſes marques qu'elle n'étoit point dans la demeure des dieux, & ſa défiance ne faiſant qu'augmenter après cette première réflexion, elle refuſa le ſoir de ſe mettre au lit, où on l'aſſuroit que le dieu ſon amant devoit la rejoindre. Comme il avoit eu ſoin juſqu'alors de lui cacher ſon viſage, il crut qu'il étoit tems de ſe démaſquer, & qu'après ce qu'elle lui avoit accordé dans la ſtatue, elle paſſeroit ſur le reſte, lorſqu'elle verroit ſon malheur ſans remède. Cette eſpérance lui coûta cher. Il ſe démaſqua; mais à peine l'eut-elle remis, que ſoit vertu, ſoit honte d'avoir été trompée, elle ſe jeta ſur lui avec le dernier tranſport, & elle lui fit ſentir en mille endroits le tranchant de ſes ongles. Son emportement ne diminua point par les efforts qu'on fit pour l'arrêter. Se voyant retenue par pluſieurs perſonnes, & perdant l'eſpoir de ſe venger de celui qui l'avoit outragée, elle tourna ſa fureur contre elle-même. Elle s'efforça ſucceſſivement de s'étrangler, de ſe caſſer la tête contre le mur, de s'étouffer en retenant ſon haleine; enfin, elle ſe porta à tant d'excès, que milord .... effrayé de ce ſpectacle, & peut-être du ſort de milord Caſtelhaven (1), prit le parti

(1) Seigneur irlandois, qui eut la tête tranchée à Dublin, pour avoir traité indignement une femme de condition.

de quitter ſur le champ l'Irlande, pour retourner promptement à Londres. Il laiſſa ordre à ſes gens de réparer le déſordre, à quelque prix que ce fût, & ils vinrent à bout d'étouffer les plaintes à force de libéralités & de penſions.

AVENTURE
EXTRAORDINAIRE
D'UNE ÉCOSSOISE.

DANS la province de Lothian, en Écoſſe, une dame qui faiſoit ſa demeure à la campagne, & qui n'avoit qu'une fille, ſe trouva tout d'un coup grand-mère par l'accident le plus étrange du monde. Cette fille étoit d'une beauté qui la faiſoit rechercher en mariage depuis cinq ou ſix ans par tout ce qu'il y avoit de perſonnes riches dans le canton; mais quoiqu'elle n'eût point encore paſſé ſa vingtième année, elle marquoit tant d'éloignement pour le nœud conjugal, tant d'attachement pour ſa mère, & tant d'amour pour la ſolitude, qu'elle faiſoit perdre à tous ſes amans l'eſpérance de gagner ſon cœur. Son humeur avoit paru vive & enjouée juſqu'à l'âge de quinze ans. On avoit même remarqué qu'a-

vant cet âge elle recevoit volontiers les hommages de notre ſexe, & que la compagnie d'un aimable jeune homme de ſon voiſinage ne lui déplaiſoit pas. Mais ſes inclinations avoient changé tout d'un coup, ſans qu'on en pût trouver d'autre raiſon que la maturité de ſon eſprit. Elle ne paroiſſoit plus goûter de plaiſir qu'avec ſa mère, dont elle étoit aimée tendrement, ou ſeule dans ſon appartement, qui étoit compoſé d'une chambre & d'un cabinet, dans lequel elle affectoit de ne recevoir jamais perſonne.

Un jour qu'elle s'occupoit à l'ordinaire avec ſa mère, elle fut ſaiſie de quelques vapeurs qui la firent tomber ſans connoiſſance. La vieille dame n'ayant rien de propre à la ſecourir, ſe ſouvint qu'elle avoit elle-même quelques liqueurs fortes dans ſa chambre; & dans l'embarras preſſant où la mettoit l'abſence de ſes domeſtiques, elle prit la clef dans la poche de ſa fille, & monta ſeule à ſon appartement. Elle y entre. Tout y étant fort étranger pour elle, parce que perſonne n'y avoit jamais d'accès, elle ne trouva point aiſément ce qu'elle étoit venue chercher; mais tandis qu'elle ſe donnoit beaucoup de mouvement, elle entendit le ſon de quelques paroles qui paroiſſoient ſortir du cabinet. La ſurpriſe & la curioſité lui firent ouvrir auſſi-tôt la porte. Le ſon de la même voix ſe fait encore entendre. Elle ouvre

une

une grande armoire, qui étoit le ſeul endroit d'où il pût partir; elle y trouve un enfant de cinq ans, beau comme un ange, qui donna des marques d'une horrible frayeur à ſa vue, & qui lui cauſa la dernière ſurpriſe à elle-même.

Cependant, étant rappelée par le danger de ſa fille, elle ſe hâta de retourner à ſon ſecours. Ce ſoin étoit déjà inutile. Elle la rencontra qui remontoit l'eſcalier avec une rapidité extrême. Les vapeurs l'ayant heureuſement quittée, elle s'étoit défiée, en revenant à elle, que ſa mère ne fût montée à ſon appartement, & certain intérêt qu'elle avoit à l'en éloigner, lui avoit fait retrouver aſſez de force pour la ſuivre auſſi-tôt. Elle marqua de l'embarras en paroiſſant devant elle. Cette bonne mère, qui l'aimoit plus qu'elle-même, lui témoigna d'abord ſa joie de la voir rétablie: mais la découverte qu'elle venoit de faire étant préſente à ſon imagination, elle ne tarda point à lui demander ce que c'étoit que ce bel enfant qu'elle avoit trouvé dans une place ſi ſecrète de ſon cabinet.

Les vapeurs furent ſur le point de la reprendre à cette queſtion. Il falloit répondre; & dans des circonſtances ſi imprévues, le déguiſement eſt bien difficile. Elle prit enfin le parti de faire un aveu ſimple & ſans détour. Les larmes aux yeux, elle ſe jette aux genoux de ſa mère, lui avoue que

l'amour, qui en fait accroire ſi facilement aux jeunes perſonnes, avoit cauſé un étrange déſordre dans la maiſon. « Il y avoit cinq ans, » qu'un jeune homme du voiſinage avoit fait » connoiſſance avec elle. Il lui paroiſſoit ſi » doux, ſi diſcret, qu'elle n'avoit pu s'empêcher » d'avoir de l'inclination pour lui. Au reſte, » cela s'étoit paſſé avec tant de ménagement » pour l'honneur de ſa famille, que perſonne » n'avoit jamais rien ſu de leur intelligence. Le » jeune homme ayant appris d'elle l'état où elle » ſe trouvoit, en avoit conçu tant d'épouvante, » qu'il avoit quitté la maiſon de ſon père, & » s'étoit enfui ſans doute dans les pays étran- » gers. Elle n'avoit point entendu parler de lui » depuis ce tems-là. Mais quelle avoit été ſa » déſolation, de ſe trouver abandonnée à elle- » même dans l'état où il la laiſſoit ! Enfin, n'oſant » ſe confier à perſonne, elle avoit caché le fruit » de cet amour, & c'étoit ce même enfant qu'elle » tenoit ainſi renfermé depuis ce tems-là. »

Un récit ſi peu attendu, penſa faire mourir la mère de ſurpriſe & de ſaiſiſſement. Cependant, étant un peu conſolée par l'eſpérance que cette aventure ne ſeroit jamais connue de perſonne, elle exhorta tendrement ſa fille à prendre courage, & lui promit le pardon de ſa faute. Mais elle lui fit auſſi-tôt mille queſtions ſur la manière

dont elle avoit pu élever ce fils. Jufqu'à l'âge de deux ans elle l'avoit nourri de lait. Elle l'avoit accoutumé enfuite à vivre de pain & de vin de Canarie, parce que c'étoient les feuls alimens qu'elle pût lui porter en fecret. Il ne fortoit de l'armoire que dans les momens qu'elle pouvoit paffer avec lui dans fon cabinet. L'habitude le rendoit tranquille dans ce féjour, où il avoit d'ailleurs toutes fortes de commodités ; & s'il lui arrivoit quelquefois de pleurer, fes cris ne pouvoient être entendus. Il n'avoit jamais vu que fa mère, & n'étant pas capable de beaucoup de réflexion à fon âge, il n'avoit jamais penfé qu'il y eût d'autres créatures qu'elle & lui.

Toutes ces confidences, jointes à la force du fang, réconcilièrent fi parfaitement la mère avec fa fille, que fon affection ne mit plus de différence entreelle & fon petit-fils. Il ne leur fut pas difficile de tromper les domeftiques, en le faifant paffer pour un étranger. Mais comme leur fatisfaction ne pouvoit être complette auffi long-tems qu'il faudroit faire un myftere de fa naiffance, elles réfolurent enfemble de faire chercher le jeune Théodore (c'étoit le nom de l'amant) dans la penfée que fi c'étoit en effet la crainte qui l'avoit fait fuir, il ne fe feroit pas preffer pour revenir, lorfqu'il feroit affuré d'être bien reçu de la mère, & d'époufer la fille. Elles réuffirent plus facile-

ment qu'elles n'efpéroient. Théodore n'étoit pas fi éloigné, qu'il n'entretînt quelque correfpondance avec fa famille. Il s'étoit retiré à Dublin, par le confeil de fon père, pour éviter les fâcheufes conféquences qu'il devoit craindre de fa faute, fi les parens de fa maîtreffe en euffent eu quelque connoiffance. L'amour n'étoit point effacé de fon cœur. Il étoit fans biens; c'eft la feule raifon qui lui avoit fait perdre l'efpérance. Mais les nouvelles qu'il reçut de la mère même de Théodore, rendirent fa paffion plus vive que jamais. Il repaffa auffi-tôt en Ecoffe, & il époufa fa maîtreffe en arrivant.

AVENTURE TOUCHANTE

DU PÉROU.

A LIMA, qui eft la ville la plus riche & la plus peuplée du Pérou, un viceroi, devenu amoureux d'une péruvienne, avoit employé inutilement fes foins & fes offres pour la féduire. Elle étoit fille d'un père qui l'aimoit tendrement, & qui étoit fort confidéré dans fa nation. Cette raifon obligeant le viceroi de garder quelques mefures, il s'étoit contenté affez long-tems de la

folliciter par les voies ordinaires de l'amour, & ne pouvant lui faire efpérer avec vraifemblance de devenir fon époufe, il lui promettoit le plus heureux fort du monde, en qualité de maîtreffe. Enfin piqué de fa réfiftance, il la menaça un jour de faire payer fes mépris bien cher à toute fa nation. Il favoit à quel point les péruviens font liés par leur misère commune, & rien ne fe préfentant plutôt à fon efprit que l'attachement qu'ils ont pour leurs livres, fur-tout depuis qu'ils ont fu qu'on a penfé plufieurs fois à les leur ravir, il jura dans un mouvement de colère qu'il alloit commencer par un ordre abfolu de les mettre tous au feu jufqu'au dernier. Une menace fi terrible fut répandue en un moment dans toutes les familles. La belle péruvienne fe trouva accablée auffi-tôt des reproches de toute la nation, & fes parens même furent les premiers à la preffer de fe rendre. Cependant, fon père & les chefs les plus graves s'affemblèrent fecrétement pour délibérer. Le réfultat des opinions fut d'interroger adroitement la fille, pour favoir d'elle par quel motif elle s'obftinoit à rejeter la paffion du viceroi. Si c'étoit fageffe & zèle pour l'honneur & la vertu, on réfolut de facrifier non-feulement tous les livres, mais la nation même, s'il étoit néceffaire; au lieu que fi c'étoit caprice, ou d'autres raifons de la même légèreté, on régla-

qu'elle feroit livrée malgré elle au viceroi, & facrifiée elle-même aux livres, qui étoient un des plus chers & des plus vertueux intérêts de la nation.

Il arriva, malheureufement pour la jeune péruvienne, qu'en examinant de près fes fentimens & fa conduite, on découvrit bientôt qu'elle étoit en liaifon avec un jeune homme de Lima. C'en fut affez pour la faire traiter d'hypocrite. Elle fut faifie, de l'aveu même de fon père, & menée au viceroi, qui fe crut au comble de fes défirs. Elle ne réfifta point à ceux qui furent chargés de la conduire; mais après avoir verfé un torrent de larmes, lorfqu'elle parut devant fon amant, elle lui déclara d'une manière fi touchante qu'il n'avoit rien à efpérer fans violence, que fa générofité l'emporta d'abord fur fa paffion. Sans la preffer davantage, il fe contenta de la garder dans fon palais, où il s'appliqua effectivement à lui faire un fort digne d'envie. Son efpérance étoit de la vaincre par fon affiduité & par fes foins. Trois femaines qu'il y employa, fans fe rebuter, n'aboutirent qu'à la rendre plus inflexible, & lui plus paffionné. Enfin, lorfqu'il recommençoit à prendre confeil de fon défefpoir, il fut guéri tout d'un coup par un événement qui fait autant d'honneur aux efpagnols qu'aux péruviens. Le pére de fa maîtreffe & les autres chefs, qui

en avoient usé si durement avec elle, ne purent entendre parler d'une résistance si extraordinaire, sans prendre une meilleure idée de sa vertu. Ils se crurent obligés de faire alors pour elle tout ce qu'ils avoient cru lui devoir en la supposant vertueuse. Ils se rendirent en foule au palais, & par un discours fort touchant, dans lequel ils offroient au viceroi leurs livres & leurs vies même pour racheter l'honneur d'une fille qu'ils estimoient plus que ces deux biens, ils réveillèrent si heureusement sa générosité, qu'il la remit sur le champ entre leurs mains, en comblant leur nation de louanges & de bienfaits.

AVENTURE
SINGULIÈRE
TOUCHANT UN TRÉSOR.

Un habitant de Basra, nommé *Aboulcasem*, jouissoit d'un trésor immense, dont il étoit devenu possesseur par diverses aventures : il en ignoroit l'origine ; & celui de qui il l'avoit reçu, le tenant par héritage de famille, n'avoit pu lui donner là-dessus aucune lumière. Il en faisoit un usage si

noble & ſi magnifique, qu'excitant l'envie autant que l'admiration, le lieutenant de police de Baſra lui rendit une viſite. Je ſuis, lui dit-il, le *daroga*, & je viens vous demander où eſt le tréſor qui vous fournit de quoi vivre avec tant de magnificence. Aboulcaſem ſe troubla à cette queſtion. Le lieutenant de police jugea bien à ſa contenance que les bruits qui s'étoient répandus n'étoient pas ſans fondement; mais au lieu de le preſſer de lui découvrir ce tréſor; ſeigneur, reprit-il, j'exerce ma charge en homme d'eſprit; faites-moi quelque préſent qui ſoit digne de ma diſcrétion, & je me retire. Il lui demanda dix ſequins par jour. Aboulcaſem lui répondit que ce n'étoit pas aſſez, & qu'il lui en donneroit cent. Le lieutenant de police tranſporté de joie, lui dit, en s'écriant : Seigneur, je voudrois que vous euſſiez trouvé mille tréſors; jouiſſez tranquillement de vos biens, je n'en troublerai jamais la poſſeſſion. Il toucha d'avance une groſſe ſomme, & ſe retira.

Le viſir ayant entendu parler de même, des richeſſes d'Aboulcaſem, l'envoya chercher. O jeune homme, lui dit-il, j'ai appris que tu as découvert un tréſor : tu ſais que le quint appartient à Dieu; il faut que tu le donnes au roi. Payes donc le quint, & tu demeureras tranquille poſſeſſeur des quatre autres parties. Aboulca-

ſem confeſſa qu'il étoit maître d'un grand tréſor, & s'engagea volontiers à payer tous les mois mille ſequins d'or au viſir.

Un prince étranger, à qui l'on raconta ces merveilles du tréſor & des libéralités d'Aboulcaſem, ſe rendit exprès à Baſra. Ayant fait connoiſſance avec ce riche jeune homme, il pouſſa la curioſité plus loin que le lieutenant de police & le viſir; car après l'avoir entretenu des richeſſes qu'il poſſédoit, il le preſſa inſtamment de les lui montrer. Aboulcaſem y conſentit. Cependant, dit-il au prince, il faudra que je vous bande les yeux, & que vous vous laiſſiez conduire ſur ma bonne foi dans le lieu où mon tréſor eſt renfermé. Le prince y conſentit. Cette viſite ſe fit avec diverſes formalités. Aboulcaſem ôta le bandeau au prince, dès qu'il l'eut conduit au lieu qu'il avoit déſiré de voir. Il le combla d'admiration & de plaiſir, en lui offrant tout d'un coup un ſpectacle qui lui parut ſurpaſſer juſqu'aux efforts de l'imagination. Le prince ne manqua point de faire diverſes queſtions ſur des objets ſi nouveaux pour lui. Tout lui paroiſſoit un enchantement, dont il auroit voulu recevoir à chaque pas l'explication; mais Aboulcaſem lui fit remarquer ſur un trône d'or, deux figures reſpectables, qu'il lui dit être les premiers maîtres du tréſor. C'étoit celles d'un roi qui portoit toutes les marques du ſouverain

pouvoir, & de la princesse sa fille, qui paroissoit écouter respectueusement ses ordres. Aux pieds du trône étoit une table d'ébène, sur laquelle on lisoit ces paroles en lettres d'or : « Toutes ces » richesses ne sont proposées que pour l'admira- » tion & pour l'usage ». Elles firent comprendre au prince qu'il entreprendroit inutilement de pénétrer un spectacle dans lequel il trouvoit autant d'obscurité que de magnificence. Il souffrit qu'Aboulcasem lui mît, pour se retirer, le même bandeau dont ses yeux avoient été couverts en venant, & le simple souvenir de ce qu'il avoit vu lui paroissant suffire pour le combler de satisfaction, à son retour il publia ce qu'il ne pouvoit encore se lasser d'admirer.

Mais ce qui paroîtra beaucoup plus surprenant, c'est que les dames de Basra, excitées par les merveilles qu'elles entendoient publier du trésor d'Aboulcasem, souhaitèrent aussi de voir un spectacle si rare, & demandèrent cette satisfaction comme à l'envi. S'il ne l'accorda point sans distinction, il ne la refusa pas du moins à celles qui lui marquèrent cette curiosité avec assez de modestie & de politesse, pour lui faire juger qu'il ne paroissoit rien de condamnable dans leur motif. Cependant il leur fit observer les mêmes mesures qu'au prince à qui il avoit accordé la même faveur : c'est-à-dire, qu'ayant les yeux couverts

d'un bandeau qu'il leur ôtoit en arrivant au trésor, elles alloient jouir quelques momens avec lui du spectacle qu'il leur accordoit, & qu'aussi charmées de sa complaisance que des prodiges qu'elles avoient vus, elles en conservoient du moins des images assez amusantes pour trouver beaucoup de douceur à s'en entretenir, & pour en faire goûter à ceux qui étoient curieux de les entendre.

EXCESSIVE CRÉDULITÉ D'UN ROI DE PERSE.

Un des derniers rois de Perse devint si amoureux d'une circassienne, nommé Alida, qu'en ayant fait sa maîtresse absolue, il s'engagea par serment à ne lui jamais rien refuser. Elle tira tous les avantages qu'elle put s'imaginer de la foiblesse de son amant; & chaque jour lui fit naître des occasions de satisfaire son avarice, son ambition & tous ses caprices. Pendant l'exercice de son pouvoir, un marchand d'Europe qui lui avoit vendu quelques joyaux précieux, & qui avoit besoin de sa protection à la cour pour d'au-

tres vues d'intérêt, lui fit présent d'un petit chien extrêmement joli, à qui l'on avoit appris à danser & à faire cent tours extraordinaires. Alida devint aussi folle de cet animal que le Sophi l'étoit d'elle; tout son chagrin étoit qu'il ne pût lui parler & répondre à toutes les expressions tendres qu'elle lui adressoit en le caressant. Un de ses eunuques l'assura qu'elle pouvoit se procurer la satisfaction qu'elle désiroit, & qu'un philosophe de la nation, nommé Hali, qui faisoit son séjour dans un fauxbourg d'Ispahan, étoit capable d'apprendre la langue persanne à un chien, aussi parfaitement qu'à une créature humaine. On appelle Hali, & sans examiner si l'éloge qu'on avoit fait de son savoir étoit vraisemblable, on lui donne ordre de commencer dès le lendemain ses leçons. En vain protesta-t-il qu'on vouloit l'engager dans une entreprise ridicule & impossible. La seule réponse qu'il obtint, fut que tel étoit l'ordre du roi, & qu'il ne falloit point répliquer. On lui accorda trente jours, à l'expiration desquels on lui fit envisager une grosse récompense, ou la mort si le chien ne parloit pas. Hali prit l'ordre du roi pour un artifice de ses ennemis, & pour un piège qu'on tendoit à sa vie. Il communique son embarras à son fils aîné, jeune homme de vingt ans, qui joignoit à beaucoup d'esprit & d'excellentes qualités, des manières fort engageantes, &

une douceur de caractère qui répondoit admirablement aux grâces extérieures de sa figure. Mirza (c'étoit son nom) fondit en larmes en apprenant le danger de son père; mais revenant bientôt à lui, il l'assura qu'il trouveroit un moyen de lui faire éviter son malheur.

Il le pria de le présenter le lendemain au chef des Eunuques, sous le nom de sa fille, & comme une jeune personne qu'il avoit élevée avec tant de soin dans la pratique de son art, qu'elle se chargeoit, au risque de sa propre vie, de satisfaire aux volontés du roi. Hali regarda son fils avec étonnement, & ne doutant point qu'il ne lui parlât par l'inspiration du prophète, il ne fit pas difficulté de se rendre à ses désirs. Le jour suivant, Mirza, déguisé en fille, fut conduit à l'eunuque, qui l'introduisit dans l'appartement d'Alida. Il y soutint si adroitement son rôle, qu'avant la fin du mois on raconta dans le serrail que la fille du philosophe avoit appris au petit chien, non-seulement à parler, mais à parler avec toute la sagesse d'un homme, & à faire des réponses fort justes à toutes sortes de questions. Le roi voulut s'assurer de ce prodige. Il fit une visite à sa maîtresse, qui ne balança point à lui en confirmer la vérité. Elle lui présenta le chien, en ordonnant à ce petit animal de donner des preuves de son savoir, c'est-à-dire, de répondre avec ref-

peст à toutes les queſtions qu'il plairoit au roi de lui faire.

Le monarque s'aſſit ſur un ſopha, & prenant le petit chien ſur ſes genoux, il lui fit cette queſtion, après l'avoir careſſé. *Dis moi, joli petit animal; qui ſuis je?* Quelques momens s'étant paſſés dans le ſilence, Alida demanda au roi s'il n'étoit pas charmé de la réponſe qu'il venoit de recevoir de la petite créature, & s'il l'eût jamais pu croire, à moins que de l'avoir entendu. Le roi proteſta qu'il n'avoit pas entendu une parole. Cette proteſtation parut étonner beaucoup Alida; elle regarda fixément le roi, & elle lui demanda encore s'il n'avoit pas entendu le petit chien qui venoit de tenir mot pour mot ce diſcours à ſa majeſté: *Vous êtes le fils du Soleil, le lieutenant des prophètes, & le roi des rois. Vous êtes redouté par vos ennemis, adoré par vos ſujets, & paſſionnément aimé de ma belle maîtreſſe.*

Le roi de Perſe ſe leva avec différentes marques de ſurpriſe & de confuſion; mais comme il perſiſtoit à ſoutenir encore qu'il n'avoit pas encore entendu parler le chien, Alida leva les mains vers le ciel, & s'adreſſa ainſi à Mahomet: *Toi, meſſager de Dieu, protège & défends le roi, augmente ſa gloire, prolonge ſa vie, préſerve ſon entendement, & ouvre ſes oreilles! Et jamais, jamais, ne permets qu'il ſe reſſente des*

infirmités de la vieilleſſe. Enſuite ordonnant au petit chien de parler un peu plus haut, elle conjura le roi de faire une ſeconde épreuve, qui réuſſit avec un admirable ſuccès; car il déclara auſſi-tôt qu'il avoit entendu prononcer diſtinctement au petit animal, les mêmes paroles qu'Alida avoit répétées.

Cette nouvelle répandit auſſi-tôt la joie dans tout le ſerrail. On ne s'entretint pendant quelques jours que du *petit chien qui parloit.* Sa réponſe au roi fut écrite en lettres d'or, & conſervée dans les archives de l'empire. La fille prétendue de Hali fut congédiée avec une récompenſe magnifique, & ſon père ſe vit bientôt revêtu d'un des meilleurs emplois du royaume.



EXEMPLE

DE

PHILOSOPHIE FRANÇOISE.

APRÈS une infinité d'exemples de la philoſophie angloiſe, que ſes partiſans affectent de faire valoir, on ne ſera pas fâché d'en voir un de la philoſophie des françois. Les lecteurs ſeront ainſi en état de décider de l'avantage entre les deux nations. Une famille de diſtinction, compoſée du père, de la mère & de cinq enfans, paſſe la vie dans une cabane, à l'extrémité d'un village, expoſée, je ne dirai point aux injures de l'air, mais du moins aux privations les plus ſenſibles pour des perſonnes qui ont connu long-tems les douceurs de l'abondance. Une trahiſon de la fortune leur ayant fait perdre en peu de jours tout leur bien, le père, dont l'humeur étoit fort violente, balança s'il ne devoit point avoir recours au remède anglois. Son épouſe s'apperçut de ſes agitations, & le connoiſſant capable d'une réſolution funeſte, elle ſe hâta d'employer tous ſes ſoins pour la prévenir. Mais quels motifs pouvoit-elle employer? La tendreſſe qu'il avoit pour elle

& pour ses enfans, n'étoit propre qu'à porter sa douleur au comble. Il n'y pensoit qu'avec des transports qui ressembloient au dernier désespoir. D'un autre côté, la seule pensée de recourir à l'assistance de ses proches, tourmentoit mortellement un homme fier, qui n'avoit jamais eu besoin du secours de personne. Il étoit d'ailleurs incertain de l'obtenir, & le refus l'eût fait mourir plus cruellement que tous ses supplices. Ajoutez la honte de décheoir au yeux de toute la ville, lui qui y tenoit un des premiers rangs. Enfin il ne parloit que de se donner la mort; & lorsque son épouse, qui étoit continuellement à le veiller, l'exhortoit à prendre des sentimens plus modérés, il ne lui répondoit qu'en la pressant elle-même de se délivrer de la vie à son exemple, & d'inspirer la même pensée à leurs enfans.

C'est de lui-même qu'on tient ce détail. Sa patience fut pendant quelques jours à l'extrémité, ou plutôt il étoit absolument abandonné de la raison. Une idée qui vint à son épouse, & qu'elle lui exprima avec les plus tendres larmes de l'amour, rendit presque en un moment la force & même le calme à son esprit. Tout n'est pas désespéré, lui dit-elle; j'ai de la santé, & nos cinq enfans en ont aussi. Quittons la ville où nous sommes, pour aller demeurer à Paris. Nous n'y serons connus de personne, & nous travaillerons, vos

enfans & moi, à vous faire vivre honnêtement. Elle ajouta, que si son travail ne suffisoit pas, elle se réduiroit à demander secrètement l'aumône pour fournir à son entretien. Il rêva quelques momens à cette proposition, & prenant son parti avec une constance digne de tout ce qu'il a fait depuis; non, lui dit-il, je ne vous rabaisserai point à cette indignité; mais puisque vous êtes capable de tant de courage, je sais ce qui nous reste à faire. Mon désespoir ne venoit que de ma tendresse & de ma compassion pour vous. Il parut plus tranquille après ce discours. Toute sa famille le devint comme lui, & sans être sauvé de la misère, ils retrouvèrent la paix qu'elle leur avoit fait perdre.

Ce n'étoit dans sa femme & dans ses enfans qu'un effet de son exemple. Pour lui dont la tranquillité décidoit ainsi de celle des autres, il devoit la sienne à deux résolutions qu'il avoit formées sur le champ, & qu'il ne tarda point à exécuter. Que ce soit la grâce ou sa seule fermeté d'ame qui l'aida dans cette conjoncture, il suffit que le parti qu'il embrassa soit digne de la plus parfaite philosophie, & qu'il paroisse venir extérieurement de cette source.

Il ne perdit pas un moment pour recueillir les débris de sa fortune, qui ne consistoient plus que dans ses meubles, dont la plus grande partie fut

même arrêtée par quelques créanciers. A peine fit-il cent pistoles de ce qu'il eut de reste. Il quitta secrètement la ville avec sa famille & cette somme. Au lieu de prendre le chemin de Paris, comme son épouse s'y attendoit encore, il prit celui d'une province voisine, & dès le premier bourg où il se crut inconnu, il quitta ses habits pour en prendre d'autres, d'une étoffe fort vile. Il fit faire la même chose à son épouse & à ses enfans. Puisqu'il a plu à la fortune, leur dit-il, de changer notre condition, il faut porter la marque du sort auquel nous sommes condamnés. Tâchons d'en prendre aussi les sentimens. Ayant continué sa route, il arriva dans un grand village, qui lui parut fort propre au dessein qu'il avoit médité. Il loua une cabane dans l'endroit le plus écarté, avec un petit champ & quelques arpens de vignes. Il y mit des meubles conformes au lieu. Vous m'avez offert, dit-il à sa femme, de travailler avec vos enfans pour mon entretien : il n'est pas juste que je vive du travail d'autrui. Nous travaillerons chacun de notre côté pour notre subsistance commune. Mes fils partageront mon travail, & vous ferez partager le vôtre à vos filles. Voyant quelques larmes qui couloient de ses yeux : Si je croyois, ajouta-t-il, que ces pleurs marquassent votre répugnance pour le genre de vie que je vous fais embrasser, je vous offrirois à moi

tour de vous procurer une vie plus douce, dans quelque ville où je pourrois vous envoyer d'ici les petits profits de mon travail: mais si je vous connois trop bien pour croire que vos propres peines soient celles qui vous touchent, soyez sûre que vous n'avez aucune raison de vous affliger des miennes. Je sens que je puis être heureux dans la condition où nous sommes. Nous avons moins de commodités; mais nous aurons moins de besoins.

Il employa ce qui lui restoit d'argent à se pourvoir de laine & de toile pour occuper ses filles, & d'instrumens propres à cultiver la terre, pour ses fils & pour lui-même. Il prit un paysan dans sa maison, pour leur en montrer l'usage. Quelques jours d'exercice leur fit surmonter toutes les difficultés. L'exemple continuel de leur père & de leur mère leur inspira une espèce d'émulation qui ne s'est jamais refroidie. Ils vivent entr'eux dans une paix & dans une union admirables. Quoiqu'ils aient peu de communication avec leurs voisins, leur douceur & leur civilité n'a pas laissé de les faire aimer. C'est chez eux que les habitans du village prennent les ouvrages de toile & de laine qui sont en usage à la campagne. Le profit qu'ils en tirent suffiroit seul pour la vie sobre dont ils ont formé l'habitude. Ils se promènent les jours de fêtes; ils lisent, ils

s'amusent innocemment. Le père a proposé plusieurs fois à ses deux fils, qui ont tous deux plus de trente ans, de prendre le parti des armes, ou de chercher quelqu'autre voie de fortune. Ils protestent que rien n'est capable de leur faire quitter leur cabane, aussi long-tems que leur père, leur mère & leurs sœurs peuvent avoir besoin de leurs secours.

Comme il étoit impossible que la curiosité ne portât point tôt ou tard le curé de la paroisse & les principaux habitans à s'informer de quel pays ils étoient venus, & par quelle raison des personnes qui paroissoient si bien nées se trouvent dans la misère, ils ont pris le parti de s'ouvrir au curé, en le priant d'arrêter la curiosité des autres. C'est du curé que l'on a su leur histoire. Il ajoute que lorsqu'on paroît admirer la force d'esprit avec laquelle ils se sont soumis à leur mauvaise fortune, ils répondent qu'il n'est pas plus surprenant de voir passer quelqu'un des richesses à la pauvreté, que de la pauvreté aux richesses; que ces deux états n'étant que des *manières d'être*, & des différences extérieures qui ne changent rien à la nature de l'ame, ni au fond des sentimens, il n'est question que d'un peu d'habitude pour se faire à celui dans lequel il plaît à la fortune de nous faire passer, & pour oublier celui d'où l'on est sorti.

Tels étoient les ſentimens de cette reſpectable famille. Il eſt fâcheux que la néceſſité où l'on eſt de cacher le nom des lieux & des perſonnes, puiſſe rendre ſuſpecte la vérité de ce récit. Mais on ne balancera pas ſans doute à juger que le philoſophe françois qui ſait s'élever avec tant de fermeté au-deſſus de ſon mauvais ſort, eſt bien ſupérieur à ceux d'Angleterre, qui n'ont d'autre reſſource que la mort contre la douleur & la misère.

EXEMPLE MERVEILLEUX

DE LA FORCE DE L'IMAGINATION.

VOICI une aventure qui auroit été d'une grande utilité au père Malebranche pour ſon chapitre de l'imagination. Un ancien officier de la province de *Shropshire* en Angleterre, avoit épouſé depuis quelques mois une jeune fille du pays, après l'avoir recherchée pendant pluſieurs années avec toutes les marques d'une violente paſſion. Il vivoit avec elle, & ſe croyoit heureux pour long-tems, lorſqu'une maladie imprévue lui ravit ſon bonheur avec la vie de cette chère épouſe. Sa douleur répondit à ſon amour,

Il ne lui restoit qu'une sœur à peu-près de son âge, qui demeuroit chez lui, & dont il étoit aimé fort tendrement. C'étoit sa seule consolation. La tendresse qu'elle avoit pour lui la faisoit entrer dans ses peines. Elle l'entretenoit continuellement de ce qu'il avoit perdu. Cette manière de le consoler flattoit sa douleur, & la lui rendoit du moins plus supportable. Elle s'apperçût plusieurs fois qu'il rentroit au logis à la pointe du jour, quoiqu'il ne se fût point ouvert à elle des raisons qui le faisoient sortir pendant la nuit. Un peu de curiosité, jointe à l'affection, la porta à veiller plus tard ; & l'entendant partir vers minuit, elle eut la hardiesse de le suivre à quelque distance, jusqu'au lieu qu'il visitoit si régulièrement. C'étoit le cimetière où son épouse étoit enterrée. Il y passoit quatre ou cinq heures sur sa fosse, & ne ménageant rien, parce qu'il ne se croyoit entendu de personne, sa piété & son amour se satisfaisoient successivement, par les prières touchantes qu'il adressoit à Dieu, & par les termes passionnés avec lesquels il conjuroit son épouse de l'appeler promptement après elle.

Quelque tentation que sa sœur eût de l'interrompre, elle fut arrêtée par l'attendrissement de son propre cœur, autant que par la crainte de lui déplaire. Elle n'osa même lui parler le lendemain de tout ce qu'elle avoit entendu; mais le

voyant continuer de faire chaque nuit le même voyage, elle prit la résolution de le suivre constamment, comme elle avoit fait la première fois. Il se passa quelques semaines. Les entretiens qu'elle avoit pendant le jour avec lui, devinrent beaucoup plus tristes. Quoiqu'ils affectassent tous deux de garder le silence sur la cause immédiate de cette nouvelle tristesse, leurs regards & leur contenance les trahissoient. Ils paroissoient entendre ce qu'ils avoient quelque honte de se dire; & cette communication secrète de sentimens & de pensées, avoit l'effet d'un poison lent qui agissoit de plus en plus sur leur imagination.

Etant une fois dans leur exercice nocturne, assez proche l'un de l'autre, mais cachés par l'obscurité, le frère, dans l'ardeur de ses prières & de ses soupirs, crut appercevoir son épouse qui sortoit du tombeau, & qui venoit lui accorder la faveur qu'il demandoit depuis si long-tems, d'être délivré de la vie. C'étoit bien assez pour augmenter ses transports, jusqu'à les rendre mortels. Il adressa aussi mille expressions tendres au fantôme que son imagination lui représentoit, & son ame fit tant d'efforts pour se hâter de le joindre, qu'elle se dégagea effectivement des liens du corps. Il tomba mort sur le tombeau, en remerciant la terre qui s'ouvroit, disoit-il, pour le recevoir.

Sa sœur jugea par ses dernières paroles, & par le silence qui les suivit, que la vérité ne répondoit que trop à ce qu'elle avoit entendu. Quoiqu'elle n'eût point vu le fantôme, elle ne douta point qu'un accident si extraordinaire n'eût une cause réelle. La crainte néanmoins ne l'empêcha point d'approcher du cadavre de son frère; & comme le jour n'étoit pas fort éloigné, elle prit le parti de l'attendre, pour appeler les premiers passans à son secours. On la trouva à genoux, les mains jointes, & le visage mouillé de larmes. Elle raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de sa belle-sœur; & sans assurer qu'elle l'eût vue, elle ou son fantôme, elle ne laissa point de parler de son apparition comme d'une chose incontestable; de sorte que le peuple de Shropshire est persuadé que madame Garey est sortie de sa fosse pour recevoir l'ame de son époux.



AVENTURE UTILE.

UN gentilhomme, avancé en âge, & marié depuis quelques mois à une jeune femme dont la fidélité lui devint suspecte, s'étoit mis dans la tête de se faire séparer d'elle, & de la renfermer dans un couvent. Toutes les instances de ses parens, qui craignoient cet éclat pour leur propre honneur, n'ayant pu le faire changer de résolution, il porta l'affaire au parlement de sa province. Il sollicita puissamment, & n'épargnant pas plus son bien que ses peines, il engagea sa meilleure terre pour fournir aux frais des procédures. La dame choisit pour son défenseur un avocat célèbre, qui la servit avec beaucoup de zèle. Deux audiences n'ayant pas suffi pour terminer la cause, elle fut renvoyée après quelques fêtes qui interrompirent les assemblées. Les deux parties se retirèrent; le gentilhomme dans son village, & la dame dans une maison dont elle jouissoit par son contrat de mariage.

Dans cet intervalle, un des neveux du mari lui rendit visite, pour savoir de lui les particularités de son procès, dont il n'étoit informé que

par des bruits vagues, quoiqu'on l'eût assuré que l'avocat de la jeune dame l'avoit attaqué de la manière du monde la plus outrageante. Ils soupèrent. A table, on tomba peu sur cette matière, pour ne pas donner la comédie aux domestiques. Ce neveu est un homme qui s'est fait connoître par des marques éclatantes de courage, qui sait parfaitement son Horace & son Juvenal, & qui ne veut savoir de philosophie que ce qui est capable de guérir l'esprit des erreurs communes.

Quand l'heure de se retirer fut venue, il fit quelques pas par honnêteté, pour suivre son oncle jusqu'à sa chambre; mais le barbon qui voulut le traiter avec la politesse qu'on a pour ses hôtes, exigea absolument qu'il se laissât conduire à la sienne. Là, s'étant assis pour un moment, le bon homme qui se trouva libre, se soulagea tout d'un coup, en s'écriant avec un soupir : ah! mon trésor, mon trésor! C'étoit l'ouverture que son neveu attendoit; & lui demandant s'il pouvoit parler librement, sans lui déplaire, il lui tint ce discours après s'être assuré qu'on l'écouteroit volontiers. C'est de lui-même qu'on a su toutes ces circonstances.

Monsieur, vous n'ignorez pas le mot du maréchal de Bassompière sur la difficulté de garder certain trésor. Celui à qui nous avons l'obliga-

tion de notre nobleſſe, & qui étoit de la vénerie de...... prit pour ſes armes un bois de cerf. Elles ont été pour la plupart de ſes deſcendans des armes parlantes. Mon père, qui étoit votre cadet, a fait un honteux divorce avec ſon épouſe, dont il faut confeſſer auſſi qu'on ne ſauroit propoſer la vie en exemple. Son père, qui eſt le vôtre, ne fut guère plus heureux dans ſes amours; & s'il falloit remonter plus haut, on trouveroit bien des paſſe-volans dans cette revue. Pour ce qui me regarde en particulier, j'ai épouſé, comme vous ſavez, une fille unique, de qui j'ai eu trente mille écus, & elle en peut eſpérer autant d'une vieille tante qui a déjà marqué l'endroit de ſa foſſe. Cependant, ma femme, qui ne perd ni meſſe ni vêpres, a laiſſé, par imprudence, deux billets galans, que le ſeul haſard m'a fait rencontrer dans ſon livre de prières, & comme elle m'en a fait un ſecret, je n'ai jamais eu la curioſité de m'en éclaircir. Ma belle-ſœur, qui eſt aſſez fière, ne laiſſoit pas de s'apprivoiſer avec un C....., & mon frère, ſans faire de bruit, a fait donner *une obédience* à ce faux dévot, pour aller chercher d'autres fortunes au-delà des Pyrénées, ſans que lui ni ma belle-ſœur aient pu découvrir d'où eſt venu ce changement.

Après l'éclat de quelques-unes de nos aven-

tures, je ne crois pas qu'on impute mes sentimens à bassesse d'ame, ni qu'on nous soupçonne de manquer de cœur. Mais nous ne cherchons point, mon frère & moi, ce que nous serions fâchés de trouver ; & nous ne sommes pas persuadés que le plus grand bonheur d'un mari consiste toujours à être devin. Nous allons droit à notre repos, & notre maxime est qu'il n'y a point de plus mauvais parti, que d'être toujours sur le qui vive avec sa femme.

Les remontrances où il entre de la jalousie, sont suspectes ; les défenses irritent l'esprit ; & nous n'avons jamais pu concevoir qu'un mari précepteur fût plus commode qu'un mari tyran. En venir à la violence, c'est se déclarer brutal ; & si l'on prend le parti de se pourvoir en justice, on ne manque point de s'attirer le mépris des juges, qui en usent bien mieux dans le même cas, & qui ne font point retentir les chambres des galanteries de leurs familles. En vérité, si la justice devoit connoître de tous les désordres de cette nature, les parlemens, les présidiaux, les bailliages ne suffiroient pas à les régler ; outre que les procédures coûtent beaucoup, & que les avocats & les procureurs s'enrichiroient trop vîte à nos dépens.

L'oncle écoutoit avec une attention qui marquoit assez qu'il n'étoit point insensible à ce

discours. Cependant, toutes ses plaies se rouvrant tout d'un coup, il ne put s'empêcher d'interrompre son neveu. Je vous avoue franchement, lui dit-il, que le dernier plaidoyé de l'avocat de mon infidelle m'a percé le cœur. Il n'a nullement tenu à lui que je n'aie passé pour le plus fou & le plus méchant de tous les hommes. Vous saurez encore que je ne fus pas plutôt sorti de la chambre, que j'entendis une voix confuse de libraires & d'autres marchands, qui s'adressoient à moi : *Voici*, monsieur, *le Curieux impertinent ; le Cocu imaginaire ; Peignes de corne.* Il n'y eut pas jusqu'à un misérable garçon de boutique qui me suivit sur les bas-dégrés de la grande cour, & qui, par une froide allusion, jouoit à mes côtés de la *corne-muse*. Là, tous les marchands se récrièrent, comme de concert : *Peignes de corne*, & j'essuyai toutes les ordures, c'est-à-dire, toutes les mauvaises plaisanteries des Halles.

Vous avez souffert toutes ces avanies, reprit le neveu, sans en témoigner le moindre chagrin? Hé, quoi! répondit le vieillard, voudriez-vous que je me fusse commis avec tout un peuple? Quelqu'envie que j'eusse d'en tirer vengeance, j'ai modéré mon ressentiment, qu'il auroit été dangereux de faire éclater. La colère est quelquefois sage & retenue. Ha! monsieur, s'écria

le neveu, vous avez souffert avec une patience véritablement forcée, la raillerie de ces libraires & de ces marchands, & vous implorez, par votre argent & par vos amis, le secours des juges pour l'autoriser. Vous avez eu la sagesse d'épargner des gens de rien, & vous réservez votre colère & votre vengeance contre la meilleure partie de vous même. Vous vous êtes cherché dans son cœur sans vous y trouver : Hé ! permettez-moi de dire, y pouvez-vous être avec vos reproches & vos menaces ? Par vos soupçons, vous lui avez inspiré le crime dont elle croit se pouvoir défendre, & vous ne laissez pas de l'en punir. Vous lui avez ôté jusqu'à l'honneur, & vous ne craignez pas d'en porter la honte. Vous en voulez à sa liberté, qu'elle tient du ciel, & il ne reste pour votre dernière satisfaction qu'à presser sa mort, & à lui refuser une sépulture.

Le jour les trouva dans cet entretien. Après quantité d'autres combats, il fut arrêté que le neveu monteroit sur le champ en carrosse, pour aller rendre visite à la belle, qu'il ne trouva pas fort disposée à prendre le parti qu'il lui offroit. Il lui conseilla, comme le meilleur de ses amis, de prévoir les suites de ce refus. Il lui protesta que le repentir de son oncle étoit sincère ; que la réconciliation ne seroit suivie, ni d'éclaircissemens, ni de reproches, & il lui fit comprendre

que de cette manière elle ſe trouveroit mieux juſtifiée que par une ſentence des juges. Comme le couvent lui faiſoit peur, que le gain de ſon procès étoit douteux, qu'elle eſtimoit infiniment ſon médiateur, elle implora ſa protection, en lui promettant d'aller ſur ſa parole où il lui plairoit de la conduire. Le barbon n'avoit pas manqué d'aller audevant, à tout haſard. Ils ſe rencontrèrent en chemin, & leur arrivée fut une fête pour les domeſtiques & pour le village.

HISTOIRE

D'UN CAPRICE

SANS EXEMPLE.

Une dame irlandoiſe, forcée par diverſes raiſons d'abandonner ſa patrie, avec une nombreuſe famille, s'étoit retirée à Saint-Germain, où elle eſpéroit trouver un aſile ſous la protection du roi Jacques. Ce prince la reçut avec bonté; mais ſes propres beſoins ne lui permettant pas de ſoulager ceux d'une multitude d'illuſtres fugitifs qui venoient groſſir continuellement ſa cour, il ne put ſatisfaire l'inclination qui le portoit à lui faire

faire un honnête établissement. Ce qu'elle avoit sauvé de l'héritage de ses pères n'étoit pas suffisant pour la nourriture & l'éducation de quatre fils, dont le plus âgé étoit au-dessous de dix ans. Elle n'envisageoit qu'un triste avenir, lorsqu'une dame veuve & sans enfans, qui faisoit sa demeure à quelque distance de Paris, lui fit toucher une somme considérable, & se chargea de l'éducation du plus jeune de ses fils. Cet enfant étoit aimable. Il devint bientôt si cher à sa bienfaitrice, qu'elle prit la résolution de l'adopter tout-à-fait. Elle communiqua son dessein à sa mère, qui n'avoit rien de plus favorable à espérer; & sa tendresse croissant pour lui tous les jours, elle continua de l'élever dans cette vue.

Cependant, le succès d'une entreprise, dont je laisse le détail aux historiens du roi Jacques releva le courage de quantité de fidèles irlandois, jusqu'à les faire retourner dans leur patrie, avec des espérances qui furent soutenues assez long-tems par de nouveaux avantages. On ne se promettoit pas moins que de détacher l'Irlande entière du parti du roi Guillaume, & d'y rétablir les Stuarts avec l'ancienne religion. Madame A.., profita habilement de cette conjoncture pour réparer le désordre de ses affaires; & n'ayant rien à regretter en France, elle se hâta de regagner sa patrie, où la ruine du projet des catholiques

ne l'empêcha point de mener dans la ſuite une vie fort tranquille.

Son fils demeura après elle dans les mains qui lui avoient offert un aſile. Les premières traces de l'enfance n'étant pas difficiles à effacer, il oublia bientôt qu'il étoit né en Irlande. Le ſoin qu'eut ſa mère d'adoption de le mettre de bonne heure dans un collége de Paris, acheva de lui faire perdre le ſouvenir de ſon origine. Il y fit ſon cours d'études, ſous le nom de la famille où il étoit entré ; & rien n'étant épargné pour ſon entretien, il continua les autres exercices de ſon âge avec toute la diſtinction d'un jeune homme deſtiné à une fortune conſidérable, & ſans conſerver la moindre défiance du changement qui étoit arrivé dans ſon ſort. Il prenoit ſa bienfaitrice pour ſa mère. Elle s'étoit accoutumée elle-même à le regarder comme ſon fils ; & le voyant répondre à ſes eſpérances, par le fruit qu'il avoit tiré de ſon éducation, elle étoit réſolue de faire durer toujours une erreur ſi chère.

Elle l'avoit déjà mis dans les mouſquetaires, lorſqu'un de ſes frères fut envoyé en France par leur mère commune, pour chercher de l'occupation à la cour du roi Jacques. Son premier ſoin ayant été de ſe préſenter à la dame qui avoit rendu de ſi généreux ſervices à ſa famille, il apprit d'elle ce qu'elle ne pouvoit lui cacher;

que son frère vivoit, & qu'il s'étoit rendu digne de l'affection qu'elle avoit conçue pour lui. Mais ne lui dissimulant point le caprice de son cœur, elle ajouta qu'elle s'étoit efforcée jusqu'alors de lui cacher la vérité de sa naissance, & que son dessein étoit de le tenir pendant toute sa vie dans cette erreur; qu'à ce prix elle étoit toujours résolue, non-seulement de lui servir de mère, mais de lui assurer quelque jour la succession de tout son bien; qu'il portoit déjà son nom & ses armes; enfin, qu'il se croyoit lui-même destiné par la nature à son héritage, & que la force de l'habitude lui avoit fait prendre pour elle tous les sentimens d'un fils tendre & respectueux; qu'elle trouvoit tant de douceur dans cette illusion, que le plus grand malheur qu'elle eût à craindre étoit de la voir finir; qu'elle ne répondoit pas même de la durée de ses anciennes dispositions, si, en détrompant son cher fils, on lui donnoit lieu de se refroidir dans les sentimens qu'il avoit pour elle, ou peut-être d'en changer la nature; qu'il étoit par conséquent d'une importance égale pour l'un & pour l'autre, qu'on le laissât dans l'ignorance où elle l'avoit élevé; que soit faveur, ou justice, elle demandoit qu'on eût cette complaisance pour elle, du moins jusqu'à sa mort. En un mot, dit-elle à l'étranger, vous êtes le maître du sort de votre frère. La vérité & l'honneur ne m'ont pas

permis de vous déguiser ce que je souhaiterois que toute la terre ignorât comme lui ; mais vous le perdez, si, en lui communiquant les lumières que vous venez de recevoir, vous me ravissez quelque chose du plaisir que je me suis fait jusqu'à présent de les lui refuser. Pensez-y bien, reprit-elle encore ; car je me sens là-dessus des délicatesses qui ne me permettront jamais de m'en rapporter aux apparences, ni de me laisser tromper par des sentimens contrefaits.

Quelque bizarrerie qu'il y eût dans toutes ces idées, le gentilhomme irlandois se crut obligé de lui répondre qu'elle ne demandoit rien qu'elle n'eût droit d'exiger ; & se réduisant au désir de voir son frère, il protesta que tout ce qu'il venoit d'entendre demeureroit aussi long-tems secret qu'elle le jugeroit à propos. Elle ne fit pas difficulté, après cette promesse, de lui apprendre qu'il étoit mousquetaire, & qu'il pouvoit le voir à Paris. En effet, quand la tendresse du sang n'auroit pas suffi pour l'empêcher de nuire à la fortune de son frère, il y étoit lui-même si intéressé par les avantages qu'il pouvoit en espérer, que cette seule raison devoit l'engager au silence. Il partit dans la disposition de le garder, & loin de se défier de sa propre discrétion, il se faisoit d'avance un plaisir du rôle singulier qu'il alloit soutenir. Son impatience ne lui permit pas de

remettre bien loin la satisfaction qu'il avoit désirée. Il se la procura presqu'en arrivant, & le hasard le servit si bien, qu'au lieu du seul plaisir de sa vue, qu'il s'étoit proposé, il eut, dès le premier jour, celui de souper avec son frère, par l'entremise d'un officier irlandois qui avoit quelques liaisons à l'hôtel des mousquetaires.

Si ce fut d'abord la curiosité qui lui fit parcourir avidement toute sa figure, il sentit bientôt que la force de la nature le ramenoit à cette occupation malgré lui. Pendant toute la soirée, il ne put détourner un moment les yeux d'un visage dont chaque trait réveilloit au fond de son cœur quelque sentiment tendre. D'un autre côté, le même pouvoir agissoit secrètement sur son frère. Celui-ci ne prit d'abord les mouvemens qui l'agitoient, que pour une espèce d'embarras, qu'il attribuoit à l'attention continuelle avec laquelle il se voyoit observé; mais les sentant croître avec un intérêt dont il ne pouvoit se rendre raison à lui-même, il les regarda à la fin comme un de ces penchans sympathiques qui préviennent quelquefois le cœur sans qu'il en puisse démêler la cause, & qui le disposent à aimer ce qu'il ne connoît pas.

Ils se quittèrent tous les deux avec une pressante envie de se revoir. Le mousquetaire d'autant plus ardent, qu'il croyoit n'avoir aucune mesure

à garder, pria dès le lendemain l'officier irlandois qui lui avoit procuré cette nouvelle connoiſſance, de ménager entr'eux une liaiſon plus étroite. Ils continuèrent ainſi de ſe voir, & leur goût ne faiſant qu'augmenter mutuellement l'un pour l'autre, ils devinrent preſqu'inſéparables. On raiſonna beaucoup ſur une amitié qui reſſembloit ſi fort à la paſſion. Dans un tems où ces affectations de tendreſſe & de familiarités n'étoient pas toujours innocentes, il ſe trouva quelque mauvais plaiſant qui donna un tour odieux à leur liaiſon. Tel fut du moins le prétexte qui ſervit à celui qui étoit chargé du ſecret, pour ſe juſtifier de l'avoir rompu. Il ne devoit pas s'imaginer d'ailleurs que ſon indiſcrétion pût devenir ſi funeſte à ſon frère; & ceux qui l'accuſent d'avoir manqué de force pour ſe taire, ne lui font pas un crime de s'être laiſſé vaincre par celle des ſentimens naturels.

Un jour que le mouſquetaire lui parloit avec étonnement de l'inclination qui lui faiſoit ſouhaiter de le voir, & qui le portoit à l'aimer, il ne put s'empêcher de lui en découvrir la cauſe, & de l'embraſſer avec tendreſſe, en faiſant ſuccéder le nom de frère à celui d'ami. Cependant, il y ajouta auſſi-tôt toutes les raiſons qui devoient les obliger l'un & l'autre à bien uſer de cette confidence, & ne lui cachant point l'entretien qu'il avoit eu avec celle qu'il prenoit pour ſa mère, il

lui fit craindre qu'elle ne fût capable effectivement de renoncer a ce titre si elle s'appercevoit qu'il cessât de le lui donner avec le même air de persuasion & les mêmes apparences de tendresse. Quelque trouble que cette déclaration eût jeté dans le cœur du mousquetaire, il promit de se renfermer dans les bornes qu'il lui imposoit, & ils convinrent ensemble de la conduite qu'ils devoient tenir. Du respect & de l'attachement pour une dame aimable & généreuse ne pouvoient paroître un devoir bien pénible. Aussi, fit-on serment de ne s'en écarter jamais ; & les marques qu'elle pouvoit en attendre, ne devoient pas causer plus de peine à un jeune homme bien élevé, qui n'avoit besoin d'aucun effort pour suivre les mouvemens de sa politesse & de sa reconnoissance.

Mais le danger étoit d'un autre côté. L'idée d'une mère qu'il n'avoit jamais vue, & qui lui revenoit sans cesse à l'esprit, sous mille formes capables de l'attendrir, troubla bientôt la tranquillité de son cœur. Le désir de la voir devint un tourment qu'il ne put supporter. Il en fit l'ouverture à son frère, qui lui représenta vivement ses propres craintes, & qui l'exhorta à prendre plus d'empire sur ses sentimens. Ce conseil ne fut pas écouté. La perte même de ses espérances ne lui parut pas un mal qui dût l'ar-

rêter. Mais il ne put se persuader d'ailleurs qu'une dame à qui il ne supposoit point d'autre motif que sa générosité, dans tout ce qu'elle avoit fait pour lui, s'offensât jamais de le voir céder à des sentimens aussi justes que ceux de la nature, lorsqu'il lui protesteroit sur-tout qu'ils n'altéroient point ceux qu'elle avoit droit d'exiger. En vain son frère fit mille efforts pour lui ôter cette pensée. Il partit dans le dessein d'ouvrir son cœur à sa bienfaitrice, & de lui demander la permission d'entreprendre le voyage d'Irlande.

Il fut reçu d'elle avec les marques ordinaires de son affection. Elle ne se défioit de rien, & sa passion pour ce cher fils étoit au comble. Cependant, à peine en effet eut-il commencé à s'expliquer, qu'elle comprit ce qui l'amenoit. Un dépit mortel éteignit à l'heure même tous ses autres sentimens. On vous a perdu, lui dit-elle, en l'interrompant, je cesse d'être votre mère, puisque vous n'ignorez plus de qui vous êtes fils. Retournez à ceux qui vous ont rendu ce bon office, & ne vous présentez plus devant moi. La noire jalousie qui la possédoit la fit rentrer aussi-tôt dans un cabinet, où elle s'enferma seule, sans vouloir un moment prêter l'oreille aux plaintes & aux supplications du jeune homme. Il comprit enfin que ses raisonnemens l'avoient trompé ; mais le malheur qu'il commençoit à craindre, le touchant beau-

coup moins que ce qu'il croyoit devoir à la nature, il résolut de renoncer plutôt à sa fortune qu'aux obligations d'un fils bien né, qui ne doit rien avoir de si cher que ceux dont il tient la naissance. Cette résolution ne l'empêcha pas de renouveler ses efforts, pour attendrir un cœur dont il mettoit l'affection au premier rang, après celle de sa mère. Il étoit aimé des domestiques, qui étoient accoutumés à le traiter comme leur maître. Il vint à bout par leurs secours de s'introduire dans l'appartement de la dame, malgré la rigueur avec laquelle elle avoit défendu qu'on lui permît d'en approcher. Elle voulut fuir, mais il la retint. Cette scène, une des plus singulières que la tendresse & la jalousie aient jamais produites, aboutit à une espèce de composition entre les deux parties. La dame promit de rendre son amitié & d'oublier ce qui l'avoit offensée, à condition qu'on s'engageât, aussi long-tems qu'elle seroit au monde, à ne pas faire le voyage d'Irlande, & à ne jamais donner le nom de mère en sa présence à cette dame irlandoise, qu'elle regardoit comme sa rivale. De son côté, le mousquetaire donna sa parole, mais dans les termes les plus vagues qu'il put employer, d'obéir sans réserve à celle qu'il vouloit aimer toute sa vie comme une mère, & de ne jamais rien entreprendre qui fût capable de la chagriner. Son

espérance étoit de se sauver à la faveur de cette équivoque, & de trouver quelqu'occasion d'aller secrètement en Irlande.

La paix étant rétablie par cet heureux traité, il laissa passer quelques mois, pendant lesquels il prit des mesures si justes, que s'étant dérobé de Paris avec un congé de la cour, il fut absent plus de trois semaines sans qu'on eût le moindre soupçon de son départ. Enfin la fortune, qui ne le destinoit pas à l'héritage qu'un peu plus de modération pouvoit lui assûrer, voulut que sa bienfaitrice tombât pendant son absence dans une maladie dangereuse, & que se croyant à la fin de sa vie, elle souhaitât ardemment de le voir. On lui écrivit, on le chercha inutilement, & l'on découvrit enfin, par le témoignage des officiers de son corps, qu'il étoit passé en Irlande. Cette nouvelle, qui fut rapportée avec trop peu de ménagement, fit tant d'impression sur une personne mourante, qu'elle n'y résista point. Toutes ses fureurs s'étant rallumées, elle expira peu de jours après, dans les plus amèrs sentimens d'une douleur qu'elle croyoit juste, & sans laisser la moindre partie de son bien à l'ingrat dont elle se croyoit méprisée.



ETRANGE ACCIDENT
ARRIVÉ
A UNE JEUNE ANGLOISE.

UNE jeune angloiſe de la petite province de *Carnarvan*, ſe croyoit à la veille d'être heureuſe, par un mariage conforme à ſes inclinations. Elle en attendoit l'heure avec une impatience qui ne peut être comparée qu'à celle de ſon amant. Leur tendreſſe avoit été traverſée par mille obſtacles, & la conſtance avec laquelle ils étoient parvenus à les ſurmonter, paſſoit pour un miracle de l'amour. Enfin le jour marqué pour leur bonheur arriva ſans la moindre apparence de nuage. On étoit déjà coëffée, vêtue, plus brillante & plus aimable que jamais, ſous la parure nuptiale. Il ne manquoit que la préſence de l'amant pour ſe rendre à l'égliſe. L'amour l'ayant amené au même moment, il préſente la main à ſa maîtreſſe en homme ſûr de ſa conquête. Elle ſe lève pour la recevoir. Mais par le plus étrange effet que la joie ou la pudeur ait jamais produit, elle eſt ſaiſie d'un tremblement violent qui ſe communique d'abord à toutes les parties de ſon corps,

& qui, après avoir duré quelques minutes, se réunit dans ses genoux, & la fait tomber comme une masse de plomb, qui se précipite par son propre poids.

Cet accident n'étant accompagné d'aucune autre marque d'indisposition & de foiblesse, on se flattoit qu'un peu de repos seroit capable de la rétablir. On s'efforça de la relever, & de l'aider à gagner son lit, mais les ressorts de ses jarrêts se trouvèrent si absolument relâchés, qu'il lui fut impossible de faire un pas, même avec le secours de ceux qui la soutenoient. Enfin le tremblement cessa. Il ne lui resta pas le moindre sentiment de douleur. On n'apperçut aucune marque extérieure d'altération dans ses jambes. Cependant elles ont refusé de lui rendre le service ordinaire, sans qu'on ait pu trouver de remède à une si étrange maladie. Elle ne peut même les allonger, ni leur donner le moindre mouvement, quoiqu'elle souffre sans peine qu'un autre les fasse plier & les allonge. C'est une partie de son corps qui n'est plus pour elle qu'un fardeau inutile.

L'amant dont on doit se figurer le désespoir par l'idée qu'on a donnée de sa passion, n'a pu supporter que son bonheur fût retardé par un si cruel contre-tems. Dans l'état où est sa belle, il a trouvé facilement le moyen de la vaincre, &, pour elle, la foiblesse de ses jambes lui a servi

d'excuſe. On aſſuré que les parens, après s'être apperçu que l'amour leur avoit fait faire trop de chemin, ont pris le parti de les faire entrer du moins dans la voie légitime, en les mariant dans leur chambre. Bien des gens plaignent le mari, qui ſe trouve forcé d'aimer conſtamment une femme ſans jambes. D'autres, qui penſent ſans doute beaucoup mieux, eſtiment qu'un mari peut ſe paſſer de jambes dans une femme, pourvu qu'il y trouve une tête raiſonnable & un cœur tendre. Quelques-uns prétendent même que le monde n'en iroit pas plus mal, & que la fidélité ſur-tout s'en trouveroit fort bien dans les mariages, ſi toutes les femmes reſſembloient par les jambes à l'épouſe de Carnarvan.



UTILITÉ
D'UN
BON CONSEIL.

UN anglois de quelque distinction s'étoit rendu à la campagne, pour s'y remettre un peu des embarras de la ville. Il y avoit près de sa terre un grand bois, dans lequel il prenoit plaisir à s'aller promener seul, & où il s'oublioit quelquefois des heures entières. Quelques paysans du voisinage, voleurs de profession, résolurent ensemble de le dépouiller de tout ce qu'il avoit sur lui; & de peur de manquer leur coup, ils convinrent que l'un d'entr'eux se posteroit à l'entrée du bois, pour les avertir par quelques signes, lorsqu'il verroit leur proie s'approcher. Le gentilhomme ne manqua point de se rendre à sa promenade ordinaire; mais ayant pris une route détournée, il se trouva fort proche de l'espion avant que celui-ci eût pu l'appercevoir. Comme le gentilhomme étoit d'un caractère fort humain, il s'arrêta vis-à-vis de cet inconnu, qu'il prit pour un pauvre passant; & lui ayant fait

diverses questions avec beaucoup de douceur & de bonté, il finit par lui faire présent de quelques schellings. Cette générosité toucha le voleur; cependant ne voulant point se trahir lui-même, ni ses compagnons, il se contenta de ne pas faire le signe dont il étoit convenu avec eux, & de donner une espèce d'avis à son bienfaiteur, par un proverbe anglois qu'il lui répéta deux ou trois fois à mesure qu'il s'éloignoit. Le sens de ce proverbe est, « Qu'il ne faut point aller seul » dans un bois, quand on peut se faire accom-» pagner. »

Le gentilhomme continua son chemin, sans y faire beaucoup d'attention. Il eut le malheur de tomber entre les mains des voleurs qui étoient à l'attendre, & qui le dépouillèrent avec beaucoup de dureté & de violence. Il retourna chez lui nud & blessé. Son crédit porta la justice des environs à faire des perquisitions si exactes, que sur quelques soupçons l'on se saisit enfin d'un des brigands, & l'on tira de sa bouche non-seulement l'aveu du crime, mais encore le nom de tous les complices. Ils furent tous arrêtés, & parmi eux celui qui avoit servi de sentinelle. L'étonnement du gentilhomme fut extrême, lorsqu'étant confronté aux coupables, il reconnut le malheureux avec lequel il s'étoit entretenu, & qu'il avoit pris pour un passant. Il voulut

d'abord le déclarer innocent. Mais on lui fit entendre qu'il étoit chargé par la dépofition des autres, & qu'il confeffoit lui-même d'avoir eu part au profit du vol. Cependant en éclairciffant toutes les circonftances que j'ai rapportées, on trouva quelqu'apparence de repentir dans le foin qu'il avoit eu de ne pas donner le fignal à fes compagnons ; & le gentilhomme d'ailleurs fit valoir dans un fens fi favorable le confeil qu'il lui avoit répété plufieurs fois ; *de ne pas aller feul au bois lorfqu'il pouvoit fe faire accompagner* ; que cette feule raifon parut fuffifante pour le fauver du fupplice.



AVENTURE

SINGULIÈRE.

ON avoit fait à Londres peu d'attention à une lettre insérée dans certaine feuille périodique, nommée *The Auditor*, parce qu'on y est accoutumé à regarder ces sortes de pièces comme un jeu de l'imagination de l'auteur. Mais cette lettre, qui n'étoit point feinte, ayant eu des effets réels, on va d'abord la rapporter ici.

M. L'AUDITEUR,

« Je sens le besoin que j'ai du mariage. J'ai » deux amans qui pensent sérieusement à m'épou- » ser ; mais quoique je sois résolue d'en accepter » un, le choix m'est extrêmement difficile. Dé- » terminez-moi, s'il vous plaît, par vos conseils. » Le premier est un homme bien fait, d'une » humeur douce & polie, mais sérieuse. Il ne » m'entretient que de choses graves & solides ; » & il prend plaisir, dit-il, à m'entendre rai- » sonner. Il me parle souvent des charmes d'une » vie retirée dans la solitude d'une belle cam-

» pagne, avec la compagnie d'un ami. Il m'a-
» vertit naturellement de mes défauts. Il tâche
» de m'inſpirer du goût pour la lecture. Il me
» preſſe à tous momens de le prendre pour
» époux, & il m'aſſure que je le rendrai heu-
» reux. Sa figure, comme je vous l'ai dit, eſt
» fort agréable, mais il ſe met toujours fort
» ſimplement. Il hait les bals & les grandes
» aſſemblées, quoiqu'il danſe & qu'il chante
» avec beaucoup de grâce, ſans ſe faire preſſer
» pour cela, lorſqu'il eſt avec ſes amis. Il n'eſt
» point avare, mais on ne lui verra jamais dé-
» penſer deux guinées, lorſqu'une ſeule ſuffit.
» Enfin, ſans être d'une gaîté extraordinaire,
» ſa contenance eſt toujours riante & tranquille,
» excepté lorſqu'il paroît craindre que je ne lui
» préfère ſon rival, car il s'afflige alors ſi ſincé-
» rement, que j'en ſuis touchée; & il me pro-
» teſte que ſi je lui refuſe ma main, il ne cher-
» chera jamais d'autre épouſe.

» L'autre eſt d'un caractère tout différent.
» Imaginez-vous le plus joli homme du monde,
» la plus belle taille, le plus beau port, le
» viſage & les yeux charmans. Il n'ignore rien;
» poéſies, chanſons, nouvelles, aventures de
» ville. Il raconte ſi agréablement, qu'on ne ſe
» laſſe point de l'entendre. On n'a jamais eu
» tant de paſſion que lui pour la danſe. Auſſi

» danse-t-il comme un ange. Tout ce qu'il fait » a de la grâce. Il est magnifique en habits, & » il dépense son argent avec une facilité & une » noblesse admirable. C'est la créature la plus » vive que j'aie jamais vue; il ne sauroit être » dans la même place pendant deux minutes; il » étouffe de rire pour la moindre chose. Cependant il m'aime avec tant de passion, qu'il est » sans cesse à m'admirer, & qu'il ne se lasse » point de parler de mes bonnes qualités. Il » m'a juré mille fois que s'il n'obtient pas mon » cœur & ma main, il se tuera de désespoir; & » dans le fond, il me dit cela d'un air qui me » le fait craindre. Je serois fâchée d'être la » cause.... Mais je vous demande, monsieur, » votre opinion, & je suis,

Votre très-humble, &c.

P. S. « J'oubliois de vous dire que j'ai naturellement l'humeur gaie, que j'aime la danse » & la musique à la folie, que je n'ai point de » goût pour la campagne: enfin que j'aurois » peine à vivre sans aller au bal & aux spectacles. »

L'auditeur en insérant cette lettre dans sa feuille, y joignit une courte réponse, suivant sa coutume. Le sens étoit que la demoiselle n'avoit besoin, pour se déterminer, que de relire

elle-même sa lettre. Quelle que fût son intention en lui donnant ce conseil, elle s'expliqua apparemment de la manière la plus favorable à ses désirs Le petit-maître fut préféré peu de jours après à l'amant sage; le mariage se conclut, & dans les premiers momens, madame de..... découvrit à son époux, non-seulement que c'étoit elle qui avoit écrit à l'auditeur la lettre que tout le monde avoit lue dans sa feuille, mais qu'elle n'avoit point eu d'autre motif que sa réponse pour se déterminer. Cette indiscrétion lui coûta cher. L'époux rassasié dans moins d'une semaine, prit occasion de cette confidence pour la traiter d'abord avec beaucoup de froideur. Il prétendit se justifier aux yeux de ceux qui s'en apperçurent, en leur racontant de quelle manière son mariage s'étoit fait. Il avoit été trompé; il croyoit épouser une femme dont il étoit aimé; c'étoit un malheur, disoit-il, dont rien ne le pouvoit consoler. Il ne laissa pas de chercher sa consolation dans le redoublement de sa dépense, & sur-tout dans la compagnie de quelques femmes qui aidèrent à le dégoûter de son épouse plus que jamais. La haine suivit de près l'indifférence. Il affecta de ne la plus voir, & irrité à la fin de quelques reproches qu'elle lui fit avec un peu d'amertume, il la força de quitter Londres, pour aller vivre dans une campagne fort solitaire.

Elle ſentit alors toute ſon infortune, mais ſans y pouvoir trouver de remède. Le ſouvenir de l'amant qu'elle avoit rejeté, ne fit qu'augmenter ſon déſeſpoir. Quelle différence entre la ſolitude où elle étoit réduite, & celle dont il lui avoit tracé une ſi douce image ! Ce fut à lui néanmoins qu'elle eut recours pour adoucir l'horreur de ſa condition. Elle connoiſſoit l'honnêteté de ſon caractère ; elle ſe crut permis de l'appeler quelquefois chez elle, ſur le pied du moins d'un ami. Il y alla, ſans faire trop valoir ſa complaiſance. Dans le fond, il l'aimoit toujours avec la même tendreſſe, mais tous ceux qui le connoiſſoient étoient perſuadés de l'innocence de ſes viſites, & qu'il n'avoit point d'autres vues que de la conſoler par ſon entretien. Il y a même aſſez d'apparence que ce fut ſa droiture qui lui fit négliger toutes ſortes de précautions. Il en prit ſi peu, que le mari fut informé de ſes aſſiduités. Il les interprêta mal ; & plus ſenſible à l'honneur qu'il ne l'avoit été à la juſtice, il ſe rendit à la campagne de ſon épouſe, au moment qu'on l'attendoit le moins. Il y trouva ſon ancien rival : on ne dit point dans quel état ; mais ſa rage augmentant avec ſes ſoupçons, il fondit ſur lui l'épée à la main, ſans aucune meſure. L'autre qui étoit brave, conſerva aſſez de pré-

sence d'esprit pour se défendre. Il perça l'infidèle époux d'un coup d'épée qui lui ôta la vie.

Il fallut se cacher quelque tems par bienséance ; mais cet accident n'ayant eu besoin que d'être expliqué pour être pardonné, il ne se trouva même personne qui en sollicitât la punition. Madame de..... se trouva libre ainsi par un coup qu'elle regarda comme une faveur du ciel. La bienséance l'arrêta quelque tems. Mais sentant enfin qu'elle ne devoit qu'un foible respect à la mémoire d'un homme qui ne l'avoit jamais traitée comme son épouse, ou qui ne l'avoit prise pour telle que pour la tourmenter & la rendre malheureuse, elle ne se fit pas presser pour donner sa main à l'amant qu'elle avoit d'abord si injustement rejeté.



AVENTURE INTÉRESSANTE,

OU

LES BOHÊMIENS.

En voyageant le long du Rhône, sans autre suite qu'un laquais. M...... apperçut devant lui à quelque distance, un spectacle qui lui inspira d'abord de la frayeur. Le chemin n'étoit pas large, mais dans le lieu où le phénomène paroissoit, les rochers qui bordent la côte se retirent un peu vers la plaine, & forment un coude de quelqu'étendue, qui laisse le long du fleuve, une plage fort exposée à l'ardeur du soleil. Le voyageur crut y découvrir plus de trente personnes qui paroissoient rangées sur la même ligne, le visage tourné directement au soleil. A mesure qu'il approchoit, il remarqua qu'elles étoient nues. Deux hommes à cheval n'étant pas capables de leur causer de l'épouvante, il ne se fit aucun changement dans la situation de cette bande joyeuse, jusqu'à l'arrivée des deux cavaliers, que la surprise fit arrêter à la tête de la ligne. M..... curieux, comme il étoit naturel de l'être, demanda la cause d'une cérémonie si

extraordinaire. Un homme âgé, qui se trouvoit le plus proche de lui, fit cette réponse.

Vous voyez des gens qui ne font de mal à personne, & qui tâchent au contraire de rendre service à ceux qui veulent les employer. Nous sommes connus sous le nom d'*Egyptiens*, ou de *Bohémiens*, car on ne s'accorde pas sur nos titres, & je vous assure que nous sommes là-dessus fort indifférens. Vous comprenez tout d'un coup qui nous sommes; mais comme il est nécessaire à notre condition d'être noirs, ou du moins fort basanés, & que la nature ne répond pas tout-à-fait à nos vues, nous employons un peu d'art pour suppléer à ce qu'elle nous refuse. Il lui fit voir en même tems une provision de graisse dont ils se frottoient pour faciliter l'action du soleil; si vous voulez savoir, reprit-il, pourquoi cet endroit nous a paru plus propre qu'un autre à cet exercice, c'est qu'après nous y être noircis au soleil pendant tout le jour, nous trouvons le soir à quelques pas d'ici des fours à charbon, où la fumée achève de nous donner une couleur qui ne s'efface pas de long-tems.

Il y a bien d'autres choses que je voudrois savoir, interrompit M....., & je suis ravi d'avoir cette occasion de les apprendre. Dites-moi d'abord comment vous osez former une assemblée si nombreuse, & si vous ne craignez pas que

les maréchaussées voisines ne vous éclairent de trop près. C'est encore une des raisons, répondit le vieillard, qui nous fait préférer ce canton à quantité d'autres. Nous sommes ici tranquilles, parce que nous vivons fort bien avec les charbonniers, qui nous prêtent volontiers leur nom, & notre couleur ne les dément point. Nous leur faisons part de notre petit butin, & le feu de leur four nous sert à le cuire. Mais vous demeurez donc ici habituellement, reprit le voyageur? Et quel emploi faites-vous de vos talens dans un lieu si désert? Le vieillard le pria de l'écouter.

Si vous avez tant de curiosité, lui dit-il, de connoître nos occupations & nos usages, je suis prêt à vous satisfaire. Je vais renvoyer tous mes compagnons, qui ont été ici assez long-tems, & je vous ferai le récit que vous paroissez désirer. Vous me donnerez ce que vous jugerez à propos, car nous ne prenons que ce qui nous est offert volontairement. Et sans attendre sa réponse, il fit signe aux autres de se retirer.

Vous comprenez, reprit-il, par la promptitude avec laquelle ils m'ont obéi, que je suis leur chef. Il y a vingt ans que je porte cette qualité. Nous nous assemblons ici chaque année au mois d'août, qui est le tems le plus propre à

nous noircir. Nos femmes y font auffi, mais la pudeur ne leur permettant pas de paroître nues avec nous, elles nous fuccèdent auffitôt que nous avons repris nos habits. Nous paffons le tems des grandes chaleurs dans cette forêt, & nous avons d'autant plus de facilité pour notre nourriture, que tous les payfans des villages voifins étant occupés de leur moiffon, nos femmes & nos enfans en font plus aifément la guerre à leurs poules. Elles obfervent néanmoins de ne pas caufer trop de défordre. Soit qu'on nous aime ou qu'on nous craigne, nous n'avons point encore été chagrinés. D'ailleurs, il nous refte toujours affez d'argent des profits de notre année, pour nous procurer de quoi vivre largement. Mon âge, qui paffe foixante ans, n'empêche pas que je n'aie une femme, jeune & bien faite, qui a gagné deux mille francs dans notre dernier tour de France.

Je fuis fans enfans; mais il n'y en a que trop dans notre bande, la difficulté de les porter avec nous, eft un des plus grands embarras de nos longues courfes. Cependant, ils nous deviennent fi utiles lorfqu'ils font affez forts pour marcher, qu'ils nous dédommagent bien de leur éducation. Nous n'épargnons rien pour les former, car il y a toujours une différence extrême entre ceux qui font ainfi accoutumés à notre profeffion dès

leur naiſſance, & les aventuriers qui ſe joignent à nous dans nos voyages. Nous avons plusieurs petites filles qui danſent en perfection, & qui s'entendent déjà mieux que leurs mères à connoître les marques de la main. Vous auriez peine à croire ce qu'elles nous valent dans certaines provinces; telles que la Gaſcogne, le Languedoc & la Provence, où l'on eſt paſſionné pour la danſe, à la ville comme à la campagne. Nous les inſtruiſons pendant que nous ſommes dans cette forêt, & nous avons des femmes parmi nous qui donneroient des leçons aux maîtres de ville.

Quand on m'a déféré la qualité de chef, il y avoit du déſordre dans nos mœurs. L'exemple de quelques-uns de nos compagnons, qui ſont tombés entre les mains de la juſtice, m'a fait comprendre que nous avions beſoin de ſageſſe. C'eſt moi qui me ſuis aviſé le premier de choiſir un endroit fixe pour nous aſſembler tous les ans; & quoique j'aie pris pour prétexte la néceſſité de nous noircir, ma principale vue étoit de connoître par un mois d'habitude le caractère & les mœurs de tous mes aſſociés. Je leur repréſente de quelle conſéquence il eſt pour nous de ne pas nous rendre odieux par nos déſordres. En particulier, j'ai toujours entretenu tant de modération entre ceux qui m'accompagnent, qu'on

me voit revenir avec plaiſir dans tous les cantons où j'ai déjà paſſé, & je reçois ſouvent des reproches lorſque je ſuis plus d'un an ſans y reparoître avec ma troupe. Je ne craindrois nulle part de me préſenter ouvertement, ſi je pouvois mener tous nos gens dans une ſeule bande; je trouverois le moyen de les contenir; mais la néceſſité où nous ſommes de nous ſéparer, m'expoſe quelquefois à bien des chagrins. Nos bandes ne peuvent être compoſées que de cinq ou ſix perſonnes; encore n'oſe-t-on ſe préſenter dans les villes en ſi grand nombre. On ſe diviſe pour y entrer, & ceux dont les inclinations ſont mauvaiſes, profitent de l'abſence de leurs compagnons pour faire des actions qui nous déshonorent. J'en ai chaſſé plus d'un qui étoient tombés dans ces baſſeſſes-là, & pour retenir les autres par la terreur, j'ai déféré moi-même au grand-prévôt de Toulouſe, un de ces malheureux qui avoit volé un marchand ſur le grand chemin. Il fut exécuté, & je forçai ceux que j'avois avec moi d'aſſiſter à ſon ſupplice. Je ne leur ai jamais fait un crime de prendre adroitement ce qui eſt néceſſaire à la vie, parce que je ſuis perſuadé que dans le beſoin, tous les hommes ont le même droit à ce qui ſert de nourriture. Mais je ne pardonne pas la violence, & je défends avec la dernière rigueur, le vol

de tous les biens qui coûtent du travail au possesseur. Il y a de l'injustice à priver autrui du fruit de ses peines. Ainsi je ne permettrois pas qu'on prît un morceau de pain, & je souffre qu'on prenne adroitement une poule.

D'autres pourroient exiger un tribut de leurs compagnons; mais je considère que la plupart ont moins de bonheur ou de talens que ma femme & moi. Il s'en trouve plusieurs qui reviennent plus misérables à la fin d'une année, qu'ils n'étoient à leur départ. La pitié me porte encore à leur faire part de ce que j'ai acquis.

Ce récit ayant beaucoup amusé M......, il fit diverses questions au vieillard. Il lui demanda s'il étoit né dans sa condition: oui, répondit-il, & quoique j'ignore le commencement de ma race, je sais par tradition qu'elle est fort ancienne. C'est à ce titre, autant que pour mes autres qualités, qu'on m'a déféré le commandement. Une partie de mes compagnons sont Égyptiens comme moi de père en fils, & cet avantage est si considéré parmi nous, que cette bande est toujours obligée d'avoir un naturel pour chef. Mais il nous arrive quelquefois de faire des recrues dans nos voyages. Nous ne refusons pas de recevoir les sujets qui se présentent, lorsque nous leur remarquons quelque talent. Ma femme, par exemple, n'est pas

née dans le métier qu'elle exerce, quoiqu'il y en ait peu qui réussissent aussi heureusement. Elle est fille d'un gentilhomme, qui l'a forcée par sa mauvaise humeur de prendre un parti auquel je m'imagine qu'elle ne pensoit guère. M..... surpris de ce qu'il entendoit, pria le vieillard de lui raconter une si étrange aventure. Il n'eut pas de peine à l'y engager.

A l'âge de seize ou dix-sept ans, lui dit-il, ma femme, qui étoit d'une humeur badine, eut quelques familiarités avec un paysan de son village, & son père s'en apperçut bientôt au changement de sa taille. Ce gentilhomme étoit fier; il lui demanda, le pistolet à la main, de qui elle avoit reçu le présent qu'elle ne pouvoit plus déguiser. L'ayant forcée ainsi de confesser sa foiblesse, il lui promit de ne pas lui ôter la vie, mais il fit appeler le paysan, duquel il tira la même confession; & sans s'échauffer beaucoup, il déclara à sa fille que puisqu'elle avoit eu du goût pour un homme de cette sorte, c'étoit une marque qu'elle n'étoit pas faite pour l'état où elle étoit née. Là-dessus, il lui fit quitter les habits de sa naissance, & lui en ayant fait prendre de conformes à la condition où il vouloit la faire entrer, il lui promit de la marier dès le même jour avec son amant. Il lui donna une petite maison, une vache; enfin, tout ce qui leur

étoit néceſſaire, pour s'établir comme d'honnêtes payſans, & la faiſant conduire ſur le champ chez ſon beau-père, à qui il voulut qu'elle allât rendre ſes reſpects, il fit avertir en même tems le curé de ſe diſpoſer pour la cérémonie.

Un châtiment ſi terrible, que la raillerie & la honte rendoient encore plus inſupportable, fit chercher à ma femme un moment favorable pour ſe dérober. Elle ſe gliſſa dans un bois voiſin où elle paſſa deux jours & deux nuits, réſolue de ſe laiſſer mourir de faim. Le haſard me fit choiſir le même lieu pour me rafraîchir avec mes compagnons; j'apperçus cette malheureuſe créature qui étoit étendue ſur l'herbe, & déjà ſi languiſſante, qu'elle avoit peine à ſe remuer. Je la forçai de prendre quelques alimens qui réparèrent ſes forces. Elle ne ſe fit pas preſſer pour m'apprendre ſon malheur; la compaſſion & l'amour me diſposèrent à lui offrir toutes ſortes de ſervices. Je ne lui déguiſai pas qui j'étois, & je lui propoſai de me ſuivre, elle y conſentit. Je ne me ſuis jamais flatté qu'elle ait pris cette réſolution par tendreſſe pour moi, mais le déſeſpoir & l'envie de s'éloigner de ſon village étoient capables de lui faire tout accepter. J'étois déjà le chef de ma troupe; j'avois perdu depuis quelques mois ma première femme. Une

ſi belle occaſion me fit oublier le deſſein où j'étois de ne plus penſer au mariage.

Cependant, ſi l'avarice eût été ma paſſion, je n'aurois pas été long-tems à me repentir de mon engagement. Ma femme étant trop délicate pour s'accoutumer tout d'un coup à notre façon de vivre, je m'épuiſai bientôt par les dépenſes continuelles où je me jetai pour lui fournir les voitures & les commodités dont elle ne pouvoit ſe paſſer. D'ailleurs il me devint preſqu'impoſſible de m'arrêter deux jours dans le même lieu, ſans m'expoſer à mille fâcheuſes aventures. Tout le monde admiroit la jeuneſſe & la figure de ma compagne. Si nous entrions dans une ville, nous étions obſédés d'une foule de jeunes gens qui ne nous laiſſoient pas un moment de repos. Je pris le parti de lui noircir le viſage; mais ſa bonne grâce ne la faiſoit pas moins remarquer. D'un autre côté, s'étant familiariſée avec notre profeſſion, elle fit tant de progrès dans nos exercices, qu'elle fit naître encore plus d'admiration par la ſubtilité & l'agrément de ſes tours. Ce fut alors qu'elle me dédommagea fort avantageuſement de mes premières dépenſes, & qu'elle me mit en état de mener moi-même une vie beaucoup plus douce. Comme elle étoit ſatisfaite de mes ſoins & de mes complaiſances, elle ne

paroiſſoit

paroissoit pas portée à me causer du chagrin par une conduite trop libre, & j'admirois qu'elle fût capable de tant d'attentions pour un homme de mon âge; mais sa sagesse n'empêcha point qu'elle ne me fût enlevée. Je la perdis pendant six mois, & j'en ai eu d'autant plus de chagrin, que j'ai toujours été persuadé qu'elle n'avoit point eu de part à ce malheur. Un jeune Seigneur de village, chez qui nous avions passé la nuit, trouva le moyen de me la dérober pendant mon sommeil; & lorsque je m'apperçus de ma perte, il contrefit si naturellement l'affligé, en prenant toutes sortes de soins pour me la faire trouver, que je me laissai tromper par les apparences. Comprenant bien néanmoins qu'elle ne pouvoit être fort éloignée, j'employai tout le tems de son absence à la chercher, & je fis vingt fois le tour de la province. Enfin, mon bonheur m'ayant fait repasser près du lieu où je l'avois perdue, je la vis à la fenêtre. L'ardeur avec laquelle elle vint me rejoindre, dissipa ma tristesse & mes soupçons. Nous avons continué de vivre ensemble, & si elle m'a trompé depuis douze ans qu'elle est ma femme, c'est avec tant d'habileté que je ne m'en suis jamais apperçu.

M.... ne put résister à la curiosité de connoître une personne si extraordinaire, & quoique la prudence ne lui permît guère de s'engager dans

une forêt qu'il ne connoiſſoit pas, & de ſe livrer à des gens d'une probité ſi douteuſe, il pria le vieillard de lui faire voir ſa femme & toute ſa bande. Il lui fit en chemin d'autres queſtions qui allongeroient trop ce récit; mais à l'égard de la religion, ſur laquelle il ne manqua point de l'interroger, il ne lui trouva pas la même ſincérité: ſoit que le vieillard en eût quelques principes, ſoit qu'il craignît quelque choſe à confeſſer qu'il n'en avoit point, il s'expliqua du ton d'un homme qui ſouhaite qu'on lui en croie, mais qui la connoît aſſez mal pour en faire douter. Il aſſura qu'il avoit été baptiſé & marié avec les cérémonies ordinaires de l'égliſe, & que dans toutes ſes courſes, il n'oublioit jamais de ſatisfaire aux préceptes eccléſiaſtiques.

Ce fut un ſpectacle fort amuſant pour M.... que celui de ſoixante ou de quatre-vingt perſonnes qui s'aſſemblèrent à ſon arrivée avec les complimens & les grimaces qui ſont en uſage dans leur profeſſion, les uns en lui ſouhaitant une bonne fortune & une longue vie, d'autres en s'offrant à lui dire la bonne aventure, & en prenant ſes mains pour en étudier les lignes; enfin, les autres en chantant ou en danſant autour de lui. N'appercevant parmi eux que des marques de joie, d'union & de bonne ſanté, il les regarda d'abord comme le plus heureux peuple du monde.

Cependant il y trouva un air de malpropreté, qui fut le premier objet qui le rebuta; & lorſque le vieillard eut fait ceſſer le bruit & les acclamations, il remarqua bientôt qu'en quittant le perſonnage qui leur eſt propre, ils reſſembloient au commun des pauvres par la groſſiéreté & l'ignorance. Il leur fit quelques libéralités, pour ſatisfaire l'ardeur avec laquelle ils le demandoient; & ne ſouhaitant que de voir la femme de ſon guide, il le preſſa de la faire paroître. Elle étoit dans une cabane, d'où elle eut quelque peine à ſortir, ſur-tout lorſqu'elle apprit que c'étoit la curioſité de la voir qui avoit amené un étranger. Mais un reſte de défiance ne permettant point à M..... d'abandonner ſon cheval & ſes armes, elle fut obligée de ſe rendre aux inſtances de ſon mari, & de ſe préſenter pour recevoir cette étrange viſite.

Son âge ne paſſoit pas trente ans; mais ſa noirceur ne laiſſant diſtinguer aucune trace de beauté ſur ſon viſage, il n'y avoit que ſa taille & ſon port qui puſſent la faire reconnoître pour une femme de condition. Cependant M.... lui trouva quelque choſe d'aſſez impoſant pour ſe croire obligé de la traiter avec quelques marques de reſpect. Ayant mis pied à terre, il lui fit un compliment qui s'accordoit avec cette idée, elle y répondit avec politeſſe. La converſation s'en-

gagea, & le mari qui paroiſſoit charmé de la conſidération qu'on lui marquoit, ſe retira de quelques pas pour lui laiſſer la liberté de faire comme les honneurs de ſa profeſſion. M..... ſaiſit ce moment pour lui déclarer qu'il n'ignoroit pas ſa naiſſance. Il lui demanda ſi dans une ſituation ſi indigne d'elle, il ne lui arrivoit pas ſouvent de regretter le ſort pour lequel elle étoit née, & ſi elle étoit réſolue d'achever ſa vie dans un état ſi miſérable. Vous vous trompez, lui dit-elle ſans affectation, ſi vous croyez mon état fort à plaindre: je ne ſuis pas riche; mais je ne ſens point les rigueurs de la pauvreté: je n'ai point un mari aimable, mais j'en ſuis aimée: ſi je ne trouve point de politeſſe dans la ſociété où je vis, j'y trouve de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion. Enfin, je ne déſire point ce que je ne puis obtenir, & l'habitude me fait trouver de la douceur dans ce que je poſsède. Sans s'arrêter à lui prouver qu'elle avoit tort, M.... qui ne vouloit ſatisfaire que ſa curioſité, continua de lui demander ſi elle étoit réſolue de paſſer toute ſa vie dans ce triſte état. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que ſi je pouvois me procurer une autre condition, je ne quittaſſe volontiers celle-ci; mais ſi mon mari vous a raconté mon infortune, vous devez confeſſer qu'il ne me reſte point de reſſource. Qui vous empêche, lui dit M..... de chercher une

retraite dans quelque couvent? Moi! interrompit-elle, hé! qui voudroit me recevoir? Cette manière de répondre, qui marquoit de l'incertitude, porta M.... à lui offrir férieufement fes fervices. Il ne faut pas efpérer, lui dit-il, qu'avec le changement de votre couleur naturelle, & la qualité d'étrangère, qui eft la feule dont vous puiffiez vous revêtir, on vous ouvre l'entrée d'un couvent bien illuftre; mais il s'en trouve un grand nombre où je fuis sûr qu'on ne fera pas difficulté de vous recevoir. Elle prit un air rêveur, comme fi elle eût paru balancer; & riant enfuite de toute fa force, elle fe répandit en plaifanteries fur une propofition qui ne s'accordoit pas mieux avec fes inclinations, qu'avec les exercices dont elle avoit formé l'habitude : M.... fâché de voir fa bonne volonté inutile, ne répliqua pas un mot fur l'article du couvent; mais voulant tirer quelque amufement de cette rencontre, il profita de l'ouverture qu'elle lui avoit donnée, pour lui propofer de faire quelque tour de fon métier. Vous excellez, ajouta-t-il, & votre mari fe loue extrêmement de votre habileté. Elle demeura un moment muette, & fa gaîté fe changeant peu-à-peu en triftefle, elle fe mit à verfer de larmes, fans expliquer les raifons qu'elle avoit de s'affliger. Etant preffée de les dire, elle fe plaignit amérement qu'après avoir appris qui elle étoit, il pût

lui parler si ouvertement du sujet de sa honte, & renouveler en un moment toutes ses peines. Rien ne me coûte, ajouta-t-elle, devant ceux qui ignorent qui je suis; mais vous me percez le cœur en me forçant de réunir l'idée de ma naissance à celle de ma situation.

Cette contradiction de sentimens refroidit tout d'un coup M.... & lui fit prendre le parti de se retirer. Il offrit à la reine des égyptiens quelques écus, que le même motif lui fit refuser; mais son mari eut moins de délicatesse.

DOUBLE ABOLITION

DE LA TORTURE,

Occasionnée par deux évènemens singuliers.

A Glascow, ville archiépiscopale d'Ecosse, un jeune homme d'une naissance honnête, étoit parvenu avec beaucoup d'amour & de constance à gagner le cœur d'une fille de son âge, & diverses raisons ne lui permettant point de la rechercher ouvertement, il se consoloit de cette contrainte en passant une partie des nuits avec elle. L'intrigue avoit duré plusieurs mois avec tant de

bonheur & de conduite, que les domestiques mêmes ne s'en étoient pas apperçus; mais quelques voisins passant proche de la maison pendant la nuit, en virent sortir une fois le jeune amant, qui paroissoit se retirer avec beaucoup de précautions. Ils ne soupçonnèrent que la vertu de leur voisine, & n'y prenant pas beaucoup d'intérêt, ils eurent assez de discrétion pour se taire. Peu de jours après, on s'apperçut dans la même maison qu'il s'étoit fait un vol considérable d'argenterie & d'autres meubles précieux, sans aucune marque qui pût faire connoître les coupables. Les voisins, plus intéressés que les autres à se purger du soupçon, prirent le parti de déclarer au magistrat à quelle heure & de quelle manière ils avoient vu sortir le jeune homme. Des apparences si fortes parurent suffisantes pour le faire arrêter. Il désavoua le crime avec horreur; mais un généreux égard pour l'honneur de sa maîtresse ne lui permettant point de confesser les raisons qui l'avoient conduit chez elle, il s'expliqua avec tant d'embarras & si peu de vraisemblance, que cette manière de se défendre fut presque regardée comme une conviction. Cependant, comme il continuoit à soutenir son innocence, & que le témoignage de l'accusateur ne suffisoit pas pour le condamner, les Juges ordonnèrent la question, qui, sans être aussi terrible en Ecosse que dans

plusieurs autres pays, étoit aussi propre qu'ailleurs à tirer le mensonge ou la vérité d'un malheureux qui manque de constanee dans les tourmens. Elle consistoit à faire avaler une certaine quantité d'eau; & quand l'accusé avoit le corps rempli, on le couchoit à terre, on le couvroit d'une planche sur laquelle on sautoit pesamment pour lui faire rendre l'eau avec la dernière violence, & l'on recommençoit cette cruelle exécution aussi long-tems qu'il refusoit de se confesser coupable.

Le bruit de cette sentence étant parvenue jusqu'à l'amante, elle se crut aussi malheureuse que celui qui devoit être traité si rigoureusement pour l'amour d'elle. La tendresse & la reconnoissance l'obligeant de ne rien ménager, elle eut le courage d'aller déclarer aux juges qu'il étoit impossible que l'accusé fût criminel, puisque depuis fort long-tems qu'il avoit passé effectivement toutes les nuits dans sa maison, elle avoit eu soin elle-même de lui ouvrir la porte, de le conduire dans sa chambre, où il s'étoit toujours mis au lit avec elle, & de le reconduire ensuite jusqu'à la rue. Cette déclaration produisit peu d'effet. Elle fut regardée comme un artifice de l'amour, & la sentence n'en fut pas exécutée avec moins de rigueur.

Un homme âgé d'environ vingt-deux ans, qui

joignoit à la douleur du supplice la honte éternelle de l'accusation, ne balança guère à préférer la mort au fruit même de sa constance, qui ne pouvoit être qu'une vie triste & déshonorée. Il n'essuya que la premiere épreuve, & confessant tout ce qu'on lui reprochoit, il demanda pour unique grâce que sa mort ne fût pas différée long-tems. Cependant par un autre usage de l'Angleterre & de l'Ecosse, il fut réservé pour le tems ordinaire des exécutions publiques, qui ne se font que tous les mois. On le renferma dans une étroite prison, où il fut traité comme une misérable victime de la justice.

Le ciel permit pendant ce tems-là, que deux voleurs fussent arrêtés pour des crimes plus réels, & qu'étant condamnés comme lui à mourir, ils fussent renfermés dans le même cachot. Quoique leurs chaînes ne leur laissassent point la liberté de s'approcher, ils avoient celle de s'entretenir. N'ayant point de matière plus présente que leurs crimes & leur supplice, ils surent bientôt pour quelle cause le jeune homme devoit partager leur sort. C'étoient eux-mêmes qui avoient commis le vol dont on l'avoit chargé. La pitié les toucha en sa faveur, & l'aveu d'un crime de plus ne devant rien changer à leur sentence, ils s'accordèrent de concert à lui rendre l'honneur & la vie, en reconnoissant qu'ils étoient seuls coupa-

bles. Les explications & les preuves qu'ils donnèrent aux juges levèrent tous les voiles. L'innocence du jeune homme fut reconnue publiquement, & l'on se hâta de lui rendre la liberté avec toutes les réparations qui pouvoient le consoler de son malheur. Mais il n'y en eut point de si douce que celle qu'il reçut de l'amour. Sa maîtresse, qui avoit été jusqu'alors inconsolable, n'eut pas plutôt appris l'heureux changement de sa fortune, qu'elle se rendit à la prison sans rien consulter. Elle l'accabla des plus tendres caresses aux yeux de ceux qui s'y rencontrèrent; & ne suivant plus que ses transports, elle envoya delà chez son père, pour lui déclarer qu'elle n'auroit jamais d'autre mari que celui qu'elle choisissoit à l'heure même, & qu'elle préféroit à toutes les richesses du monde. Elle reçut aussi-tôt un consentement qu'on ne pouvoit lui refuser après cet éclat, & le mariage fut célébré sur le champ dans la prison.

Le tribunal de Glascow, qui tenoit un rang distingué dans l'Ecosse, prit occasion de sa propre erreur pour abolir l'usage de la question, & l'on ne douta point que son exemple ne fût bientôt suivi de toutes les cours de justice du même pays.

On joindra ici un autre exemple de l'abus dangereux de cet usage, qui n'eut pas moins de succès. M.... gentilhomme des plus qualifiés de la province de Frise, & père de M..... qui étoit

grand-écuyer du P. d'O... avoit obſervé avec douleur les miſérables effets de la queſtion, qui étoit fort commune & fort rigoureuſe dans ſa province. Etant un des principaux membres des états, il avoit eu pluſieurs fois occaſion de repréſenter l'injuſtice & la cruauté de cet uſage. Enfin, voyant ſon avis peu écouté, il réſolut de frapper les eſprits par quelqu'exemple qui donnât plus de force à ſes raiſons. Il quitta ſon lit, pendant que toute ſa maiſon étoit enſévelie dans le ſommeil, & s'étant introduit doucement dans la chambre d'un de ſes domeſtiques, il lui prit un couteau qu'il trouva dans ſa poche. Il deſcendit delà dans ſon écurie, où choiſiſſant le plus beau & le plus vigoureux de tous ſes chevaux, il le tua d'un grand coup qu'il lui donna dans l'endroit le plus ſûr pour ſon deſſein. Il remonta enſuite dans la chambre de ſon valet avec le même ſilence. Il remit le couteau encore ſanglant, dans le lieu où il l'avoit pris, & il regagna ſon appartement ſans avoir été vu ni entendu de perſonne. On ne fut pas long-tems à s'appercevoir du malheur arrivé dans l'écurie. Toute la maiſon fut en mouvement pour découvrir le coupable. Le maître marquoit une fureur qui paroiſſoit ne pas lui donner de relâche. Il fit interroger tout le monde, & tout viſiter avec la dernière exactitude. Enfin, le couteau fut décou-

vert. On y voyoit encore les traces du ſang, & la meſure de la plaie qui ſe trouva égale à la lame, acheva de prouver qu'il avoit été l'inſtrument du crime. Le valet ſe défendit inutilement. Il fut arrêté, & ſur le refus qu'il fit de ſe reconnoître coupable, il fut condamné à la queſtion.

Il la ſouffrit d'abord avec aſſez de conſtance. Déjà tous ſes os étoient écraſés ou diſloqués par la violence du ſupplice. Mais voyant les exécuteurs prêts à recommencer, la mort lui devint moins horrible que des tourmens ſi cruels. Il avoua le fait. Etant même preſſé d'en rapporter toutes les circonſtances, il en fit un détail qui parut vraiſemblable, & qui ſatisfit les juges. La ſentence de mort alloit ſuivre auſſi-tôt, lorſque M.... demanda d'être écouté. Il expoſa ſa propre hiſtoire, & le deſſein qu'il avoit eu de faire ouvrir les yeux au conſeil ſur la témérité de tous les jugemens de cette nature. Enſuite gémiſſant ſur la néceſſité où il s'étoit trouvé, comme les autres, de ſacrifier quelquefois l'innocence & la vérité à des apparences ſi trompeuſes, il proteſta que pour s'en délivrer à l'avenir, il étoit réſolu de renoncer à ſon emploi. La conſidération où il étoit dans le pays, porta les états, non-ſeulement à lui pardonner une ſi étrange entrepriſe; mais à mettre ſérieuſement en délibération les inconvéniens de l'ancien uſage, & peu après à l'abolir,

tout-à-fait. Pour lui, il se crut obligé de réparer tous les tourmens qu'il avoit fait souffrir à son domestique, par une pension considérable qu'il lui assura pour le reste de ses jours.

SINGULIERE INVENTION DE L'ART.

UN boucher de Londres, nommé *Gordon*, joignit à cette qualité celle de voleur sur le grand chemin, & les exerçoit toutes deux avec tant de succès depuis plus de trente ans, qu'il avoit acquis des richesses considérables. Enfin, la justice civile éclairée par celle du ciel, découvrit qu'il étoit l'auteur d'une infinité de crimes, & le fit arrêter lorsqu'il s'en défioit le moins. Son procès fut instruit avec diligence, & il fut condamné à mort, suivant les formes ordinaires du pays. On ajoute cette dernière circonstance pour avoir occasion de remarquer que les formes de la justice y sont bien différentes des nôtres. Ce n'est point aux juges qu'appartient la connoissance du crime. Lorsqu'un homme est accusé, l'on nomme douze personnes, qu'on appelle *douze pairs*, parce qu'on les choisit de la même condition que le coupable,

Ils s'assemblent pour examiner la déposition des témoins, avec toutes les circonstances qui peuvent servir à l'éclaircissement de l'accusation. Ils s'engagent par serment à l'intégrité; & de peur que leurs discussions ne traînent en longueur, on ne leur permet de boire & de manger qu'après que l'affaire est terminée. Leur devoir est de prononcer, si l'accusé est coupable. Alors le juge déclare quel est le châtiment que les loix imposent à son crime, & l'exécution se fait huit jours après.

Gordon condamné à mourir, auroit sacrifié volontiers toutes ses richesses pour sauver sa vie. Il tenta inutilement la fidélité de ses geoliers, & celle même de plusieurs personnes puissantes qui auroient pu le secourir. Un jeune chirurgien, ébloui par l'espoir de la récompense, entreprit de le dérober à la mort. Il obtint facilement la liberté de le voir dans sa prison. Là, après lui avoir communiqué son dessein, & s'être assuré d'un prix considérable, il lui fit à la gorge une petite incision, qui répondoit au conduit de la respiration, & il y fit entrer un petit tuyau d'argent qu'il avoit composé exprès; de sorte qu'en se bouchant le nez & la bouche, Gordon ne laissoit pas de respirer par l'ouverture du tuyau. Il est aisé de concevoir quelle étoit l'espérance du chirurgien, lorsque Gordon auroit le cou serré par la corde du supplice. On assure qu'il avoit

fait l'expérience de cette invention sur plusieurs chiens, & qu'elle avoit toujours réussi. Un peu de sang qui avoit coulé dans l'opération, fit croire aux geoliers que le criminel avoit voulu attenter à sa vie. Le bruit s'en répandit même à Londres, mais n'ayant servi qu'à faite hâter l'exécution, il fut enfin conduit à Tyburn. Une circonstance qui est encore fort remarquable, c'est qu'il obtint la permission de s'y faire mener dans un carrosse drapé. Les anglois traitent avec beaucoup d'humanité tous les malheureux que la justice condamne à la mort. De quelques crimes qu'ils soient coupables, ils les croient toujours à plaindre lorsqu'il leur en coûte la vie. L'exécuteur ayant fait son office (1), & Gordon ayant demeuré quelque tems suspendu pour servir de spectacle aux yeux du peuple, on livra, suivant (2) la coutume, son cadavre à ses parens. Le chirurgien qui n'attendoit que ce moment, se le fit apporter dans le cabaret le plus proche. Il se hâta de lui ouvrir la veine au bras, & de lui

(1) Cela ne s'exécute point en Angleterre comme en France. On ne précipite point le criminel. Il est assis dans la voiture qui l'a apporté, & lorsque l'exécuteur a lié la corde, la voiture se retire, & laisse le patient suspendu.

(2) On accorde ordinairement cette faveur, excepté lorsque la sentence porte que le criminel sera *pendu en chaîne*, c'est-à-dire, exposé sur le grand chemin.

donner d'autres fecours qu'il avoit préparés. Gordon n'étoit pas mort. Il ouvrit les yeux, il pouffa un profond foupir. Mais étant retombé prefqu'auffitôt dans une efpèce d'évanouiffement, il expira quelques minutes après. Le chirurgien attribua le mauvais fuccès de fon entreprife à la groffeur du malheureux Gordon, qui l'avoit fait pefer exceffivement fous la corde. Quoi qu'il en foit, l'invention du tuyau n'en parut pas moins admirable. Elle étoit fi hardie, qu'on craignoit d'abord que la juftice n'inquiétât M. Chovell, (c'étoit le nom du chirurgien) pour avoir ofé l'entreprendre. Mais la faveur n'auroit pas manqué de le mettre à couvert, tant l'on eft fatisfait à Londres de voir enrichir les arts par quelques nouvelles découvertes.



VIE SOLITAIRE ET POÉTIQUE D'UN AUTEUR ANGLOIS.

UN écrivain anglois, plein d'une passion vive pour Homère, avoit étudié constamment ce poète depuis son enfance. Ayant pris la résolution de faire des remarques sur sa vie & sur ses ouvrages, qu'il publia dans la suite, & qui eurent un très grand succès, il sentit non-seulement qu'il avoit besoin d'une retraite tranquille, mais que le cœur demandant d'être occupé comme l'esprit, il devoit associer à son projet quelque jolie femme qui prît du goût pour lui jusqu'à devenir capable de partager avec lui sa solitude. Il fit à peu près le calcul du tems qu'il devoit employer à son ouvrage; deux ans parurent nécessaires. Son occupation après cela fut de chercher une femme qui convînt à ses inclinations, & qui voulût prendre un sincère attachement pour lui. Ce n'étoit pas assez qu'elle fût aimable, sage, & capable d'un commerce aussi sensé que voluptueux; il lui falloit dans son systême que toutes

les qualités qu'il lui demandoit pussent se soutenir pendant deux ans sans diminution; & c'est là-dessus que la crainte de se tromper le rendit extrêmement circonspect. Enfin, il crut avoir réussi dans son choix. Il lui en restoit deux autres, celui d'un laquais & d'un chien. Il n'y apporta pas moins de précaution.

Sa maison étoit à l'entrée d'une forêt, d'où il avoit une vue assez étendue dans la plaine; mais sans autre voisinage que celui de quelques fermiers qui cultivoient une campagne des plus fécondes. Il n'avoit pas besoin de se faire un autre jardin. La forêt fut sa plus chère promenade. Il y étoit presque continuellement avec la compagne de son sort, & lorsqu'il y avoit passé la meilleure partie du jour à se remplir la tête de mille chimères poétiques & mythologiques, il revenoit vers le soir à l'entrée de la plaine, où il prenoit plaisir à réaliser en quelque sorte toutes ses idées. Il y voyoit les déesses, les bergères, les pays, les armées & les héros qu'il avoit créés, ou qu'il s'étoit représentés pendant le jour. De-là, il alloit coucher ses réflexions par écrit. Il badinoit avec son chien. Il faisoit rendre compte de la dépense à son laquais. Il soupoit & passoit la nuit avec sa maîtresse. Deux années se passèrent dans des occupations si simples, sans qu'il eût fait réflexion une fois, si elles avoient

été trop longues. Il s'apperçut néanmoins qu'elle étoient écoulées ; & loin de prendre occasion de la fin de son ouvrage pour changer sa forme de vie, il feignit au contraire d'avoir besoin d'un espace plus long pour revoir son travail, & ce parti qu'il offrit à sa maîtresse, fut reçu avec autant de joie qu'il avoit été proposé. Le laquais, qui n'avoit été loué que pour deux ans, ne se trouva pas moins disposé à recommencer son service. Tout se ressentoit dans sa maison de l'esprit d'enchantement & de féerie qu'il y avoit répandu. Ces deux nouvelles années ne parurent pas plus ennuyeuses que les précédentes ; & sous de nouveaux prétextes, on résolut d'y en ajouter deux autres.

Mais le terme du plaisir est presque toujours la douleur. Après six ans passés dans un repos qui n'avoit pas été troublé par un moment d'inquiétude, la mort força l'amateur d'Homère d'abandonner sa solitude. Il perdit sa maîtresse. On ne dit point jusqu'où il porta la violence de ses regrets ; mais il prit le chemin de la ville avec le corps de celle qu'il avoit aimée, son laquais, son Homère & son chien.

CONDUITE SINGULIERE D'UN ANGLOIS DÉGOUTÉ DE LA VIE.

SI le dégoût de la vie porte tant de personnes en Angleterre à s'en délivrer par une mort volontaire, cette cruelle maladie n'y a pas toujours des effets aussi violens. Un gentilhomme anglois, fatigué du monde, & ennuyé du commerce des hommes, prit le parti de rompre tous les liens qui l'avoient attaché jusqu'alors à la société. Cette entreprise lui parut aisée sans renoncer à la vie. Au lieu de se jeter dans la Tamise, il se contenta de faire mettre dans les papiers publics qu'il s'y étoit jeté, & trompant tout le monde par ce faux bruit, il se retira dans le parc de Windsor, qui renferme des lieux fort sauvages & fort écartés, sans autre confident que son fils unique, qu'il avoit engagé au secret par d'affreux sermens; il y passa sept à huit mois aussi solitaire & aussi tranquille qu'il l'avoit désiré. Il ne voyoit pas même son fils, qui vivoit à Londres, & qu'il n'avoit mis dans son secret que pour recevoir de lui, par intervalles, les vivres & les autres secours

qui lui étoient néceſſaires. Mais, à la honte de toutes les réſolutions humaines ; ayant rencontré un jour dans ſa ſolitude la fille d'un chirurgien qui y étoit venue cueillir des herbes médicinales avec ſon père, il en devint ſur le champ ſi amoureux, que dans la crainte de ne la retrouver jamais, s'il la perdoit de vue, il ne penſa qu'à la ſuivre. Ainſi, quittant la forêt, ſans avoir pris ſoin même de fermer la porte de ſa cabane, il eut la conſtance de ſuivre à pied pendant l'eſpace de quatorze milles la voiture de ſa maîtreſſe, que le haſard ſeul avoit fait entrer dans la forêt avec ſon père, en retournant d'une autre ville à Londres. Il s'aſſura de ſa demeure ; mais n'oſant reparoître dans ſa propre maiſon, qui étoit occupée par ſon fils, il le fit ſeulement avertir de le joindre dans un autre lieu. Celui-ci, fâché, peut-être de voir arriver le maître de ſon bien, lui repréſenta qu'après l'opinion qu'il avoit fait prendre de ſa mort au public, il ne pouvoit ſe montrer avec honneur ; & lorſqu'il eut appris la raiſon qui l'amenoit à Londres, il s'en ſervit encore avec plus d'adreſſe pour lui faire concevoir, que ce ſeroit ſe donner un nouveau ridicule que de ſortir d'entre les morts pour épouſer la fille d'un chirurgien. Mais le prenant par ſes deux foibles, il lui fit naître l'envie de ſatisfaire tout à la fois ſon goût pour l'amour &

pour la solitude, en épousant sa maîtresse, & en se retirant avec elle dans quelque village écarté. Ce conseil le flatta extrêmement. Un homme de sa naissance, & qui pouvoit reprendre, sans appauvrir son fils, de quoi mener une vie douce à la campagne, n'eut pas de peine à se faire écouter du chirurgien, lorsqu'il lui proposa sérieusement d'épouser sa fille. Le mariage fut célébré secrètement; & le projet de se retirer à quelque distance de Londres, n'ayant point trouvé d'obstacle du côté de la jeune épouse, il s'exécuta avec tant de satisfaction & de secret, qu'il se soutint heureusement pendant le reste d'une vie douce & tranquille, dont jouit le gentilhomme.

PLAISANTE IDÉE

D'UN PEINTRE.

UN peintre, pour se rendre agréable aux RR. PP. C....., s'avisa dans un tableau, où il représentoit la tentation de Notre Seigneur au désert, de revêtir Satan d'un habit de C..... Il avoit prévu qu'on ne pénétreroit pas d'abord ses intentions, & qu'une figure hideuse, qui

laissoit voir deux pieds de boucs, & peut-
des cornes, causeroit du scandale & du br
sous un habit si respectable. Mais, lorsqu'il
obligé de rendre compte de son dessein, il ap
aux curieux que l'ennemi du salut n'avoit
donner une couleur plus favorable à son en
prise, qu'en prenant l'habit des plus honr
gens de ce siècle; & les descendans D..
qui florissoient alors, étoient assurément d
nombre.

TRAIT HORRIBL

DE DÉSESPOIR.

UNE jeune angloise, à laquelle il n'y
jamais eu d'autre vice à reprocher qu'un a
trop tendre, termina elle-même sa vie
manière si tragique, que les hommes les
endurcis par l'habitude de ces spectacles
marquèrent de l'émotion. Elle étoit d'une
sance commune; mais quoiqu'elle eût e
moins de biens que de naissance, on assur
sa beauté & sa vertu la devoient faire pr
à toutes celles qui n'ont que de la naissance
bien. Une malheureuse passion qu'elle

conçue pour le fils d'un joaillier dont elle se croyoit aimée, & qui cessa tout d'un coup de la voir pour épouser une fille plus riche, dérangea tellement sa raison, qu'elle prit le parti de se donner la mort. Une bouteille d'eau-forte qui se trouva chez elle, servit à l'exécution de ce dessein. Elle en avala une partie, & quoique l'effet en ait été fort prompt, elle eut assez de tems & de force pour écrire une lettre à son amant, dans laquelle elle lui déclaroit avec une douceur admirable, « que c'est pour l'amour de » lui qu'elle meurt, qu'il a pu trouver ailleurs » plus de richesse & de beauté, mais nulle part » plus de tendresse & de vertu; & que n'étant » point assez heureuse pour vivre avec lui, la » vie lui est devenue si insupportable, qu'elle » aime mieux l'aller attendre dans le ciel, où elle » espère qu'il viendra un jour la rejoindre. » Elle finit en lui donnant les noms les plus tendres. Il n'y a rien qui puisse donner une idée des tourmens qu'elle souffrit, lorsque l'eau-forte commença à faire sentir son action. Cette cruelle agonie dura seize heures. Tous les secours de la médecine ne servirent qu'à redoubler ses douleurs. Elle étoit aussi noire en expirant, que si elle eût été brûlée par le feu du ciel.

MATIERE PLAISANTE

D'UN PROCÈS.

UN habitant de Lewis en Suffex, s'entretenant à table avec fa femme dans la préfence de fes domeftiques, lui dit après quelques difcours badins fur le malheur des maris, qu'il n'en connoiffoit qu'un dans toute la ville qui ne fût pas C..... Il parloit de lui-même. Mais la dame paroiffant rêver fur cette queftion, il ajouta férieufement, vous le connoiffez fans doute auffi. Elle, qui n'entra point apparemment dans fa penfée, lui répondit naturellement, qu'elle avoit beau chercher, & qu'elle ne le connoiffoit pas. Les domeftiques s'étant mis à rire, le mari en fut fi piqué qu'il les prit fur le champ à témoin de l'aveu de fa femme, & malgré fes excufes & les confeils de fes amis, il plaide actuellement pour fa féparation.



LE PRINCE BOTTÉ.

UN prince allemand, qu'on a vu long-tems à Paris, portoit continuellement des bottes, pour cacher le malheur qu'il avoit eu de recevoir de la nature des jambes & des pieds de chèvres; c'eſt-à-dire, des jambes & des pieds fort contrefaits, car diverſes perſonnes qui les ont vus, ont aſſuré que toute la reſſemblance de ſes jambes avec cette partie des chèvres, conſiſtoit à être revêtues d'une peau dure, couverte d'un duvet qui tenoit quelque choſe du poil de chèvre, & à paroître ce qu'on appelle *tout d'une venue.* Mais quoiqu'elles fuſſent abſolument ſans *mollet*, il n'y paroiſſoit point d'autre jointure que celle du genou. A l'égard des pieds, ils étoient couverts de la même peau, & d'une forme trés-irrégulière; mais on y reconnoiſſoit la forme humaine. Ce qui leur faiſoit donner le nom de pieds de chèvre, étoit l'origine même de cet accident. La princeſſe, mère de ce *prince botté*, avoit une chèvre dont elle faiſoit ſes délices, & qu'elle ne pouvoit perdre de vue. On ſe crut obligé, par précaution, de la lui ôter pendant ſa groſſeſſe; & le chagrin même qu'elle en reſſentit, produiſit, dit-on, l'effet qu'on paroiſſoit craindre de ſon imagination.

SAGE DISPOSITION D'UN TESTAMENT.

UN riche particulier de Londres ſe trouvant à l'extrêmité de ſa vie, après l'avoir paſſée dans tous les excès de la débauche, ſe rendit aux inſtances qu'on lui fit de diſpoſer de ſon bien par un teſtament. Il n'avoit point de parens aſſez proches, ni aſſez mal avec la fortune, pour ſe croire obligé de penſer à eux, & celui qui le portoit ainſi à régler ſes affaires, ſe flattoit par cette raiſon d'avoir beaucoup de part à ſon héritage. C'étoit un homme avec lequel il avoit vécu conſtamment, & qui avoit paſſé pour ſon meilleur ami, parce qu'il avoit partagé avec lui tous ſes plaiſirs. Le teſtament s'achève, & la diſtribution des biens ſe fait à diverſes perſonnes, avec leſquelles on n'avoit jamais ſoupçonné le teſtateur d'avoir la moindre liaiſon. Son ami, chagrin de ſe voir oublié, n'eut pas honte de lui repréſenter que ce n'étoit pas là le prix qu'il devoit attendre de ſon attachement. Il reçut cette réponſe : « De quoi vous plaignez-vous? vous êtes ſi » étranger pour moi, que j'ai peine à vous

» reconnoître ? Les raiſons qui ont formé notre » connoiſſance & notre amitié, ſont abſolument » diſparues. C'étoit la chaleur de mon ſang, le » goût de la débauche, l'emportement du plaiſir; » il ne m'en reſte plus rien. J'ai nommé pour » mes héritiers, ceux à qui je ſuis lié dans ce » moment par la diſpoſition de mon cœur, qui » me fait du moins goûter leurs vertus; & je » regarde comme mes amis ceux à qui je vou» drois reſſembler ».

AVENTURE

BIZARRE

D'UN ANGLOIS.

ON fait profeſſion en Angleterre de condamner la plupart de nos modes & de nos uſages; mais nous ſommes aſſez vengés, & par notre propre goût qui nous y attache avec autant de diſcernement que de plaiſir, & par le ſuffrage de toutes les autres nations de l'Europe qui s'empreſſent de venir puiſer parmi nous des règles & des exemples. Les anglois eux-mêmes, quoi qu'ils diſent, adoptent ſouvent ce qu'ils ont affecté de con-

damner. Addiſſon admiroit, comme une contrariété ſurprenante, que pendant une guerre de ſon tems, c'eſt-à-dire, lorſque tous les écrivains de ſa nation attaquoient ouvertement tout ce qui portoit le caractère françois, on ne laiſſa pas de faire venir régulièrement de Paris à Londres, *la grande Poupée*, qui étoit une figure d'albâtre de trois ou quatre pieds de hauteur, vêtue & coëffée ſuivant nos modes les plus récentes, pour ſervir de modèle à toutes les dames du pays. On aſſure même que par une galanterie qui n'eſt point indigne de tenir rang dans l'hiſtoire, les miniſtres des deux cours accordoient en faveur des dames, un paſſeport inviolable à la *poupée*, & que pendant les hoſtilités furieuſes qui s'exerçoient de part & d'autre, elle étoit ainſi la ſeule choſe qui fût reſpectée par les armes.

Quand cette circonſtance ſeroit douteuſe, le fait n'en eſt pas moins conſtant. Voici un autre exemple de contradiction dans un particulier de ce pays-là.

M. P., gentilhomme d'Ipſwich, dans le comté de Suffolk, jouiſſoit de ſon bien à Londres, dans l'éloignement des affaires, & dans le ſein des plaiſirs. Quoiqu'il ſût la langue françoiſe, il n'en avoit pas plus de goût pour nos uſages, parce que n'étant jamais ſorti d'Angleterre, il avoit vécu dans l'habitude de ceux de ſon pays, ſans

autre raifon pour condamner les nôtres, il ne laiffoit pas, dans toutes fortes d'occafions, d'être fort ardent à les tourner en ridicule. Il fe fit recevoir dans le *Club* de l'*Old English-way*, où l'on faifoit profeffion de renoncer abfolument aux nouvelles modes qui paffent à Londres des pays étrangers, & de s'en tenir, fuivant la fignification de ces trois mots, aux anciennes pratiques d'Angleterre. Tous les membres de cette fociété étoient regardés, même des anglois, comme une efpèce de *Quakers*, qui affectoient de fe diftinguer par leurs manières & leurs habillemens bizarres, gens voluptueux d'ailleurs, & qui n'épargnoient rien pour fe rendre la vie agréable; mais fans aucun goût pour la commodité & l'élégance, & faifant confifter le bonheur dans la multitude des plaifirs, plutôt que dans le choix.

L'ardeur de fe diftinguer dans fa fociété, porta M. P. à tant d'excès, qu'ayant ruiné tout-à-fait fon tempérament, il tomba dans une maladie de langueur dont tous les médecins d'Angleterre ne purent le délivrer. Après avoir éprouvé inutilement toutes fortes de remèdes, il commençoit à défefpérer lui-même de fon rétabliffement, lorfqu'une dame françoife, qui demeuroit dans le voifinage, lui fit offrir les gouttes du général la Motte, en lui garantiffant le fuccès de cet élixir, dont elle fe difoit affurée par divers

exemples. On ne s'imaginera pas aisément ce qui arrêta M. P. Sans marquer aucune défiance du remède, il refusa de s'en servir, par la seule raison qu'il venoit de France, & que les engagemens de son Club ne lui permettoient pas d'en employer d'autres que ceux d'Angleterre. Ses associés mêmes le pressèrent en vain de bannir ce scrupule. Il protesta que son aversion naturelle pour tout ce qui venoit des étrangers, étoit un obstacle encore plus invincible que les loix de sa société.

Cependant sa maladie étant augmentée jusqu'à lui rendre sa situation insupportable, il conçut qu'il falloit prendre parti entre la vie & la mort, & il le prit en effet d'une manière digne de ses principes. Il parut consentir à recevoir les gouttes, & se les fit apporter. En même tems, il fit venir d'un autre côté une préparation d'*opium* dans une quantité suffisante pour composer un poison mortel. Il mit les deux potions dans deux petits vaisseaux de forme semblable. Les ayant mêlés dans son chapeau, il en tira un au hasard; & sans autre examen, il avale sur le champ la liqueur fatale, résolu, disoit-il, de faire dépendre son sort de la volonté du ciel, qu'il avoit pris aveuglément pour guide. Sa bonne fortune le fit tomber heureusement sur les gouttes. Il s'en apperçut presqu'aussitôt par le salutaire effet qu'elles produisirent, &

ſe rendant à l'ordre du ciel, qui l'obligeoit ainſi de vivre, il continua de faire uſage de ce remède, qui rétablit peu à peu ſa ſanté.

La reconnoiſſance qu'il devoit à la dame françoiſe, & l'occaſion qu'il avoit quelquefois eue de la voir, lorſqu'elle prenoit la peine de lui apporter les gouttes, & de les préparer avec beaucoup de douceur & de civilité, lui firent prendre inſenſiblement pour elle des ſentimens de tendreſſe. Il y trouva trop de douceur pour les combattre: mais lorſqu'il fut queſtion de les déclarer, il commença à ſentir le contraſte de ſes manières avec celles d'une femme polie, dont le ſeul regard l'embarraſſoit juſqu'à lui faire perdre contenance. Comme l'eſprit & le jugement ne lui manquoient pas, il comprit que ce qu'il falloit pour plaire à une perſonne aimable & ſenſée, ne pouvoit être une choſe odieuſe & ridicule, & cette penſée faiſant plus d'impreſſion ſur lui que n'en avoit fait auparavant la crainte de la mort, elle lui fit mettre autant de changement dans ſon extérieur que dans ſes idées. Il eſt vrai qu'un paſſage ſi prompt de la groſſiéreté à la politeſſe, ne ſe fit pas ſans quelques circonſtances plaiſantes; mais la dame qui s'applaudiſſoit du ſuccès de ſes charmes, ſe garda bien de le rebuter par des railleries hors de ſaiſon. Elle trouvoit d'ailleurs ſon compte à s'aſſurer un amant riche &

naturellement

naturellement libéral. Elle l'encouragea par ses louanges & ses flatteries. Elle se fit une étude de lui former le goût, en lui inspirant les principes de complaisance, de civilité, de douceur, & les idées de délicatesse & d'élégance, d'où nos usages & nos modes tirent leur source. Il eut bientôt deux amours pour précepteurs; car elle conçut à son tour une vive tendresse pour lui; & le motif qui la faisoit travailler si ardemment à le perfectionner, devint le même qui le portoit à recevoir des instructions d'elle. Les progrès sont rapides avec de telles leçons. Enfin, M. P. devint en peu de tems un homme du plus bel air & du meilleur goût. On ne douta point que l'aventure ne finît par un mariage qui ne devoit pas faire moins d'honneur à sa générosité; car la dame étoit pauvre, quoique veuve d'un réfugié françois qu'on avoit cru riche, mais qui n'avoit apparemment que l'art de cacher sa pauvreté.



PROCÈS SINGULIER

AU SUJET

D'UNE JEUNE ANGLOISE.

UN bourgeois de Londres étant demeuré veuf avec une fille unique, se voyoit à regret dans la nécessité de la marier : non qu'il manquât de tendresse pour elle, & qu'elle n'en méritât beaucoup ; mais il jouissoit d'un bien médiocre, dont il ne pouvoit lui donner une partie, sans altérer beaucoup sa condition ; & le tems étoit passé, à Londres comme à Paris, où le mérite & la vertu étoient la plus précieuse dot d'une fille. Il falloit que la sienne ne fût pas sans quelque beauté, puisqu'elle avoit un grand nombre d'amans. Ce fut après s'en être apperçu, qu'il forma le dessein de faire servir à son établissement la tendresse qu'il leur voyoit pour elle. Il s'assura d'abord de ses dispositions, en lui demandant si elle consentiroit à recevoir un époux de sa main. Lorsqu'il ne put douter de son obéissance, il assembla chez un traiteur cinq personnes auxquelles il savoit qu'elle avoit plu, & leur ayant donné à dîner, il choisit le moment de la joie & de

l'ouverture de cœur, pour faire tomber l'entretien sur elle. Tout ce qu'il entendit confirmant l'opinion qu'il avoit de leurs sentimens, il leur dit qu'il les croyoit assez honnêtes gens pour bien recevoir ce qu'il avoit à leur proposer. « Vous aimez tous ma fille, continua-t-il, & » vous ne pouvez espérer tous de l'épouser. » Aucun de vous d'ailleurs n'est assez riche pour » épouser une fille sans bien, & je vous déclare » que jusqu'à ma mort elle n'en a point à pré- » tendre. Mais, comme il n'y en a pas un parmi » vous que je n'acceptasse volontiers pour mon » gendre, je veux vous ouvrir la seule voie rai- » sonnable qui puisse m'en assurer un. Ecoutez- » moi: avec hasard égal de perte & de gain, » on risque cinq contre cinq. A cinq degrés de » hasard de gain pour un de perte, on risque cinq » contre un. Et de même à cinq degrés de hasard » de perte contre un de gain, on doit risquer » un contre cinq. C'est de toutes parts jeu égal. » Mettez ensemble chacun trois cens guinées, » qui en feront quinze cens. J'y en ajouterai » trois cens. Prenez des dez, & que la plus » haute chance décide. Je donne ma fille au » plus heureux, avec cette somme qui fera sa » dot, & l'assurance de mes possessions après ma » mort ».

Soit résolution sérieuse, soit que la chaleur du

vin eût part à leurs délibérations, ils acceptèrent ces offres; &, s'étant donné rendez-vous pour le même soir, ils allèrent chacun de leur côté préparer leur argent. Personne ne se fit attendre, à l'heure marquée. Ils jetèrent les dez, & la fortune favorisa le commis d'un riche marchand qui étoit veuf depuis quelques années, & qui se reposoit sur cet homme de la plus grande partie de ses affaires. Les autres payèrent fidèlement leur somme, & se retirèrent sans doute en maudissant le jeu & l'amour. Les grandes joies ne s'accordant guère avec beaucoup de modération, il fut impossible au commis de cacher son aventure à son maître. Celui-ci la trouva aussi surprenante qu'elle l'étoit, & le félicita d'abord de son bonheur; mais étant venu à réfléchir sur le portrait qu'il lui avoit fait de sa maîtresse, & s'en formant encore un plus aimable par la réflexion qu'il fit lui-même sur son caractère, qui devoit être la douceur & la modestie même, pour s'être abandonnée avec tant de soumission à la volonté de son père, il sentit une curiosité extrême de la voir; & se satisfit dès le lendemain. L'amour ne le manqua pas. Il revint si passionné, que, se déterminant tout d'un coup à faire la fortune de cette fille, il proposa à son commis de la lui céder, en gardant les dix-huit cens guinées pour se consoler de sa perte.

Mais, loin de se trouver disposé à cette complaisance, l'amoureux commis protesta qu'il ne la céderoit pas au premier prince du sang, & qu'il ne faisoit cas des guinées que par l'assurance qu'elles lui donnoient d'être bientôt marié à ce qu'il aimoit uniquement.

Ici l'affaire devint sérieuse. Le marchand, irrité de voir qu'un homme qui lui devoit tout osât lui résister, lui demanda d'où il avoit eu l'argent qui lui avoit servi à gagner au jeu la demoiselle & les guinées. Il lui faisoit cette question, parce qu'il étoit sûr qu'il n'avoit pu avoir d'autre argent que le sien. Un peu de réflexion devoit le faire comprendre au commis. Mais n'en prévoyant pas les suites, il confessa qu'il l'avoit tiré de la caisse de son maître, & qu'en supposant qu'il l'eût perdu, son dessein étoit de l'en avertir & de lui restituer cette somme par une ou deux années de ses gages. Son obstination ne diminuant pas après cet aveu, le marchand le cita devant la justice, en prétendant que le coup de dez qu'il avoit jeté étoit à son profit, puisqu'il étoit jeté sur son argent, & par conséquent que la demoiselle & les dix-huit cens guinées devoient être à lui.

Cet étrange procès fut porté devant les magistrats du *Kings Binch*. Le marchand, pour mettre tout le monde dans ses intérêts, offrit

de rendre leurs trois cens guinées aux quatre rivaux malheureux. La demoiselle & son père, dont les vœux secrets n'étoient pas sans doute pour le commis, mais qui se confessoient obligés de lui tenir parole, s'il obtenoit l'avantage, attendirent modestement la décision des juges. Le commis se défendoit avec toute l'ardeur qu'inspire l'amour; & le public, qui ne consultoit que les simples mouvemens de la nature, souhaitoit, pour l'amour de la demoiselle, qu'elle devînt l'épouse du marchand, & pour l'amour du commis, qu'il obtînt la liberté d'épouser sa maîtresse. C'étoit à la justice d'accorder tout cela.

SORT

D'UNE DAME

Qui s'étoit érigée en Prédicatrice.

MADAME *Aubin* (1), née à Londres, quoique fille d'un officier françois, s'y trouvoit mal

(1) C'est cette même dame Aubin dont on a parlé dans cet ouvrage au sujet d'un manuscrit.

en défenſe contre la pauvreté & ſes miſérables ſuites. Son eſprit étoit ſa ſeule reſſource; car quoiqu'il parût à ſes ouvrages qu'elle avoit le cœur capable des paſſions les plus tendres, elle manquoit de ce qu'il falloit pour les faire naître. Elle étoit donc laide & pauvre, deux qualités qui s'attirent peu de conſidération dans le ſiècle de fer où nous ſommes. Après avoir eſſayé quelque tems ſes forces par ſes diverſes petites brochures qu'elle publioit ſans y mettre ſon nom, elle ſe haſarda enfin au grand jour dans un roman qu'elle avouoit pour ſon ouvrage, & qui ſe fit lire avec quelque ſuccès, parce qu'il venoit de la plume d'une femme. Mais l'ardeur du public paſſa avec la nouveauté. Les volumes qui vinrent après furent reçus ſi froidement, qu'elle briſa de dépit plume & pinceau, avec ferment de ne les reprendre jamais. Le parnaſſe, qui n'y perdoit pas beaucoup, s'en conſola ſans peine. La religion y gagna plus qu'on ne devoit s'y attendre. Madame Aubin, guérie de l'amour du monde par ſon infortune & par celle de ſes livres, ſe tourna entièrement du côté du ciel, & réſolut d'employer ſes talens pour y faire tourner ſon prochain. Elle ſe mit à compoſer des ſermons, & faute de trouver des prédicateurs qui vouluſſent les acheter, elle entreprit de les prêcher elle-même. Dans un pays où la

caprice plaît par son seul nom, il est rare qu'on n'en goûte pas les effets. L'oratoire (1) de madame Aubin fut bientôt rempli d'une foule prodigieuse d'auditeurs de l'un & de l'autre sexe, qui lui apportoient régulièrement leurs trente sols, pour entendre un mauvais discours qui duroit environ trois quarts d'heure. Le succès répondit à celui de ses livres; il ne dura pas plus que la nouveauté; mais elle gagna dans l'espace de quelques semaines de quoi se mettre au-dessus de la misère. Malheureusement la mort vint lui ravir bientôt le fruit de ses peines, & l'en laissa jouir si peu qu'elle n'a eu que le plaisir des avares, de mourir dans l'abondance.

ÉVENEMENT

EXTRAORDINAIRE.

SI la célèbre histoire du requin, depuis qu'un de nos (2) poëtes l'a revêtue de toutes les grâces de son imagination, l'emporte pour l'agrément

(1) On donne ce nom aux assemblées de piété qui ne forment point des églises régulières.

(2) M. Piron.

sur celle qu'on va lire, elle lui cède du moins pour la singularité & la certitude. Parmi plusieurs naufrages arrivés dans le canal d'Angleterre, on avoit beaucoup parlé d'un paquebot parti de Hollande, & chargé de richesses, qui avoit péri à la hauteur de Colchester. Quelques juifs de Londres, qui y étoient particulièrement intéressés, se servirent d'une machine nouvellement inventée pour faire pêcher le bâtiment, & réussirent après beaucoup de soins & de dépenses. Mais la *caisse forte*, où l'on savoit certainement que le capitaine avoit renfermé l'or & les diamans à son départ de Rotterdam, ne se trouva point, malgré toutes les recherches; & comme on n'avoit pas entendu parler de lui depuis son malheur, l'opinion générale fut que l'ayant emportée, en s'efforçant de se sauver, il avoit été enséveli avec elle au fond des flots. On continua long-tems de la chercher aux environs du même lieu, sans qu'on en pût découvrir la moindre trace. Enfin, quelques pêcheurs, qui marchoient au long de la côte, apperçurent sur le sable un poisson d'une grosseur extraordinaire, ou plutôt un monstre, auquel on n'avoit encore rien vu de semblable dans nos mers, qui s'agitoit avec beaucoup de violence, quoiqu'il parût retenu par quelque lien qui l'empêchoit de s'écarter. Ils s'approchèrent assez pour s'assurer

qu'il tenoit effectivement par une corde à quelque chose d'assez pesant pout l'arrêter. Etant venus à bout de le tuer à force de coups, ils trouvèrent que ce qui l'arrêtoit étoit une caisse; & sur le bruit des recherches qu'on avoit faites, ils ne doutèrent point que ce ne fût celle du paquebot submergé.

C'étoit elle en effet. La corde y tenoit par plusieurs nœuds, & le poisson tenoit à la corde, dont il avoit avalé une partie. Les pêcheurs l'ayant ouvert aussitôt remarquèrent qu'elle avoit pénétré jusqu'au fond de ses entrailles, où elle étoit arrêtée par un crochet de cuivre qui étoit au bout, & qui avoit la forme d'un hameçon.

Il importe peu aux lecteurs de quelle manière la caisse fut restituée à ses maîtres. Si l'on est ici curieux de quelque chose, c'est de l'aventure du poisson. Mais tous les éclaircissemens qu'on put avoir là-dessus se réduisirent à des conjectures.

Les uns prétendirent que par un châtiment du ciel le capitaine avoit été changé en poisson, & que par un arrêt de la même justice il se trouvoit attaché par les entrailles au trésor qu'il avoit sans doute préféré à la vie, puisqu'il est vraisemblable que le soin extrême qu'il en eut l'empêcha de se sauver. D'autres, moins portés à recourir aux miracles, crurent simplement que

le capitaine avoit accroché la caiſſe à ſa ceinture, en ſe jetant à la mer, & qu'ayant été dévoré par le poiſſon, cet animal goulu s'étoit enferré de lui-même, en avalant juſqu'au crochet. On conçoit d'ailleurs aiſément comment un coup de mer pût jeter la caiſſe & le poiſſon ſur le rivage; & s'il reſte quelque obſcurité, il faut ſe ſouvenir que c'eſt un prodige.

TRAIT HORRIBLE

DE JALOUSIE.

UN officier anglois avoit épouſé une des plus jolies femmes de Londres. Des affaires importantes l'obligent de s'arracher de ſes bras dès la première année de ſon mariage. Un de ſes voiſins ruine ſon bonheur en ſéduiſant ſa femme. Il eſt averti de cette trahiſon par les lettres d'un ami. Il revient furieux; mais la vue de ce qu'il aimoit appaiſe tout d'un coup ſon reſſentiment. Il pardonne à ſa femme, ſous la ſeule condition qu'elle ſera plus ſage & plus fidelle.

C'étoit la force de l'amour qui arrachoit de lui cette promeſſe. A peine eut-il paſſé deux heures au lit avec elle, que le reſſentiment de ſon in-



jure renaît avec une mortelle violence. Il pense, il délibère, il prend enfin la résolution de massacrer celle qu'il venoit de combler de caresses. Elle étoit ensévelie dans le sommeil. Il se lève, il prend ses pistolets, & lui appuyant les deux bouts sur l'estômac, il lui lâche deux coups mortels, qui ne lui laissent pas même le tems ni la force de pousser une plainte.

Une exécution si cruelle ne fait que l'animer à la conclusion qu'il avoit méditée. Il passa le reste de la nuit à se promener à grands pas dans sa chambre, en conservant assez de pouvoir sur lui-même pour appaiser les alarmes de ses domestiques, & pour leur persuader que le bruit qu'ils avoient entendu n'étoit qu'un badinage. Le lendemain il charge ses deux pistolets. Il sort, avec la précaution de fermer la chambre où il laissoit le corps de sa femme. C'est chez son voisin que sa rage le conduit. Il demande tranquillement à le voir, & sans s'expliquer plus qu'il ne falloit pour lui faire connoître qu'il étoit au moment de la vengeance, il lui lâche un coup qui le tue, & se casse la tête de l'autre.



MORT FUNESTE D'UN MINISTRE ANGLOIS.

UN gentilhomme anglois, allant à cheval de Londres à Chelſea, vers les ſix heures du ſoir, apperçut au travers de quelques haies, par l'avantage que lui donnoit ſa monture, un homme qui étoit ſeul dans un champ écarté, au pied d'un arbre, & qui paroiſſoit occupé de quelque deſſein extraordinaire. Sa ſeule poſture étoit capable de lui faire naître ce ſoupçon. Il avoit les bras levés vers le ciel, avec une attention qui le rendoit comme immobile. Sa tête étoit nue, & ſa chemiſe retrouſſée juſqu'au coude. Un tel ſpectacle piqua la curioſité du gentilhomme & le porta à s'approcher davantage. Il le fit ſans bruit, pour obſerver toutes les circonſtances de cette ſcène, & il la vit changer en effet d'une manière encore plus intéreſſante. Le miniſtre, (car il l'étoit en effet) après avoir achevé apparemment ſa prière, ſe leva d'un air aſſez tranquille, tira de ſa poche une corde, & monta avec agilité ſur

les premières branches de l'arbre. Il lia un des bouts de sa corde à la plus grosse, l'autre à son col, & sans paroître délibérer un moment, il se précipita d'un mouvement volontaire, & demeura suspendu entre le ciel & la terre.

Le gentilhomme, qui avoit suivi des yeux toutes ses démarches, ne pouvoit ignorer à quoi elles alloient aboutir; mais il conçut que s'il le troubloit mal-à-propos, il ne feroit qu'interrompre l'exécution du sacrifice, sans lui en ôter le dessein. Il prit le parti d'en attendre la fin, dans la pensée qu'il seroit facile de lui sauver la vie, en coupant la corde, & dans l'espérance que l'impression qui lui resteroit de l'horrible état dont il seroit délivré, auroit plus de force que les discours & les conseils, pour le ramener à la raison. Son unique soin fut de tenir un couteau prêt, & de ne pas tarder un moment à le secourir, lorsqu'il lui vit faire le saut funeste.

En effet, la corde lui coûta peu de peine à couper. Le ministre tomba sans connoissance & sans sentiment; mais l'un & l'autre ne furent pas long-tems à revenir. Il parut d'abord rêveur & distrait, & comme s'il eût rappelé toutes les circonstances par lesquelles il venoit de passer. Ensuite il jeta les yeux sur le gentilhomme; il marqua beaucoup de confusion de l'état où il se trouvoit devant lui. « J'avoue que c'est une foi-

» foiblesse, lui dit-il; il y auroit plus de fermeté
» d'ame à supporter la vie avec toutes ses mi-
» sères, qu'à se donner volontairement la mort.
» Mais pour supporter la vie, il faut pouvoir
» l'entretenir. Le nécessaire me manque. Je
» mourrois de faim dans trois jours. Ce n'est
» pas changer l'ordre du ciel, que d'en pré-
» venir un peu le moment ». Le gentilhomme tâcha de lui donner de meilleures espérances, en lui représentant que le bon ordre, qui règne aujourd'hui dans la société, ne doit guère laisser craindre à personne de mourir de faim; qu'on trouve aisément à s'employer dans toutes sortes de conditions, & sur-tout dans l'état ecclésiastique; que si ses affaires étoient dérangées, il lui offroit le crédit de ses amis & le sien pour les rétablir; enfin, qu'il falloit éprouver toutes sortes de ressources, avant que de se livrer au désespoir. Il ne tira point de lui d'autre réponse qu'un mouvement de tête négatif, qui lui fit mal juger du retour de sa raison. Cependant, à force de prières, il l'engagea à le suivre jusqu'à Chelsea où il lui fit prendre un logement dans sa maison.

Vers le soir, étant sorti pour aller consulter M. l'Evêque de Winchester, qui a sa maison de campagne à Chelsea, il recommanda son hôte à ses domestiques. Mais ne leur ayant pas assez

expliqué quelles sortes de soins sa maladie demandoit, ils entrèrent mal dans le sens de ses ordres. Le ministre sortit tranquillement du logis, sans que personne pensât à s'y opposer. Il se rendit d'un pas modéré sur le bord de la rivière, & s'enveloppant la tête de sa robe, il se précipita au fond de l'eau. Quelques bateliers qui l'apperçurent tâchèrent inutilement de lui donner du secours, & ne purent trouver son corps qu'une heure ou deux après l'avoir vu périr.

TRAIT CURIEUX
DE MORALE
Dans la conduite d'un Comédien.

Les grandes vertus supposent ordinairement quelque défaut qu'elles s'exercent à combattre, & qui sert à les fortifier à mesure qu'elles réussissent à les détruire. M. *Barton Booth*, comédien de Londres, & l'homme du monde qui a fait le plus d'honneur à cette profession par la régularité de ses mœurs, étoit si vif & si emporté naturellement, que la moindre contra-

diction l'échauffoit jusqu'au transport. Peut-être fut-il redevable d'une partie de sa réputation à ce caractère ; car il excelloit à peindre tous les mouvemens des passions sur son visage, & l'on conçoit aisément que cette facilité venoit de la même disposition qui les lui faisoit souvent sentir. Ses amis, qui l'estimoient beaucoup, avoient assez d'indulgence pour éviter avec soin tout ce qui pouvoit l'irriter. Mais s'étant enfin marié, il n'eut pas le bonheur de trouver long-tems la même complaisance dans sa femme. La nécessité de vivre ensemble, parce qu'ils n'avoient pas assez de bien pour prendre de bonne grâce le parti de se séparer, les exposa à cent scènes éclatantes, jusqu'à faire craindre à leurs amis qu'elles ne se terminassent quelque jour d'une manière funeste. Enfin M. Barton, qui étoit trop sensé pour ne pas sentir toute l'indécence de cette conduite, prit la résolution de se vaincre à quelque prix que ce pût être, & toute la force de son esprit fut employée à cette entreprise. Il observa d'abord que la mauvaise humeur de sa femme n'allumoit jamais si promptement sa bile, que lorsqu'il sortoit du théatre, après y avoir représenté quelque rôle violent. Ce fut assez pour lui faire embrasser le genre comique, dans lequel il n'avoit point encore essayé ses forces, & s'y étant trouvé propre par l'étendue de ses

talens, il continua pendant quelques mois de s'y exercer uniquement, malgré les plaintes du public qui le demandoit souvent à grands cris pour les personnages tragiques. Dans cet intervalle, il lisoit Platon, Sénèque, Epictete, & tous les auteurs qui ont parlé de la patience & de la modération de l'ame. Il se retiroit à l'écart, lorsqu'il sentoit naître dans son cœur le moindre mouvement contraire à ses résolutions. Il trembloit même à la vue de sa femme, comme un homme timide à la vue du danger. Ce *régime* dura aussi long-tems qu'il crut devoir se défier de lui-même. A la fin devenant plus hardi, il s'exposa par degrés au combat, & n'oubliant jamais de se retirer au moindre doute de la victoire, il parvint à soutenir les assauts les plus violens, sans aucune marque de foiblesse & d'émotion. Ses amis même, à qui il confia son entreprise & ses progrès, se firent un divertissement de le mettre à l'épreuve, & contribuèrent ainsi à son triomphe.

Il ne consentit à recommencer les rôles tragiques, qu'après s'être confirmé dans cet état par une année d'habitude. Mais quelle fut sa surprise la première fois qu'il reprit le cothurne, de se trouver une pesanteur qui ne répondoit point à ses anciens talens ! Le public s'en apperçut aussitôt que lui, & ne le fit que trop con-

noître par son silence. Une si longue vigilance sur tous ses mouvemens, & des efforts continuels pour les réprimer, lui avoient fait perdre cette pointe de sentiment, si j'ose parler ainsi, qui est nécessaire pour remuer tout d'un coup le ressort des passions. Il conçut que l'exercice lui rendroit bientôt ce qu'il avoit perdu ; mais il craignit par la même raison que le vice qu'il avoit vaincu, ne reprît une nouvelle vigueur avec son talent. Ses amis qui étoient disposés à lui passer l'un en faveur de l'autre, l'exhortèrent à céder à la nature, puisqu'elle vouloit être la plus forte. Il ne se laissa point séduire par leurs flatteries ; & prenant plus d'empire que jamais sur lui-même, il remporta une double victoire, en marquant autant de chaleur au théatre, qu'il eut pendant toute sa vie de douceur & de modération dans le commerce de sa femme & de ses amis.



EXEMPLE AFFREUX DE VENGEANCE.

Sous le règne de Jacques II, roi d'Écosse, le comte Guillaume Douglas, neveu d'un autre Guillaume, qui après avoir causé de grands mouvemens dans l'état, avoit perdu la vie sur un échafaud, s'étoit acquis tant d'ascendant sur l'esprit du roi, que ce prince lui avoit abandonné la conduite de l'état, & le soin de sa gloire. Douglas en abusa pour commettre une infinité de violences & d'injustices. Elles firent enfin ouvrir les yeux au roi qui l'éloigna de sa personne, & qui lui donna pour successeur dans l'administration, le comte des Orcades son ennemi juré. Leur querelle avoit eu les deux causes ordinaires des divisions qui naissent entre les grands, l'ambition & l'amour; mais le comte des Orcades n'avoit obtenu que la moitié de son triomphe, en renversant la fortune de son rival. Douglas, aimé de sa maîtresse, eut la satisfaction de la trouver déterminée à le suivre; & la crainte d'être puni tôt ou tard des excès de son ministère, l'ayant fait passer chez les voisins

d'Ecosse, il se crut dédommagé par cette conquête de tous les avantages qu'il avoit perdus.

Le comte des Orcades en eut bien la même opinion, puisqu'il ne trouva point de repos dans la possession de sa fortune, & qu'il rapporta toutes ses vues à se saisir de ces deux amans fugitifs. Il y perdit long-tems ses soins. Mais une noire trahison lui fit obtenir tout-à-la-fois, & le bien qu'il désiroit, & le plaisir de se venger. Sur le bruit de quelques desseins de guerre que Douglas avoit inspirés au roi d'Angleterre, il persuada à son maître que pour éviter le péril qui le menaçoit, il n'avoit point d'autre voie que la ruse. Il l'engagea à faire offrir secrètement à Douglas, non-seulement la liberté de revenir en Ecosse, mais son rétablissement à la cour, avec une augmentation de fortune & de faveur. Jacques II n'étoit pas naturellement perfide, mais sa facilité le rendoit capable de toutes sortes d'impressions. Il fit faire au comte cette proposition, & lui ayant trouvé toute la facilité qu'on lui avoit fait espérer, il ne fit pas difficulté de lui envoyer un sauf-conduit signé de sa propre main.

Douglas partit avec ce gage de la protection de son roi. Cependant, à peine fut-il entré en Ecosse, que sa maîtresse lui fut enlevée par une troupe de gens armés. Il ne douta point que cette insulte ne vînt du comte des Orcades; &

manquant de force pour la repousser, il mit toute sa confiance dans la bonté du roi, à qui il se hâta d'aller porter ses plaintes. Ce prince le reçut avec de grands témoignages d'amitié. Il n'y eut personne qui ne le crût plus affermi que jamais dans la faveur de son maître, & qui n'augurât mal de celle du comte des Orcades. Celui-ci qui fut témoin de l'accueil qu'on faisoit à son rival, sembloit attendre en tremblant quelles en seroient les suites. Enfin le roi prit Douglas à l'écart, & le mena dans son cabinet. Là, feignant de lui parler avec la même affection, il prit son tems pour lui enfoncer un poignard dans le sein.

Cependant le comte des Orcades avoit donné ordre que sa maîtresse fût menée dans une des îles dont il portoit le nom, & où il avoit un château fort agréable. Son dessein étoit, non-seulement qu'elle fût tenue en réserve pour ses plaisirs, dans un lieu dont il étoit le maître absolu, mais que la solitude & l'éloignement l'empêchassent d'apprendre la mort de Douglas, ou du moins la part qu'il y avoit eue par son conseil. Elle l'ignora effectivement jusqu'à la première visite qu'elle reçut de lui. Elle ne savoit pas entre les mains de qui elle étoit prisonnière, ni à quel sort elle devoit s'attendre. Enfin l'arrivée du comte ne lui laissant aucun doute de ses intentions, elle lui reprocha sa trahison

avec tant de mépris, & le nom de Douglas fut mêlé tant de fois dans ses discours, & d'une maniére si offensante pour son rival, que ce fier tiran lui déclara qu'elle n'aimoit plus qu'un mort. Quoiqu'il dût s'attendre à tout ce que la douleur & l'amour ont de plus furieux dans leurs emportemens, il en éprouva bientôt des effets qui surpassèrent toutes ses craintes. Premièrement, elle refusa de parler avec tant d'obstination, qu'il fut obligé de partir sans avoir obtenu d'elle un seul mot de réponse. N'en ayant pas moins laissé ordre qu'elle fût gardée avec douceur pendant son absence, elle apprit de ses gardes les circonstances de la mort de son amant, & ses conjectures la firent remonter aisément à sa source. Sa fureur augmenta jusqu'à lui faire choisir le tems de la nuit pour mettre le feu au château, sans être effrayée du risque où elle s'exposoit d'être brûlée la première. Elle se sauva heureusement, tandis qu'on s'agitoit pour arrêter l'incendie, & elle goûta dans un lieu voisin le plaisir de voir réduire en cendres un des plus beaux édifices de l'Ecosse, où le comte avoit recueilli tout ce qu'il avoit de plus riche & de plus précieux. Elle passa de-là dans les comtés de Lochaber & d'Athol, où il avoit d'autres terres considérables, & elle trouva le moyen d'en détruire une partie par les flammes. Ensuite, sa

hardiesse paroissant augmenter par le succès, elle se rendit à Edimbourg avec l'espérance de faire usage de l'habileté qu'elle avoit acquise à se servir du feu, pour ensévelir le comte des Orcades dans l'incendie de sa maison. Elle tenta cette furieuse entreprise; mais ayant été arrêtée en l'exécutant, elle n'attendit point qu'on employât la violence pour lui faire confesser ses motifs, & les autres excès dont elle s'étoit rendue coupable dans le même genre. Le roi qui fut informé d'une si étrange aventure, eut la curiosité d'en voir l'héroïne. Loin de paroître abattue de son propre crime, elle demanda justice de celui du comte. C'étoit s'adresser mal, puisque ce prince en étoit le complice. Mais il eut assez d'indulgence pour pardonner aux fureurs d'une amante; & se réservant à décider lui-même de sa punition, il la borna à une prison perpétuelle dans un couvent.



AVENTURE DU DUC DE RIPPERDA.

LE nom du duc de Ripperda eſt plus connu que ſes diverſes aventures. Né d'une famille noble dans la province de Groningue, il avoit ſervi quelque tems les Etats-Généraux en qualité de colonel d'infanterie, lorſqu'il fut envoyé ambaſſadeur en Eſpagne. Après y avoir exercé quelque tems cet emploi, il quitta le ſervice de ſes maîtres, & changeant de religion, il s'attacha en Eſpagne à l'établiſſement de quelques manufactures. Son génie propre aux affaires le fit toujours conſidérer à la cour. Il fut choiſi, comme l'on ſait, pour la négociation de Vienne; & quoiqu'il n'eût contribué que fort médiocrement au ſuccès, il fut honoré à ſon retour à Madrid de la plus haute faveur du roi, & des récompenſes les plus glorieuſes. Grand de la première claſſe, duc, premier miniſtre, il jouit quelque tems de ſa bonne fortune avec beaucoup de réputation; mais ſon penchant pour l'intrigue ayant cauſé ſa diſgrace, il fut renfermé dans une priſon, d'où il eut beaucoup de peine à ſe ſauver, pour paſſer en Angleterre, & de-là en Hollande.

Il vivoit depuis quelque tems à la Haye, dans la religion du pays, qu'il avoit reprise en y arrivant, & sans aucune part aux affaires publiques. On s'attendoit de l'y voir mourir tranquille; mais l'arrivée de l'ambassadeur de Maroc, avec lequel il lia connoissance, servit à faire renaître toutes les idées de son ambitieuse politique. On fut surpris un jour d'apprendre qu'il avoit quitté la Hollande, sans donner avis à personne de son départ. Cette fuite précipitée fit raisonner tout le monde, mais sans aucun fondement certain, jusqu'à ce qu'on fût informé qu'il avoit pris la route de l'Afrique, de concert avec l'ambassadeur, & que son dessein étoit d'aller à Maroc. On ne tarda point à savoir qu'il y étoit arrivé. Il y fut reçu avec distinction, & comme un homme attendu. Les gazettes & les autres mémoires du tems rendirent compte de tout ce qu'on pouvoit découvrir de ses démarches & de ses entreprises. On lui attribua même beaucoup de part aux dernières campagnes des maures contre les Espagnols, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Quoi qu'il en soit, le bruit qui s'étoit répandu que sa fidélité étoit devenue suspecte au roi, & qu'il avoit été puni du dernier supplice, fut démenti par les nouvelles qu'on reçut depuis. Elles portoient quelques circonstances intéressantes de sa vie, qui méritent d'être connues.

M. le duc de Ripperda passa d'abord quelque tems à Maroc, sans penser à changer de religion; occupé seulement à faire goûter ses projets au roi, & à profiter de ses bienfaits. Cependant, deux raisons le déterminèrent tout d'un coup à embrasser le mahométisme, & à prendre le nom d'*Osman ;* l'une fut la crainte qu'un des principaux officiers des troupes de Maroc, nommé *Azari*, qui marquoit beaucoup de jalousie de la faveur où il étoit à la cour, ne travaillât secrètement à le perdre dans l'esprit du peuple & du roi sous prétexte qu'il étoit infidèle; l'autre raison, qui n'eut pas sans doute moins de force, fut l'envie d'entrer dans tous les droits du pays; c'est-à-dire, d'y posséder des terres, & d'y avoir un sérail. En effet, ces deux grâces lui furent accordées, dès qu'il eut embrassé la religion du prince, & sa faveur ne fit qu'augmenter jusqu'à l'arrivée des espagnols en Afrique. On assure qu'il obtint le commandement d'une partie considérable de l'armée des maures, & qu'il se distingua par sa prudence & par sa valeur dans le combat où ils furent défaits. Mais cette preuve de fidélité ne put l'emporter sur le chagrin que le roi de Maroc eut du malheur des troupes musulmanes. Osman fut reçu avec tant de froideur à son retour, qu'il augura mal de cet

accueil. Il n'étoit point assez zélé pour l'alcoran, ni assez esclave des volontés de son maître,

Pour se piquer du scrupule insensé
De bénir son trépas, s'il l'avoit prononcé. (1)

Il pensa sérieusement à se mettre à couvert par la fuite, & il s'assura pour cela de quelques domestiques qui le servoient. Son projet eût réussi, sans la malignité du jaloux Azari, qui l'observa de si près, qu'il le surprit au moment de son départ. Il fut conduit au palais du roi par plusieurs gardes, & tout le monde s'attendoit à le voir condamné au supplice. Cependant, avec son éloquence & son adresse ordinaire, il tourna si heureusement l'esprit de ce monarque, que l'ayant persuadé à demi de l'innocence de ses vues, il en fut quitte pour être renfermé dans un château assez voisin de Maroc, jusqu'à ce qu'Azari eût donné les preuves qu'il promettoit de sa perfidie. On jugea même qu'il devoit rester fort peu de colère au roi, parce qu'il lui permit d'avoir ses femmes avec lui dans sa prison.

Le château où Osman fut conduit est situé sur le sommet d'une montagne, à quelque distance de Maroc. Il est environné de tous côtés de pro-

(1) Racine, dans Bajazet.

fondes vallées; il n'y a, dit-on, que deux chemins par lesquels on y monte avec beaucoup de difficulté. Ils sont même si étroits, qu'en levant un pied pour marcher, il faut se tenir ferme sur l'autre, de peur de glisser; & la mort seroit inévitable, si l'on tomboit dans la vallée qui est d'une profondeur étonnante. Enfin, lorsqu'on est au bout de ce chemin difficile, on est surpris, après avoir passé les premières portes, de se trouver dans une plaine d'environ une lieue de circonférence, qui étant entourée d'une bonne muraille, & fortifiée par un grand nombre de pièces d'artillerie, forme un des plus sûrs asiles qu'il y ait au monde, contre tous les ennemis du dehors. Au milieu de la plaine est un château qu'on pourroit faire passer pour un palais magnifique, sans y rien ajouter qu'un peu plus d'ornement. Il est très-grand, & les appartemens y sont distribués avec beaucoup d'ordre. Mais le roi, qui le regarde moins comme un lieu de plaisir qu'une prison, le négligeoit entièrement, & se contentoit d'y entretenir quelques soldats pour la garde ordinaire du lieu.

Ce fut dans ce séjour inaccessible, qu'Osman fut renfermé avec ses femmes & un seul domestique hollandois, qui s'étoit attaché à sa fortune. On ignore quel y fut le détail de ses occupations pendant deux mois, qui furent la durée de son

châtiment; mais si l'on en juge par la conduite qu'il tint depuis qu'il en fut sorti, ce fut là sans doute, qu'il forma le plan qu'il tâcha bientôt d'exécuter. Il avoit parmi ses femmes une Sicilienne, dont l'esprit étoit aussi intrigant que le sien. C'est avec elle qu'il tenoit conseil sur toutes ses affaires. Le général Azari n'ayant pu réussir à le perdre dans l'esprit du roi, on vit avec étonnement que ce prince, dont le caractère n'étoit point d'ailleurs des plus humains, se porta de lui-même à le remettre en liberté. Osman retourna à Maroc; mais ce qui surprit encore davantage, ce fut de le voir demeurer tranquille dans sa maison, sans reparoître à la cour, à moins qu'il n'y fût appelé par un ordre exprès de son roi. C'étoit l'effet d'une profonde dissimulation: il avoit conçu que la haine d'Azari & de quelques autres grands, ne lui donneroit point de relâche, & que tôt ou tard un étranger, sans aucun support que son mérite, ne pouvoit manquer de succomber à des attaques si puissantes. Il étoit question non-seulement de s'assurer entièrement l'amitié du roi, en le guérissant de tous les soupçons qu'il pouvoit conserver, mais encore de gagner, s'il étoit possible, l'esprit & le cœur du peuple, dont la faveur est toujours d'un grand poids, dans une nation aussi remuante que celle des maures. Rien ne pouvoit mieux le conduire à ces deux fins, qu'une grande affec-

tation de zèle pour la religion mahométane. Il parut s'y consacrer tout entier; & ce fut sa seule raison qu'il apporta au roi, pour justifier son absence à la cour. Le succès de son dessein lui en fit bientôt former un autre, pour l'exécution duquel il n'épargna rien. Il falloit, pour qu'il réussît, que le ménagement en fût extrêmement adroit, ou le roi de Maroc extrêmement dupe.

On a dû juger, par ce qu'on vient de lire, que le duc de Ripperda avoit beaucoup d'indifférence pour la religion. Ses fréquens changemens, uniquement déterminés par la politique, ne laissent aucun lieu d'en douter. Il fit plus. Non content d'avoir passé successivement sous les étendards de plusieurs sectes, il voulut devenir lui-même le chef d'une nouvelle.

Ayant trouvé dans le peuple toute la disposition qu'il pouvoit souhaiter, il crut reconnoître assez de simplicité, & tout à la fois assez de zèle fanatique dans les esprits, pour se flatter de leur faire goûter un nouveau systême de religion. Il proposa d'abord ses idées comme de simples doutes; & la manière dont elles furent reçues, lui persuada qu'elles pourroient s'accréditer. Sa principale adresse consistoit en ce que le fond de son systême étoit également flatteur pour les mahométans & pour les juifs, qui sont en grand nombre à Maroc. Il parloit de Mahomet avec

plus d'éloges que les musulmans n'ont jamais fait. Il louoit Moïse, Elie, David ; & ce qui paroîtra plus surprenant, il ne louoit pas moins la personne de N. S. Mais il prétendoit que les chrétiens, les mahométans & les juifs avoient été jusqu'à présent dans une erreur presqu'égale ; les premiers, en attribuant trop à N. S. ; les seconds, en attribuant trop peu à Mahomet ; les juifs, en n'attribuant rien à l'un & à l'autre, & en les regardant comme des ennemis & des destructeurs de leur religion. En un mot, le Messie étoit encore à venir, suivant le systême d'Osman. Elie, David, les prophètes, saint Jean-Baptiste, N. S., Mahomet, sont autant de précurseurs, qui sont venus l'annoncer ; & c'étoit faute de s'entendre que les chrétiens, les juifs & les mahométans s'accordoient si mal, lorsqu'ils devroient se réunir tous dans les mêmes désirs & dans les mêmes espérances. Il expliquoit, en faveur de son sentiment, divers passages de l'évangile & de la loi musulmane. Comme il ne lui échappoit rien qui ne fût très-honorable pour Mahomet, & qu'il assuroit seulement qu'on avoit mal expliqué jusqu'alors l'alcoran, il étoit écouté sans contradiction ; les foibles & les amateurs de la nouveauté se laissoient persuader ; les *esprits forts* rioient de ses discours, & le roi qui ne se défioit point d'un étranger dans la capitale de ses états, prenoit
plaisir

plaisir lui-même à le faire quelquefois raisonner sur ses principes.

Telle étoit la situation des affaires d'Osman, lorsque le capitaine d'un vaisseau anglois, revenant de la côte d'Afrique, la rapporta à Londres, comme témoin oculaire. Un autre bruit, peu avantageux pour lui, se répandoit alors. Quelques religieux de la Merci avoient été envoyés à Maroc, avec une grosse somme d'argent pour la rédemption des captifs. Osman, par honte sans doute d'avoir de tels témoins de son infidélité, persuada bientôt au roi que c'étoient autant d'espions employés par l'Espagne, pour reconnoître le fort & le foible de ses états. Les religieux reçurent ordre de sortir du pays, & ils eurent sujet de remercier le ciel, qui les délivra, comme miraculeusement, des insultes qu'une accusation si noire devoit leur attirer.

Enfin, on s'attendoit à quelque grande révolution dans ce pays, dont le duc de Ripperda seroit l'auteur; & il sembloit en effet qu'elle seroit facile, vu d'un côté la hardiesse & l'habileté du duc, & de l'autre, l'imbécillité & l'aveuglement qui sont comme héridiaires sur le trône des rois de Maroc. Vingt maisons royales y ont été détruites successivement, par les mêmes voies que Osman paroissoit vouloir employer. Il y avoit peut être moins d'apparence au renversement des

Oataz, lorſqu'ils furent trompés par l'artifice des *Chérifs*, qu'aux ſuccès d'un politique auſſi conſommé que le duc de Ripperda, ſur-tout au milieu du trouble & de la diviſion qui régnoient depuis pluſieurs années dans cette partie de l'Afrique.

ORIGINE
DE LA FORTUNE
DU COMTE DE B....

LE célèbre comte de B..., qui fit dans la ſuite une figure ſi brillante, dans une des plus grandes monarchies de l'Europe, n'étoit dans ſon origine que le fils d'un orfévre de..., que ſon père deſtinoit à la profeſſion de notaire. Il avoit acquis toutes les qualités qu'elle demande, lorſque commençant à s'ennuyer du ſéjour d'une petite ville, il eut l'occaſion d'offrir ſes ſervices au baron de Gortz, qui avoit été forcé de s'y arrêter quelques jours, par la mort imprévue de ſon ſecrétaire, qu'il perdit en retournant de Hollande à la cour de Suède. Le jeune B.... ſe préſenta d'aſſez bonne grâce pour faire agréer ſa perſonne & ſes talens. Il

ſuivit le baron à Stockolm, où l'intelligence qu'il avoit de diverſes langues, & ſa facilité à lire & à copier toutes ſortes de caractères, le rendirent auſſi utile qu'il l'avoit fait eſpérer. Dans l'uſage où il étoit depuis ſon enfance, de manier de vieux contrats, la plupart en vélin ou en parchemin, il s'étoit fait une habitude, en écrivant, d'en tenir toujours quelqu'un avec ſes lèvres; & quelque déſagréable qu'on puiſſe s'en figurer le goût, il étoit parvenu inſenſiblement à s'en faire une ſorte de plaiſir, comme il arrive à ceux qui s'accoutument à mâcher du tabac. Ce penchant devenant une paſſion, il n'étoit jamais ſans quelque morceau de vieux vélin, qu'il coupoit proprement pour le ronger: & comme ſes occupations le mettoient continuellement au milieu de quantité de papiers, il trouvoit aiſément de quoi ſe ſatisfaire. Un jour, qu'ayant été retenu dans le cabinet du baron de Gortz pour quelques expéditions d'importance, il y étoit ſeul à exécuter les ordres de ſon maître, ſon appétit pour le vélin lui fit découvrir une pièce enfumée qui étoit au coin d'une table; & ne portant pas plus loin ſes réflexions, il la prit entre les dents avec l'envie néanmoins de ſe borner à la ſucer pour en tirer comme le parfum; mais dans l'attention qu'il avoit à ſon travail, le goût du plaiſir lui fit oublier ce qu'il devoit craindre. Ce ne fut

qu'après trois ou quatre heures d'application, que revenant à lui-même, il s'apperçut non-feulement qu'il avoit toujours le même vélin à la bouche, mais que l'ayant mâché fi long-tems avec auffi peu de ménagement que de réflexion, il l'avoit défiguré jufqu'à lui faire changer de forme. Sa furprife augmenta encore, lorfque s'étant hâté de l'ouvrir, pour démêler ce qu'il contenoit, il le reconnut à quelques reftes de caractère prefque effacés, pour une pièce extrêmement importante, qui faifoit la matière d'un différend fort échauffé au fujet de la Livonie, entre le roi de Suède & le czar Pierre. Il fe crut ruiné fans reffource. Son efprit ne lui préfenta rien qui fût propre à l'excufer. Tout le portoit au défefpoir, lorfque le baron de Gortz étant entré fubitement dans fon cabinet, le trouva avec cette fatale pièce à la main, & crut voir dans fes yeux & fur fon vifage, des témoignages extraordinaires d'embarras. La feule curiofité fuffifoit pour lui faire approfondir ce myftère. Mais que fut-ce, lorfqu'ayant jeté les yeux fur la pièce, il découvrit à plufieurs marques, que c'étoit ce qu'il avoit alors de plus néceffaire & de plus précieux? Le premier mouvement de fa colère ne lui permettant pas de rien examiner, ni de rien entendre, il ne douta point que ce ne fût une trahifon de fon fecrétaire, qui s'étoit laiffé gagner par le miniftre

de Moſcovie, & ſur le champ il le fit conduire, avec mille reproches dans une étroite priſon.

Quoiqu'avec un peu de liberté pour réfléchir ſur ſon malheur, il ne trouvât rien qui le rendît véritablement coupable, les apparences étant d'une nature à ne pouvoir jamais être éclaircies, il conçut que ſa perte étoit certaine. Déjà il penſoit moins à ſe juſtifier qu'à ſe préparer à la mort. Cependant comme l'aveu des circonſtances de ſa faute ne pouvoit lui être nuiſible, il étoit réſolu de les raconter ſimplement, au riſque de ne pas trouver dans ſes juges beaucoup de diſpoſition à le croire ſincère. On ne tarda guère à l'interroger. Quatre des plus braves ſénateurs de Stockholm lui reprochèrent ſon crime, & le preſsèrent de confeſſer les intelligences qu'il entretenoit avec la Moſcovie. Il ne leur répondit que par une courte relation, qu'il fit les larmes aux yeux, de la manière dont il s'étoit accoutumé à mâcher de vieux parchemins. Quelque foibleſſe qu'il y eût dans cette défenſe, l'air dont il la prononçoit fit impreſſion ſur l'un des vieux ſénateurs, qui avoit aſſez d'expérience du monde pour démêler les caractères de la droiture & de l'innocence. S'attachant de plus en plus à l'examiner, il remarqua que tandis qu'on écrivoit ſa dépoſition, & livré comme il étoit, tout entier aux demandes qu'il recevoit & au ſoin d'y

répondre, il ne laissoit point d'avancer la main par intervalle vers l'écritoire qui étoit sur la table, d'où il tiroit de petits lambeaux de vieux parchemins dont elle étoit doublée, & que par un mouvement tout naturel, il les portoit à la bouche. Cette observation fit trouver plus de vraisemblance au sénateur dans son récit. Au lieu que lui & les autres l'avoient d'abord jugé si puérile, qu'ils daignoient à peine l'écouter, il lui fit diverses questions sur la naissance & la force de son habitude. Il demanda des circonstances & des preuves. Heureusement l'accusé en avoit de présentes dans un grand nombre de petits rouleaux de parchemin qu'il tira de ses poches. Leur forme, leur odeur, tout s'accordoit avec l'idée qu'il en avoit fait prendre. Le bon sénateur devint son défenseur autant que son juge. D'autres informations qu'on fit sur sa conduite & ses liaisons, ayant achevé d'établir son caractère, le baron de Gortz fut le premier à solliciter sa liberté & sa grâce.

Cependant, soit qu'il craignît que sa foiblesse ne l'exposât à quelque nouvel embarras, soit que l'éclat d'une telle aventure l'eût dégoûté de ses services, il le congédia, après l'avoir honnêtement récompensé. Il y avoit peu d'apparence qu'un homme rejeté par le ministre, pût trouver d'autres occasions de s'établir dans

la Suède. Le malheureux secrétaire prit le parti de la quitter; & passant en Courlande, où son aventure n'étoit pas connue, il s'attacha au premier homme d'affaire qui voulut l'employer. La fortune qui le conduisoit par la main, l'adressa au receveur général de Mittau, homme livré au plaisir, qui cherchoit depuis long tems un écrivain habile, sur lequel il pût se reposer de la fatigue & des soins de son emploi. Avec beaucoup d'esprit & d'assiduité, le nouveau secrétaire fit bientôt reconnoître en lui tous les talens qu'on désiroit. Il se fit aimer tendrement de son maître, pendant quelques années qu'il eut l'intendance générale de ses affaires. Mais il n'étoit pas guéri de l'habitude qui avoit ruiné sa fortune en Suède. Le receveur ayant un jour fini ses comptes avec le ministre, revint muni d'une quittance signée du duc; & la regardant comme une pièce d'autant plus importante que ses ennemis s'étoient déjà prévalus de ses inclinations voluptueuses, pour l'accuser de dissipation & de mauvaise foi, il la remit à son secrétaire, en lui recommandant de la conserver avec soin. Ce papier n'avoit point les qualités qui pouvoient piquer son ancien goût pour le parchemin. Ce ne fut que distraction & force d'habitude qui le portèrent à le mettre entre ses lèvres, dans la crainte peut-être de l'oublier, & pour l'avoir plus pré-

ſent lorſqu'il ſe lèveroit pour le ſerrer. D'ailleurs quelques années d'intervalle avoient affoibli l'impreſſion de ſa première diſgrace; & l'on ne ſe défie pas aſſez de ſoi-même pour ſe croire deux fois capable de certaines aliénations d'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, il expoſa malheureuſement ce papier à l'avidité de ſes dents, & dans un eſpace fort court, elles s'y imprimèrent aſſez pour corrompre le nom du duc, qui faiſoit tout le prix de cette pièce. Il s'en apperçut auſſitôt, mais le mal étoit déjà irréparable. Il le crut même beaucoup plus grand qu'il n'étoit, & ſe rappelant l'aventure de Stockolm, il ne douta point qu'il ne fût à la veille du même danger. Cependant un peu de réflexion lui fit tirer avantage du paſſé. Le ſoupçon d'infidélité étoit ce qu'il avoit de plus fâcheux à redouter; il ſe détermina à prévenir ſon maître, par l'aveu volontaire de cet accident, & pour s'attirer plus d'indulgence en excitant ſa compaſſion, il commença par le récit du malheureux événement qui lui avoit fait abandonner la Suède. Il ne vint qu'en tremblant à ce qu'il vouloit confeſſer.

Le receveur ne lui entendit pas plutôt nommer la quittance, qu'il comprit le ſujet de ſa peine, & n'y trouvant que la matière d'une plaiſanterie agréable, parce qu'il étoit sûr de réparer aiſément le déſordre, il prit plaiſir à

faire durer une scène qui lui parut fort divertissante. Enfin, l'ayant consolé par de nouveaux témoignages de confiance & d'amitié, il ne songea qu'à prendre du côté de la cour les mesures qu'il crut nécessaires à sa sûreté, & dans la relation qu'il fit au duc de toutes les circonstances de l'aventure, il rendit assez de justice au mérite de son secrétaire, pour lui faire souhaiter de le voir. Sa figure, & quelques momens d'entretien achevèrent de lui gagner l'estime de ce prince. Sa faveur ne fit qu'augmenter de jour en jour, jusqu'au moment où la fortune se préparoit à le mettre au rang de ses favoris, par une révolution totale de son sort & de ses sentimens. Le receveur, en réfléchissant sur ses bonnes qualités, qui lui faisoient craindre de le perdre, & sur sa misérable habitude, qui étoit toujours capable de lui causer quelqu'inquiétude, forma le dessein de ne rien épargner pour le délivrer de cette foiblesse. Le raisonnement auquel il s'arrêta étoit fort juste. Ayant conçu que le mal qu'il vouloit guérir ne consistoit que dans les fibres du palais & des lèvres, qui étoient accoutumées à un certain ébranlement qu'un long usage avoit rendu nécessaire, il ne douta point qu'un ébranlement plus fort, causé par quelque liqueur d'un goût plus violent que le parchemin, ne fît prendre une autre disposition

aux fibres, & ne les accoutumât promptement à quelque chose qui les flatteroit davantage. Cette conclusion lui parut si certaine, qu'il ne remit pas plus loin que le soir du même jour à la vérifier par l'expérience. Il fit souper son secrétaire avec lui, & l'excitant à boire par son exemple, il le mit dès la première fois hors d'état de penser au parchemin pendant le reste de la nuit. Les jours suivans, il se fit une étude de renouveler le même remède aussi souvent que ses propres forces le permettoient. Les liqueurs fortes succédoient aux meilleurs vins. Dans l'espace de quelques semaines, il lui fit confesser que le souvenir du parchemin ne l'importunoit plus, & que le goût de ses nouvelles sensations commençoit à l'emporter. Mais ce qui fut bien plus heureux pour le secrétaire, c'est que la liberté de la table & la chaleur du vin, servant à lui faire découvrir tous les agrémens de son esprit, & la noblesse naturelle de son caractère, il se fit connoître par tant d'excellentes qualités, que son maître crut avoir gagné plus que lui à lui donner occasion de développer tous ses talens. Le bruit de ce miracle alla bientôt jusqu'au duc, qui voulut s'en assurer par le témoignage de ses propres yeux. Ainsi, le secrétaire devint un objet d'attention pour tout le monde; & sa fortune changea de

face à mesure qu'il eut occasion de justifier les premières idées qu'on avoit prises de son esprit & de son habileté. Il eut bientôt le bonheur de passer au service d'une grande princesse, & les progrès qu'il fit dans son estime, ne lui laissèrent plus aucun lieu de douter des faveurs auxquelles la fortune l'appeloit. Mais on n'ira pas plus loin. C'est assez d'avoir fait connoître ici les commencemens singuliers de cette fortune.

INTRIGUES

CURIEUSES

DE DEUX SULTANES.

La sultane Kiosem ayant entrepris de déposer son petit-fils Mahomet IV, sous la minorité duquel elle avoit été nommée régente après la mort d'Ibrahim, entretenoit des liaisons secrètes avec Bectas, aga des janissaires, ennemi particulier de la jeune sultane, mère de Mahomet. Celle-ci n'ignorant pas ce qu'elle avoit à craindre de la grand-mère de son fils, avoit mis dans ses intérêts le grand-visir, les spahis, & tout le sérail.

Les deux ſultanes étoient extrêmement animées l'une contre l'autre ; la jeune, pour ſoutenir l'autorité de ſon fils, l'autre pour conſerver la ſienne. Dans la ville, où les ſemences de cette diviſion ſe répandoient tous les jours entre les différens partis, le trouble & la confuſion paroiſſoient augmenter à tous momens. La vieille reine donnoit avis à Bectas de tout ce qui ſe paſſoit au ſérail, & noirciſſant ſa rivale dans l'eſprit des janiſſaires, elle inſinuoit qu'il étoit néceſſaire de mettre ſur le trône, à la place de Mahomet, ſon frère Soliman, prince d'un mérite extraordinaire. Bectas, animé par l'eſpérance qu'elle lui donnoit de devenir le premier inſtrument de ſa puiſſance, fit une aſſemblée à Orta Giami, qui eſt la moſquée des janiſſaires, où il ſe trouva un grand nombre de gens d'épée & de miniſtres de la loi. Il eut même la hardieſſe d'inviter le premier viſir à s'y rendre, dans la penſée qu'il pourroit l'attacher à ſes intérêts, ou s'en défaire, s'il marquoit du penchant pour le parti oppoſé. Il étoit deux heures de nuit, lorſqu'il lui envoya faire cette prière. L'heure étoit indue, & la propoſition peu reſpectueuſe. Cependant le viſir ſe crut obligé de diſſimuler. Il partit de chez lui avec peu de gens. Le premier objet qu'il rencontra fut une garde de dix mille janiſſaires, le mouſquet ſur l'épaule,

& la mêche allumée par les deux bouts. Cette rencontre imprévue le ſurprit ; mais rentrant en ſoi-même, il continua ſon chemin. Bectas le voyant approcher de la moſquée, ne prit pas la peine de venir au-devant de lui, & ſe contenta de lui envoyer un officier. Quoique le grand cœur du viſir eût peine à ſupporter un tel mépris, il n'en témoigna rien. Il aborda Bectas, qui ſe ſouleva à peine pour le ſaluer.

L'entretien ſe fit ſans diſpute & ſans chaleur, parce que le viſir, qui n'avoit en vue que de s'inſtruire du deſſein des conjurés, affecta de céder à leurs raiſons, & d'entrer dans toutes leurs vues. Il les aſſura même, en jurant ſur l'alcoran avec d'horribles imprécations contre lui-même & contre ſa famille, qu'il les ſerviroit de tout ſon pouvoir. Bectas, perſuadé par ſes ſermens, eut l'imprudence de lui permettre de ſe retirer. Mais le viſir avoit des penſées bien différentes. A peine fut-il en liberté, qu'il ſe rendit au ſérail, ſuivi ſeulement de deux perſonnes, & remercia le prophète de l'avoir délivré d'un ſi grand péril. Etant arrivé à la porte de fer, dans le deſſein de paſſer au travers du jardin, il fut ſurpris de la trouver ouverte contre la coutume. Il en demanda la raiſon aux boſtangis, qui lui répondirent que c'étoit l'ordre de la vieille ſultane. Cette réponſe n'ayant

fait que redoubler ſes défiances, il alla ſans bruit à l'appartement du ſultan, & rencontra heureuſement en chemin le kutſlir Agaſi, qui faiſoit la ronde autour de l'appartement de la vieille ſultane. Celui-ci reconnut d'abord le viſir à ſa voix, & fut fort ſurpris de le voir à cette heure. Mais lorſqu'il eut appris de lui le ſujet de ſes alarmes, il le loua de ſa vigilance, & lui fit remarquer que la vieille reine n'étoit pas encore couchée. Elle avoit paſſé le tems à ſe réjouir avec ſes eunuques & ſes femmes, à chanter, à danſer, & à faire jouer de divers inſtrumens, elle qui avoit coutume de ſe mettre de bonne heure au lit.

Après une courte conférence, le viſir & le kutſlir Agaſi, ſuivis de quelques eunuques, entrèrent dans l'appartement de cette princeſſe, & voyant qu'on n'étoit pas diſpoſé à les recevoir, le kutſlir, homme fier & réſolu, donna un coup de poignard au bacha kapa Oglar, grand chambellan. Les eunuques qui l'accompagnoient entrèrent furieuſement avec lui, le poignard à la main, & mirent en fuite tout ce qui ſe préſenta à leur rencontre. La ſultane demeura ſeule dans ſa chambre, où elle fut donnée en garde aux eunuques du ſultan. Tous ſes gens qui avoient pris la fuite vers la porte du ſérail, furent arrêtés avec le reſte de ſes

officiers, & mis sous une garde sûre. Cette action se fit avec si peu de bruit, que l'alarme ne fut pas même portée jusqu'au quartier du sultan, quoiqu'il ne fût pas éloigné.

Le visir & le kutslir Agasi se rendirent ensemble à la chambre où le sultan étoit couché. Ils entr'ouvrirent la porte, & faisant (1) signe aux femmes qui étoient de garde, ils leur firent entendre qu'il falloit éveiller la jeune sultane. Une des femmes l'éveilla en lui gratant doucement les pieds, & lui annonça la visite extraordinaire qu'on venoit lui rendre. Elle se leva avec beaucoup de surprise. A peine le visir eut-il commencé à lui parler du péril où elle étoit, que se le figurant encore plus terrible, elle courut comme hors d'elle-même au lit de son fils, & le prenant entre ses bras, elle s'écria de toute sa force : O mon fils, nous sommes morts ! Le grand-seigneur, qui n'étoit qu'un enfant, se mit à pleurer, & se jetant aux pieds du visir, il le conjura de lui sauver la vie. Le visir ne put s'empêcher de verser des larmes. Il embrasse son maître. Il encouragea la mère & le fils, en leur protestant qu'il perdroit mille

(1) Tout le monde sait que la coutume du sérail est de se parler par signes.

fois la vie plutôt que de souffrir qu'ils reçussent le moindre outrage. Ensuite, il les mena à la lueur de quelques flambeaux portés par des femmes vers *l'Hozada*, où se trouvent ordinairement les premiers seigneurs de la cour.

Ceux qui faisoient la garde dans cette chambre, furent étonnés de voir tant de lumière, & s'avançant du côté d'où elle venoit, ils le furent encore plus d'appercevoir le grand-seigneur. Tous leurs compagnons s'étant éveillés au même moment, le grand-seigneur fut placé sur un trône qui est toujours dans cette chambre, & les quarante officiers qui y sont sans cesse, vinrent se présenter à lui, en le suppliant d'employer leur courage & leur vie pour son service. A quoi le visir répondit : Celui qui mange le pain du roi, doit s'attacher inviolablement au roi. Nous avons souffert jusqu'ici que des traîtres aient fait mourir le sultan Ibrahim, ils veulent maintenant nous arracher encore celui-ci. C'est à vous qui êtes ses principaux serviteurs à le secourir. Eigiusi mustapha bacha, capitaine de la chambre, hardi comme un lion, & déjà informé des pernicieux desseins de la vieille reine, repondit sur le champ : Grand-visir, soyez en repos ; vous verrez demain, avec l'aide du prophète, les têtes de vos ennemis à vos pieds.

Après

Après avoir tenu conseil, le parti auquel ils s'arrêtèrent fut de faire apporter de l'encre & du papier, & de faire signer un ordre du grand-seigneur pour faire étrangler le bostangi bacha, comme un traître, qui avoit laissé la porte du jardin ouverte pendant la nuit. Cette sentence fut exécutée au même moment. Sa charge ayant été donnée aussitôt à un autre, on lui fit prêter le serment de fidélité, & il le fit prêter ensuite à tous les bostangis du sérail, qui se trouvèrent au nombre de cinq cens. Il les distribua ensuite à la garde des portes & sur les murailles du jardin. On proposa de faire assembler les ichoglans, & pour éviter le bruit, on alla d'abord à la chambre du capa Agasi, à qui son emploi donne l'intendance de toute la jeunesse du sérail. On heurta doucement à sa porte. Les gardes vinrent demander qui c'étoit. On leur dit d'éveiller le capa Agasi, & de lui dire qu'on vouloit lui parler à sa fenêtre. Le capa, avant de se lever, voulut savoir de la part de qui on le demandoit. On lui dit que c'étoit le visir & le kutslir Agasi. Il répondit, qu'étant indisposé, il ne pouvoit se lever, & qu'on pouvoit lui faire savoir par la fenêtre ce qu'on avoit à lui demander, ce qui obligea enfin de lui dire assez haut : Nous te commandons au nom du sultan de faire lever promptement tous les ichoglans

du férail pour une affaire de la dernière importance. Comme il ne se hâta point encore d'obéir, on s'imagina qu'il étoit de la conspiration, quoique la vérité fût que c'étoit un vieillard de quatre-vingt-dix ans, mal sain, & qui ne pouvoit se remuer facilement. Le visir voyant qu'il demeuroit immobile, lui cria une seconde fois: Aga, faites promptement lever les ichoglans; on veut nous enlever le sultan. Mais il demeura ferme dans sa résolution, protestant toujours qu'il ne les feroit point lever sans un ordre par écrit.

Au bruit de cette contestation, ses domestiques s'éveillèrent, & comprenant qu'il étoit question de la sûreté & peut-être de la vie du grand-seigneur, ils allèrent sans ordre heurter à la porte des grandes & des petites chambres des ichoglans. Le sommelier alla à la plus grande. Il étoit environ cinq heures de nuit. Comme cette chambre est longue de plus de quatre-vingts pas, il s'arrêta au milieu, & se mit à frapper des mains l'une contre l'autre, quoique ce soit un grand crime de faire du bruit la nuit dans le férail. Les icholans épouvantés de ce tumulte, demandèrent ce qu'on vouloit d'eux. Le sommelier répondit : levez-vous; on est sur le point de nous enlever le grand-seigneur. A ces mots, toute la chambre

se leva ; & on les eût vus tous, au nombre de six cens, courir avec la dernière confusion, les uns sans habits, les autres sans armes, & la plupart cherchant à se cacher, dans la crainte que les janissaires ne fussent déja maîtres du sérail. Les autres chambres étoient dans la même confusion. On les rassura comme la première. Pendant ce tems-là, le grand-seigneur inconsolable, appréhendoit toujours qu'on ne le tuât comme son père. Mais Mustapha bacha l'ayant pris par la main, lui fit voir tous ses serviteurs sous les armes, & prêts à mourir pour son service. Dans cette revue, il arriva une chose qui augmenta beaucoup l'alarme. Un ichoglan, ayant vu passer le grand-seigneur sous les fenêtres de sa chambre, se mit à crier de toute sa force : dieu donne dix mille ans de vie à notre empereur ; & les autres répondirent tout d'une voix : *Allaha*, *Allaha*. Ce cri de guerre fut porté en un moment jusqu'aux lieux les plus éloignés du sérail, & fit prendre les armes aux confituriers, aux cuisiniers, aux fauconniers, aux porteurs de hache, & à tous le reste des bas-officiers.

On travailloit avec la même diligence au dehors. Le visir avoit donné ordre à tous les bachas de se rendre incessamment au sérail, avec tout ce qu'ils pourroient rassembler de gens résolus, &

de leur faire apporter des vivres pour trois jours. Le concours fut bientôt si grand, que le jardin & les cours se trouvèrent remplis d'hommes armés. Il vint des bateaux de Galata & de Tophana, chargés de poudre & d'autres munitions; de sorte qu'à la pointe du jour on vit auprès du sérail une armée de terre & de mer. Les janissaires crurent le danger pressant. Ils firent armer de leur côté un grand nombre d'albanois & de grecs qu'ils engagèrent dans leurs intérêts, à force d'argent & de promesses. Ainsi la ville & la cour paroissoient prêtes à s'entre-égorger.

Aussitôt que les prières du matin furent achevées, les baltagis armés de leurs haches, firent avertir les ichoglans de les venir joindre pour se rendre ensemble à l'appartement du grand-seigneur. Etant arrivés à la porte, l'eunuque qui la garde, fort attaché au parti de la vieille reine, leur en refusa l'entrée, en les traitant d'insolens qui manquoient de respect pour un lieu si sacré. Ils répondirent tout d'une voix qu'ils vouloient parler à leur maître, & que la vieille reine étant ennemie de l'empereur & de Mahomet, ils demandoient sa mort. L'eunuque, fier de son autorité, continua de les traiter de séditieux & de traîtres: Qu'avez-vous, lui dit-il, à démêler avec la reine? Etes-vous dignes d'ouvrir la bouche pour prononcer un seul mot contr'elle? Ces

outrages irritèrent tellement toute la troupe, que plusieurs s'étant écriés qu'il étoit ennemi de la foi, & qu'il méritoit la mort, l'un d'eux leva sa hache. Il s'enfuit par la terrasse dans le jardin, où ayant été poursuivi, il eût été tué sur le champ, s'il n'eût obtenu à force de prières, de se jeter aux pieds du sultan avant que de recevoir la mort. Mais il ne lui eut pas plutôt remis le sceau & la clé d'un trésor caché, qu'un baltagis, nommé *Saferti*, lui fendit la tête d'un coup de hache. Les autres se jetèrent aussitôt sur lui, & le coupèrent en morceaux avec leurs cimeterres. Une exécution si prompte & si violente jeta la terreur parmi tous les officiers qui étoient d'intelligence avec la vieille reine, & leur apprit à dissimuler. Le sultan même, qui avoit vu jaillir sur ses meubles & jusques sur ses habits le sang & la cervelle de ce misérable, & qui ignoroit les bonnes intentions de ses serviteurs, ne put s'empêcher de jeter un grand cri, & d'embrasser le selihar qui le tenoit entre ses bras. Cependant sa frayeur & ses larmes cessèrent, lorsqu'on eut éloigné de ses yeux ce tragique spectacle, & qu'on lui eut représenté qu'on ne pensoit qu'à le servir.

Le mufti & les principaux officiers étant arrivés à la fin de l'exécution, furent surpris en entrant dans la hozada d'y voir tant de désordre, & si peu de respect. C'étoit un mélange de divers lan-

gages, de cris & de mouvemens, qui sembloit présager les dernières extrémités de la hardiesse & de la fureur. Pour mettre le comble au tumulte, la jeune reine reçut avis qu'il s'étoit donné un combat dans les rues, & n'en pouvant savoir l'évènement, elle accourut à la chambre de son fils, où elle espéroit de trouver un asile. La confusion qu'elle y apperçut, ayant augmenté sa frayeur, elle s'écria comme hors d'elle-même: Est-ce là le respect qu'on doit au grand-seigneur? connoissez-vous le lieu où vous êtes? que demandez-vous à une femme? pourquoi vous mêlez vous des affaires de mon fils? Un ichoglan, qui ne la reconnut point, parce qu'elle avoit la tête voilée, s'imagina que ce pouvoit être la vieille reine. Voici celle que vous demandez, dit-il, d'un ton furieux; elle est entre nos mains; vengeons-nous, & punissons-là de ses crimes. Quelques-uns des plus hardis s'étant avancés pour s'en saisir, elle courut se jeter aux pieds de son fils, en poussant des cris épouvantables. Non, non, leur dit-elle, je ne suis pas la vieille reine, je suis la mère de votre maître. Son voile tomba, & s'étant fait reconnoître à la beauté ravissante de son visage, elle ne s'attira plus que des marques de respect de ceux qui s'étoient disposés à l'outrager.

Cependant le mufti qui ne vit aucun moyen

d'appaiser tant de gens mutinés, & qui crut sa propre vie en danger, si l'on s'obstinoit à leur refuser ce qu'ils demandoient avec des cris continuels, fit signe à l'assemblée qu'il n'avoit besoin que d'un moment pour conférer avec les principaux ministres, & dans une courte conférence qu'il eut effectivement avec eux, il fut résolu qu'on supplieroit très-humblement le grand-seigneur de consentir à la mort de la vieille reine. On dressa la supplication qui fut conçue dans ces termes. « La volonté de dieu est que vous mettiez » votre grand-mère entre les mains de la justice, » si vous voulez que vos esclaves s'appaisent. » Un petit mal est moins dangereux qu'un grand. » Il ne reste point d'autre remède. Le ciel en » rendra la fin heureuse ». Le mufti dressa ensuite la sentence, qu'il fit signer au grand-seigneur. Elle portoit que la vieille reine seroit étranglée, mais qu'elle ne seroit ni coupée avec le cimeterre, ni brisée de coups. Cet écrit fut remis aux eunuques de la chambre, avec ordre de conduire la reine hors du sérail par la *porte des oiseaux*, nommée le cashena, afin qu'elle ne mourût pas sous les yeux du grand-seigneur, & que ses cris ne fussent pas entendus. Les ichoglans chargés de l'exécution, allèrent les mains levées, en criant, *allahu*, à la porte de l'appartement des femmes, où ils trouvèrent quelques eunuques noirs qui ne

firent aucune résistance, après avoir vu l'ordre du grand-seigneur. Cependant ils exigèrent qu'il n'entreroit que vingt personnes dans la chambre. Les mieux armés s'étant introduits les premiers, ils rencontrèrent d'abord la folle de la reine, qui tenoit un pistolet à la main, & qui leur demanda fièrement ce qu'ils vouloient. Ils répondirent qu'ils cherchoient la mère du roi. Je la suis, répliqua-t-elle, & elle lâcha son coup sur eux. Cette hardiesse lui auroit coûté cher si le kuslir Agasi ne les eût avertis que ce n'étoit point la reine. Ils se hâtèrent de pénétrer dans la chambre, mais ils n'y trouvèrent point de lumières. La reine avoit fait éteindre tous les flambeaux au bruit de leur arrivée, & s'étoit cachée dans une grande armoire sous quantité de tapis & de hardes. Ils la cherchèrent inutilement, & peut-être lui auroient-ils laissé le tems de s'échapper, si un albanois, nommé Delli Dodangi, ne s'étoit avisé d'ôter toutes les hardes de cette armoire, où il l'apperçut enfin, malgré l'obscurité. Elle lui dit tout bas & en tremblant : généreux esclave, prends pitié de moi; je ferai ta fortune, & si les ichoglans veulent me sauver la vie, je leur promets cinq bourses à chacun. Perfide, lui répondit-il, il n'est pas tems de capituler, il faut mourir; & la tirant en même tems par les pieds, il la tira dehors avec violence.

S'étant relevée, elle tira de sa poche une poignée de sequins, qu'elle jeta au milieu de ses meurtriers. Son espérance étoit de se dérober à leur fureur pendant qu'ils s'occuperoient à les ramasser, & les plus jeunes furent éblouis en effet à la vue de l'or. Mais l'albanois s'attachant à elle comme un furieux, vint seul à bout de la terrasser, quoiqu'elle fût extrêmement forte & pesante. Un ichoglan du même pays, lui voyant aux oreilles deux diamans d'une beauté extraordinaire, se jeta dessus & les lui arracha. Ils étoient taillés en triangle, de la grosseur d'une noix, & soutenus d'un gros rubis. Ces pendans d'oreilles lui avoient été donnés dans la fleur de son âge par le sultan Achmet, dans le tems qu'il en étoit le plus amoureux, & l'on assure qu'il n'y avoit rien de si précieux dans le trésor du grand-seigneur.

Les autres pillèrent cette malheureuse reine avec la même ardeur. Ses bracelets, ses bagues, ses habits, & jusqu'à ses jarretières, qui étoient couvertes de diamans, tout lui fut enlevé par la voie la plus courte, c'est-à-dire, sans ménager sa pudeur. On trouva dans sa fourrure de marte zibeline, des caractères magiques, par lesquels elle s'imaginoit avoir lié la langue de tous les empereurs de son tems, & sur sa peau même elle portoit un cadenat admirablement composé,

où les noms des sultans Amurat & Ibrahim étoient gravés. C'étoit l'ouvrage d'un imposteur, nommé Pelly, qui s'étant rendu célèbre par cet art, devint en peu de tems le principal favori du sultan Ibrahim, & le plus riche particulier de Constantinople.

La reine ayant été dépouillée, avec mille outrages qu'elle s'attiroit par sa résistance, fut laissée pendant quelque tems nue sur le pavé, & traînée ensuite par les pieds au cachesna. C'étoit le lieu marqué pour l'exécution; mais lorsqu'elle y fut arrivée, les ichoglans firent attention qu'ils avoient oublié de se munir d'une corde. Ils furent obligés de prendre celle de la mosquée impériale, qui n'étoit pas éloignée. On la lui passa autour du cou, & Dogangi la pressoit par derrière avec les mains, tandis que les autres la serroient. Quoique la reine fût âgée de plus de quatre-vingts ans, que la violence de ce traitement l'eût mise hors d'elle-même, & qu'elle n'eût point de dents, elle ne laissa pas, en revenant à elle comme d'un profond assoupissement, de mordre avec tant de force le pouce gauche de Dogangi, qu'il ne put le tirer de sa bouche qu'en lui donnant de l'autre main plusieurs coups de poignards sur le visage. Quatre ichoglans des plus robustes avoient entrepris de l'étrangler; mais étant peu accoutumés à ce funeste office, ils la

firent languir long-tems dans des peines affreuſes. Enfin, la croyant expirée, ils annoncèrent ſa mort à leurs compagnons par leurs cris, & la plupart coururent en porter la nouvelle au grand-ſeigneur. Mais à peine l'eurent-ils perdue de vue, qu'elle ſe releva pour prendre la fuite. On rappela les moins éloignés, qui n'eurent pas de peine à la rejoindre, & pour l'achever promptement, on ſerra ſi bien la corde avec le manche d'une hache, qu'elle expira.

Les eunuques noirs prirent ſon corps, & le portèrent avec beaucoup de reſpect dans la moſquée royale, où ils l'étendirent après l'avoir revêtue d'habits auſſi précieux que ceux qu'on venoit de lui enlever. Tous ces eſclaves au nombre de quatre cent, s'y rendirent en verſant des larmes, & s'arrachant les cheveux.

Après cette expédition, le viſir remercia les ichoglans, & donna ordre que la bannière de Mahomet fût déployée. Elle fut placée ſur la principale porte du ſérail, à la vue de tout le monde. Cette nouvelle & celle de la mort de la reine, qui ſe répandirent en un moment dans la ville, réunirent avant la fin du jour les eſprits que la haine avoit diviſés.

HISTOIRE DE VANDA, REINE DE POLOGNE.

ENTRE les souverains qui ont gouverné la Pologne, il y eût une princesse qui mérita l'admiration de son siècle. Ce fut *Vanda*, petite nièce de Leck, fille de Gracus I, troisième roi de Pologne.

Cette princesse élevée au trône de Pologne, après la mort de son père & de ses frères, se fit adorer de ses sujets & admirer de ses voisins. Rien n'étoit plus élevé ni plus pur que sa vertu. Rien n'étoit plus parfait ni plus touchant que sa beauté. Parmi un grand nombre de princes que l'amour fit ses esclaves, *Ritagore* se flatta des plus douces espérances. Le voisinage de ses états, ses grandes richesses, l'ancienneté de sa maison, que des historiens ont fait remonter jusqu'à *Tuiscon*, fils de *Gomer*, & petit fils de *Japhet*; mais plus que tout, ses soins, ses assiduités, ses respects, lui firent espérer le cœur & la main de la princesse. Cependant tout ce qu'il

fit ne servit qu'à le convaincre que Vanda étoit plus capable de donner de l'amour, que d'en prendre. Elle refusa constamment l'alliance qu'il lui proposoit, avec tous les avantages que la raison pouvoit y souhaiter, & tous les charmes que l'amour y devoit répandre.

Ritagore, sans considérer qu'elle n'écoutoit les vœux de personne, attribua au mépris un refus qui n'étoit que l'effet de l'amour de cette princesse pour la liberté. Désespéré toutefois, il se retira dans ses états, d'où il écrivit à Vanda la lettre suivante.

Lettre de Ritagore à Vanda.

« Votre vertu & votre beauté m'avoient fait
» votre adorateur ; vos mépris, madame, me
» font votre ennemi. J'arme pour ravager vos
» états, & vous faire voir dans la désolation de
» vos provinces, la fureur de mon désespoir. Je
» vous en avertis pour que vous vous y prépariez. Si je péris, je meurs votre victime. Si
» je triomphe, votre vainqueur sera pourtant
» toujours votre esclave.

RITAGORE.

Vanda reçut cette lettre avec beaucoup de surprise & de chagrin ; l'image de la guerre l'effraya par l'amour qu'elle avoit pour ses peuples ;

cependant sa vertu n'en fut point intimidée ; elle répondit ainsi :

Réponse de Vanda à Ritagore.

« Je suis fâchée de voir qu'un prince que » j'estimois, soit dans des sentimens qui me for» ceront au mépris dont il m'accuse. Je le re» mercie pourtant de m'avertir de ses pernicieux » desseins. J'irai m'y opposer, & je les pré» viendrois même, si je ne voulois lui donner » le tems du repentir. Qu'il songe que si je » triomphe, il aura été vaincu par une fille, » & que s'il est vainqueur, il n'en sera pas plus » le maître du cœur de

VANDA.

Cette lettre ne calma point les fureurs de Ritagore ; il marcha contre la Pologne ; & Vanda, à la tête de ses troupes, alla au-devant de lui. Il se donna deux sanglans combats en fort peu de tems, où Vanda, le sabre à la main, anima si bien ses soldats par sa voix & par son exemple, que Ritagore fut battu & mis en fuite. Honteux de son crime & de sa défaite, ce prince se donna la mort. La vie ne pouvoit plus être pour lui qu'accompagnée d'une ignominie aussi affreuse que la gloire de Vanda étoit éclatante ; mais ce qu'il y a de plus cruel, & qu'on ne peut

rapporter qu'avec douleur, c'eſt que cette princeſſe fut, après ſes victoires, ſe précipiter dans la Viſtule, croyant devoir aux dieux (1) ce ſacrifice de ſa vie, pour la virginité qu'ils lui avoient daigné conſerver, & qu'elle leur avoit vouée.

PARTICULARITÉ

SINGULIÈRE

DU LA VIE DU CÉLÉBRE

DUC DE BUCKINGHAM.

MILORD *Clarendon*, dans la première partie de ſon hiſtoire, avoit parlé fort myſtérieuſement d'un fait étrange, qui précéda de quelque tems la mort de Georges Villiers, duc de Buckingham. Il le croyoit certain & digne de la gravité de l'hiſtoire ; mais ne l'ayant appris que ſur le témoignage de quelques amis du duc, auxquels ce ſeigneur l'avoit confié lui-même, il en avoit développé ſi imparfaitement les circonſtances,

---

(1) Le chriſtianiſme n'étoit pas encore établi dans ces contrées.

que son récit n'avoit fait qu'irriter la curiosité du lecteur. Voici le détail de l'aventure, tel qu'il fut trouvé parmi les papiers du duc de Devonshire, signé de la main de plusieurs seigneurs contemporains, qui avoient été informés particulièrement du fait qu'ils attestoient.

Le duc de Buckingham, au plus haut degré de puissance & de gloire où l'ambition d'un sujet puisse s'élever, n'usa pas toujours assez bien de sa fortune pour éviter les deux écueils ordinaires des favoris : la haine du peuple & la jalousie des grands. Sa fin tragique ne causa ni étonnement, ni compassion, parce qu'elle étoit prévue & désirée de tout le monde. Cependant, il eût pu se mettre à couvert du péril, si sa présomption ne l'eût point aveuglé. Quelques mois avant sa mort, un vieux gentilhomme, nommé William Parker, ancien ami de sa maison, mais retiré à la campagne, où il passoit sa vieillesse dans l'éloignement de la cour & des affaires, étant seul dans sa chambre, en plein jour, & bien disposé de corps & d'esprit, apperçut tout d'un coup vis-à-vis de lui, la figure du vieux sir Georges Villiers, père du duc, qui étoit mort depuis long-tems. Il prit d'abord ce spectacle pour une illusion des sens. Mais s'étant levé de sa chaise, ses oreilles, d'accord avec ses yeux, lui firent entendre la voix de son vieil ami, qui le prioit

prioit d'arrêter. « M. Parker, lui dit-il, vous » me reconnoissez, je sais que vous avez eu de » l'affection pour moi, & que vous l'avez con» servée à mon fils Georges. Au nom de dieu, » rendez service à ce pauvre insensé qui court » volontairement à sa ruine. Allez le voir. Dites» lui de ma part, que s'il ne rejette point les » conseils de tels & de tels amis, s'il ne change » tel & tel article de ses desseins & de sa conduite, » il est menacé d'un châtiment plus terrible & » prompt qu'il ne pense. » M. Parker un peu revenu de sa première surprise, n'osa refuser tout-à-fait cette commission, mais il tâcha de s'en défendre par toutes les objections qui peuvent se présenter à un homme de bon sens. Le fantôme les leva toutes, & l'ayant pressé d'engager sa parole, il disparut après l'avoir obtenu.

Cependant Parker, demeuré seul, considéra plus attentivement les difficultés de l'entreprise. Sa vieillesse, le caractère du duc, & la seule nouveauté de sa commission, lui firent craindre d'être rejeté avec mépris. Ajoutez, que l'impression de ce qu'il avoit vu, commençant bientôt à diminuer, il revint peu à peu à croire que ses sens l'avoient trompé. Il laissa passer ainsi quelque tems, sans s'arrêter à rien de certain. Mais l'impatient fantôme revint à la charge, & joignit la menace aux prières. Enfin, la crainte força la

répugnance de Parker. Il obéit, après avoir pris néanmoins le conseil de quelques personnes vertueuses, qui, sans rien décider sur une aventure si extraordinaire, l'excitèrent à la pousser à bout, par la seule raison qu'elle pouvoit être utile au duc.

L'avis du bon Parker ne fut point regardé comme une offense, mais on crut faire grâce à sa vieillesse en le traitant de folie. Il revint de la cour fort mortifié des railleries du duc. A peine étoit-il rentré dans son appartement, que le fantôme se fit revoir.

(1) Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux,
Qu'un ombre désolée emporte des tombeaux.
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère:

Il se plaignit d'abord amèrement de l'endurcissement de son fils. Ensuite tirant un poignard de sa robe: allez, dit-il à Parker, allez dire à l'ingrat que vous avez vu l'instrument de sa mort. Et de peur qu'il ne soit encore assez fou pour vous accuser de l'être vous-même, découvrez-lui ce que je vais vous apprendre, & qui n'est connu au monde que de lui. Il lui révéla là-dessus un des plus intimes secrets du duc. Parker devint plus hardi avec une aussi bonne marque de sa mission.

(1) Corneille, dans Polieucte.

Il retourna à la cour, & s'expliqua avec beaucoup de fermeté. Le duc fut frappé de le voir instruit de son secret ; mais après avoir paru quelques momens rêveur, il reprit le ton de raillerie, & conseilla à son prophète de s'adresser à quelque médecin habile, qui fût capable de lui guérir le cerveau.

Les circonstances de la dernière apparition ayant convaincu Parker que cette aventure ne pouvoit finir heureusement pour le duc, il prit le parti de demeurer à Londres pour suivre des yeux les évènemens, & pour se rendre, s'il étoit possible, utile à ce seigneur, malgré lui-même. Quelques semaines s'écoulèrent pendant lesquelles il ne le vit jamais sans essuyer quelques railleries sur les visions. Il n'y répondoit que par des vœux ardens pour sa prospérité. Avant la fin du mois, le duc fut assassiné par Felton.

HARDIESSE

DE WAT TILER,

SÉDITIEUX ANGLOIS.

IMMÉDIATEMENT après la mort d'Édouard, Richard II se trouva dans un grand danger, par la hardiesse & les fureurs d'un rébelle, nommé

Wat Tiler. C'étoit un gouverneur de Kent, dont la réputation commença d'une manière fort extraordinaire. Le parlement ayant établi une capitation rigoureuſe, un des collecteurs voulut la faire payer à la fille de Wat Tiler, qui étoit au-deſſous de l'âge marqué par le bill. On lui repréſenta que cette fille n'étoit qu'un enfant. Il entreprit inſolemment de s'en aſſurer par une action fort indécente, aux yeux même du père, qui lui caſſa la tête avec ſon marteau. Tous les voiſins ayant applaudi à cette action, Wat Tiler ſe vit bientôt environné d'une foule de gens qui lui proposèrent de le ſuivre, pour ſe défaire même de de tous les collecteurs. Un prêtre, qui crut pouvoir profiter de ce trouble pour ſe faire conſidérer, leur fit un diſcours par lequel il leur perſuada que ce n'étoit pas aux collecteurs ſeulement qu'ils devoient s'en prendre; mais qu'*étant tous fils d'Adam*, ils ne devoient pas ſouffrir que ſous le titre de ſeigneur, des gens qui n'avoient pas d'autre origine qu'eux, leur priſſent tyranniquement leurs biens. Cet argument parut ſi fort, que courant aux armes, ils coupèrent la tête à tous les ſeigneurs, gentilshommes, juges, avocats & procureurs, qui tombèrent entre leurs mains. Wat Tiler ſe rendit à Londres à la tête d'une armée prodigieuſe, qui ſe raſſembla volontairement ſous ſes ordres. Il mit la ville au pillage.

Richard II, qui avoit ſuccédé à Edouard, ne voyant aucun moyen de réſiſter à une attaque ſi bruſque & ſi imprévue, s'avança vers les rebelles, ſuivi de peu de monde, & fit prier Tiler, par un Cher, de venir conférer avec lui. L'inſolent gouverneur répondit qu'il iroit parler au roi lorſqu'il le jugeroit à propos, & ſe mettant néanmoins en marche, il affecta d'avancer avec tant de lenteur, que le roi perdant patience, le fit preſſer par le même chevalier de hâter ſa marche. Tiler s'offenſa que le chevalier ne mît pas pied à terre en lui parlant; il alloit le tuer d'un coup d'épée, ſi le roi, qui s'étoit lui-même avancé, n'eût crié au chevalier de mettre pied à terre.

Dans la conférence que Wat Tiler eut avec le roi, étant tous deux à cheval, il fit mille propoſitions extravagantes, & de tems en tems il levoit ſon épée, comme pour menacer ce prince, s'il n'accordoit pas ſur le champ tout ce que les ſéditieux prétendoient. Cette brutale effronterie cauſa tant d'indignation au maire de Londres qui accompagnoit le roi, que ſans conſidérer à quoi il alloit expoſer ce jeune prince, il déchargea ſur la tête du rebelle un coup d'épée qui le fit tomber mort à ſes pieds. Une action ſi imprudente devoit naturellement cauſer la perte du roi, & de tous ceux qui étoient avec lui. Déjà les rebelles bandoient leur arc pour venger leur chef, mais

Richard prévient leurs coups par une résolution plus ferme & plus judicieuse qu'on ne devoit l'attendre d'un prince âgé de quinze ans. Au lieu de prendre la fuite, il se tourna vers les rébelles, & leur cria d'un ton résolu : Quoi, mes amis, voulez-vous donc tuer votre roi? ne soyez point en peine de la perte de votre chef, car c'est moi que vous aurez désormais pour votre général. Suivez-moi. En achevant ces mots, il tourna doucement la bride de son cheval, & se mettant à leur tête, il prit le chemin de la grande place de Londres. Sa fermeté fit tant d'impression sur les mutins, qu'ils le suivirent sans balancer. En arrivant à la place, ils y virent une troupe de bourgeois bien armés, que le maire avoit préparés à tout événement. Sans s'appercevoir que ce petit corps ne faisoit pas la cinquantième partie de leur nombre, ils furent si effrayés de cette vue, qu'ils jetèrent leurs armes, & demandèrent quartier. Ainsi la révolte fut dissipée, sans qu'il y eût du sang répandu que celui du chef.



TRAIT SINGULIER
DE L'HISTOIRE
D'ANGLETERRE.

IL arriva un jour qu'un des domestiques du prince Henri, fils aîné de Henri IV, fut accusé au banc du roi, & saisi par l'ordre de ce tribunal. Ce prince, qui l'aimoit particulièrement, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne, & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammèrent encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siége de la justice, où se présentant d'un air furieux, il donna ordre aux officiers de rendre sur le champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord chef de justice, nommé *sir William Gascoigne*, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le prince à se soumettre aux anciennes loix du royaume; « ou du moins, » lui dit-il, si vous êtes résolu de sauver votre » domestique des rigueurs de la loi, adressez-

» vous au roi votre père, & demandez-lui grâce
» pour le coupable. C'eſt le ſeul moyen de ſatis-
» faire votre inclination, ſans donner atteinte
» aux loix, & ſans bleſſer la juſtice ».

Ce ſage diſcours fit ſi peu d'impreſſion ſur le jeune prince, qu'ayant renouvelé ſes ordres avec la même chaleur, il proteſta que ſi l'on différoit un moment à les ſuivre, il alloit employer la violence. Le lord chef de juſtice, qui le vit diſpoſé ſérieuſement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté, & de préſence d'eſprit, & lui commanda, en vertu de l'obéiſſance qu'il devoit à l'autorité, non-ſeulement de laiſſer le priſonnier, mais de ſe retirer à l'inſtant de la cour, dont il troubloit les exercices par des procédés ſi violens. C'étoit attiſer le feu, & ſouffler ſur la flamme. La colère du prince éclata d'une manière terrible, & montant au comble, elle le porta à s'approcher furieuſement du juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais ſir Williams ſe rendit maître de tous les ſiens, ſoutint merveilleuſement la majeſté du ſiége ſur lequel il repréſentoit le roi;
» Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens
» ici la place de votre ſouverain ſeigneur & de
» votre père. Vous lui devez une double obéiſ-
» ſance à ces deux titres. Je vous ordonne en
» ſon nom de renoncer à votre deſſein, & de

» donner déformais un meilleur exemple à ceux
» qui doivent quelque jour être vos fujets. Et
» pour réparer la défobéiffance & le mépris que
» vous venez de marquer pour la loi, vous vous
» rendrez vous-même à ce moment dans la
» prifon, où je vous enjoins de demeurer jufqu'à
» ce que le roi votre père vous faffe déclarer fa
» volonté ».

La gravité du juge & la force de l'autorité, produifirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut fi frappé, que remettant auffitôt fon épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au lord chef de juftice, & fans répliquer un feul mot, il fe rendit droit à la prifon du même tribunal. Les gens de fa fuite allèrent tout de fuite faire le rapport au roi, & ne manquèrent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre fir Williams. Ce fage monarque fe fit expliquer jufqu'aux moindres circonftances. Enfuite il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un coup les yeux & les mains au ciel, il s'écria dans une efpèce de tranfport : « O dieu !
» quelle reconnoiffance ne dois-je pas à ta bonté?
» Tu m'as donc fait préfent d'un juge qui ne
» craint pas d'exercer la juftice, & d'un fils qui
» non-feulement fait obéir, mais qui a la force
» de facrifier fa colère à l'obéiffance ».

Ce trait fait également l'éloge de trois perfonnes, du roi, de fon fils & de fir Williams.

TRAIT CURIEUX DE POLITIQUE.

MÉHÉMET Almehdi, roi de Fez, étoit un prince ambitieux, rusé, hipocrite, habile, grand théologien, & parfait déiste. Il eut une longue guerre à soutenir contre des peuples voisins, qui refusoient de se soumettre à sa tyrannie. Il remporta sur eux plusieurs victoires; mais ayant ensuite perdu une bataille, où il avoit exposé ses troupes avec une fureur aveugle, elles se rebutèrent jusqu'à refuser d'aller à l'ennemi. Voici le stratagême dont il s'avisa pour leur inspirer du courage. Il assembla secrètement un certain nombre de ses officiers les plus affectionnés, & leur proposa des récompenses considérables, s'il vouloient consentir qu'il les enfermât pour quelques heures dans des tombeaux, comme s'ils eussent été tués au combat; qu'il leur laisseroit une ouverture suffisante pour respirer, & que lorsque par une superstition qu'il alloit répandre adroitement dans l'armée, on viendroit les interroger, ils répondissent qu'ils avoient trouvé tout ce que leur

roi leur avoit promis; qu'ils jouiſſoient des récompenſes du martyre; & que ceux qui les imiteroient en combattant vaillamment, & qui mourroient dans cette guerre, jouiroient de la même félicité.

La choſe s'exécuta comme il l'avoit propoſée. Il mit ſes plus fidèles ſerviteurs parmi les morts, les couvrit de terre, & leur laiſſa un petit ſoupirail pour reſpirer. Enſuite il rentra au camp, & faiſant aſſembler les principaux chefs vers le milieu de la nuit: Vous êtes, leur dit-il, les ſoldats de dieu, les défenſeurs de la foi, & les protecteurs de la vérité. Diſpoſez-vous à exterminer nos ennemis qui ſont auſſi ceux du très-haut, & comptez que vous ne retrouverez jamais une occaſion ſi certaine de lui plaire. Mais comme il pourroit ſe trouver parmi vous des lâches & des ſtupides qui n'en croiroient pas à mes paroles, je veux les convaincre par la vue d'un grand prodige. Allez au champ de bataille; interrogez ceux de nos frères qui ont été tués aujourd'hui; ils vous aſſureront qu'ils jouiſſent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans cette guerre. En même tems il les conduiſit ſur le champ de bataille, où il s'écria de toute ſa force: ô aſſemblée de fidèles martyrs, faites-nous ſavoir ce que vous avez vu des merveilles du très-haut! Ils répondirent: Nous avons reçu du tout-puiſſant

des récompenfes infinies, & qui ne peuvent être conçues par les vivans.

Les chefs furpris de cette réponfe, coururent la publier dans l'armée, & par ce moyen réveillèrent le cœur de tous les foldats.

Tandis que cela fe paffoit au camp, le roi feignant une extafe caufée par ce miracle, étoit demeuré près des tombeaux où fes ferviteurs enfévelis attendoient leur délivrance; mais il boucha les trous par lefquels ils refpiroient, & les envoya recueillir par ce barbare ftratagême les récompenfes qu'ils venoient d'annoncer aux autres.

AMURAT IV,

PREMIER SULTAN QUI SE SOIT ENIVRÉ.

LE premier fultan qui fe foit enivré de vin, eft Amurat IV. L'occafion qui l'y porta, & le goût qu'il prit enfuite pour cette liqueur, méritent d'être remarqués. Etant à fe promener un jour fur la place publique, plaifir que tous les fultans fe donnent fous un habit qui les déguife, il rencontra un homme du peuple, nommé *Beeri*

Mustapha, si ivre qu'il chanceloit en marchant. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il demanda à ses gens ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un homme ivre ; & tandis qu'il faisoit expliquer comment on le devenoit, Becri Mustapha le voyant arrêté, lui ordonna, avec des termes impétueux de passer son chemin. Amurat surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre : Sais-tu, misérable, que je suis le sultan ? Et moi, répondit le turc, je suis Becri Mustapha. Si tu veux me vendre Constantinople, je te l'achète : tu seras alors Mustapha, & je serai sultan. La surprise d'Amurat augmentant, il lui demenda avec quoi il prétendoit acheter Constantinople. Ne raisonne pas, lui dit l'ivrogne, car je t'achèterai aussi, toi qui n'es que le fils (1) d'une esclave. Ce dialogue parut si admirable au grand-seigneur, qu'apprenant en même tems que dans peu d'heures la raison reviendroit à Bécri, il le fit porter dans son palais, pour observer ce qui lui resteroit de ce transport, & ce qu'il penseroit lui-même de tout ce qu'il rappeleroit à sa mémoire. Quelques heures s'étant passées, Becri Mustapha, qu'on avoit laissé dormir dans une chambre dorée, se réveille & marque beaucoup

(1) On sait que les sultans naissent des esclaves du sérail.

d'admiration de l'état où il se trouve. On lui raconte son aventure, & la promesse qu'il a faite au sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur, & n'ignorant point le caractère cruel d'Amurat, il se croit au moment de son supplice. Cependant ayant rappelé toute sa présence d'esprit, pour chercher quelque moyen d'éviter la mort, il prend le parti de feindre qu'il est déjà mourant de frayeur, & que si on ne lui donne du vin pour se ranimer, il se connoît si bien qu'il est sûr d'expirer bientôt. Ses gardes, qui craignirent en effet qu'il ne mourût avant que d'être présenté à l'empereur, lui font apporter une bouteille de vin, dont il ne feint d'avaler quelque chose que pour avoir occasion de la garder sous son habit. On le mena peu après devant l'empereur qui lui rappelant ses offres, exige absolument qu'il lui paie le prix de Constantinople, comme il s'y étoit engagé. Le pauvre turc tira sa bouteille. O empereur, répondit-il, voilà ce qui m'auroit fait acheter hier Constantinople, & si vous possédiez les richesses dont je jouissois alors, vous les croiriez préférables à la monarchie de l'Univers! Amurat lui demandant comment cela se pouvoit faire : il n'est question, lui dit l'ivrogne, que d'avaler cette divine liqueur. L'empereur voulut en goûter par curiosité; il en but un grand coup, & l'effet en fut très-prompt dans une tête qui

n'avoit jamais senti les vapeurs du vin. Son humeur devint si gaie, & tous ses sens se livrèrent tellement à la joie, qu'il crut sentir que tous les charmes de la couronne n'égaloient point ceux de sa situation. Il continua de boire. Mais l'ivresse ayant suivi de près, il tomba dans un profond sommeil, dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête. La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le plaisir qu'il avoit goûté. Il fit venir Mustapha, dont il se plaignit avec beaucoup d'emportement. Celui-ci, à qui l'expérience donnoit bien des lumières, engagea sa vie qu'il guériroit sur le champ Amurat, & ne lui offrit point d'autre remède que de recommencer à boire du vin. Le sultan y consentit. Sa joie revint, & son mal fut aussitôt dissipé. Il fut si charmé de cette découverte, que non-seulement il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa pas un seul jour sans s'enivrer, mais qu'ayant fait Becri Mustapha son conseiller privé, il l'eut toujours auprès de sa personne pour boire avec lui. A sa mort, il le fit enterrer avec beaucoup de pompe dans un cabaret, au milieu des tonneaux, & il déclara dans la suite qu'il n'avoit pas vécu heureux un seul jour depuis qu'il avoit perdu cet habile maître & ce fidèle conseiller.

CAUSES

DE L'ÉLÉVATION

DE BALTAGI MEHEMED.

BALTAGI Mehemed dut ſon élévation à des incidens fort étranges. La ſultane Validé, mère de Muſtapha & d'Ahmed, avoit pour ſa *Cutégi*, ou ſa tréſorière, une jeune circaſſienne, d'un eſprit & d'une beauté extraordinaire. Ahmed, qui avoit la liberté de ſe promener dans le palais, la vit par haſard, en devint amoureux, & s'étant procuré le ſecours du Bashaga de ſa mère, il parvint à s'en faire aimer. La ſultane découvrit l'intrigue. Elle fit appeler ſa cutégi qu'elle menaça d'un ſévère châtiment. Celle-ci ſe défendant avec beaucoup de réſolution, nia ſans rougir qu'elle fût aimée du prince, ou du moins qu'elle en eût la moindre connoiſſance. Elle ajouta que s'il l'aimoit en effet, ce n'étoit pas ſur elle que devoient tomber les reproches, & qu'elle étoit prête d'ailleurs à ſe priver tout-à-fait de le voir. La ſultane réduite à ne plus ſavoir ce qu'elle en devoit croire, fit appeler ſon fils, lui

lui repréſenta la bonté de ſon frère qui lui avoit accordé la liberté contre l'uſage de ſes ancêtres, & l'exhorta à ne pas s'attirer ſa diſgrâce en devenant amoureux avant que d'être arrivé au trône. Elle lui promit que, s'il ſuccédoit un jour à ſon frère, elle lui donneroit non-ſeulement la circaſſienne, mais un grand nombre d'autres belles filles qu'elle avoit autour d'elle. Ahmed eut l'ingénuité d'avouer ſa paſſion à ſa mère, & lui proteſta avec la même franchiſe que rien n'étoit capable de la lui faire vaincre. Elle aimoit ce fils. Son inquiétude la fit penſer à marier ſa maîtreſſe, pour le guérir en lui ôtant l'eſpérance. Elle fit venir ſon premier médecin, nommé Nub Effendi, & tombant par divers diſcours ſur la reconnoiſſance qu'elle devoit à ſes ſervices, elle lui dit qu'elle étoit déterminée à les récompenſer, en faiſant épouſer la tréſorière à ſon fils. Nub Effendi, d'autant plus ſenſible à cette faveur, que les cutégis de la ſultane ne ſe donnoient ordinairement qu'à des bachas à trois queues, retourna auſſitôt chez lui pour faire tous les préparatifs de la fête. A l'entrée de la nuit on fit ſortir ſecrètement la cutégi du ſérail pour la remettre au médecin avec ſa dot. Mais le bashaga de la ſultane, qui étoit dévoué au prince Ahmed, ayant quelque ſoupçon du myſtère, courut l'en avertir, & l'aſſura même que, ſans ſavoir où l'on

conduisoit sa maîtresse, il étoit certain qu'on la faisoit sortir du sérail. Ahmed, dans une inquiétude mortelle, donna ordre à Baltagi Mehemed, son page, d'observer ce qu'elle deviendroit. Il découvrit enfin qu'elle étoit chez le premier médecin de la sultane, & ne pouvant contenir son transport, il écrivit sur le champ ce billet à Nub Effendi. « Apprends que la jeune fille que » tu viens de recevoir dans ta maison m'a gagné » le cœur. Garde-toi d'y toucher, & ne permets » pas que ceux qui t'appartiennent aient rien à » démêler avec elle. Si tu fais autrement, tu » n'éviteras pas la vengeance qui tombera » quelque jour sur toi & sur ta famille. »

Nub Effendit se crut dans le dernier danger. Il ne pouvoit désobéir d'un côté à la sultane, sans s'exposer à une disgrâce certaine; & les menaces du prince n'étoient pas moins effrayantes, quoiqu'elles regardassent un tems plus éloigné. Il étoit né dans l'île de Crète; c'est-à-dire, qu'étant grec de naissance, il avoit tout l'esprit qui est commun dans cette nation. Voici le tempérament qu'il prit pour ménager tout à la fois la sultane & le prince. Ayant assemblé les convives qu'il avoit fait inviter à la fête, il fit célébrer par l'*iman*, le *nikiah*, c'est-à-dire, la cérémonie du mariage; après quoi, conduisant lui-même les deux époux à la chambre nuptiale, il parla dans

ces termes à son fils : « Nous sommes dans un
» grand péril, quoique personne n'en ait ici le même soupçon. Schra. Effendi est amoureux de l'épouse que la sultane vous a donnée, & vous pouvez connoître la violence de sa passion par cette lettre. Si vous souhaitez du bien à votre père & à votre famille, il faut vous abstenir de ce fruit défendu, & vous priver d'un mets qui est réservé pour la table du prince. Imaginez-vous que c'est une sœur, & non une femme qu'on vous accorde. Donnez-lui en particulier les embrassemens qu'on donne à une sœur; nommez-la votre épouse aux yeux du public, mais ne vous attribuez jamais d'autres droits sur elle. Si votre passion étoit capable de balancer, songez que vous allez attirer des malheurs certains sur votre famille, & ma malédiction sur vous-même. »

Le fils promit d'obéir, & la jeune épouse y donnant aussitôt son consentement, elle fut laissée seule, tandis que son mari alla passer la nuit dans une autre chambre. Cette scène se passa si secrétement que les domestiques même n'en eurent aucune défiance, & bien moins Ahmed, qui ne pouvoit l'apprendre de personne. Quelques jours après, la faveur de la sultane procura au fils du médecin la charge de *mollah* de Smirne. Les premières dames de Constantinople en vinrent

faire leur compliment à son épouse. Ahmed ne put l'ignorer. Il ne lui resta pas le moindre doute que sa maîtresse ne fût entre les bras d'un autre; & le chagrin qu'il en eut le fit tomber dans une mélancolie profonde. Il cherchoit les moyens de s'en venger, lorsque dans une sédition qui s'éleva à Constantinople, il fut placé sur le trône à la place du sultan Mustapha son frère. Son premier soin fut de se faire amener Nub Effendi, & d'ordonner sur le champ qu'on lui donnât la mort. Cependant il consentit sur ses instances à l'écouter un moment, & sa surprise fut extrême, en apprenant à quoi il s'étoit déterminé pour lui plaire. Le médecin lui garantit qu'elle étoit aussi entière qu'elle avoit la réputation de l'être en sortant du sérail, & lui offrit sa tête, s'il appercevoit qu'il l'eût trompé. Elle fut examinée par les plus habiles eunuques. Le sultan se livra à des transports de joie sur leur témoignage. Il combla Nub Effendi de biens & d'honneurs; mais n'osant suivre tout d'un coup son inclination, il lui ordonna de garder sa maîtresse avec le même soin jusqu'à nouvel ordre. Il redoutoit sa mère qui le pressa effectivement de ne pas commencer son règne par l'infraction d'une loi des plus sacrées du sérail. Une fille n'y rentre point quand elle en est une fois sortie. La sultane lui représenta qu'il avoit encore tout à craindre des partisans

de ſon frère, & lui fit promettre enfin de ne pas faire éclater ſa paſſion; mais n'en étant pas moins enflammé, il convint avec le baltagi Mehemed, ſon page, qu'il avoit déjà créé ſon grand écuyer, de la lui faire épouſer. Il la vit ainſi fort librement chez ſon mari, & perdant peu à peu le reſpect qu'il avoit eu pour les uſages, il la faiſoit venir ſouvent au ſérail avec beaucoup de magnificence & d'éclat. Cette femme fit toute la fortune de Baltagi Mehemed; car peu après elle pria le ſultan de lui accorder les honneurs des trois queues, & de lui donner quelqu'emploi qui ne l'éloignât point de Conſtantinople, parce qu'il convenoit peu à la maîtreſſe d'un ſi grand empereur d'être la femme d'un *émirabar*. Le ſultan lui répondit: « Vous ne cherchez que vos intérêts, » ſans penſer aux miens. Cependant je veux vous » traiter en juge équitable, & partager en deux » le différend. Je donnerai à votre mari un em- » ploi qui le retiendra ſix mois hors de Conſtan- » tinople, & qui lui permettra d'y être chaque » année ſix mois. »

Il le fit auſſitôt *capudan bacha*, ou grand amiral; & quelque tems après, par conſidération pour les mêmes prières, il l'éleva à la dignité de grand-viſir. Quelque mécontentement de ſes ſervices l'obligea enfin de le dépoſer; mais il le traita avec tant de douceur,

qu'après l'avoir fait successivement bacha d'Erzerum & d'Alep, il le rétablit à la fin dans sa dignité. Cependant n'en ayant pas été plus satisfait après cette nouvelle faveur, & l'ayant même soupçonné d'avoir trahi les intérêts de l'empire dans l'expédition contre les Russes, il le fit arrêter à son retour par l'aga des janissaires, & tout le châtiment qu'il lui imposa fut un exil à Lemnos, d'où il fut transféré à Rhodes. Il mourut dans cette dernière île, sans qu'il ait été bien éclairci si ce fut de mort naturelle.

HISTOIRE

DU GRAND-VISIR

CALAILY AHMET.

CALAILY AHMET, *pacha*, étoit né à Césarée en Cappadoce, de parens arméniens & chrétiens. Mais ayant été amené jeune à Constantinople, où il abjura le christianisme, il fut admis dans l'ordre des *baltagis*. Il cacha si habilement ses vicieuses inclinations sous des apparences de vertu, qu'il fut créé *baltagilar kichaiſi*, & de

cet office il fut renvoyé avec deux queues au *pachalie* de *Zita*, qui est le dernier que les turcs aient sur la mer Rouge. Ensuite il obtint successivement la dignité de *capudam pacha*, celle de *caïmacam*, & d'autres pachalies. Quoique sa conduite dans tous ces emplois eût paru folle & ridicule à toutes les personnes sensées, son zèle affecté contre les chrétiens, & quelqu'apparence d'amour pour la justice, lui acquirent parmi la populace ignorante & superstitieuse la réputation d'un *véritable musulman*. Pour rendre les chrétiens odieux; il ordonna, pendant qu'il étoit caïmacam, que leurs habits fussent de gros drap noir; que dans le bain ils ne porteroient point de souliers de bois, ce qui est généralement en usage pour se garantir les pieds de la chaleur du marbre, & qu'ils auroient des sonnettes attachées aux bras, afin qu'on les pût distinguer dans les rues & dans les autres lieux publics. Mais les jamis, dont le principal revenu est sur les bains, le voyant beaucoup diminuer, parce que cette honteuse distinction en éloigna bientôt tous les chrétiens, portèrent leurs plaintes au sultan, qui révoqua lui-même une loi si dure, & fit passer le caïmacam à un autre emploi. Cependant le peuple n'en ayant conçu de lui qu'une plus haute estime, il arriva un jour que le sultan, qui étoit à se promener déguisé sur une place publique,

entendant les plaintes de quelques personnes du peuple, qui gémissoient sur la corruption des usages & des mœurs, & qui prétendoient qu'il ne falloit point espérer de réformation, si Calaily Ahmet n'étoit fait visir; le sultan, sans le connoître personnellement, jugea qu'un homme si désiré devoit avoir un mérite distingué, & craignant que la sédition qu'il avoit éteinte heureusement depuis quelques mois, ne se rallumât à cette occasion, prit le parti de satisfaire le peuple, en mettant Calaily Ahmet à la place de Hassan. Calaily étoit alors pacha de Crète. A peine se vit-il au sommet de la fortune, qu'il lâcha la bride à tous ses vices. Le premier jour de son visiriat, étant entré en son palais avec le sceau du visir, & voyant que tout le monde attendoit ses premiers ordres, pour en tirer, suivant la superstition des turcs, un augure pour le cours de son administration, il envoya chercher un tailleur. L'ordre qu'il lui donna fut de lui faire une veste, que les turcs appellent *enteri*, de drap d'or; ce qui est non-seulement contraire à l'usage du pays, mais condamné même par l'alcoran. L'ayant reçue dès l'après-midi du même jour, il la mit sur le champ, & rendant visite à ses concubines, il s'admira beaucoup dans ce nouvel habit. Ses femmes n'ayant pas manqué d'augmenter son admiration par leurs flatteries, il prit

la résolution de paroître avec cette parure au divan & devant le grand-seigneur même. Il ne se borna point là. Ayant joint divers ornemens extraordinaires à son turban, & s'étant enfin revêtu comme un bouffon, il fit venir le chaus-bochi, à qui il demanda si tout étoit prêt pour la procession. Cet officier, frappé de sa figure, lui répondit que tout étoit prêt au-dehors, mais qu'il manquoit bien des choses au-dedans. Pressé de s'expliquer avec plus de clarté, il lui dit que dans l'état où il étoit, il couroit risque non-seulement de se faire disgracier le jour qu'il entroit en faveur, mais de jeter un étrange ridicule sur toute la nation; & que pour lui & ses compagnons, ils lui déclaroient qu'ils ne l'accompagneroient point chez le grand-seigneur, s'il ne commençoit par réformer ce comique équipage. Calaily, après s'être fort emporté, conçut qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de suivre un si sage conseil.

La semaine d'après il invita le sultan à la fête que lui donnent ordinairement les nouveaux visirs. Ce prince passant, selon la coutume, entre deux haies d'officiers rangés pour lui faire honneur, observa un homme borgne, qui étoit à côté d'un tefterdar, avec un air fort hautain. Il demanda au visir qui il étoit. Quoi! lui dit celui-ci, votre hautesse ne connoît point cet homme-là? Je ne puis connoître, répondit le sultan, tous les sujets de mon

empire. Oh! reprit le visir, vous deviez connoître celui-ci qui n'est pas un homme du commun, & qui a un bon chiftilix (c'est-à-dire, une métairie) près de Constantinople, qui lui fournit tant d'oies & de poules, qu'outre sa provision de bouche il en vend chaque année pour une somme considérable. A l'égard de son office, il est *bash bakilulu* du tefterdar, (emploi des plus médiocres). Le sultan ne lui fit pas la moindre réplique; mais aussitôt qu'il le vit un peu écarté, il se tourna vers le kislar agasi: avez-vous entendu, lui dit-il, ce que ce monstre vient de me raconter de mon bash bakilulu? Pour moi, je vous assure que j'ai découvert sa folie trois jours après l'avoir fait visir. Mais, afin que ceux qui l'ont tant désiré puissent aussi la découvrir, je veux lui laisser sa dignité pendant quelques mois, d'autant plus que les affaires de l'Empire sont actuellement assez tranquilles pour ne pas craindre que son imprudence fasse tort à l'Etat.

Sa haine contre les chrétiens éclata aussitôt par le renouvellement des loix qu'il avoit portées contr'eux, lorsqu'il étoit caïmacam. Il ne se trouva plus personne qui osât s'en plaindre, & chaque jour offrit de nouveaux exemples de rigueur & de cruauté contre le christianisme. Le détail en seroit long; mais ce zèle même, qui continuoit de le rendre agréable au peuple,

fut mêlé de tant de folies, que s'étant acquis dans le public le sur-nom d'insensé, il parut au sultan qu'il étoit tems de le déposer. Cependant comme ses fautes venoient moins de malice, que d'un manque de génie, il en fut quitte pour être banni à Istankoi, qui est l'ancienne *Coos*, patrie d'Hypocrate, où on lui accorda par jour trois cens aspres pour sa subsistance. Il y mourut de chagrin.

HISTOIRE
DE CHORLULY ALI,
BACHA.

CHORLULI ALI, *bacha*, étoit né à *Chorlo*, ville de Thrace., d'où il avoit tiré son nom. Ses parens, qui étoient dans la misère, lui avoient fait prendre la profession de barbier. *Cara Bairam Ogli*, capugi bachi, se rendant à Andrinople, où Mahomet IV faisoit alors sa résidence, logea en chemin dans la maison de son père, & s'étant senti porté, par sa bonne mine, à lui proposer de le suivre, il l'emmena malgré son père. Il le mit dans une école où ses progrès furent si singuliers,

que Cara Bairam se priva généreusement des services qu'il en auroit pu tirer dans sa maison, pour le rendre utile au public, en le produisant à la cour. Il eut le crédit de le faire passer par quantité d'offices, jusqu'à celui des chambellans intérieurs, qu'il occupoit, lorsque Mustapha II parvint au trône. Ses grandes qualités, qu'il avoit eu peu d'occasions de faire éclater sous les règnes précédens, parurent alors dans tout leur lustre. Mustapha, qui les reconnut, fit de lui son ami & son confident. En moins de deux ans, il devint *chocadaragalik*, qui est la seconde dignité de la cour Ottomane. Sa faveur n'ayant fait qu'augmenter, il fut créé *cubbe* visir, avec promesse de lui faire épouser la fille de son maître, âgée alors de trois ans. Après la déposition de Mustapha, il vécut quelque tems dans l'humiliation; mais Ahmed rendit enfin justice à son mérite, en le créant bacha de Damas & de Tripoli, & deux ans après il lui fit épouser sa nièce, pour remplir l'engagement de son frère. Etant devenu grand-visir, il s'acquit tant de réputation, que s'il ne l'eût pas souillée par un peu d'avarice, il mériteroit un rang parmi les grands hommes de son siècle. Il n'aimoit point la guerre, sur-tout contre les chrétiens, parce qu'il étoit persuadé que la furie & le grand nombre servent peu contre des ennemis bien disciplinés. Ayant été

accusé de mauvaise foi par (1) le roi de Suède, & déposé pour les raisons qui sont connues dans l'histoire, il obtint d'abord du sultan la permission de mener une vie privée dans un fauxbourg nommé Eyub. Il recevoit dans cette retraite la visite de tous les honnêtes gens de l'empire. Un jour, il lui échappoit de dire que « ce qu'il regrettoit dans sa disgrâce, n'étoit » pas la grandeur d'un rang dont il avoit senti » tout le poids, mais d'avoir perdu son ame pour » satisfaire l'avarice de l'empereur, & d'avoir » réduit quantité d'honnêtes gens à la pauvreté ». Ahmed, irrité de ce discours, par lequel il le soupçonna de penser à faire naître quelque sédition, feignit de le créer bacha de Bender, & lui envoya ordre de partir pour son emploi. Mais l'ayant fait arrêter sur la route, il le fit envoyer en exil à Mitilène. Il l'y fit garder avec assez de de douceur pendant la guerre qu'il eut contre la Russie, dans la crainte que si ses armes manquoient de succès, il ne fût obligé de le rappeler pour se servir de ses conseils, & peut-être pour lui rendre le gouvernement des affaires. Lorsqu'il

(1) C'est pendant son administration que l'empire Ottoman reçut des hôtes, tels qu'on n'y en avoit point vus, & que vraisemblablement on n'y en verra jamais, particulièrement Charles XII, & Stanislas, roi de Pologne, &c.

se crut sûr du succès, il lui fit couper la tête. Mais il avoua depuis qu'il s'étoit souvent repenti d'avoir privé l'empire Ottoman d'un si grand homme; car c'étoit véritablement un des plus beaux génies qu'il y eût alors dans toute l'Europe. Sa pénétration, son jugement, sa mémoire, & son éloquence, étoient autant de qualités admirables. Dans la multitude d'affaires qu'il avoit à dépêcher tous les jours, il s'en faisoit lire deux à la fois, & les comprenant aussi parfaitement que s'il étoit divisé en deux pour les entendre, il ne se trompoit jamais dans sa décision, quoique dans le même tems il prêtât encore l'oreille aux plaidoiries qui se faisoient devant le Cadileskier, & qu'il fût obligé de lui dicter sa sentence. On vante une infinité d'exemples de sa justice, dont il suffira de rapporter le suivant.

Un marchand turc avoit perdu dans les rues sa bourse, qui contenoit deux cens pièces d'or. Il s'adressa au crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donneroit la moitié de la somme à celui qui l'auroit trouvée. Elle étoit tombée entre les mains d'un matelot, qui aima mieux faire un gain légitime en se bornant au salaire proposé, que de se rendre coupable d'un vol; car par un article de l'alcoran, celui qui conserve une chose perdue & criée publiquement, est déclaré voleur. Il confesse donc au crieur qu'il a

trouvé la bourſe, & s'offre à la rendre en recevant la moitié de ce qu'elle contient. Le marchand parut auſſitôt; mais charmé de retrouver ſon argent, il auroit voulu ſe dégager de ſa promeſſe. Ne le pouvant ſans quelque prétexte, il eut recours au menſonge. Avec les deux cens pièces d'or, il prétendoit qu'il y avoit dans la bourſe une précieuſe émeraude, qu'il redemanda auſſitôt au matelot. Celui-ci prit le ciel & le prophète à témoins qu'il n'avoit point trouvé d'émeraude; cependant il n'en fut pas moins conduit devant le cadi, avec une accuſation de vol. Soit injuſtice ou négligence, le juge déchargea à la vérité le matelot de vol, mais lui reprochant d'avoir perdu par ſa faute un bijou précieux, il le força de rendre les deux cens pièces d'or au marchand, ſans en tirer de récompenſe. Une ſentence ſi dure ruinant tout à la fois l'eſpérance & l'honneur du pauvre matelot, il en porta ſa plainte au viſir, qui la jugea digne de ſon attention. Toutes les parties furent aſſignées devant lui. Après avoir entendu le marchand, il demanda au crieur ce qu'il avoit reçu ordre de publier. Celui-ci ayant déclaré ingénument qu'on ne lui avoit parlé que des deux cens pièces d'or, le marchand ſe hâta d'ajouter, que s'il n'avoit pas nommé l'émeraude, c'étoit dans la crainte que ſa bourſe, tombant entre les mains de quelque ignorant qui n'auroit

pas connu la valeur de ce bijou, il n'eût été tenté de le garder, en apprenant qu'il étoit d'un grand prix. D'un autre côté, le matelot fit ferment qu'il n'avoit trouvé dans la bourfe que les deux cens pièces d'or. Enfin le vifir porta cette fentence: » Puifque le marchand a perdu une émeraude » avec deux cens pièces d'or, & que le matelot » jure que dans la bourfe qu'il a trouvée il n'y » avoit point d'émeraude, il eft manifefte que la » bourfe & l'or que le matelot a trouvés ne font » point ce que le marchand a perdu. C'eft un » autre qui a fait cette perte. Que le marchand » continue donc de faire crier fon or & fon » émeraude, jufqu'à ce qu'ils lui foient rap- » portés par quelque perfonne qui ait la crainte » de dieu. A l'égard du matelot, il gardera » pendant quarante jours l'or qu'il a trouvé, & » fi celui qui l'a perdu ne fe préfente point dans » cet efpace, il en jouira légitimement comme » d'un bien qui eft à lui.



FORTUNE

DE POL RIB,

CÉLÈBRE CORSAIRE ANGLOIS.

POL RIB fut un corsaire des plus déterminés que l'Angleterre ait produits. Il avoit été long-tems matelot. S'ennuyant d'obéir, il forma le dessein de se rendre maître de son vaisseau, sans avoir pris la peine de cabaler pour se faire des complices. Mille preuves qu'il avoit données de sa résolution & de sa force, sembloient le garantir de la soumission de ses compagnons. Un jour que le capitaine & le lieutenant du vaisseau étoient à s'entretenir ensemble sur le tillac, il les précipita tous deux dans la mer, & s'armant d'un long croc, il acheva de les tuer, lorsqu'ils se rapprochoient à la nage pour remonter dans le vaisseau. Ensuite se tournant vers ses compagnons, qui le croyoient dans quelque accès de folie ou de fureur, il leur dit d'un air tranquille : « Mes » amis, ce vaisseau est à moi. Je viens de le » gagner par un coup qui m'a réussi, & je me » sens capable d'en faire bien d'autres pour le

» conserver. Reconnoissez-moi pour votre capi-
» taine. Je vous conduirai bien, & je vous ferai
» part de toutes les richesses que je prétends
» bientôt acquérir. Ils se soumirent à lui sans
» résistance. »

Dès le jour suivant il rencontra un vaisseau espagnol, dont l'équipage étoit beaucoup plus nombreux que le sien. Mais sans en marquer la moindre inquiétude, il courut à l'abordage avant que d'avoir pensé à faire feu de son canon; & faisant main-basse sur tout ce qui parut le menacer de quelque résistance, il tua plus d'ennemis de sa main, que tous ses gens ensemble. Non-seulement il se rendit maître du vaisseau, mais le trouvant meilleur que le sien, il s'en fit une espèce de fondement, sur lequel il établit toutes ses espérances de fortune. En moins d'une année il prit dix-neuf vaisseaux espagnols, & il pilla deux de leurs ports, où l'on fit monter son butin à plus de cent mille écus. Mais ce qui imprima la terreur dans tous les lieux où il entreprit de se rendre maître, c'est que fort souvent au lieu de se servir d'un sabre ou d'une épée, il n'employoit qu'un gros bâton armé de fer, avec lequel il tuoit quelquefois d'un seul coup trois ou quatre ennemis.

Son brigandage dura cinq ans, sous la protection tacite des colonies de sa nation, qui

employoient même assez souvent ses services, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Mais la mort délivra les espagnols d'un si redoutable ennemi. Pol Rib étoit attaqué d'une inflammation d'entrailles, qui n'étoit qu'un mal ordinaire. Il se présenta pour le guérir un étranger, qui étoit arrivé depuis peu dans le lieu de sa retraite, & qui s'étoit donné pour expert dans la connoissance des simples. Il présenta au corsaire un élixir, dont il lui garantit la vertu. Mais l'effet en fut si terrible, que presque au même moment Pol Rib sentit ses forces éteintes, & demeura sans mouvement. Si c'étoit un poison, sa tête fut la dernière partie où il se communiqua. Il conserva assez de présence d'esprit pour soupçonner qu'il étoit empoisonné, & craignant peut-être que la mort ne lui laissât point le tems d'approfondir ses défiances, il donna ordre que le médecin fut massacré devant ses yeux.

FIN.

TABLE

DES AVENTURES ET ANECDOTES CONTENUES EN CE VOLUME.

Fin de la Table.





